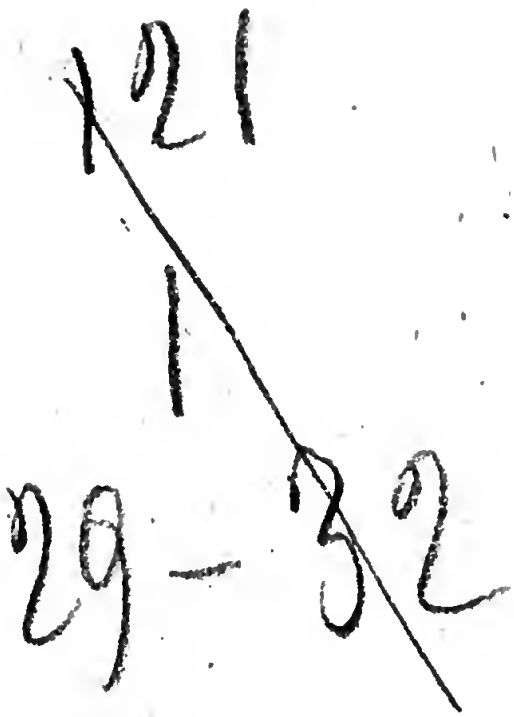
NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
24
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

A PROVINCIALE

Armadio XVIII

Palchetto

Num.° d' ordine 8 6809


121
1
29 - 32

B Prov
XVIII
24-27

LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

TOME PREMIER.

64 λ 145

LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

Depuis FRANÇOIS I, *juſqu'en* 1779:

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S*** de* CASTRES.

Quatrieme édition, corrigée & augmentée conſidérablement.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A LA HAYE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

His ego gratiora dictu esse scio ; sed me vera pro gratis loqui ; etsi meum ingenium non moneret , necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere , Quirites : sed multò malo vos salvos esse , qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4 , nº. 96.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

AU LECTEUR CITOYEN.

UN Prophete qui auroit fait cette prédiction :

» Un temps viendra où l'on muſelera » les hommes, où on les chargera de » coups de bâton, où on les réduira » en ſervitude, après les avoir abrutis ; » &, dans ce temps, les hommes ainſi » muſelés, ainſi aſſommés, ainſi en- » chaînés, diront grand'merci à ceux qui » les auront traités de cette maniere, & » les regarderont comme les bienfaiteurs » de l'humanité. «

Un autre Prophete qui auroit ajouté :

» Et alors, les mots ſignifieront choſe » contraire à ce qu'ils avoient ſignifié

» auparavant ; les actions produiront » un effet opposé à celui qu'elles doi- » vent produire ; quand on prêchera » la licence, on croira qu'il s'agit de » subordination ; quand on armera le » fort contre le foible, le frippon con- » tre l'honnête homme, le valet contre » son maître, on criera vive la jus- » tice ; quand on bouleversera tout, » qu'on encouragera tous les vices, » qu'on brisera tous les liens de la » Société, chacun s'écriera, voilà le » rétablissement de l'ordre, tous les » hommes vont être heureux. «

Ces deux Prophetes auroient été regardés comme des insensés, & cependant ces Insensés auroient prédit exactement & les effets magiques de la moderne Philosophie qui fascine les Esprits, & la docilité des Esprits qui se laissent fasciner par la Philosophie moderne.

Et véritablement, il est aisé de faire

voir, par de bons exemples, que les prétendus Philoſophes du ſiecle, en ſe diſant les zélateurs de l'humanité, en s'annonçant pour la lumiere des Peuples & les vengeurs de la raiſon, ont trouvé moyen de ſe faire croire & de ſe faire bénir, tandis que la plupart de leurs maximes ne reſpirent que trouble, ſédition, renverſement, & ne ſont propres qu'à rendre le genre humain plus malheureux. Feuilletons leurs Livres.

Si, par exemple, devenu tout-à-coup Philoſophe, je m'aviſois de dire : *La liberté eſt un préſent du Ciel, & chaque individu de la même eſpece a le droit d'en jouir auſſi-tôt qu'il jouit de ſa raiſon* (1).

(1) Encyclopédie, article *Autorité*.

Si, réglant les droits des Souverains & des Peuples, je ſoutenois que le *Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la Société, & n'étant établi que pour ſon bien*, IL EST ÉVIDENT QU'ELLE

PEUT RÉVOQUER CE POUVOIR, QUAND SON INTÉRÊT L'EXIGE, *changer la forme du Gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ſes* CHEFS, SUR LESQUELS ELLE CONSERVE TOUJOURS UNE AUTORITÉ SUPRÊME. (1)

(1) *Syſt. de la Nat.* Part. 1, pag. 142.

Le Peuple qui m'entendroit parler ainſi, pour peu qu'il fût ſage, diroit: Voilà un mauvais Citoyen; il veut nous précipiter dans les malheurs de la ſédition, & nous mettre dans le cas d'aggraver un joug raiſonnable, par les efforts qu'il voudroit nous faire tenter pour le ſecouer.

Si, continuant le rôle de Légiſlateur, je faiſois afficher au coin des rues cette maxime: *Un Monarque qui ceſſe d'être le Berger de ſon Peuple, en devient l'ennemi; l'obéiſſance à un tel Prince eſt un crime de haute trahiſon au premier chef contre l'humanité.* (2)

(2) *L'Aſiatique tolérant* pag. 106.

Si, pour dernier *ſi*, [car les *ſi* ne finiroient point], je demandois une

audience à un Monarque préciſément pour lui faire ce beau compliment, *Tout homme à qui le peuple veut donner la couronne par voie d'élection, la poſſede à plus juſte titre que celui qui la poſſede par les droits de ſa naiſſance* (1). Auſſi-tôt le Monarque qui m'entendroit parler ainſi, diroit : Qu'on arrête ce Fou, & qu'on le conduiſe aux Petites-Maiſons. Que deviendroit mon autorité, ſi mes ſujets étoient aſſez corrompus pour goûter de pareilles maximes, comme ce Philoſophe eſt aſſez inſenſé pour les débiter ? Qu'on ne lui faſſe aucun mal, parce que l'ineptie n'eſt point un crime ; mais qu'on l'enferme parce que ſa folie peut devenir contagieuſe.

(1) *Œuvre de M. de Voltaire*, tom. XI. pag. 108

Vous qui, par haſard, ſeriez préſent à cet arrêt, eſtimable Lecteur, vous diriez : Voilà un Prince auſſi ſage, auſſi modéré, que le Complimenteur, l'*Encyclopédiſte*, le *Syſtématique*,

le *Tolérant*, le *Coryphée des Philoſophes*, ſont étranges, audacieux & coupables.

Vous auriez certainement raiſon. Mais pour peu qu'à ces maximes, déjà ſi condamnables, je joigniſſe une doſe de fiel & d'emportement; pour peu que, me tournant vers les Gardes & le reſte de l'Aſſemblée, je leur adreſſaſſe ces graves paroles : *Ce qu'il faut punir, ce ſont les Princes mêmes, ces barbares ſédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digeſtion, le maſſacre d'un million d'hommes, & qui, enſuite, en font remercier Dieu ſolemnellement.* (1) Pour peu que, l'accès redoublant toujours, je m'écriaſſe : *Fléaux du genre humain, illuſtres tyrans de vos ſemblables, hommes qui n'en avez que le titre, Rois, Princes, Monarques, Empereurs, Chefs, Souverains, vous tous enfin, qui, en vous élevant ſur le trône & au-deſſus de vos ſemblables, avez*

(1) *Micromégas*, tom. VIII des *œuvres de M. de Voltaire*, p. 346.

perdu les idées d'égalité, d'équité, de ſociabilité, de vérité, je vous aſſigne au Tribunal de la raiſon; écoutez : ſi ce globe malheureux a été votre proie, ce n'eſt point à la ſageſſe de vos prédéceſſeurs ni aux vertus des premiers humains que vous en êtes redevables, c'eſt à la ſtupidité, à la crainte, à la barbarie, à la perfidie & à la ſuperſtition : voilà vos titres (1). Pour peu, vous-même, que vous fuſſiez Médecin, vous diriez ſûrement, ſage Lecteur, il faut d'abord lier l'Energumene, le plonger enſuite dans l'eau froide, &, pendant le bain, lui mettre un bâillon, de crainte qu'il ne crie encore plus haut, & ne murmure contre ſon Médecin. Puis on l'aſſujettira à un régime propre à calmer l'acreté de ſon ſang; on lui fera avaler des pillules capables de corriger le vice des humeurs; enfin il changera d'air, pour tâcher de diſſiper les vapeurs qui exaltent & brûlent ſon cerveau.

(1) *Le Philoſophe Philoſophe*, Part. I, pag. 7

Tous ceux qui vous entendroient parler ainſi ne pourroient s'empêcher de dire : Voilà un Médecin habile & charitable ; & moi, malade, quand je ſerois guéri, je rougirois de ma frénéſie, & vous remercierois de vos ſoins.

Eh bien ! Lecteur Citoyen, les Ouvrages des Philoſophes de ce ſiecle fourmillent de déclamations du genre de celles que je viens de vous citer, & pas un prince pour les envoyer aux Petites-Maiſons, pas un Ecrivain prépoſé pour les combattre, pas un Médecin nommé pour les traiter ſelon les ſaines regles de la Thérapeutique. Au contraire, on les regarde comme les gens qui rendent la ſanté ; qui inoculent la raiſon ; on les écoute comme des Diſcoureurs qui amuſent ; on les glorifie comme des Aſtres qui éclairent les Nations, ſans s'apperce-

voit que l'influence de ces Aſtres noircit, deſſeche, corrompt & brûle partout où elle ſe fait ſentir. Et ſi, par haſard, il s'éleve quelques voix citoyennes & courageuſes, pour dévoiler le preſtige & diſſiper l'aveuglement général, les Corrupteurs & leurs Diſciples ſe liguent pour décrier ces voix, pour les étouffer, tandis que le petit nombre de ceux qui ont réſiſté à la contagion, & qui ſont les plus intéreſſés à en arrêter les progrès, négligent de les encourager *, & craignent même de leur applaudir ouvertement.

* Si les Ouvrages d'eſprit ont une influence marquée ſur le génie & les mœurs d'une Nation, on ne peut douter que les Lettres n'intéreſſent le Gouvernement, & que les Ecrivains, qui s'oppoſent à leur dégradation, n'aient des titres à ſa protection & à ſes récompenſes. Cependant, par une fatalité des plus décourageantes, on a vu l'Ecrivain qui a montré le plus de zele pour les principes du goût, des mœurs & de la Religion, le

J'aime à voir encore les Philoſophes ſe dire les amis du genre humain, & ſe déchaîner contre tous les états de la Société civile. Je voudrois ſavoir ſi un Magiſtrat ſeroit flatté d'entendre un de ces Meſſieurs s'écrier : *Sages de la terre, Philoſophes de toutes les Nations, c'eſt à vous ſeuls à faire des Loix; ayez le courage d'éclairer vos freres... Révélez tous les myſteres qui tiennent l'Univers à la chaîne* (1) Que de Tribunaux renverſés ! que de mortiers inu-

(1) *Hiſt. Polit. & Philoſ. des étab. des Europ. dans les deux Ind.* tom. VIII, liv. XIX, pag. 254.

plus de talent & de conſtance à les défendre contre les attentats de la nouvelle Philoſophie ; on l'a vu, dis-je, toute ſa vie en proie aux perſécutions & le martyr de ſa fermeté. Les ennemis de feu M. *Freron*, ces mêmes hommes qui prêchent la tolérance, ont eu pluſieurs fois le crédit de faire arrêter ſes Feuilles, d'obtenir des ordres contre ſa liberté, de le jouer en plein Théatre, en le couvrant du maſque d'un bas ſcélérat, que l'Auteur du Drame ſavoit ne pas lui convenir, & dont peut être lui ſeul connoiſſoit le modele.

tiles, dès que la Philoſophie ſeroit maîtreſſe de régler les rangs * !

Voilà d'abord les Magiſtrats réfor-

* Le même Philoſophe dit formellement que *tout Ecrivain de génie eſt Magiſtrat né de ſa patrie*, & que *ſon droit eſt ſon talent*. Ibid. pag. 239.

Pendant l'exil des Parlemens, un autre Philoſophe s'exprimoit ainſi ſur celui de Paris : *Les Aſſaſſins de la* BARRE *ont été punis, & leurs Confreres, qui ont eu la lâcheté de ſouffrir ces monſtres au milieu d'eux, ont juſtement partagé leur punition.* Il ajoute, en note, *Le fanatiſme de l'ancien Parlement avoit ſoulevé contre lui tous les honnêtes gens, qui n'ont pu qu'applaudir à ſa deſtruction.* LETTRE D'UN THÉOLOGIEN A L'AUTEUR DU DICTIONNAIRE DES TROIS SIECLES, pag. 87 & 88, généralement attribuée à M. le Marquis de *Condorcet*, qui ne l'a point déſavouée.

On ſait que la plupart des Pamphlets qui ont paru contre la Magiſtrature, dans le temps de la diſgrace des Parlemens, ont été compoſés par des Ecrivains Philoſophes, & que les cinq ou ſix premiers étoient de la façon de leur auguſte Coryphée.

més : les Gens de guerre vont commencer par eſſuyer des anathêmes, avant d'être licenciés. *L'Homme de guerre méconnoît les rapports qui lient aux autres hommes ; il plongera, ſi l'on veut, l'épée dans le ſein du Citoyen, de ſon frere, de ſon ami ; en un mot, l'Homme de guerre, de même que le Dévot fanatique, ne ſe croit pas fait pour penſer. Il devient cruel, inhumain, ſans pitié ; il commet le crime ſans remords, quand ſes Chefs lui diſent qu'il faut commettre le crime* (1). D'après ce portrait flatteur, eſt il un ſeul Militaire, depuis le Maréchal de France juſqu'au ſimple Soldat, qui puiſſe refuſer ſes hommages à la Philoſophie ?

(1) *Syſt. ſocial*, part. II, chap. 15.

Juſqu'à préſent on avoit regardé la guerre comme un mal ſouvent néceſſaire ; juſqu'à préſent les belles Ames avoient été touchées de cette maxime célébrée chez tous les Peuples policés : IL EST BEAU DE MOURIR POUR LA

PATRIE. La Philoſophie penſe différemment, & ne connoît de Patrie que celle où il eſt permis de tout fronder ſans ménagement & ſans danger. A-t-on jamais dit plus ingénieuſement & plus ſagement : *Sans une crédulité prodigieuſe, comment auroit-on pu trouver des millions d'hommes diſpoſés à ſe battre dans des querelles qui n'ont rien de commun avec leurs intérêts ?...* IL EST BEAU, *nous dit-on*, DE MOURIR POUR LA PATRIE ; *mais eſt-ce mourir pour la Patrie, que de verſer ſon ſang pour celui qui, pour de vils intérêts, conduit ſes Citoyens au carnage ? Eſt-il rien de plus bas, de plus lâche, de plus déshonorant, que de s'immoler à la vanité mépriſable d'un Tyran inhumain ? Eſt-il rien de plus abject, que de lui ſervir de marche-pied pour atteindre au pouvoir dont il ne peut qu'abuſer* (1) ? On pourroit dire cependant au Philoſophe, qu'autant les gens ſages ſont prêts à

(1) *Syſt. ſocial*, Part. II, chap. 14.

condamner les guerres d'ambition, autant il eſt néceſſaire de ſoutenir quelquefois des guerres juſtes, ſoit pour la défenſe de l'Etat, ſoit pour le maintien de ſa gloire. Le Philoſophe ne ſe donne pas la peine de diſtinguer; il ſuppoſe que tous les Princes ſont furieux, que toutes les Nations ſont ſtupides, que tous les Militaires ſont ineptes & barbares.

Mais ce n'eſt point aſſez de s'en prendre à chaque individu, il faut attaquer l'Art même; & jugez ſi les Troupes ſentiront fermenter leur courage, quand elles entendront ainſi parler de leur métier : *Cette ſcience exécrable conſiſte à ſavoir modifier, arranger, coller pluſieurs milliers d'imbécilles côte à côte comme des harengs en caque, les faire tourner à droite, à gauche tous en même temps, comme des manequins qui tiennent au même fil, & ne faire de ces troupeaux de bêtes*

féroces qu'un ſeul corps, une ſeule muraille qui, en ſe choquant contre une autre muraille compoſée d'un pareil nombre d'automates, puiſſe les renverſer du même choc & les étouffer le plus leſtement poſſible. O tigres déifiés par d'autres tigres, vous croyez donc paſſer à l'immortalité? Oui, en exécration (1). Vous remarquerez que le *Prophete Philoſophe*, qui m'a fourni ce joli morceau, eſt mille fois plus dithyrambique que le Poëte le plus enthouſiaſte, le tout pour l'amour de la paix *.

(1) *Le Prophete Philoſophe*, part. I, pag. 80.

---

* On peut en juger par ce paſſage horrible: *Des milliers d'hommes dépouillés de tout par la dureté de leurs Maîtres, enhardis par le ſentiment de la liberté, & encouragés par le vrai droit naturel, oſeront enfin un jour réclamer hautement leurs droits. Qu'auront-ils donc à craindre, quand ils auront tout perdu, excepté une exiſtence qui leur deviendra à charge à chaque pas? Ils ont des bras: s'ils ne peuvent s'en ſervir à cultiver une portion de terre en propriété, qu'ils s'en ſervent à purger*

Les déclamations de la Philoſophie contre les Prêtres & contre la Religion ſont plus fréquentes, ſans être ni moins

---

cette même terre des monſtres qui la dévorent. Que riſquent-ils ? De mourir ? Eh bien ! il vaut mieux mourir, que de ſervir de trophée à des hommes ſtupéfiés d'orgueil & paîtris de vices. Quel Prophete ! quel Philoſophe, quel homme !

Tout le monde ſait avec quelle humeur, avec quel mépris les Philoſophes du ſiecle parlent des Grands & des Gens en place. L'Auteur du dernier Diſcours couronné à l'Académie Françoiſe; dit en propres termes, qu'il ne faut jamais *avoir recours aux Grands dans les entrepriſes difficiles*, parce que, quand même ils auroient du courage & du génie, *ils ſont incapables d'en faire uſage, & ne s'occupent qu'à calculer des convenances, lorſque le bien public devroit abſorber toutes leurs facultés.* Mais les ſarcaſmes, les invectives, les déclamations de la Philoſophie moderne contre la puiſſance & la grandeur, n'empêchent pas que les Philoſophes ne trouvent des Grands & des Gens en place qui les protegent, qui les honorent, qui les careſſent, & qui emploient quelquefois leur crédit pour impoſer ſilence à leurs Adverſaires.

aigres, ni moins abſurdes. A l'entendre, *la Religion n'eſt qu'un maſque dont ſe couvre l'hypocrite pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité peut leur être utile* (1). *Les prédications des Prêtres*, s'il faut l'en croire, *n'ont pour objet que la perverſité du genre humain* (2). Elle prétend avoir démontré que *les devoirs que la Religion impoſe, ne procurent aucun avantage à la Société, & ne ſont utiles qu'aux Prêtres* (3). Elle va plus loin, elle nous aſsûre que *la Révélation ne nous apprend que des choſes abſurdes & ſans raiſon*, & qu'*elle ne nous inſpire que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables, & de frayeur pour nous-mêmes* (4) : comme ſi la morale évangélique nous ordonnoit de nous haïr, & ſi le dogme d'une autre vie étoit effrayant pour l'homme de bien ! En un mot, elle eſt fortement perſuadée, & elle le dit à qui veut l'écouter, que *les Prêtres ſont les plus*

(1) *Le Militaire Philoſ.* pag. 84.

(2) *Syſtême ſocial*, Part. I.

(3) *Recueil philoſ. probl. imp.* attribué à feu M. de *Mirabeau*.

(4) J. J. R. *Emile*, tom. 3.

fourbes des hommes, & que *les meilleurs d'entre eux ſont méchans de bonne foi* (1).

(1) *Syſt. de la Nat.* Part. II, pag. 241.

Quoique ce ne ſoit-là qu'un très-petit échantillon de l'urbanité des Apôtres de la Philoſophie à l'égard des ſucceſſeurs des Apôtres du Chriſtianiſme, quelques-uns de ceux-ci ne laiſſent pas d'avoir beaucoup d'eſtime pour les premiers : on a vu même pluſieurs Lévites abandonner les pavillons d'Iſraël, pour ſuivre ceux de la Philoſophie *, & déclamer enſuite

* L'*Analyſe de Bayle*, où ce qu'il y a de plus licencieux dans cet Ecrivain ſe trouve réuni; l'*Hiſtoire des Querelles littéraires*, où l'on avance, ſans preuve, que *Boſſuet* & *Fénélon* avoient, ſur la Religion, des ſentimens bien différens de ceux qu'ils ont profeſſés ; l'*Hiſtoire Politique & Philoſophique des établiſſemens des Européens dans les deux Indes*, où l'on prétend que les Peuples ſeront plus heureux, lorſqu'ils n'auront ni *Prêtres*, ni *Maîtres* : ces trois Ouvrages, & beaucoup d'autres non-moins licencieux, ſont univerſellement attribués à des Eccléſiaſtiques de nos jours, qui ne les ont pas déſavoués.

contre Iſraël avec plus d'acharnement que les autres Sectaires.

Des Princes, des Magiſtrats, des Guerriers, des Prêtres, la Philoſophie paſſe aux Nations entieres ; &, par un zele de préférence, c'eſt à la nôtre qu'elle s'adreſſe. Les Anglois, dans le plus fort accès d'antipathie dont on les accuſe à notre égard, auroient-ils jamais dit, oſeroient-ils même dire, à préſent que nous ſommes en guerre ouverte avec eux : *Ce n'eſt plus ſous le nom de* FRANÇOIS *que ce Peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette Nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté : c'eſt par la conſpiration qu'elle périra* * (1). Con-

(1) *De l'hom. de ſes facult. & de ſon éducat.* pref. p. 6.

* Pour qu'on ne m'accuſe point, comme on l'a déjà fait ſans raiſon, d'outrager la mémoire de M. *Helvetius*, que le ſouvenir de l'amitié qu'il avoir pour moi me rendra toujours chere, je

venez, Lecteur impartial, que jamais les ennemis de notre Nation n'en ont

---

crois devoir déclarer que je ne le regarde point comme l'Auteur de l'Ouvrage qui m'a fourni cette citation, & qui n'a paru que deux ans après ſa mort. Quoique ce Livre ne ſoit qu'un développement de celui *de l'Eſprit*, il eſt aiſé de voir qu'ils ne ſont pas de la même main. 1°. Le ſtyle du Livre *de l'Homme* eſt ſec, découſu, haché, ſouvent incorrect, de mauvais goût & familier, tandis que celui du Livre *de l'Eſprit* eſt noble, pur, nombreux, ſouvent élégant & toujours fleuri. 2°. On trouve, dans l'Ouvrage poſthume, des traits de la plus grande indécence contre des hommes [M. de *Pompignan* entre autres] dont M. *Helvetius* honoroit la perſonne & les talens, & des louanges outrées de pluſieurs Ecrivains médiocres & pleins de morgue, qu'il n'eſtimoit d'aucune façon. 3°. Cet Ouvrage fourmille de ſarcaſmes & d'imprécations contre les Princes, les Grands, les Miniſtres, les Eccléſiaſtiques; & ce ton d'emportement & de groſſiereté ne s'accorde point avec la politeſſe, la modération & la critique délicate qu'on remarque dans le Livre *de l'Eſprit*. 4°. M. *Helvetius* étoit trop bon Citoyen, trop chéri

parlé avec ce délire mépriſant, & que les François qui honorent la Philoſophie reſſemblent au moins un peu à la femme de *Sganarelle*, qui aimoit à être battue.

Les deux Prophetes dont j'ai parlé, n'auroient-ils donc pas eu raiſon de dire qu'il ſe feroit une révolution étonnante dans les eſprits; que la folie ſeroit réputée raiſon; qu'on appelleroit tolérance l'intolérance la plus dé-

---

des François, trop jaloux de leur ſuffrage, pour ſe permettre de parler de ſa Patrie avec le mépris qu'affecte pour elle l'Auteur du Livre *de l'Homme & de ſes facultés*. 5°. On ſait que M. *Helvetius* naquit à Paris, qu'il y fut élevé, qu'il y fit, tout le tems de ſa vie, ſon ſéjour ordinaire, & l'Auteur de l'Ouvrage poſthume déclare n'y avoir ſéjourné qu'un certain nombre d'années. « J'ai » paſſé, dit-il, *chap. IV*, *pag.* 10, *Part. I*, » dix ans à Paris; l'eſprit de bigoterie & de fa» natiſme n'y régnoit point encore. Si j'en crois » le bruit public, c'eſt maintenant en France » l'eſprit du jour ».

cidée ; que les ames, pour vouloir ceſſer d'être chrétiennes, pratiqueroient les préceptes les plus pénibles de l'Evangile ; qu'elles répondroient aux injures par des louanges, au mépris par l'eſtime, à la dureté par la douceur, à la ſottiſe par l'admiration, à l'incompréhenſibilité par une humble ſoumiſſion. Qu'on oſe dire, après cela, que la Philoſophie n'eſt pas l'art de manier les eſprits ; que ſon flambeau n'eſt pas un guide capable de ſe faire ſuivre par-tout où il veut conduire ; que ſes preſtiges n'ont pas le pouvoir de transformer les êtres au gré de ceux qui ont le don de la métamorphoſe. Quels prodiges ne devons-nous pas attendre encore de cette puiſſance magique qui myſtifie, pétrifie, vivifie, glorifie, ſans que rien puiſſe réſiſter aux effets de ſon taliſman, toujours heureux ou malheureux, ſelon ſes deſſeins ?

Après avoir invectivé les ſociétés particulieres, ſans rien perdre de l'eſtime publique, les Philoſophes ont cru pouvoir s'en prendre à l'Eſpece humaine, ſans craindre de voir diminuer le nombre de leurs benins admirateurs. Peu contens d'avoir travaillé à la rendre plus malheureuſe, en tâchant de briſer ſes liens qui la ſoutiennent, & d'anéantir les charmes qui l'attachent à la vie, ils ſe ſont efforcés de la rendre vile & mépriſable à ſes propres yeux. Que d'Ouvrages ils ont enfantés pour prouver à l'homme que l'homme n'eſt qu'une machine, qu'il n'eſt point libre, qu'il n'a aucun mérite d'être vertueux ! Que de Diſſertations n'ont-ils pas publiées ſur l'Ame, pour nous perſuader qu'elle eſt mortelle & périſſable comme ſon enveloppe ; qu'elle ne differe pas de celle des bêtes & des plantes ; que l'honnête homme infortuné & le riche bienfai-

ſant n'ont pas plus de récompenſe à eſpérer, après leur mort, que les méchans & les pervers n'ont de châtiment à redouter ! *Pour peu qu'on réfléchiſſe*, diſent-ils, *on ſera forcé de reconnoître que l'homme eſt néceſſité dans toutes ſes actions, & que ſon libre arbitre eſt une chimere* (1). *Soutenir que l'ame ſentira, penſera, jouira, ſouffrira après la mort du corps, c'eſt prétendre qu'une horloge briſée en mille pieces peut continuer à ſonner ou à marquer les heures* (2). *On a vu des pays du Nouveau-Monde où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de ſociété* (3).

(1) *Le Bon Sens*, §. 8.

(2) *Syſt. de la Nat.* tom. 1, chap. 13.

(3) *Hiſt. Polit. des établ.* tom. 7, pag. 104.

Ce ne ſont pas là de fauſſes citations, & ces citations ne ſont pas tirées d'Ouvrages déſavoués par les Philoſophes, au contraire, les Philoſophes ſe glorifient d'en être les Auteurs : & cependant ces prétendus Zélateurs de l'humanité, qui n'en ſont que la honte, oſeront

oseront encore se plaindre, quand on s'élevera contre leurs odieux systêmes! Et cependant un Public léger & prévenu me reprochera de n'avoir pas assez ménagé les Philosophes dans les *Trois Siecles*! Et cependant on m'accusera d'une partialité des plus marquées contre leurs Ecrits?...

Vous n'ignorez pas, cher Lecteur, que c'est-là le langage qu'ont tenu & que tiennent encore les Protecteurs, les Partisans, Amis, Confreres, Journalistes, Familiers & autres Valets de la Philosophie.

Quoique les Ecrivains philosophes aient démérité de toutes les classes de la Société, sur-tout des Gens de Lettres *

* Ce sont des Philosophes qui ont mis *Seneque* au dessus de *Cicéron*, *Lucain* au dessus de *Virgile*, *Despréaux* au dessous de *Quinault*, les Tragédies de *Corneille* & de *Racine* au dessous de celles de *Voltaire*, *Lamothe* à côté de *J. B. Rousseau*, l'Auteur de *Mélanie* à côté de celui d'*Athalie*

qui tiennent aux principes du vrai goût, j'avoue que je ſerois ſenſible à cette accuſation ſi elle étoit fondée; mais il ne me ſera pas difficile de m'en juſtifier.

---

pour le ſtyle, *Béliſaire* à côté de *Télémaque*. Ce ſont des Philoſophes qui ont avancé que *Perrault*, *Boindin*, *Lamothe* & l'Abbé *Terraſſon*, étoient les ſeuls Ecrivains du ſiecle dernier en état de travailler à l'Encyclopédie [Voyez, dans les *Trois Siecles*, l'article *Perrault*]. Ce ſont des Philoſophes qui ont décrié & réduit à fort peu de choſe le mérite de l'inimitable *Lafontaine* [Voyez l'article de ce Poëte]; qui ont appelé la ſatyre un *métier facile & mépriſable*, & prétendu que *le plus grand honneur qu'ait pu recevoir* CORNEILLE, *c'eſt que M. de* VOLTAIRE *ait daigné le commenter*. [Voyez l'art. *Condorcet*], qui déclament contre l'imagination & la Poéſie, qui réduiſent le mérite des Vers au ſeul mérite de la penſée. [Voyez l'art. d'*Alembert*]. Ce ſont des Philoſophes qui ont ſubſtitué, dans le ſtyle, l'emphaſe au naturel, l'enflure au ſentiment, l'entortillage à la clarté, la glace au pathétique [Voyez les articles *Diderot*, *Thomas*, &c.], qui ont les premiers introduit, dans les Ouvrages po-

Qu'eſt-ce que *partialité*? C'eſt, je penſe, une détermination opiniâtre à blâmer contre toute juſtice, ou à louer ſans aucun fondement; c'eſt une prévention décidée qui ne permet de voir dans un Ouvrage que les défauts ou les bonnes qualités; c'eſt juger plutôt l'Ecrivain que l'Ecrit; c'eſt être enfin volontairement injuſte: or, ſi je prouve qu'aucune de ces diſpoſitions n'a dirigé mes jugemens, il ſera démontré que ceux qui m'accuſent de *partialité* ignorent ou feignent d'ignorer la véritable ſignification de ce terme.

Je conviens que je me ſuis élevé contre les Philoſophes, & que je n'ai négligé aucune occaſion de relever

lémiques, les épithetes de *Gredin*, de *Cuiſtre*, de *Pédéraſte*, de *Frippon*, d'*Eſcroc*, &c., qui ont employé contre leurs Adverſaires les calomnies, les empriſonnemens, les perſécutions de toute eſpece, &c.

leurs injuſtices, de fronder leurs fauſſes prétentions, de combattre leurs dogmes dangereux, de montrer, en un mot, toutes leurs erreurs littéraires & morales. Je dirai plus : j'ai ſouvent regretté que le plan de mon Ouvrage ne me permît pas de donner plus d'étendue à mes cenſures & aux raiſons qui les appuyoient ; mais on aura beau faire, tous ces aveux ne tendent nullement à me convaincre de partialité. Crier au feu, quand on voit une troupe de Fous incendier les différens quartiers d'une ville, eſt-ce être *partial* contre les Incendiaires ? Avertir des Voyageurs inconſidérés que les Guides qu'ils prennent les conduiront dans un précipice, eſt-ce être partial contre les mauvais Guides ? Dire, en un mot, à tous les Lecteurs, avec autant d'honnêteté que de zele : Ne liſez point des Ouvrages où l'on ne gagne que des vertiges ; ne vous laiſſez pas duper

par des raiſonnemens captieux ; ne croyez point à des réputations uſurpées ; ne vous fiez point à des Charlatans ; examinez, peſez, jugez : encore une fois, eſt-ce être *partial* contre les Auteurs charlatans ?

Si ſe déclarer pour l'amour de l'ordre, pour l'intérêt général, pour la ſoumiſſion à l'autorité, pour le maintien des regles, pour les principes du goût, pour la gloire de la Nation, c'eſt être *partial* contre les Philoſophes, on avoue donc que les Philoſophes ſont les ennemis de toutes choſes * ?

J'ai été partial, & je l'ai été, dit-on, avec un *acharnement* qui ſe manifeſte dans toutes les occaſions. De l'acharnement ! mais on n'eſt acharné

* Le reproche de partialité s'eſt également étendu ſur les Auteurs que nous avons loués ; mais nous y avons répondu aſſez au long dans l'*Avertiſſement* de la ſeconde édition, qu'on trouvera à la ſuite de ce Diſcours.

que quand on montre une volonté maligne d'anéantir l'objet de ſa haine. J'ai témoigné, je l'avoue, de l'indignation contre la Philoſophie; mais cette indignation n'a jamais porté que le caractere du zele, & n'eſt jamais ſortie des bornes de l'honnêteté. Les Eſprits éclairés ne confondront point les aſſauts du courage avec l'acharnement & l'envie de nuire. Quand je formai le deſſein de mon Livre, la contagion philoſophique avoit infecté les objets les plus intéreſſans pour l'humanité; ſes ravages faiſoient tous les jours de nouveaux progrès : j'avois donc à prémunir les Eſprits contre un poiſon qui ſe gliſſoit par-tout & ſous toute ſorte de formes, qui menaçoit tous les individus : il falloit, pour le détruire, l'attaquer toutes les fois que je pouvois en reconnoître les traces. Quand on veut guérir une maladie épidémique, n'eſt-on pas obligé d'en

obſerver tous les ſymptômes, de remédier à tous les incidens, d'en extirper toutes les cauſes ? C'eſt dans ce cas que la vigilance & l'activité ſont abſolument néceſſaires, & qu'il eſt abſurde de confondre leurs efforts communs avec un acharnement indiſcret.

Mais quand même cet *acharnement*, dans la rigueur du terme, exiſteroit dans mon Ouvrage, comment les Philoſophes pourroient-ils s'en plaindre ? Juſqu'où n'ont-ils pas porté eux-mêmes cette ardeur inquiete & obſtinée qui tend à tout détruire ? Livres ſacrés, Auteurs reſpectés dans tous les âges, Morale, Métaphyſique, Hiſtoire, Eloquence, Poéſie, Beaux-Arts, Adminiſtration, rien n'a été à l'abri des vapeurs corroſives qu'ils ſoufflent ſur tout ce qui leur déplaît. Combien de fois ne reviennent-ils pas à la charge & ſur la Religion, & ſur l'Egliſe, &

ſur les Papes, & ſur les Princes, & ſur les Miniſtres, & ſur les Grands Hommes dont la réputation les bleſſe, & ſur leurs ennemis, & même ſur ceux qui ne ſe ſont pas déclarés leurs amis ?

Mais laiſſons-les avec leurs *acharnement* & leur *partialité*; il y a long-temps qu'ils abuſent des termes, qu'ils confondent les idées, & qu'ils s'efforcent de donner au menſonge les couleurs de la vérité : nous en avons dit aſſez, pour prouver qu'on peut être leur adverſaire déclaré, ſans être injuſte ni partial. Tâchons de nous juſtifier d'une imputation plus importante à notre amour-propre; & voyons ſi, comme ils l'ont avancé dans leurs Brochures & perſuadé aux Eſprits peu réfléchis, nous avons outragé, dans nos jugemens, les hommes qui font le plus d'honneur à la Nation.

Ceci nous rappelle le dîner du grand Kan des Tartares, qui, après avoir

bu un peu de lait & mangé un morceau de jument crue ; fait crier à la porte de ſa tante par un de ſes Marabous : *Tous les Potentats de la Terre peuvent dîner, le grand Kan a pris ſa réfection.* Sans doute que, ſi on déclaroit la guerre à ce grand Kan, il ne manqueroit pas de dire qu'il eſt le plus grand de tous les Princes attaqués, qu'il croiroit que tout le monde s'entretiendroit de ſes combats, tandis qu'il n'y auroit que quelques hordes qui en ſeroient informées.

Il en eſt de même de nos Philoſophes : ils ſe croient les êtres les plus importans de ce globe ; la gloire de la Nation Françoiſe eſt perdue, depuis mes attentats ſur leur réputation ; depuis que le Fabricateur des *Bijoux indiſcrets*, l'Auteur de *Béliſaire*, le Compoſiteur de l'*Eſſai ſur les femmes*, le Chantre des *Saiſons*, *&c.*, ont été rélégués dans la claſſe qui leur convient,

il n'exiſte plus dans l'Europe aucun ſouvenir des chef-d'œuvres des Grands Hommes qui ont illuſtré le génie François ; nous n'avons plus à vanter à l'Etranger, des *Deſcartes*, des *Mallebranches*, des *Boſſuet*, des *Fénélon*, des *Bourdaloue*, des *Maſſillon*, des d'*Agueſſeau*, des *Cochin*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Moliere*, des *Vertot*, des *Paſcal*, des *la Bruyere*, des *Monteſquieu*, des *Lafontaine*, des *Deſpréaux*, &c. J'avoue que ſi j'avois eu la témérité de décrier de tels Hommes & les Auteurs vivans qui ont marché ſur leurs traces, je maudirois l'inſtant où j'ai pris la plume, je ferois amende-honorable d'avoir outragé les hommes qui font le plus d'honneur à notre Nation ; mais, au contraire, j'ai loués ces mêmes Hommes, j'ai parlé de la ſupériorité de leurs talens & du bon uſage qu'ils en ont fait ; je les ai vengés du ton de mépris que les Philoſophes ont ſouvent employé en

parlant de leurs Ecrits. Quelle plaiſante idée de nous donner les *Diderot*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, &c. pour l'honneur de la Nation! Où a-t-on pu prendre une ſi haute opinion de leur excellence ? Seroit-ce dans l'admiration des Gens de goût, ou dans le ſuffrage des Littérateurs étrangers ? Non, tous les connoiſſeurs, tous les hommes ſages & vraiment éclairés ſe ſont élevés contre la morgue de leur ſtyle, la ſingularité de leurs idées, la médiocrité de leurs talens, & ont proteſté contre leurs uſurpations. Je veux que les Ecrivains philoſophes aient en leur faveur les cris de la multitude. Qu'y a-t-il de plus aiſé que de ſe procurer une approbation qui coûte ſi peu à acquérir, qui donne ſi peu de gloire à qui la poſſede, qui dure ſi peu après qu'on l'a acquiſe ? Car enfin, de quoi eſt compoſée cette multitude ? De jeunes gens ſans expérience, qui

courent après la licence & la nouveauté ; de femmes frivoles, toujours dupes du faux Bel-esprit qui les flatte, de femmes pédantes, rauques, surannées, abusées par une vanité pitoyable, ou séduites pas de basses adulations ; de jeunes Littérateurs intéressés à l'anéantissement du goût, parce qu'ils n'en auront jamais, à l'abolition des regles, parce qu'ils sont incapables de les observer ; de Lecteurs destinés à grossir la foule & à recevoir le joug du charlatanisme ; des Prôneurs à gages, qui loueroient les antagonistes, pour peu qu'ils eussent intérêt de les louer.

Tout bon Citoyen doit être jaloux de voir sa Patrie l'emporter sur les autres Peuples par la prééminence des lumieres & des talens : mais, je vous le demande, Lecteur impartial, un zele sage, un zele éclairé, peut-il

adopter ces célébrités * capricieuſes qu'un moment fait naître, & qu'un autre moment voit s'anéantir ? La gloire du génie François eſt établie dans l'Europe, par des Ouvrages dignes de plaire à tous les Peuples éclairés : les grands Ecrivains du ſiecle dernier, les bons Ecrivains de celui-ci ne nous

* Qu'on ſe dépouille de toute prévention, & l'on conviendra que, ſi on excepte M. de *Voltaire*, aucun Ecrivain de notre ſiecle, reconnu pour *Philoſophe*, dans le ſens qu'on attache à ce mot, n'a écrit avec génie dans aucun genre ; car il ne faut pas mettre au nombre des Philoſophes, *Monteſquieu*, qui a ſi bien parlé de la Révélation & du Chriſtianiſme [Voyez ſon article], ni *J. J. Rouſſeau*, qui a dit des Philoſophes du ſiecle, qu'ils ne s'accordoient & n'avoient raiſon qu'en un ſeul point, dans le mépris qu'ils ont les uns pour les autres ; ni M. de *Buffon*, dont les Ecrits n'ont rien de commun avec les leurs, & dont la ſupériorité a toujours dédaigné de connoître leurs querelles & de recourir à leurs intrigues.

laiſſent rien à envier aux autres Nations. Mais qu'on vienne nous donner pour les illuſtrateurs de notre Littérature, des Ecrivains pédanteſques, bizarres, découſus, hyperboliques, licencieux, qui la dégradent tous les jours ; mais qu'on prétende établir ſur des Ecrits que la raiſon réprouve autant que le bon goût : cette haute idée, cette eſtime qui fait conſidérer un Peuple chez les autres Peuples, c'eſt le comble de l'extravagance ou de l'imbécillité.

Ce ſeroit ſans doute ici le lieu de répondre à une foule de Libelles qui ont attaqué ma perſonne par des calomnies également abſurdes & atroces. Peut-être mes ennemis ne ſeroient pas fâchés de me voir entrer en lice avec eux ; mais, pour cela, il me faudroit relire leurs Brochures ; & ſi j'ai un reproche à me faire, c'eſt de les avoir lues une premiere fois. J'y cherchois

des critiques ; je n'ai trouvé que des perſonnalités odieuſes, des injures groſſieres, des calomnies invraiſemblables. Ces Productions, qui font honte à leurs Auteurs, ne m'aideront jamais à perfectionner mon Ouvrage ; & ſi elles m'affligeoient, elles ne ſerviroient que ceux qui les ont miſes au jour à ce deſſein.

Que feu M. de *Voltaire* m'ait cru digne de ſa colere, il m'a fait honneur, & j'ai l'orgueil de croire que je n'en étois pas indigne. Qu'il ait oſé imprimer, avec la véracité qu'on lui reconnoît, que j'ai compoſé un Livre d'athéïſme ; que, mis en priſon à Straſbourg, je m'occupai, pendant ma captivé, à faire des Vers infames ; je n'ai qu'un mot à répondre : Je n'ai jamais écrit ſur l'athéïſme, que pour m'élever contre les Athées ; de ma vie je n'ai été mis dans aucune priſon, de ma vie je n'ai vu Strasbourg que ſur la carte,

Que le même Ecrivain & d'autres Philoſophes, après lui, m'accuſent d'avoir été ingrat envers M. *Helvetius*, parce que je n'aurai pu adopter les principes du Livre de l'*Eſprit*, & d'avoir déchiré le cadavre de mon bienfaiteur, je me contenterai de renvoyer les calomniateurs à ce que j'ai dit de M. *Helvetius* dans l'article qui porte ſon nom, ajoutant que j'ai été, non ſon flatteur, mais ſon ami juſqu'à ſa mort.

Ces calomnies & beaucoup d'autres *

* On a dit & imprimé, dans vingt Libelles, que j'étois *payé* par le Clergé pour écrire contre les Philoſophes du ſiecle. Comme je ne puis douter que ce bruit calomnieux ne ſoit une ruſe imaginée pour décréditer mes Cenſures, en les attribuant à des motifs étrangers à mon zele, je crois devoir déclarer que je n'ai été payé par perſonne, que je n'ai ni Bénéfice, ni penſion de l'Egliſe, & que le Clergé ne m'a pas donné de quoi acheter les plumes qui m'ont ſervi

non moins abſurdes, ne méritent pas une réfutation ſérieuſe. Les gens éclairés ne peuvent en avoir été dupes : à travers les artifices de la malignité, ils ſavent démêler le menſonge, & repouſſent, comme par inſtinct, les fauſſes impreſſions qu'on voudroit leur donner.

Comme je ne me ſuis pas borné, dans mon Ouvrage, à combattre les dogmes dangereux de la Philoſophie, & que j'ai montré le même zele contre les Auteurs médiocres, ces derniers, ayant à venger leur amour-propre bleſſé

à combattre les ennemis de la Religion & les ſiens. Je puis ajouter qu'en écrivant contre la Philoſophie & ſes partiſans, je n'ai été animé que par le deſir d'être utile. On n'aura pas de peine à ſe le perſuader, ſi l'on penſe qu'un homme de Lettres n'arrive aux honneurs, aux places, aux récompenſes, que par les Philoſophes, & que ſe déclarer contre eux, c'eſt ſe fermer la porte à toute eſpece de fortune.

de mes jugemens, m'ont calomnié à leur maniere. L'auteur de la *Dunciade*, moins touché des éloges que je lui avois départis, qu'offenſé de ce que je n'avois pas trouvé aſſez de gaieté dans ſon Poëme, a cru m'humilier, en cherchant à m'enlever la partie la moins foible de mon travail; il termine l'article dont il m'a gratifié dans la derniere édition de ſes *Mémoires Littéraires*, par dire que les morceaux des *Trois Siecles* qu'on trouve mieux travaillés que les autres, *ne ſauroient être de la même main qui a rédigé le reſte de l'Ouvrage*; comme s'il y avoit d'autre différence que celle qu'exigeoit naturellement la diverſité des ſujets. L'Auteur de la *Lettre d'un Théologien*, dont nous avons parlé dans l'article de M. *Condorcet*, attribue judicieuſement les morceaux de notre Ouvrage *ſur la Comédie* *

* Je ne crois pas devoir diſſimuler que le même

& contre les Drames bourgeois, à M. *Paliſſot*; celui de la *Lettre d'un Pere*

Auteur & celui qui a emprunté le nom de mon *Pere* pour m'injurier, m'ont reproché l'un & l'autre mes jugemens ſur les Pieces de Théatre, ſous prétexte qu'il ne convient pas à un *Abbé* de lire ces ſortes de Productions. Oui, je ſuis *Abbé*, [je veux dire, Tonſuré,] & je lis les Pieces de Théatre : je les lis, non pas comme ces Eſprits ſuperficiels à qui une légere broderie fait oublier les défauts du fonds; non pas comme ces Lecteurs humoriſtes que quelques penſées auſſi fauſſes que hardies tranſportent, & qui ne peuvent être émus que par la bizarrerie & la ſurcharge; non pas comme ces Panégyriſtes aveugles qui transforment en beautés les défauts, & immolent à leur prévention le goût & le bon ſens; non pas comme ces Journaliſtes à gages, qui ravalent les Grands Maîtres de la Scene, pour célébrer les intrus qui y rampent loin d'eux; non pas enfin comme tant de petits *Abbés* frivoles, dignes échos des fatuités du ſiecle, comme ils en ſont les parfaites images. Je tâche de les lire, comme les ont lues de tout temps les Sages & les Littérateurs éclairés : les Sages, pour n'y admettre que des mœurs, des ſentimens, des

à ſon fils, prétend, de ſon côté, que les *Trois Siecles* ont été fabriqués par *une Société de Poliſſons*. Un vieux Radoteur, qui m'a adreſſé, par la voie commode de l'impreſſion, un gros volume *in*-8°. de *Lettres* * dont je n'ai pu lire plus de vingt pages, aſſure très-ſé-

---

caracteres, des maximes propres à donner à l'ame de l'énergie & des vertus; comme les Littérateurs éclairés, pour condamner & rejeter les vains efforts de l'Art, les bizarreries de l'imagination, le clinquant de la fauſſe parure, la manie des ſentences & des déclamations.

* Ces *Lettres* ſont l'Ouvrage d'un Abbé preſque octogénaire, qui me dit beaucoup d'injures, quoiqu'il ſe pique de Religion & d'honnêteté; mais ces injures n'ont fait de tort qu'à lui ſeul, & je les lui aurois pardonnées, quand même il eût ſu les aſſaiſonner d'un peu d'eſprit. Croira-t-on que, pour procurer du débit à ſon Ouvrage, qui n'en avoit point ſous ſon premier titre, il ait oſé le changer, pour lui donner le titre du mien? Procédé à-peu-près ſemblable à celui d'un homme qui prendroit le nom de ſon ennemi, pour le déshonorer plus sûrement. Ce tour de Pirate a

rieuſement que l'Auteur des *Trois Siecles* eſt un Vicaire de Paroiſſe avec lequel

---

trompé peu de gens, & la *Suite* prétendue des *Trois Siecles* eſt reſtée chez le Libraire.

Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'un autre Abbé, qui ſe pique auſſi de Religion, [je ne le nommerai point, pour ne pas lui nuire dans la place de confiance qu'il occupe] me pourſuit depuis trois ou quatre ans avec une haine & un acharnement d'autant plus inconcevables, que je ne lui ai donné aucun ſujet de ſe plaindre de moi : il n'eſt queſtion de lui dans aucun de mes Ouvrages ; je ne le connois même point, & je puis aſſurer que je n'ai entendu prononcer ſon nom, qu'à l'occaſion de ſon monſtrueux déchaînement. Il veut à toute force me ravir le peu de mérite que les *Trois Siecles* ſuppoſent, & ne me laiſſer que les haines qu'ils m'ont attirées. Rien de ſi comique, m'a-t-on dit, que de le voir ſe démener dans les ſociétés, pour prouver que ſi M. l'Abbé *Martin*, mort il y a environ dix-huit mois, n'eſt pas l'Auteur des *Trois Siecles*, [c'eſt le nom du Vicaire avec lequel j'ai eu des liaiſons d'amitié] il l'eſt au moins

j'ai été lié. On avoit dit auparavant que j'avois eu pour Coopérateurs feu

---

des meilleurs morceaux de cet Ouvrage, ainſi qu'il l'a donné lui-même à entendre à pluſieurs Habitués de Paroiſſe.

Il ignore donc, ce charitable Miniſtre du Dieu de paix, que trois ans avant la mort de ce Vicaire, j'ai *déclaré* que perſonne n'avoit eu part à mon travail, & *défié* tout Littérateur *d'oſer avancer* qu'il m'eût fourni par écrit la moindre obſervation dont j'aie fait uſage. On ne dira pas que ce *défi*, contre lequel M. l'Abbé *Martin* ni aucune autre perſonne n'a reclamé, ait été fait ſecrétement : il a été publié en 1773, dans le *Mercure de France*, dans le *Journal des Beaux-Arts*, dans les *Annonces & Affiches pour la Province*, & dans pluſieurs autres Feuilles périodiques.

Au reſte, la prudence veut que j'inſtruiſe le Public d'un autre genre de perſécution que ce même Perſonnage m'a fait éprouver ; car ſa haine ſemble avoir pris pour déviſe la maxime de *Céſar : Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.* Après la mort de M. l'Abbé *Martin*,

M. *Fréron*, feu M. de *la Beaumelle*, ainſi que MM. *Linguet*, *Clément*, *Rigo-*

---

il a détourné la ſœur de cet Abbé, ſon unique héritiere, de me rendre un Manuſcrit de ma compoſition, que j'avois confié à ſon frere, écrit en entier de ma main, & dont je lui ai montré les feuilles originales que je conſerve encore. On m'a aſſûré que ce Manuſcrit eſt à préſent entre les mains de cet honnête homme, & que j'ai à craindre qu'il ne le faſſe imprimer ſous le nom de mon ancien ami, pour fortifier la calomnie d'une apparence d'autorité. Cette ruſe, que les Philoſophes les plus exercés à la vengeance rougiroient peut-être d'employer, ſeroit cependant bien groſſiere & ſerviroit peu ſa haine, puiſque le Manuſcrit dont il s'agit ne contient que la moitié d'un Ouvrage auquel tous mes amis m'ont vu travailler, & dont l'autre moitié eſt uniquement dans mon Porte-feuille. Cet Ouvrage eſt diviſé en Lettres, adreſſées à un Seigneur étranger: ledit Manuſcrit eſt la copie des 23 premieres qui roulent en grande partie ſur des objets qui me ſont perſonnels; j'y réfute en détail les Brochures qui ont paru contre mon Ouvrage ou plutôt contre moi, & j'y parle en

ley de Juvigny, Littérateur dont j'eſtime les lumieres, mais que je n'ayois pas ſeulement conſultés. Enfin, mon Ouvrage eſt, comme le vaiſſeau des

---

mon nom & toujours à la premiere perſonne, comme on peut en juger par les morceaux que j'en rapporte dans les Articles CONDORCET & HELVETIUS; ainſi il ſeroit impoſſible que le Public fut la dupe d'un pareil manége. Le but principal de ces Lettres eſt la critique des Ecrits de nos prétendus Philoſophes, & la réfutation raiſonnée de leurs ſyſtêmes les plus dangereux. J'en avois mis au net les vingt-trois premieres pour les faire lire à mes amis, &, d'après leurs obſervations, il n'entroit plus dans mes vues de les rendre publiques ſous la forme qu'elles ont. Mon projet étoit de les refondre, d'en ſupprimer tout ce qui m'eſt perſonnel, d'en faire un Ouvrage moitié littéraire & moitié moral, que j'aurois tâché de rendre également utile aux Gens de Lettres & aux Gens du monde. Si je n'ai pas exécuté ce projet, c'eſt que les perſécutions de mes ennemis m'ont forcé de me rejeter ſur des travaux plus avantageux pour moi de toute maniere.

Argonautes,

Argonautes, conſtruit par différentes mains ; ou, comme le cheval de Troye, on veut y faire entrer tous les Soldats & tous les Héros de la Grece.

J'avoue que ces bruits me donneroient de la vanité, tout abſurdes qu'ils ſont, ſi je pouvois attacher d'autre prix à mon travail, que celui de l'utilité publique. Sans doute mon Livre n'eſt pas auſſi médiocre que mes ennemis ont voulu le faire entendre, puiſqu'ils s'efforcent de me le ravir. Mais que m'importe qu'on l'attribue à d'autres, pourvu qu'on le liſe, pourvu qu'on réfléchiſſe, pourvu que la raiſon & le bon goût s'affranchiſſent des entraves de la nouvelle Philoſophie ? Ce n'eſt pas le deſir de la célébrité qui m'a fait écrire contre les Philoſophes ; c'eſt l'amour des Lettres qu'ils dégradent, l'amour de la morale qu'ils corrompent, l'amour de la Religion qu'ils calom-

nient, l'amour de la Nation qu'ils insultent publiquement, qu'ils déshonorent par leurs Libelles en tout genre, l'amour de l'humanité entiere qu'ils affligent par leurs systêmes désolans. Que ces Apôtres de la tolérance & de la sublime politesse me déchirent * tant qu'ils voudront dans leurs

---

* Les Philosophes s'arrogent non seulement le privilege de diffamer leurs Adversaires, ils prétendent encore que c'est-là faire une action juste & louable. Voici ce que dit l'un de leurs Apologistes, [l'Auteur de la *Lettre d'un Théologien*] pour justifier les épithetes d'*hypocrite*, de *méchant*, d'*insecte*, de *calomniateur public* qu'il me donne, pour avoir osé attaquer les Productions de ses Confreres. *Qu'un Ecrivain empoisonne la vie d'un homme honnête, qui n'a d'autre tort que d'avoir écrit de la Prose plate ou de mauvais Vers, cet Ecrivain est un méchant.* Voilà pour moi. Voici pour sa justification : *Mais qu'un homme de bien* [l'expression est modeste] *dénonce à la société l'ennemi & le calomniateur*

Libelles & dans les Cercles où ils préſident, leurs calomnies ne m'enleveront jamais l'eſtime des perſonnes qui me connoiſſent ; & l'opinion de

---

des talens, il fait une action honnête & juſte. Ce n'eſt pas être méchant, c'eſt être bon, ajoute l'Homme de bien, *que de ne pas ſavoir pardonner à ceux qui font du mal aux hommes.* J'ai donc fait du mal aux hommes, en prenant la défenſe des principes qui ſoutiennent la ſociété & aſſurent la tranquillité des individus ; & les Philoſophes leur ont fait beaucoup de bien, en déclamant contre toutes les claſſes des Citoyens, en prêchant l'indépendance, en s'efforçant de briſer tous les liens, en ôtant le frein des paſſions, en favoriſant les crimes ſecrets, les déſordres de toute eſpece, en arrachant du cœur des vertueux infortunés tout eſpoir de dédommagement, &c. Quelle maniere de raiſonner ! elle leur eſt néanmoins familiere. Depuis que ces hautes intelligences s'appliquent à éclairer les hommes, elles ne leur montrent la vérité, qu'en leur faiſant tirer des conſéquences preſque toujours auſſi juſtes, que celle que je viens d'indiquer.

quiconque ne me jugeroit que d'après leurs imputations, doit m'être trop indifférente.

Si je n'ai pas cédé aux clameurs de mes ennemis, qui ne défendoient que les principes & les défauts contre leſquels j'ai dû m'élever ſans ceſſe, j'ai ſenti combien il étoit doux pour moi de déférer aux critiques juſtes & honnêtes de quelques amis, qui n'ont voulu que m'éclairer & m'encourager. J'ai refait en entier quelques articles; pluſieurs ont été corrigés & augmentés; j'en ai ajouté un grand nombre. A meſure que j'ai découvert des noms eſtimables, je me ſuis fait un plaiſir de les faire connoître; & ceux de nos Auteurs vivans, qui ont ajouté par de nouveaux Ouvrages, ſoit à la gloire qu'ils s'étoient déjà faite, ſoit à la ſéduction dangereuſe contre laquelle les Eſprits droits doivent ſe tenir en garde, verront que

je n'ai perdu de vue aucun moyen de rendre juſtice aux talens, ni négligé aucune des précautions qui peuvent en prévenir l'abus.

On trouvera donc cette nouvelle Edition conſidérablement augmentée, ſans que je me ſois écarté du but que je m'étois propoſé dans la premiere. J'honore, en général, tous les Gens de Lettres; j'ai reſpecté & je reſpecterai toujours leurs perſonnes: mais leurs Ouvrages ſont au Public; & en critiquant ceux qui m'ont paru de mauvais goût, en blâmant ceux que j'ai trouvés repréhenſibles, j'ai uſé de la liberté que les Auteurs ont eux-mêmes donnée à tous leurs Lecteurs. On peut auſſi me contredire; on l'a fait, on le fera encore; c'eſt au Public à juger. En vain ſolliciterions-nous une indulgence qu'il ne nous doit pas; mais puiſque trois éditions ſont épui-

fées, malgré les contrefactions ſans nombre qu'on en a faites, nous avons lieu de croire que l'Ouvrage en lui-même lui a paru & honnête dans ſes vues, & utile dans ſes réſultats.

AVERTISSEMENT

SUR

LA SECONDE EDITION.

QUAND nous avons donné la premiere édition de cet Ouvrage, il étoit aiſé de prévoir en partie ſa deſtinée. Nous nous élevions contre une Cabale qui ſe croyoit triomphante ; nous combattions les uſurpations du mauvais goût ; nous réduiſions à leur juſte valeur des mérites équivoques ; nous vengions le vrai mérite des atteintes de l'ignorance & de l'envie ; nous déclarions, en un mot, la guerre à la Philoſophie, à la fauſſe Littérature, à la vanité, à la prévention, à tous les préjugés dominans ; nous rappellions les eſprits à la Religion, à la raiſon, aux vrais principes, à la juſtice, à la vérité. C'en étoit aſſez

pour que nous duſſions nous attendre à trouver bien des Contradicteurs. Auſſi, ne nous ſommes-nous jamais diſſimulé les ſuites d'une pareille entrepriſe. Nous n'ignorions pas combien les illuſions accréditées ſont promptes à ſe révolter contre la voix qui les combat ; nous connoiſſions trop de quoi l'eſprit de parti eſt capable, lorſqu'il ſe voit contredit & humilié ; nous ſavions parfaitement ce qu'il ſait dire, ce qu'il ſait faire, ce qu'il ſait inventer ; nous entendions d'avance ſes clameurs, ſes murmures, ſes menſonges ; nous voyions ſes mouvemens, ſes intrigues, ſon acharnement. Tout cela avoit été prévu, & ne nous avoit point effrayés : Nous avons tout éprouvé, & nous n'en ſommes point ébranlés.

Il eſt vrai que ſi quelque choſe étoit capable de flatter notre-amour propre & d'ajouter à la bonté de notre cauſe, ce ſeroit la maniere dont on a attaqué nos jugemens, & les moyens employés pour

les décrier. Nous nous attendions à des critiques au moins ſpécieuſes ou piquantes : il n'eſt ſorti des Journaux hétérodoxes & philoſophiques, que des injures ou des puérilités. L'*Avant-Coureur* * s'eſt d'abord épuiſé en groſſiers anathêmes. Le Rédacteur du *Mercure* a voulu s'égayer à nos dépens, & n'a pas ſenti qu'on n'amuſoit point par des niaiſeries. L'Auteur d'un Pamphlet, intitulé, *Addition à l'Ouvrage des* TROIS SIECLES, s'eſt conſumé en petites remarques plus petitement exprimées encore....

A la ſuite de ces attaques, il étoit dans l'ordre que l'humeur, l'invective & le ſarcaſme vinſſent renforcer un Concerto de défenſeurs, en effet trop foible, & ſuppléaſſent au défaut de raiſons. Les Libelles ont donc paru. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en faire remarquer l'eſprit, & d'y répondre

* C'eſt le titre d'une Feuille hebdomadaire qui n'exiſte plus.

Nous nous contenterons d'en donner la liſte, afin que les curieux puiſſent ſe les procurer, les lire & décider.

Le premier qui ait oſé ſe montrer, a pour titre, *les Oreilles des Bandits de Corinthe*, digne régal pour les oreilles de tous les Bandits du monde.

Les Oreilles ont été ſuivies d'une *Lettre* ſuppoſée écrite par *un pere à ſon fils, faiſant l'Auteur & le Bel-eſprit à Paris*; rapſodie où le Bon-homme qui ſermone, auroit beſoin, pour premier avis, de celui de ne pas ſi platement extravaguer. Ces deux Productions ſont munies chacune, pour paſſeport, d'une Lettre de M. de *Voltaire*; la premiere à M. *Clairault*, ſur les Cometes, la ſeconde à M. le Duc de R**.

Après la *Lettre d'un Pere*, en a paru une autre adreſſée *à l'un des Quarante*. Nous ignorons de quels Quarante celui à qui on l'adreſſe peut être Membre : il eſt du moins très-certain qu'une Société com-

poſée de quarante perſonnages qui goûteroient de ſemblables Epîtres, formeroit bien la plus mauvaiſe de toutes les Compagnies.

Enfin, il vient de paroître un *Extrait d'un Ouvrage nouveau* *, avec ce titre, DES *DICTIONNAIRES DE CALOMNIES*, *article* 15. Ici le Patriarche de Ferney ne prend plus la peine de ſe cacher. M. de *Voltaire* y donne un libre eſſor à ſa bile. Nous lui pardonnons de bon cœur ſes calomnies mal-adroites; mais nous ne lui pardonnons pas de nous avoir fruſtrés du plaiſir de nous en amuſer. Au lieu de ces ſarcaſmes ingénieux & piquans, qui autrefois accréditoient ſi fort ſes menſonges, tout, dans ce prétendu *Extrait*, annonce une humeur âcre, lourde, entiérement appauvrie; tout y porte un air confus,

* Cet *Extrait* fait à préſent partie du tome 13 de la *Collection complette des Œuvres de M. de Voltaire*, en 41 vol. *in*-8°.

déconcerté, miſérable, qui a fait rougir ſes plus intrépides Partiſans. Etoit-ce la peine de répondre ? & prouve-t-on ainſi qu'on eſt un Grand Homme outragé ?

Nous ne parlerons pas de quelques autres Pieces fugitives ; comme d'une *Epître*, où nous partageons, avec MM. *Fréron*, *la Beaumelle* & *Clément*, l'indignation des Défenſeurs du goût moderne ; comme de certaines *Epigrammes* applaudies dans des Cercles où jamais on n'a ri, & qui n'étoient pas non plus propres à faire rire *. Toutes ces Productions éphémeres peuvent être regardées comme des enfans du dépit & les

* Il a paru, depuis cet *Avertiſſement*, une foule d'autres Ecrits contre nous, qui n'annoncent que de la médiocrité & une grande envie de bleſſer & de nuire. Le plus répandu, ou plutôt le moins obſcur, eſt la *Lettre d'un Théologien*, dont nous avons eu occaſion de parler dans le Diſcours préliminaire de cette quatrieme édition & dans le corps de l'Ouvrage, à l'article de M. de *Condorcet*.

ſaillies d'un amour-propre irrité, à qui nous euſſions ſouhaité plus de ſel & d'agrément.

Telle eſt l'hiſtoire des Ecrits ; paſſons à celle des faits.

Quand on a vu que la plume n'étoit point heureuſe, on a eu recours à d'autres armes. Pour s'épargner les haſards d'une Réponſe, il a paru plus sûr de travailler à faire arrêter le débit de l'Ouvrage. L'idée étoit noble, & demandoit un grand courage dans ſon exécution. Car enfin il s'agiſſoit de prouver au Gouvernement, qu'un Livre dont le but eſt de réprimer les abus de la Littérature & les ſcandales de la Philoſophie, de rappeller aux loix de la raiſon & du goût, qu'un Livre dont tout le crime eſt de rabaiſſer tous les Coriphées de la génération nouvelle, & d'attaquer ſans ménagement les ennemis de l'ordre & de toute autorité, étoit une œuvre de ténebres, & méritoit l'indignation

de l'autorité même. Il s'agiſſoit de prouver que les *Trois Siecles*, où l'on rend partout juſtice au vrai génie, où l'on tâche d'inſpirer l'amour des regles, l'amour des devoirs, l'amour de la Patrie, l'amour de la Religion, devoit être ſouſtrait aux mains des Lecteurs, pour y laiſſer de préférence l'*Evangile du jour*, le *Bon Sens*, le *Syſtême de la Nature*, le *Syſtême ſocial*, & tant d'autres ſyſtêmes qui ont déjà produit de ſi heureux effets parmi nous. D'un autre côté, on nous permettra de le dire, c'étoit demander pour ſoi-même le privilege excluſif de tout attaquer, de tout détruire, ſans vouloir ſupporter la moindre réplique; c'étoit s'expoſer à la réponſe de *Pharaſmane aux Romains.*

Que font vos Légions? Ces ſuperbes Vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambaſſadeurs?

N'importe. Rien n'arrête des ames philoſophes. Elles ne ſe conſument point en réflexions, lorſqu'il eſt queſtion d'agir; elles ſavent tout concilier, comme tout

réſoudre. On a dit : & dans l'inſtant une troupe choiſie ſe charge de l'honnête ambaſſade.... C'eſt une choſe bien étrange, que les Dépoſitaires du pouvoir n'aient pas été touchés d'un ſi beau zele, & n'aient pas daigné ſe rendre à la force de ſes raiſons !

Pour nous, pendant qu'on nous attaquoit ainſi, nous pouvions nous flatter d'avoir fait d'heureuſes impreſſions. Les honnêtes gens applaudiſſoient à notre travail, & nous commencions à nous appercevoir que la contagion philoſophique n'étoit ni auſſi étendue, ni auſſi incurable. Animés par ce ſuccès, voyant que nos Adverſaires nous critiquoient d'une ſi étrange maniere, nous avons pris le parti de nous critiquer nous-mêmes. Jaloux de donner à cet Ouvrage le degré de perfection & d'utilité dont il eſt ſuſceptible, d'après nos propres réflexions, d'après celles de nos amis & de pluſieurs perſonnes diſtin-

guées qui s'intéreſſent à la cauſe que nous défendons, nous n'avons épargné ni ſoins, ni recherches, pour le rendre digne des ſuffrages nationaux & étrangers. Un grand nombre d'Auteurs nous étoient échappés dans la premiere édition; nous les avons inſérés dans celle-ci : pluſieurs articles demandoient plus d'étendue, nous les avons augmentés : quelques-uns nous ont paru trop foibles, nous les avons changés ou refondus : tous, ou preſque tous, ont éprouvé des corrections plus ou moins conſidérables, ſelon que nous les avons jugées néceſſaires.

Qu'on ne s'attende cependant point à trouver du changement dans la maniere dont nous nous exprimons ſur les Auteurs ridicules ou ſur les Ecrivains dangereux. Nous voudrions pouvoir déférer aux ſentimens de quelques perſonnes eſtimables qui ont trouvé trop de vivacité dans certaines de nos cenſures. En déférant à leurs avis, nous ne ferions que ſuivre les mou-

vemens de notre propre caractere. Mais qu'on réfléchiſſe, & l'on verra ſi la modération eſt bien propre à remédier aux abus contre leſquels nous nous élevons. Son langage eſt ordinairement ſi froid, ſes effets ſont ſi incertains ou ſi foibles, qu'un zele ſage eſt ſouvent obligé de s'aiguiſer & de s'animer, pour ne pas être infructueux. D'ailleurs, nous avons déjà prévenu & réfuté cette objection dans notre Préface.

Ce défaut de modération tient au reproche de partialité, haſardé certainement ſans avoir examiné ce que c'eſt que partialité. En attendant que nous combattions ailleurs * cette accuſation, nous demanderons ce qu'on a prétendu dire. Si ſentir vivement les atteintes portées aux principes les plus indiſpenſables & les plus

* Nous l'avons fait dans le Diſcours préliminaire.

reſpectés ; ſi s'exprimer avec chaleur & intérêt, dès qu'il s'agit de tous ces importans objets, c'eſt être partial ; nous ſouſcrivons volontiers à cette inculpation. Mais comment s'eſt exercée cette partialité ? Toutes les fois qu'il s'eſt agi des différens Auteurs que nous cenſurons, n'avons-nous pas rendu juſtice aux talens, lors même que nous nous attachions le plus à en faire ſentir les abus, & à prévenir les dangers qui pouvoient réſulter d'une eſtime indiſcrete ? Qu'avons-nous avancé de contraire à la juſtice & à la décence ? Lorſque le mal étoit ſans conſéquence, nous nous ſommes bornés à l'indiquer ; lorſqu'il a paru nuiſible, nous avons tâché de le mettre en évidence & de le proſcrire avec vigueur. Parler froidement de ce qui nous a ſemblé médiocre ; ridiculiſer l'extravagance & la prétention ; accabler d'indignation ou de mépris le délire, l'inconſéquence & la perverſité : telle a été conſtamment notre marche. Agir

autrement, c'eût été affoiblir la ſeule digue qu'on pût oppoſer au torrent ; c'eût été nous aſſocier à ces ames froides & ſtériles, qui voient le déſordre, ſe contentent de le remarquer, ont trop de foibleſſe pour le combattre, & en deviennent par-là en quelque ſorte les complices.

On peut répondre à-peu-près de la même maniere à ceux qui ſe ſont récriés ſur nos fréquentes ſorties contre la Philoſophie & les attentats philoſophiques. Le moyen de ne pas revenir ſouvent à la charge, quand on rencontre par-tout l'ennemi ! Au ſujet de M. de *Voltaire*, en particulier, combien de fois ne nous ſommes-nous pas dit, avec une eſpece de dépit : *Ecce iterum Criſpinus* ? Mais ne pouvoir faire un pas ſans avoir à combattre, à réfuter, à réparer un paradoxe, une erreur, une injuſtice, n'eſt-ce pas être forcé à un guerre continuelle ? *Et eſt mihi ſæp vocandus.*

Le reproche de partialité s'eſt également étendu ſur ceux que nous avons loués. On eût déſiré, par exemple, voir dans notre Ouvrage moins d'Auteurs Jéſuites, & qu'on n'eût pas tant loué ceux qui ſe ſont fait une réputation dans les Lettres. Mais, pour plaire à certains Eſprits, devions-nous manquer au Public & à l'équité? Pourquoi nous blâmer d'avoir loué des hommes, qui, dans le tableau de notre Littérature, jouiſſent d'une célébrité avouée de tous les Connoiſſeurs & chez toutes les Nations cultivées? Paſſer ſous ſilence un ſi grand nombre d'Ecrivains, c'eût été décéler l'ignorance d'un Littérateur peu inſtruit: oublier le mérite des Membres de la Société ſupprimée, parce qu'elle eſt dans l'infortune, c'eût été montrer la lâcheté d'un Philoſophe, & nous ne connûmes jamais les odieux ménagemens.

L'adulation n'eſt entrée pour rien dans

nos louanges, ni la haine perſonnelle dans nos critiques. Lorſqu'il a été queſtion de louer ou de blâmer, nous n'avons conſidéré ni la célébrité des Auteurs, ni le nombre de leurs Partiſans, ni celui de leurs Adverſaires. L'eſprit de ſecte peut s'occuper de tous ces calculs, parce qu'il eſt obligé de ramper & de ſéduire, afin de s'étendre & de s'accréditer. Nous, au contraire, appuyés ſur les autorités les plus inconteſtables, ayant pour garans les ſentimens des bons Ecrivains de tous les ſiecles, nous avons loué dans les Ouvrages des Auteurs Jéſuites, comme dans ceux des autres, ce qui nous a paru louable; nous avons condamné de même ce qui nous a paru défectueux.

On n'eſt pas mieux fondé à nous accuſer de trop de ſévérité à l'égard des Ecrivains de Port-Royal. Nous les avons jugés, comme ils l'ont été & le ſeront par tous les Critiques impartiaux & éclairés; & ſi nous ne les avons pas loués au-

tant qu'on eût voulu, c'eſt qu'aucune conſidération ne peut nous porter ni à exagérer le mérite, ni à diſſimuler les défauts.

A-t-on eu plus de raiſon de triompher ſur quelques fauſſes dates ou ſur de légeres omiſſions ? Nous le déclarons ici ; au ſujet de ces dernieres, la plupart ont été faites volontairement, les autres ſont plus qu'excuſables. Sommes-nous donc obligés de tout connoître & de parler de tout ? Le but de notre Ouvrage l'exigeoit-il ? Combien même d'Auteurs médiocres que nous euſſions peut-être mieux fait de paſſer ſous ſilence ! Mais nous avions nos raiſons pour en parler. Il eſt tels Ecrivains inconnus ou dignes d'oubli, dont l'article a pu fournir matiere à des réflexions, à des remarques utiles, à des anecdotes inſtructives, dont l'exemple a pu ſervir de leçon ou de préſervatif : alors nous les avons admis en faveur de l'inſtruction.

Qu'un Anonyme, qui ne trouve de Grands Hommes que dans les Bénédictins & dans Port-Royal, vienne, après cela,

ſe plaindre * que nous n'ayons pas indiqué tous les Ouvrages de ceux dont nous parlons, & que nous ayons oublié certains Auteurs qu'il ſemble tendrement affectionner : nous répondrons au premier grief, que notre projet n'a jamais été & ne pouvoit être de faire une Bibliographie. Notre ſeul but a été de donner une idée des talens des Auteurs, & d'appuyer cette idée ſur leurs Ouvrages les plus connus ou les plus caractériſtiques. Quant au ſecond, nous l'avouerons franchement, les *Boiſſiere*, les *Bougure*, les *de Brice*, les *Bouillart*, les *Couſtant*, les *Delfau*, *&c.*, qu'il qualifie d'*illuſtres*, peuvent lui être très-connus & très-chers ; mais ce n'eſt pas un titre pour nous les faire regarder comme de grands Ecrivains. Si c'eſt un Membre de l'Ordre de *St. Benoît* qui nous a fait ce reproche, il eût dû être ſatisfait de la maniere dont nous avons

* Dans le Journal Encyclopédique, Juillet 1773.

parlé de ſes Confreres diſtingués dans les Lettres. Toutes les fois que l'occaſion s'eſt préſentée, nous nous ſommes fait un devoir de rendre juſtice aux talens de cette Société Religieuſe, ſi long-temps la dépoſitaire de la ſource des Sciences, & de reconnoître ſes ſervices, aujourd'hui ſi méconnus par nos petits Savans.

Nous ne réfuterons pas une infinité d'autres plaintes que l'intérêt d'opinion, l'intérêt perſonnel, l'intérêt de ſociété, l'intérêt de fantaiſie, l'intérêt de rivalité, l'intérêt d'irréligion, & tous les intérêts particuliers ont articulées contre nos jugemens. Ces plaintes n'ont pas paſſé les bornes des petits Cercles où elles pouvoient naître & où elles devoient expirer. Nous inſiſterons ſeulement ſur un reproche, celui de malignité. Quoiqu'il n'ait pris que parmi les bénignes admirateurs du Peuple philoſophe, ou parmi certaines ames qui veulent paſſer pour bonnes, & qui ne ſont que foibles

foibles & peut-être hypocrites, nous croyons devoir y faire une attention particuliere, afin de ne laiſſer aucun doute ſur la droiture de nos ſentimens.

A quels traits a-t-il été permis de reconnoître cette *malignité* qu'on nous impute ? Une telle accuſation ne peut tomber avec juſtice que ſur l'eſprit cauſtique qui s'exerce à mortifier l'amour-propre, ſans ſe propoſer d'autre but que celui de mortifier : le nôtre a été conſtamment d'inſtruire & de corriger, s'il étoit poſſible ; tout ce que nous avons dit a été animé par ce deſir, & dirigé vers cet objet. Depuis quand ne ſera-t-il plus permis de s'élever contre les uſurpations de la vanité, de confondre l'orgueil, de démaſquer l'artifice, ſans paſſer pour malin, parce qu'on aura employé les armes les plus efficaces, la plaiſanterie ou l'eſſor d'une juſte indignation ? En quoi avons-nous excédé les bornes ? Nous avions à parler à des ſourds, il falloit nous faire entendre, &

nous avons crié fort : nous avions à fixer des Eſprits frivoles & appliqués ; il falloit les ſervir ſelon leur goût, & nous avons plaiſanté : nous avions des charlatans à dénoncer ; il falloit de la dextérité, de la vigueur, & nous avons tâché d'en montrer. Que peut-on trouver de repréhenſible dans cette façon d'agir ?

Ce n'eſt pas tout ; qu'on compare notre prétendue malignité, ſes intentions & ſon langage, avec les intentions & le langage de ceux qu'on nous accuſe d'avoir immolés avec trop peu de ménagement. Si notre conduite peut être regardée comme *maligne*, quel nom donnera-t-on à ce qu'ils ſe ſont permis dans tous les temps, & en particulier dans cette circonſtance ? Non content de s'être épuiſés en injuſtices, en ſarcaſmes, en dériſions de toute eſpece contre les meilleurs Auteurs & tous ceux qui leur ont déplu ; au lieu de nous faire une guerre loyale & directe, ils ont ſourdement employé contre nous les cabales, les

intrigues, les manœuvres les plus aviliſſantes. Il n'eſt pas juſques dans leurs murmures publics, où l'envie de nous nuire ne les ait compromis avec l'évidence & le bon ſens. Nous avons oſé nous déclarer en faveur de la Religion, & ils ſe ſont ſoulevés contre nous comme contre des ſacrileges : nous avons cherché à rétablir la gloire des Lettres, & ils ſe ſont récriés ſur nos attentats : nous avons vengé les Grands Hommes, & ils nous ont appelés des * *monſtres* : nous avons humilié les petits, & nous voilà qualifiés d'aſſaſſins : nous avons démaſqué les ennemis de la Patrie, du véritable honneur de nos Concitoyens, & ils ont eu la maladreſſe de ſe déclarer les nôtres. Combien d'autres moyens pour décrier notre Ouvrage ! Ils

* Voyez la page 6 de la prétendue *Addition à l'Ouvrage intitulé, les Trois Siecles, ou Lettre Critique à M. l'Abbé Sabatier de Castres, ſoi-diſant Auteur de ce Dictionnaire.*

ont ſemé des bruits artificieux pour nous en ôter le * mérite ; ils ont empoiſonné nos ſentimens pour calomnier notre zele ; rien n'a enfin été épargné pour prévenir & révolter les eſprits. N'eſt-ce pas-là ce qu'on peut appeler vraiment *malignité*, quand on a aſſez de réſerve pour ne pas donner leur vrai nom à de ſemblables procédés ?

Au milieu de tous ces mouvemens, quelles impreſſions éprouvoit cette *Ame maligne* qu'on nous attribue ſi gratuitement ? Elle étoit ſincérement touchée de leur aveuglement & de leur phrénéſie. Le ſeul plaiſir qu'elle ſe ſoit permis, a été celui qu'on goûte à voir ſes Adverſaires

---

* Comme on peut le voir par la Lettre que nous avons écrite, peu de temps après la premiere édition, au Rédacteur du Mercure, & qu'on trouvera à la fin du quatrieme volume, avec quelques autres Lettres relatives aux *Trois Siecles*.

ſe décrier eux-mêmes, juſtifier, par leurs excès, les cenſures portées contre leurs Ecrits ; & ſi elle eût aimé à ſe flatter, elle eût penſé, comme tous les honnêtes gens, que la preuve la plus certaine de la bonté de notre Ouvrage étoit l'acharnement qu'on témoignoit contre lui.

Après de tels aſſauts, pourrions-nous n'être pas aguerris contre tout ce qu'on oſera dire & faire dans la ſuite ? Il eſt donc peu néceſſaire d'avertir que tous les efforts de l'animoſité ne ſeront pas capables de nous ébranler. Elle peut entaſſer Libelles ſur Libelles ; le dépit peut emprunter toutes les formes, éclater ouvertement, parler à l'oreille, affecter le ton d'une fauſſe bénignité ; la haine & la vengeance peuvent tout imaginer & tout tenter, prêter toutes leurs mains à la malice, ouvrir toutes leurs bouches au menſonge ; elles ne fermeront jamais la nôtre à la vérité.... Nous ferons plus : en leur abandonnant les triomphes de la perfidie, nous

nous réſerverons ceux de la généroſité ; toute les fois que nous en trouverons l'occaſion. On nous a déjà offert de faire punir des Colporteurs de Libelles, & certains hommes qui ſont eux-mêmes des Libelles ambulans : nous ne voulons du crédit que pour nous défendre, & non pour opprimer. Pourquoi les punir, avons-nous dit ? Ne ſont-ils pas aſſez malheureux d'être aveugles, lâches, fourbes, vindicatifs, atroces, & par conſéquent les plus à plaindre de tous les hommes ?

Répondrons-nous encore à une derniere imputation inſérée dans le Mercure, où l'Auteur du *Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire* ne craint pas d'aſſûrer * *qu'il ſait de très-bon lieu que nous avons été payés pour lui nuire ?* Ignore-t-il donc que tout ce que l'amour du bien fait entreprendre, n'eſt

* Voyez, dans le Mercure de Mai 1773, la *Lettre de M. de Voltaire à M. Laus de Boiſſy.*

jamais *payé ;* que c'eſt de la Cabale ſeule & de ſes partiſans, qu'on peut exiger une ſolde & attendre un ſalaire? Si nous avions voulu qu'on payât notre travail, nous ſavions ce qu'il falloit faire & à qui il falloit s'adreſſer. Aſſez d'écrivains parmi les Philoſophes nous ont tracé, par leur exemple, le chemin de la fortune & celui de la célébrité; nous étions inſtruits de la route, il ne s'agiſſoit que de vouloir nous y engager. Si nous avions voulu être *payés*, voici ce que nous aurions fait. Nous nous ſerions attachés, comme eux, à flatter les paſſions, à favoriſer la licence, à nous aſſervir à tous les goûts, à pallier les vices accrédités, à déprécier les vertus incommodes, à préconiſer enfin tout ce qui eût pu nous appuyer & nous ſervir. Au lieu de cela, nous n'avons écouté que nos propres ſentimens, conſulté que les vrais intérêts de nos Concitoyens. Attaquer les préjugés des vivans, venger les morts, affronter l'enthouſiaſme & la folle

crédulité d'un Public prévenu, ſont-ce donc là des moyens d'être *payé* autrement que par l'ingratitude, les inimitiés, la perſécution ? Nous en conviendrons cependant ; nous avons été *payés* ; mais par quel genre de récompenſe ? par le ſeul que nous nous ſoyons jamais propoſés d'obtenir, l'accueil des honnêtes gens, les ſuffrages de la droiture & de la probité, l'humiliation de la Philoſophie. Oui, malgré les hurlemens de l'orgueil & de la médiocrité ; malgré le perſifflage des eſprits frivoles & libertins ; malgré les froids raiſonnemens des ames puſillanimes ; malgré l'indifférence de ces caracteres iſolés qui ne prennent part à rien ; malgré les faux jugemens, les fauſſes critiques, les fauſſes imputations ; malgré ſon imperfection même, nous ne craindrons pas de l'avouer, nous avons vu notre Ouvrage accueilli & défendu par les perſonnes les plus reſpectables, eſtimé par les Littérateurs les plus diſtingués ; nous l'avons vu

ſe répandre chez l'Etranger, mériter les éloges des plus ſages Souverains, être réimprimé en pluſieurs endroits par un empreſſement général à ſe le procurer. Nous avons vu en même temps, par ſon moyen, d'heureuſes révolutions s'opérer dans les eſprits; les Adorateurs du faux goût rendre hommage au véritable, & murmurer contre l'Ecole qui les avoit égarés; des Sectateurs de l'impiété ouvrir les yeux, ſur la ſupercherie de leurs oracles, & déteſter leurs dogmes corrupteurs; des Zélateurs de la Philoſophie abjurer ſes chimeres & convenir de ſes dangers; des Philoſophes même rendre ſecrétement juſtice à notre zele, & nous faire de ſingulieres confidences ſur les motifs de leurs engagemens dans la Secte qu'ils paroiſſoient favoriſer.

Nous eſpérons, & nous avons lieu d'eſpérer que ces heureux commencemens ſeront bientôt ſuivis par de nouveaux progrès. La Nation a déjà compris, &, ſans nous, l'expérience eût ſuffi pour lui faire

comprendre que les innovations en Littérature ſont moins des moyens de perfection & des ſignes de fécondité, que des cauſes de dépériſſement & des preuves de foibleſſe ; que la révolte contre les principes religieux eſt un ſymptôme de vertige, & ne ſauroit être le fruit du développement de la raiſon. Elle apprendra de plus en plus à ſe défier des lumieres qui égarent l'eſprit & alterent le ſentiment ; à réprouver une morale où tout s'évapore en maximes, & livre l'ame à ſes paſſions ; à diſtinguer ceux qui l'aiment & la ſervent, de ceux qui la dégradent & la jouent. Elle en reviendra enfin à ſe perſuader, comme toutes les Nations ſages, que ſon bonheur & ſa gloire ne conſiſtent pas à renfermer dans ſon ſein des Raiſonneurs chimériques, des Littérateurs préſomptueux, des impies extravagans ; mais à reſpecter la Religion, à cultiver utilement les lettres, à réprimer les abus du caprice & de la folle raiſon.

PRÉFACE
DE
LA PREMIERE ÉDITION.

DEPUIS long-temps, les maux qui déſolent la République des Lettres, ſont aſſez ſemblables à ceux qui, dans l'ordre politique, furent les préſages & la cauſe de la ruine des Empires les mieux affermis. A un ſiecle de génie, de raiſon, de grandeur & de gloire, ont ſuccédé des temps de frivolité, de foibleſſe, de vertige & d'abſurdité. Le Théatre de la Littérature eſt envahi par trois ſortes d'ennemis qui le dégradent : une Philoſophie tyrannique & inconſéquente y ſuffoque ou corrompt le germe du talent; le faux goût y anéantit les vrais principes; une aveugle facilité à tout admirer, acheve d'en bannir l'ému-

lation & de décourager le mérite. Les Eſprits y ſont diviſés, les ſentimens arbitraires, les regles mépriſées, les rangs confondus, les Grands Maîtres inſultés; le ſavoir y eſt peu honoré, la médiocrité accueillie & même célébrée, la hardieſſe y ſupplée au génie. On y voit, preſque à chaque moment, des Productions bizarres, des ſuccès monſtrueux, des réputations uſurpées, &, ſans quelques Ecrivains incapables de céder au torrent, le bon ſens & la raiſon y ſeroient ſans diſciples, comme ſans appui.

Au milieu de tous ces déſordres, il eſt impoſſible au zele de ne pas élever ſa voix. Tant que le préjugé ou l'eſprit de parti décideront des éloges & des critiques, les progrès de la décadence ne pourront que devenir plus rapides. C'eſt donc au Littérateur impartial, ami de la juſtice & de la vérité, à combattre les uſurpations, à deſſiller les yeux de la

multitude, à prononcer, d'après des regles invariables, ſur le mérite ou les travers de tant d'Auteurs méconnus par l'injuſtice, ou applaudis par la ſéduction. Pourquoi aurions-nous craint de nous charger de cet emploi ?

La République des Lettres eſt un Etat parfaitement libre, où tous les Citoyens jouiſſent des mêmes priviléges, s'ils n'y jouiſſent pas des mêmes honneurs : les plus illuſtres n'y ont d'autres droits que ceux qui ſont appuyés ſur le mérite & les talens ; le plus obſcur n'excede pas les bornes de ſon pouvoir, quand il entreprend de les juger : tout dépend d'avoir la juſtice & les vrais principes pour fondement de ſes déciſions.

Il ſeroit ridicule, après cela, de nous demander quels ſont nos chefs-d'œuvre ? Si les Ecrivains dont nous relevons les défauts, nous faiſoient cette queſtion, nous pourrions leur répondre : La crainte d'en faire qui ne valuſſent pas mieux que les

vôtres, nous a empêchés d'en donner au Public : la connoiſſance que nous avons des qualités indiſpenſables pour un bon Ouvrage, nous détermine à cenſurer les vôtres. S'il étoit queſtion d'ajouter de nouvelles raiſons, nous dirions encore : Eſt-il néceſſaire d'avoir compoſé d'excellens Tableaux, pour acquérir le droit de juger des fautes ou de l'habileté du Peintre, qui ſoumet les ſiens à la critique ? Il ſuffit d'être Spectateur. On l'a dit cent fois, quiconque livre ſes Ouvrages au Public, reconnoît chaque particulier pour ſon Juge.

Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.

Deſpréaux avoit raiſon, & nous nous en tenons à ſon autorité.

Qu'on ne nous reproche pas de prendre un ton déciſif dans la plupart des articles que nous traitons. Nous le déclarons d'avance, notre intention eſt d'expoſer notre

ſentiment, & nous n'avons prétendu qu'éviter des répétitions, en retranchant ces manieres de parler, *il nous paroît*, *il nous ſemble*, *à notre avis*. La fauſſe modeſtie de ces formules n'eſt guere capable de produire d'autre effet, que d'affoiblir la vérité, & de fatiguer le Lecteur par une ennuyante monotonie.

Il ſeroit également injuſte de ſe récrier contre certains traits de critique, où la plaiſanterie nous échappe comme d'elle-même, à la vue du ridicule : ſi nous ſavions d'autres moyens plus propres à le faire ſentir, nous les aurions employés. Il en eſt de même de certains mouvemens de zele que les circonſtances nous arrachent : l'excès de l'abus & la vue de l'impunité ont toujours produit les mêmes impreſſions dans les ames juſtes & ſenſibles. Les Lecteurs éclairés nous les pardonneront d'autant plus aiſément, qu'ils doivent ſentir par eux-mêmes, que, lorſqu'il s'agit de venger la Religion, les

conſidération & la ſurpriſe avoient érigés en leur honneur. En diſcutant également & leurs talens & leurs principes, nous ne laiſſons paſſer aucune occaſion de faire ſentir la médiocrité des uns, la fauſſeté & le danger des autres.

On ſera ſans doute étonné de trouver nos jugemens ſur ces Auteurs encenſés par la crainte ou la flatterie, ſi peu d'accord avec les idées favorables de la prévention. Mais ſi la multitude eſt une fois inſtruite des reſſorts qu'ils ont mis en œuvre pour faire réuſſir leurs Ouvrages, enfler leur réputation, accréditer leurs maximes, augmenter leur crédit, multiplier le nombre de leurs partiſans; ſi on lui fait voir une ligue offenſive & défenſive, établie dans leur Secte, pour la rendre dominante; l'encens brûlant ſans ceſſe, pour parfumer les Membres qui la compoſent; des bouches gagées pour crier à l'apothéoſe en faveur de ſes Chefs, & leur départir les triomphes de la gloire

& du génie ; des nuages malignement répandus ſur le talent capable de les offuſquer, alors elle ceſſera bientôt de nous trouver extraordinaire ; pour peu qu'elle veuille réfléchir, nous n'aurons d'autre mérite auprès d'elle, que d'avoir réſiſté à l'illuſion, & de dire courageuſement ce que tout homme ſage & éclairé a déjà connu & ſenti.

Rien de plus ſingulier, dans l'Hiſtoire de l'eſprit humain, que ce fol enthouſiaſme excité par la Philoſophie, dès qu'elle commença à élever ſa voix. Les Eſprits ſimples & légers de la Capitale le communiquerent aux Provinces ; l'empire de la mode rendit la maladie épidémique. Le moyen de réſiſter à la ſéduction ! Le ſiecle d'or devoit renaître ſous cette nouvelle *Aſtrée ;* de nouveaux *Promethées* ſembloient avoir dérobé au Ciel des feux plus purs, pour animer & béatifier les Humains : *bienfaiſance, humanité, tolé-*

rance, *vertu*, *bonheur*, étoient les cris de leurs promeſſes : *ſuperſtition*, *abus*, *fanatiſme*, *ignorance*, *eſclavage*, étoient les anathêmes de leur zele. Un ton impoſant, des maximes éblouiſſantes, des ſentimens hyperboliques, des ſentences miraculeuſes exaltoient les cervelles, donnoient des convulſions philoſophiques, & faiſoient retentir le nom de *Philoſophe*, des Académies juſques dans les Coches. Chacun enfin vouloit philoſopher à quelque prix que ce fût.

Cet horizon ſi pur n'a pas été long-temps ſans nuages ; cette Philoſophie ſi bénigne s'eſt bientôt aigrie, à-peu-près comme ces liqueurs factices qui ne conſervent pas long-temps leur goût emprunté. D'un langage doucereux & compatiſſant, elle a paſſé avec rapidité à l'emportement & à la déclamation ; ſes lumieres ſont devenues des torches ardentes, prêtes à porter par-tout l'incendie ; la divine tolérance

s'eſt changée en Furie inexorable, pour renverſer tout ce qu'on avoit reſpecté juſqu'alors : les vérités les plus ſaintes, les principes les plus ſacrés, les devoirs les plus indiſpenſables, le Ciel, la Terre, l'Autel, le Trône, tout auroit éprouvé ſes ravages, ſi les hommes euſſent été auſſi prompts à pratiquer ſes maximes, qu'elle étoit ardente à les débiter. Tout-à-coup ſe ſont exhalés de la boîte de cette moderne *Pandore*, les erreurs, les menſonges, les injures, les calomnies, les abſurdités, des torrens de fiel & d'impiété.

Une métamorphoſe ſi peu ménagée ne pouvoit manquer de faire ouvrir les yeux. Quels Philoſophes, a-t-on dit, que ceux qui demandent grace à tout le monde, & n'en font à perſonne !

On n'en eſt pas reſté là : de leurs Livres, on les a ſuivis dans la Société. Dès-lors, il a été facile de voir que ce qui avoit pu échapper à leur plume, & être regardé comme les effets d'un délire momentané,

de la démangeaiſon d'écrire, du deſir de la ſingularité, étoit aſſez ſouvent réaliſé dans leurs démarches. Peu d'accord entre eux, jaloux les uns des autres, ennemis acharnés des Adverſaires de leurs ſentimens, ardens à former des intrigues pour accroître & ſoutenir leur cabale, & aujourd'hui, pour en retarder la ruine entiere; déciſifs & tranchans dans les Sociétés, adulateurs de la puiſſance & du crédit, calomniateurs artificieux du mérite qui leur réſiſtoit, oppreſſeurs impitoyables des victimes de leur animoſité; on s'eſt écrié encore: Sont-ce là les guides qu'il faut ſuivre? les modeles qu'il faut imiter? les idoles qu'il faut encenſer?

Les intérêts de la Société ont conduit à de nouvelles réflexions. Nier l'immortalité de l'ame, ôter tout frein aux paſſions, confondre les notions du bien & du mal, réduire tout à l'amour de ſoi-même, exterminer toutes les vertus, rompre tous les liens, attaquer les loix,

renverſer les principes, ne faire, en un mot, de la vie humaine qu'un tiſſu de motifs arbitraires, d'intérêts perſonnels, d'appétits ſenſuels & déréglés, d'actions animales; la terminer par un anéantiſſement entier, ou préconiſer un ſuicide aveugle qui, par foibleſſe ou par déſeſpoir, en abrege le cours, n'étoit-ce pas en inſulter les membres, & leur porter les coups les plus funeſtes? N'étoit-ce pas pervertir tous les caracteres, ôter aux ames leur vigueur & leur énergie, aux eſprits leurs principes & leurs lumieres, au ſentiment ſon uſage & ſes objets légitimes, aux préjugés les plus reſpectables leur empire & leurs avantages? Que pourroit-on attendre d'un Philoſophe formé à une pareille école? Abandonné à lui-même, triſte jouet de ſes illuſions & de ſes caprices, eſclave de ſes penchans, victime continuelle de ſa déplorable exiſtence, en quoi pourroit-il contribuer au bonheur des autres, étant le plus cruel ennemi de lui-même?

Auſſi, par les fruits de cette déſolante doctrine, voit-on preſque par-tout une dégradation générale ; les eſprits retrécis, abattus ; les cœurs reſſerrés, deſſéchés, languiſſans ; les mœurs corrompues, dégradées, ou plutôt entiérement anéanties; le génie national totalement défiguré & perverti. De petits objets, de petites vues, de petits motifs, de petits moyens, de petites inventions, de petits amuſemens ont remplacé, dans les ames Françoiſes, cette chaleur & cette élévation qui firent la gloire de nos Ancêtres, qui nous ont été ſupérieurs en tout, parce qu'ils n'étoient pas Philoſophes. Eh ! que leur importe de tant raiſonner ? Ils avoient le talent de bien faire. Ne ſait-on pas que la démangeaiſon du raiſonnement ſuppoſe toujours la foibleſſe de l'ame ? Les Athéniens & tous les Peuples guerriers ne furent ſubjugués, que quand ils ſurent mieux raiſonner que vivre & combattre.

Les Lettres n'ont-elles pas droit de

former les mêmes plaintes ? Cette Philoſophie corroſive a deſſéché les talens dans leur germe, les a ſéduits par des chimeres, les a égarés dans leur route, les a détournés de leur but, a affoibli leurs reſſorts & flétri tous leurs charmes ; elle a dénaturé les genres & renverſé toutes les regles.

N'eſt-ce pas elle qui a introduit parmi nous ces Drames langoureux qui ne ſont propres qu'à aſſoupir la Nation, & à bannir la bonne Comédie de notre Théatre ? N'a-t-elle pas ſurchargé nos Tragédies de ces ſentences paraſites qui les défigurent, de ces ſentimens exceſſifs qui en affoibliſſent l'intérêt, de ces diſcuſſions pédanteſques qui refroidiſſent l'action ? juſqu'où n'a-t-elle pas ſoufflé ſes nuiſibles vapeurs ! Poéſie, Proſe, Eloquence, le Barreau, la Chaire même, tout annonce ſes traces deſtructives, & en porte l'empreinte. C'eſt la tête de *Méduſe*, tout ſe pétrifie à ſon approche.

Quel

Quel bouleverſement dans les idées ! Ce ſont des Philoſophes qui ont mis *Lucain* au-deſſus de *Virgile*, *Deſpréaux* au-deſſous de *Quinault*, *la Motte* à côté de *Rouſſeau*, *Voltaire* au-deſſus de *Corneille* & de *Racine*, *Perrault*, *Boindin* & *Terraſſon* au-deſſus de tous les Ecrivains du ſiecle dernier. Ce ſont des Philoſophes qui déclament contre l'imagination & la Poéſie, qui réduiſent le mérite des Vers au ſeul mérite de la penſée, qui ont ſubſtitué, dans le ſtyle, l'emphaſe au naturel, l'enflure au ſentiment, l'entortillage à la clarté, la glace au pathétique....

Il ſeroit facile de donner plus d'étendue à ce tableau ; mais tous les travers philoſophiques & littéraires ſeront ſuffiſamment mis au jour dans le cours de l'Ouvrage que nous publions.

Si nous nous étions aveuglés ſur les ſuites de cette entrepriſe, nous aurions

oublié ce que l'expérience nous a mis cent fois ſous les yeux. Nous connoiſſons trop la ſenſibilité des Auteurs contre ceux qui attaquent leurs Ouvrages & bleſſent leur amour-propre, pour ne pas nous attendre à leur reſſentiment. Il ſeroit inutile de leur dire, qu'en Littérateurs zélés & en bons Citoyens, nous préférons l'intérêt des Lettres & du Public, à celui de leur vanité : qu'avec les mêmes ſentimens, ils devroient être plus dociles, & ne pas s'offenſer ; que tant de penchant à ſe révolter contre la cenſure, eſt la preuve la plus certaine d'un talent médiocre & d'une gloire uſurpée ; que rien ne nous aſſujettit, ni ne peut nous aſſujettir à louer ce qui ne nous paroît pas louable ; que nous leur permettons la critique de nos jugemens, ſauf à y répondre, s'ils n'apportent pas de bonnes raiſons : nous nous contenterons de les aſſurer que l'impartialité a été notre premiere regle. Nous connoiſſons perſonnellement peu des

Auteurs auxquels nous donnons des éloges; nous en connoiſſons encore moins de ceux que nous avons cenſurés : le Public décidera lui-même, ſi nous mettons quelque différence dans notre maniere de nous expliquer ſur les uns & ſur les autres, ſur les vivans ou ſur les morts.

Nous avons encore prévu que les Philoſophes ne nous pardonneroient jamais de les avoir attaqués. Inſtruits à fond de leurs ſentimens & de leurs manœuvres, nous les voyons déjà ſe déchaîner contre nous dans les Sociétés, ne rien épargner pour décrier notre travail, notre perſonne, nos mœurs : nous entendons déjà les noms de *Poliſſon*, de *Méchant*, de *Fripon*, de *Scélérat*, de *Monſtre*, &c. &c., retentir aux oreilles de ceux que ces honnêtes qualifications n'étonnent point, & qui veulent bien les écouter. Ils ne borneront ſans doute pas là leur vengeance. Les Subalternes ſeront mis en œuvre; les

Libelles fabriqués dans l'obſcurité ſeront confiés à des mains auſſi viles que zelées, pour être diſtribuées dans le Public ; des Valets à gages s'efforceront de déclamer contre nous dans les Cafés, dans les Promenades, dans ces Rendez-vous où certaines Compagnies s'aſſemblent pour débiter des oracles, & régler les idées du Public qui ne les écoute pas. Ils inventeront peut-être des ſtratagêmes nouveaux, & ſe ſurpaſſeront pour nous nuire.

Nous avons prévu tout cela, & nous ne l'avons pas craint.

Quand bien même nous ne ſerions pas aſſurés du ſuffrage des honnêtes gens, dont le nombre eſt plus grand qu'ils ne penſent ; quand nous ne ſerions pas dans le cas de compter ſur la protection du Gouvernement indigné des déſordres qu'ils ont introduits ; quand nous n'aurions pas des amis vertueux & zélés, capables de

prendre notre défenſe, & de nous ſoutenir contre l'oppreſſion, nous aurions aſſez de courage pour leur dire : « Philoſophes, » nous vous redoutons peu ; ſans ambi- » tion, ſans deſirs, ſans prétention, » qu'aurions-nous à craindre ? L'amour » de la Religion, de la Patrie, des » Lettres & du Goût, a été notre uni- » que motif : nous voudrions en être la » victime, ſi vous deviez par-là achever » de vous faire connoître ».

Il nous reſte à dire un mot ſur le plan que nous avons ſuivi.

Nous ne parlerons point des Auteurs qui n'ont cultivé que les Sciences : l'Ouvrage eût été trop volumineux ; d'ailleurs, nous n'aimons à parler que de ce que nous entendons. Par cette raiſon, les Médecins qui n'ont travaillé que ſur des objets de Médecine, les Géometres qui n'ont écrit que ſur la Géométrie, les Juriſconſultes qui n'ont publié que des

Livres de Juriſprudence, les Phyſiciens, &c., ne nous ont pas paru de notre reſſort.

Les Auteurs vivans, ſi nous en avons paſſé quelques-uns ſous ſilence (comme cela eſt très-vraiſemblable), ne doivent pas nous ſavoir mauvais gré de cet oubli : leur nom ou leurs Ouvrages ont échappé à nos recherches. Il n'en eſt pas de même de beaucoup d'Auteurs obſcurs à qui nous avons conſacré un article : notre but, en les ramenant ſur la ſcene, a été de faire connoître le mérite de quelques-uns trop injuſtement oubliés. Par un motif contraire, nous nous ſommes attachés à réduire à leur juſte valeur certains Ecrivains trop indiſcrétement qualifiés de *Grands Hommes* dans les Dictionnaires hiſtoriques. Tout ce qui a pu donner lieu à des réflexions intéreſſantes, à des critiques utiles, à des réfutations néceſſaires, à des diſcuſſions de morale ou de littérature ; en un mot, tout ce qui a été une occaſion de rappeler

aux vrais principes, & de répandre de la variété, n'a pas été regardé comme étranger à notre Ouvrage. Les fautes inſtruiſent autant que les beaux exemples, & nous ne nous ſommes jamais propoſé que d'inſtruire.

Fin de la Préface.

LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

A

1. ABADIE, [*Jean* L'] né en Guienne en 1610, mort à Altena en 1674, eſprit auſſi bizarre, qu'inconſtant. Il fut ſucceſſivement Jéſuite, Janſéniſte, Proteſtant, & illuminé. Ses Ouvrages ſont écrits d'un ton qui répond à ſa conduite ; ils contiennent pour la plupart des héréſies, des rêveries, des abſurdités. On ne ſera pas ſurpris qu'ayant abandonné le jugement pour ſe laiſſer aller à ſa facilité, on ait de lui une énorme quan-

tité de volumes. L'eſprit eſt toujours fécond, quand l'imagination l'allume, & toujours monſtrueux, quand il n'eſt arrêté par aucun frein.

2. ABADIE ou ABBADIE, [*Jacques*] Théologien Proteſtant, né à Ney en Béarn en 1654, mort à Marybonne, ville voiſine de Londres, en 1727.

Son *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne* lui donne un rang diſtingué parmi les défenſeurs de la Religion, & ſon Livre de *l'Art de ſe connoître ſoi-même*, le place parmi les vrais Philoſophes & les bons Littérateurs.

Le premier Ouvrage eſt caractériſé principalement par la force du raiſonnement, l'enchaînement des preuves, la grande méthode qui y regne, & par un ſtyle plein de chaleur & d'énergie. Auſſi Madame de *Sevigné* & M. de *Buſſy Rabutin* ne mettent-ils pas de bornes à leurs éloges, quand ils parlent, dans leurs Lettres, de cet excellent Traité.

Le mérite de *l'Art de ſe connoître ſoi-même* a été ſenti non-ſeulement par les Lecteurs ordinaires, mais encore par pluſieurs Auteurs qui ont ſu en tirer le plus grand parti. On l'a fondu preſque tout entier dans le Dictionnaire Encyclopédique, ſans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Il eſt vrai que l'Encyclopédie eſt une compilation;

mais les Compilateurs n'en étoient pas moins obligés d'indiquer leurs ſources. Par ce moyen, un très-grand nombre d'Auteurs jouiroient de la gloire attribuée à leurs copiſtes, ſi toutefois c'en peut être une de figurer dans l'Encyclopédie.

Jacques Abadie n'eſt pas mort fou, comme l'a avancé M. de *Voltaire*, qui avance tant de choſes ſans fondement, lorſqu'il s'agit de décrier les Hommes de génie que la Religion compte parmi ſes défenſeurs.

ABANCOURT, [*François-Jean*] VILLEMAIN D'] né à Paris en 1745.

Les Poéſies de ce jeune Auteur n'annoncent que de la médiocrité; ce qui ne promet pas de grands progrès. Des commencemens foibles ne doivent pas toujours tirer à conſéquence; mais quand le génie poétique manque de vigueur dans la jeuneſſe, c'eſt un triſte préjugé pour la ſuite.

Les Fables, les différentes Pieces fugitives de M. *Villemain d'Abancourt*, qui ont paru dans le *Mercure* & dans différens Recueils, depuis la premiere Edition de notre Ouvrage, juſtifient cette crainte; & cependant les Auteurs du Mercure & de ces Recueils n'ont pas laiſſé de les louer.

ABAUZIT, [*Firmin*] Bibliothéquaire de la

ville de Genève, né à Uzez, mort à Genève en 1758.

Quand on lit, dans une des notes de la Nouvelle Héloïse, le magnifique éloge que *J. J. Rouſſeau* fait de ce Philoſophe ſi peu connu, le premier mouvement du Lecteur eſt de recourir auſſi-tôt aux Ouvrages de M. *Abauzit*; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient propres à juſtifier l'enthouſiaſme de l'Ecrivain Génevois. Ils conſiſtent en grande partie dans de longues & ennuyeuſes Diſſertations contre le Chriſtianiſme. Il eſt difficile de concilier avec un acharnement auſſi peu meſuré, la haute idée qu'on veut nous donner des vertus ſociales de ce Diſſertateur. Rarement on reſpecte les droits de la ſociété privée, quand on manque ainſi de reſpect à la ſociété générale. Cependant on nous a aſsûré que M. *Abauzit* réuniſſoit les qualités qui font le bon citoyen, & qu'il n'a jamais prétendu porter atteinte aux loix fondamentales de la Religion. En ce cas, ſes erreurs doivent être regardées comme involontaires. & comme une ſuite preſque inévitable de la démangeaiſon de tout approfondir & de tout commenter en matiere de Foi. Sous ce point de vue, quoique très-repréhenſibles en elles-mêmes, elles ſont plus pardonnables aux yeux de l'indulgence : bien différentes en cela de celles des Incrédules ſyſtéma-

tiques & de profeſſion, qui ſont auſſi odieuſes dans leurs motifs, que pitoyables dans leurs excès.

ABEILLE, [*Gaſpard*] Prieur de Notre-Dame de la Merci; de l'Académie Françoiſe, né à Riez en Provence, en 1648, mort à Paris en 1718.

On ne ſauroit peut-être pas qu'il a fait des Pieces de Théatre, ſans ce vers,

Vous ſouvient-il ma ſœur, du feu Roi notre pere?

auquel un Plaiſant du Parterre répondit,

Ma foi s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guere;

ce qui fit tomber la Piece, qui ſeroit tout auſſi bien tombée ſans cela.

Ses autres Ouvrages, tous médiocres, & même au deſſous du médiocre, ſont reſtés dans l'oubli, & l'on a eu raiſon de dire dans ſon épitaphe:

Ci gît un Auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
Mais ſa gloire & ſon corps n'ont qu'une même biere,
Et lorſqu'*Abeille* on nommera,
Dame Poſtérité dira,
Ma foi s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guère.

On n'avoit pas attendu ſa mort pour faire des Épigrammes contre lui. En voici une qui n'a point été imprimée, & qu'on attribue à l'Auteur d'*Athalie*. Elle mérite d'être connue par l'originalité de ſes rimes féminines, propres à donner

une idée de la peſanteur de l'Auteur, & à prouver que l'Académie a été de tout temps un objet de plaiſanterie.

Abeille, arrivant à Paris,
D'abord pour vivre vous chantâtes
Quelques Meſſes à juſte prix ;
Puis au théâtre vous laſsâtes
Les ſifflets par vous renchéris ;
Quelque temps après fatigâtes
De Mars l'un des * grands favoris,
Chez qui pourtant vous engraiſsâtes :
Enfin, digne Aſpirant, entrâtes
Chez les quarante Beaux-eſprits,
Et ſur eux-mêmes l'emportâtes,
A forger d'ennuyeux Écrits.

ABELLI, [*Louis*] Evêque de Rhodez, né dans le Vexin François, en 1604, mort à Paris en 1691, plus connu par ce vers de Boileau,

Que chacun prenne en main le moëlleux *Abéli.*

que par ſes propres Ouvrages, qui ne ſont pourtant pas ſans mérite. Son *Traité*, en latin, *ſur les devoirs des Evêques & des Vicaires généraux*, annonce du jugement & de la facilité pour écrire. Sa *Vie de St. Vincent de Paule* n'a point été ſurpaſſée par la longue & ennuyeuſe rapſodie du caſuiſte *Collet*, qui porte le même titre.

* Le Maréchal de *Luxembourg*, qui le retira chez-lui, & lui donna le titre de ſon Secrétaire.

ABLANCOURT, [*Nicolas* PERROT ſieur D'] de l'Académie Françoiſe, né à Châlons-ſur-Marne, en 1606, mort à Ablancourt, près de Vitry en Champagne, en 1664.

Quoique ſon ſtyle commence à paroître un peu ſuranné, ſes Traductions ſont ſi bien écrites, les tours en ſont ſi élégans, les expreſſions ſi vives & ſi hardies, qu'on penſe lire l'Original. Sa maniere de traduire eſt fort libre; il ſe contente de préſenter le ſens en général, ſans s'attacher à rendre en détail les penſées du texte, ce qui fit appeller chacune de ſes Traductions, *la Belle infidelle*. Elles ſont en très-grand nombre, & il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi, écrivant ſi bien, il aimoit mieux être Traducteur, qu'Auteur lui-même : « Que la plupart des Ou-» vrages modernes n'étoient que des redites des » Anciens, & que, pour bien ſervir ſa patrie, il » valoit mieux traduire de bons Livres, que d'en » faire de nouveaux, qui le plus ſouvent ne diſent » rien de nouveau ». Cette réponſe conviendroit encore mieux aujourd'hui.

ABRAM, [*Nicolas*] Jéſuite, né en Lorraine en 1589, mort à Pont-à-Mouſſon en 1655; Auteur d'un Commentaire latin ſur les Oraiſons de *Cicéron*, où le texte eſt noyé dans la multitude

& la longueur des notes ; défaut assez ordinaire à ces sortes d'Ouvrages, où la forme emporte le fonds. Ce Commentaire, en deux vol. *in-folio*, n'a pas laissé d'être d'une grande utilité à M. l'Abbé d'*Olivet*, dans l'édition complette que cet Académicien nous a donnée des Œuvres de *Cicéron*.

Nous avons un autre Commentaire du même Auteur sur différens Ouvrages de *Virgile*, beaucoup plus estimé, sans doute parce qu'il est plus court. La clarté & la précision peuvent seules établir le mérite des Ouvrages qui ont pour objet d'éclaircir ceux des autres.

AÇARQ, [*N.* D'] de l'Académie d'Arras, de celle de la Rochelle & de la Crusca, ci-devant Professeur à l'Ecole Royale Militaire.

Il est malheureux pour lui d'avoir introduit dans un Ouvrage grammatical un jargon philosophique, ridicule dans presque tous nos Ecrits modernes, & plus encore dans un Livre élémentaire. Par-là M. *d'Açarq* s'est attiré avec raison plusieurs traits de critique. Quand on donne des préceptes de langage, il faut bien se garder d'avoir soi-même un langage qui prête à la censure & au ridicule. Si on pardonne ce défaut à M. *d'Açarq*, on trouvera dans sa *Grammaire Françoise philosophique*, & dans ses *Observations sur Boileau, Racine, Crébillon & M. de Voltaire*, de la jus-

teſſe & de la profondeur. Ses déciſions ſont ſouvent conformes aux regles du vrai goût, & ſa maniere d'écrire eſt quelquefois pleine de chaleur & d'énergie.

Son *Plan d'éducation* annonce un homme qui eſt en état d'en donner une bonne.

ACHERI, [*Dom Luc*] Bénédictin, né à St. Quentin en 1609, mort à Paris en 1685.

Le grand nombre d'Ouvrages qu'il a déterrés & mis en lumiere, dans le Recueil intitulé *Spicilege* *, lui ont mérité une place parmi les Savans du ſiecle dernier; les excellentes Préfaces qu'il a miſes à la tête de chaque édition, prouvent qu'il auroit pu ne pas ſe borner à la ſimple qualité d'Editeur. On doit des éloges à ces hommes laborieux & aſſez modeſtes pour préférer les productions des Auteurs anciens à celles qu'ils auroient pu donner eux mêmes. Ils méritent en cela bien plus de reconnoiſſance, que la plupart

* Ce mot qui vient du latin, ſignifie proprement *l'action de glaner, glanage.* On donne ce nom, par métaphore, à des recueils de Pieces qui n'avoient point été imprimées. Il y a trois éditions du *Spicilege* de Dom d'*Acheri*; les deux premieres en 13 vol. *in*-4°. la derniere en 3 vol. *in-folio.* On en prépare, dit-on, une quatrieme.

des Ecrivains médiocres qui ne ceſſent de fatiguer le public de leurs propres Ouvrages.

ADAM, [*Maître*] ſurnommé Billaut, Menuiſier de Nevers, mort en 1662.

Une verve ſinguliere, un génie pour les vers qu'il ne tenoit que de la nature, beaucoup de facilité à bien rendre ce qu'il ſentoit, quoiqu'il fût ſans Lettres, le firent regarder, dans ſon temps, comme une eſpece de phénomene poétique. Tous les Rimeurs compoſerent des vers à ſa louange. Le Duc de *Saint-Agnan* lui adreſſa ceux-ci :

Ornement du ſiecle où nous ſommes,
Vous n'aurez rien de moi, ſinon :
Que pour les vers & pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.

La Chanſon de *Maître Adam*, qui commence ainſi, *Auſſi-tôt que la lumiere vient redorer nos côteaux*, ſuffiroit ſeule pour juſtifier cet enthouſiaſme. Il eſt Auteur, outre cela, de pluſieurs autres pieces marquées au coin du même génie.

Anacréon jouit de l'immortalité pour quelques couplets qui ſont parvenus juſqu'à nous, par reſpect pour le préjugé, nous ne comparons pas *Maître Adam* à *Anacréon* ; nous nous contentons d'obſerver que le hazard influe beaucoup ſur les réputations. Nous ignorons fort ſouvent le nom de tel de nos Poëtes, dont les chanſons, que

nous ſavons par cœur, valent autant, & peut-être mieux que celles du Poëte Grec.

ADANSON, [*Michel*] de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, né à Aix en Provence en 1727.

Son *Hiſtoire Naturelle du Sénégal* eſt recherchée des Naturaliſtes & des Curieux. On a encore de lui différens *Mémoires* inſérés dans ceux de l'Académie des Sciences; ils ont pour objet l'Hiſtoire Naturelle, & principalement celle des Plantes, dont il paroît que M. *Adanſon* a fait une étude particuliere; on y trouve des obſervations aſſez juſtes ſur ce genre de productions de la nature.

AIGUEBERE, [*Jean* DUMAS D'] Conſeiller au Parlement de Toulouſe, ſa patrie, mort en 1755.

Il ne jugea pas à propos de pourſuivre la carriere du théatre, à laquelle il s'étoit livré pendant ſa jeuneſſe. Les diſpoſitions heureuſes qu'on remarque dans quelques-unes de ſes Pieces, font regretter qu'il ait abandonné ce genre. Il y a apparence qu'avec un peu plus de culture, ſes talens lui auroient fait un nom parmi les Auteurs dramatiques. Sa Piece intitulée *les trois Spectacles*, annonce vraiment un eſprit propre à occuper

la Scene & à y recueillir des applaudiſſemens juſtement mérités.

ALBON, [*Camille Goëric* COMTE D'] des Académies de Lyon, de Dijon, de Niſmes, de la Cruſca, de Rome, de Chamberi, de Berne, né à Lyon en 1753.

Une raiſon prématurée lui ayant fait connoître de bonne heure, que rien ne contribuoit plus que les Belles Lettres & les Sciences à rendre la vie douce & agréable, il a conſacré à l'étude un temps que les perſonnes de ſon âge & de ſon rang donnent ordinairement aux plaiſirs & à la diſſipation. Il a ſenti, malgré les préjugés de la naiſſance, que la premiere de toutes les élévations eſt celle de l'eſprit, & le premier de tous les mérites, celui d'éclairer ſes concitoyens. Diſciple zélé de *l'ami des hommes*; il n'a exercé ſes talens, comme ſon modele, que ſur des objets utiles. Son *Eloge de M. Queſnai*, ſouvent réimprimé, offre une infinité de vues patriotiques qui font autant d'honneur à ſon cœur, que la maniere dont il les exprime en fait à ſon eſprit. Dans ſon *Dialogue entre Alexandre & Titus*, il plaide la cauſe de l'humanité contre ceux qui, ſous le titre ſuperbe de Conquérans, en ſont les plus terribles fléaux, & il le fait avec une ſupériorité de raiſon & d'éloquence digne de nos

premiers Ecrivains. Rien de plus moral & de mieux écrit encore, que ſon *Poëme* en proſe de *la Pareſſe*, prétendu traduit du Grec, Ouvrage plein de chaleur & d'imagination, qui annonce une grande connoiſſance de la Mithologie, & l'art de la mettre en œuvre ſans oſtentation. Les *Mémoires* que M. le Comte d'*Albon* a adreſſés à la Société de Berne, décelent une ame ſenſible, vertueuſe, pénétrée d'amour pour l'humanité, & tourmentée, pour ainſi dire, du deſir de la ſoulager. En un mot, c'eſt dans les Ecrits de ce jeune Auteur qu'on trouve la ſaine Philoſophie, & non dans les productions de ces Ecrivains orgueilleux qui la font conſiſter dans des maximes ampoulées, dans des ſentences froides & de commande, dans des déclamations aigres & ſéditieuſes, faute de pouvoir mieux faire.

ALEMBERT, [*Jean* LE ROND D'] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, Membre de celle des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, de Ruſſie, de Suede, &c. né à Paris en 1717.

Pluſieurs Critiques reſpectables & éclairés nous ont reproché d'avoir traité avec trop d'indulgence ſes *Mêlanges de Littérature* : de n'avoir pas aſſez inſiſté ſur les défauts de ſa métaphyſique ſouvent obſcure, imperceptible, entortillée ; ſur les

inégalités de ſon ſtyle, tantôt foible, tantôt plein de morgue, & preſque toujours froid & bourgeois; de n'avoir pas mis ſous les yeux du Lecteur le contraſte qui réſulte de la médiocrité de ſes productions, & du ton de mépris qu'il affecte, dans toutes les occaſions, pour ce qu'il appelle *le bas peuple* des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens. C'eſt à ces Critiques à développer leurs ſentimens ſur cet Ecrivain. Pour nous, en perſiſtant à dire qu'on le regarde comme un des plus habiles Géometres parmi ceux qui n'ont pas eu le génie de l'invention, nous avouerons de bonne foi que nous avons eu tort de le placer parmi nos bons Littérateurs.

Il a cependant joui, ſous ce dernier titre, d'une grande réputation, qu'il paroît conſerver encore dans les Provinces & dans quelques pays Septentrionaux. Mais ne doit-on pas convenir qu'il a trop abuſé de cette réputation, en voulant établir dans les Lettres certains paradoxes qui tendent à dénaturer les genres, & que l'eſprit géométrique, ſi nous entendons par ce mot la juſteſſe des idées, auroit dû être le premier à réprouver? Les ſentimens de M. *d'Alembert* ſur la Poéſie, par exemple, ne ſont nullement d'accord avec les principes fondamentaux & conſacrés par l'aveu de tout le monde. En exigeant des vers renforcés de penſées; en préférant, dans les vers, les penſées à tout autre mérite, n'eſt-ce-

pas en bannir ce qui en fait l'agrément & la vie, l'imagination ? Assujettir les fictions, les images, la hardiesse, les écarts de la Poésie au ton lourd & pénible de la vérité, c'est ôter à l'esprit humain ces charmes séducteurs qui l'attachent, le captivent & lui font goûter le vrai qu'ils ont embelli. Ce n'est pas que la Poésie ne puisse & ne doivent accorder son langage avec celui de la raison ; mais la gêne du raisonnement & des preuves énerve son activité, & fait avorter les traits de lumiere & de sentiment, propres à frapper & à convaincre plus vivement que toutes les pensées, les sentences, ou les démonstrations géométriques.

Pourquoi donc cet Ecrivain n'a-t-il pas respecté ce que tant d'autres Géometres avoient respecté avec lui ? Libre de s'exercer dans la sphere des combinaisons, ils ne se sont point élancés dans le Monde poétique, où ils auroient paru étrangers ; ils se sont bornés aux plaines arides & immenses du calcul, sans songer à venir ravager les campagnes fleuries qu'arrose le Permesse.

D'ailleurs, ne seroit-il pas facile de prouver, par des exemples, à l'Auteur des *Mélanges*, que des vers aussi *pensés* qu'il le desire, ne pourroient être que des vers détestables ? Ceux de *la Mothe Houdart*, les plus pleins de pensées, sont préci-

ſément ceux qu'on lit avec le moins de plaiſir ; les vers de *St. Evremont* ne ſont pas ſupportables, quoiqu'ils fourmillent de penſées; tandis qu'un ſeul trait, un ſeul tour, une ſeule image échappée au Génie poétique, attache l'eſprit, échauffe le cœur & y laiſſe des impreſſions profondes.

La Poéſie a toujours été regardée comme une imitation de la Nature, non comme une ſcience de raiſonnement ; elle eſt l'art de peindre, non l'art d'enfiler des penſées. Tous les Auteurs qui en ont traité, depuis *Ariſtote* juſqu'à *Deſpréaux*, en ont cette idée, *ut pictura, Poëſis erit.* C'eſt-là ce qui forme ſon eſſence ; c'eſt-là le but qu'elle ſe propoſe ; c'eſt-là ce qui la rend ſi agréable, ſi intéreſſante, & ce qui a de tout temps établi ſon empire ſur les ames ſenſibles.

Les Philoſophes eux-mêmes ont ſi bien reconnu ſa puiſſance à cet égard, qu'ils n'ont pas dédaigné d'en emprunter la parure, toutes les fois que leurs talens naturels leur ont permis d'en faire uſage. *Pithagore*, *Sénéque*, *Mallebranche*, auſſi heureuſement pourvus des dons de l'imagination, que de la pénétration philoſophique, n'ont fait goûter leurs ſyſtêmes, leurs maximes, leurs raiſonnemens, qu'en les aſſaiſonnant des graces que la Poéſie pouvoit leur prêter. Quand nous diſons *Poéſie*, nous ne prétendons pas la

réduite à la ſimple verſification : on ſait en particulier que *Mallebranche* n'a fait que deux vers en ſa vie, qui l'ont même rendu ridicule : nous parlons de cette Poéſie qui, bien loin d'être ennemie de la proſe, en eſt l'ame & l'ornement. L'immortel *Fénélon* n'a pas eu beſoin de s'aſſujettir aux regles de la meſure & de la rime pour être Poëte, & ce n'eſt que parce qu'il eſt Poëte, qu'il ſe fait lire avec intérêt, & que tout ce qu'il dit, s'inſinue profondément dans le cœur. S'il ſe fût borné à accumuler des penſées & des vérités dans ſon *Telémaque*, il n'auroit pas trouvé des Lecteurs, ſur-tout s'il eût écrit en vers.

M. *d'Alembert*, par un retour de réflexion, a ſans doute rétracté intérieurement cette aſſertion anti-poétique.

Il eſt à croire qu'il en a fait autant à l'égard de ſes principes ſur l'Eloquence, qui ſont à peu près les mêmes que ſes principes ſur la Poéſie, & qu'on peut réfuter par les mêmes réponſes. Il ne doit pas être plus attaché à ce qu'il a avancé pour prouver l'impoſſibilité où nous ſommes de bien écrire en latin. On peut voir l'article RAPIN, où nous tâchons de détruire ce paradoxe.

On trouve encore dans les *Mélanges* du même Ecrivain, différens morceaux traduits de *Tacite*. Il faut convenir qu'on doit peu louer ſa modeſtie

d'avoir redouté la traduction de l'Ouvrage entier. Quoique ces morceaux aient leur mérite, à l'inexactitude près, l'Auteur ne trouvera pas étrange qu'on leur préfere la traduction de M. l'Abbé de *la Bleterie*, qui a paru depuis, & ſur-tout celle de feu M. de *la Beaumelle*, que nous connoiſſons par quelques fragmens, & dont nous nous flattons que le Public jugera auſſi favorablement que nous.

Nous penſons que M. *d'Alembert* n'attribuera pas à un abus de critique le jugement que nous portons ſur ce qui nous paroît répréhenſible dans ſes Ouvrages. Il ne s'agit ici que de Productions littéraires qui ſemblent être le fruit de ſes délaſſemens, & ſur leſquelles il ne fonde pas ſans doute ſa réputation.

Il paroît, ſur-tout dans ſon *Abus de la critique en matiere de Religion*, qu'il s'attache plus aux raiſons, ou, pour mieux dire, à couvrir ſes raiſons, qu'aux graces de ſtyle. Cet Ouvrage, compoſé dans le deſſein de juſtifier les Philoſophes du reproche d'incrédulité, n'offre ni plan, ni ſuite, ni liaiſon ; mais en revanche on doit rendre juſtice à la dextérité avec laquelle l'Auteur traite ce ſujet épineux. Plein de ſoupleſſe & de modération, il préſente ſes penſées dans un jour ménagé, qui écarte de lui le blâme de l'excès, autant que le ſoupçon d'un zele trop vif. Il ſeroit

même à ſouhaiter que le réſultat de cet Ouvrage fût un peu plus décidé ; qu'il y eût moins d'ambiguité dans l'enſemble, & que la maniere de procéder de l'Apologiſte ne rappellât pas ſi ſouvent ce vers de *Virgile*,

Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

Il ſemble que la Philoſophie devoit être plus franche, ſur-tout quand elle a ſa ſource dans une ame auſſi philoſophique que celle de M. *d'Alembert*.

On ne doit cependant pas condamner cette réſerve : il auroit pu faire comme beaucoup d'autres Philoſophes, ſes ſubalternes, ne garder aucune meſure, déclamer à outrance, inſulter ſans égard, prodiguer les épithetes dures, traiter de ſtyle de laquais les Ecrits anti-philoſophiques, qualifier de libelles les Ouvrages où l'on venge l'honneur outragé de quelques Gens de Lettres, &c. &c. &c. Mais ce perſonnage eût été indigne de lui, & contraire aux intérêts de la Philoſophie, qui ſe fait gloire d'avoir un pareil ſoutien. Les Chefs d'une ſociété quelconque ne doivent pas ſe compromettre légérement ; il eſt de la dignité de leur prééminence de ſe maintenir irrépréhenſibles. Un Commandant de troupes conſerve ſon ſang-froid, & laiſſe la témérité au ſoldat. D'ailleurs, M. *d'Alembert* trouve cet heureux tem-

pérament dans ſon caractere autant que dans ſa politique, & il reſpecte trop le Public, pour ne pas ſe faire un devoir de donner du poids à ſon zele, par ſa prudence.

Après avoir oſé éclipſer quelques rayons de ſa gloire, nous nous livrons avec plaiſir aux juſtes éloges qu'il mérite par d'autres Productions.

Son *Eſſai ſur les Gens de Lettres* eſt un aſſemblage de ſagacité, d'élévation, d'une noble indépendance, qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur du Monde littéraire, que chaque homme de Lettres pût réduire en pratique. Nous ne rougirions plus alors de voir ſubſiſter parmi nous ces rivalités malignes, ces baſſes jalouſies, ces cabales iniques, qui aviliſſent les talens & révoltent l'honnêteté; on verroit s'anéantir l'eſprit particulier, qui n'admet que ce qu'il approuve, qui n'approuve que ce qui le flatte; chaque Littérateur trouveroit des amis dans les compagnons de ſa carriere, & le Génie indigent n'auroit pas beſoin de chercher des protecteurs, en rampant. On proſcriroit ſur-tout ces Bureaux d'eſprits où l'on anathématiſe les meilleurs Ouvrages, quoiqu'on ne puiſſe s'en diſſimuler le mérite; où l'on encenſe la médiocrité, parce qu'elle eſt en état de protéger ou de nuire; où l'on n'admet tant d'adorateurs ſtupides, que pour en faire des écho,

dont la voix ira d'oreille en oreille déifier tous les Membres du tyrannique Sénat, & promulguer ſes intrépides Arrêts ; nous aurions la douce joie de voir couler le lait & le miel à côté de l'Hypocrene, de pouvoir cueillir les fruits du ſacré Vallon, ſans redouter ceux de la Diſcorde, de dormir ſur le Parnaſſe ſans craindre de réveils fâcheux ; nous verrions renaître en un mot l'âge d'or de la Poéſie, & le Monde ſavant retraceroit le modele de cette République, dont M. *d'Alembert* auroit été le *Platon.*

Mais hélas ! la deſtinée de ce Littérateur philoſophe eſt de propoſer des félicités qui ne ſe réaliſent pas. Rien n'étoit plus fait pour produire un excellent Ouvrage que ſon Diſcours pour ſervir de *Proſpectus* à l'Encyclopédie. Si la profondeur des vues, l'intelligence du plan, l'ordonnance des diſtributions, l'expoſition des matieres, l'exactitude des regles, la vigueur des penſées, l'heureuſe aiſance des tours, la nobleſſe du ſtyle, euſſent été capables d'animer les exécuteurs de ce grand deſſein, comme tous ces traits réunis ont réuſſi à attirer les ſuffrages & les ſouſcriptions ; toute l'Europe ſeroit en poſſeſſion du tréſor des Sciences qu'elle attendoit, & M. *d'Alembert* n'auroit pas eu la douleur d'avoir contribué, par un bel Ouvrage, à faire naître de fauſſes eſpérances.

ALEXANDRE, [*Noël*] Docteur en Théologie, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724.

Il a droit à la reconnoiſſance publique, ſi l'opiniâtreté du travail & la multitude des volumes ſont un titre pour la mériter. Ses Ouvrages de Théologie & ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique*, écrite en latin, lui attirerent pendant ſa vie une grande conſidération, qui ne ſubſiſte plus que parmi les Théologiens. On ſe fait néanmoins un devoir de placer ce dernier ouvrage dans toutes les Bibliotheques où il peut être néceſſaire pour completter la collection des Ecrivains ſur ce ſujet. Il ſeroit à ſouhaiter que quelques mains habiles ſe chargeaſſent du ſoin d'en retrancher les ſuperfluités, d'en abréger les diſcuſſions, d'en corriger le ſtyle, en beaucoup d'endroits : par-là on pourroit ſe flatter d'avoir cette Hiſtoire dans un degré de perfection plus eſtimable. On doit cependant rendre juſtice au P. *Alexandre*, comme à un Auteur laborieux, ſouvent utile & propre à fournir la matiere de pluſieurs extraits intéreſſans à ceux qui ſavent les faire avec diſcernement.

ALLAINVAL, [*Léonor-Jean-Chriſtine* SOULAS D'] Abbé, né à Chartres, mort à Paris en 1753.

Il a travaillé pour le Théatre François &

pour le Théatre Italien, avec des ſuccès médiocres qui auroient pu devenir plus heureux, ſi ſa mauvaiſe fortune lui eût permis de cultiver ſes talens, & de travailler plus ſoigneuſement ſes Ouvrages. Il y a d'excellentes choſes dans ſa Comédie intitulée *l'Embarras des Richeſſes*. Si ce qu'on a publié de lui eſt vrai, il n'a pas dû en prendre l'idée d'après ſa propre expérience : on dit qu'il étoit ſi bizarre ou ſi indigent, qu'il n'avoit, pour ainſi dire, aucune demeure fixe. Il couchoit tantôt à la belle étoile, tantôt dans les chaiſes à porteur qui ſont au coin des rues; genre de vie nullement propre à favoriſer les dons du génie. Les anciens Poëtes ſe vantoient d'avoir dormi ſur l'Hélicon; ils avoient apparemment la faculté de choiſir leurs jours. Ces ſortes de veilles ne ſauroient en effet être agréables, que quand elles ſont le fruit du caprice, & non celui de la néceſſité.

On a remis au Théatre François en 1770, une Comédie du même Auteur, intitulée *l'Ecole des Bourgeois*, qu'on voit réparoître de temps en temps, avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle eſt pleine de ce bon comique qui caractériſe *Moliere*. La Comédie des *Mœurs du temps* de M. *Saurin* eſt plus qu'une imitation de cette Piece.

ALLETZ, [*Pons-Auguſtin*] Avocat, né à Montpellier en 17....

Parmi une tentative d'Ouvrages de compilation qu'il a publiés, on peut en compter cinq ou ſix faits avec ſoin, & très-utiles. C'eſt dans ce petit nombre qu'il faut placer *la Connoiſſance de la Mythologie ou de la Fable*, le petit *Dictionnaire Théologique*, & *l'eſprit des Journaliſtes de Trévoux*. Il a fait auſſi quelques compilations qui peuvent être utiles dans les Colléges.

AMBROISE, de Lombez, Capucin, ancien Profeſſeur de Philoſophie & de Théologie, né à Lombez en 1708.

Le *Traité de la paix intérieure* eſt tout à la fois un Ouvrage de Religion & de Belles-Lettres: de Religion, par les réflexions ſages, les maximes ſolides, les principes lumineux, les ſentimens pleins d'onction qu'il offre à ſon Lecteur: de Belles-Lettres, par la maniere dont il eſt écrit, c'eſt-à-dire, avec netteté, élégance & préciſion. Cet Ouvrage a eu pluſieurs éditions, & mérite d'en avoir davantage.

AMELOT DE LA HOUSSAYE, [*Abraham-Nicolas*] né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706.

La politique fut ſa manie dominante; c'eſt pourquoi tout ce qu'il a compoſé ſe reſſent du penchant naturel de ſon eſprit. Sa traduction de

l'Homme

l'Homme de Cour de *Balthaſar Gratian*, & celle *du Prince* de *Machiavel*, avec ſes Commentaires, prouvent qu'il avoit au moins quelque talent pour cette partie. Il auroit dû cependant mieux choiſir ſes Auteurs. *Machiavel* ſur-tout enſeignant une politique deſtructive de toute eſpece de bonne foi, méritoit plutôt d'être réfuté que traduit. La morale des Princes, comme celle des Particuliers, ne ſauroit être vraiment reſpectable & ſolidement utile, qu'autant qu'elle eſt fondée ſur l'équité.

Sa Traduction de *l'Hiſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo*, a été éclipſée par celle du P. *Courrayer*, beaucoup plus fidelle, & écrite d'ailleurs d'un ſtyle plus doux & plus correct. Son *Hiſtoire de Veniſe* eſt très-propre à faire connoître le Gouvernement de cette République; mais ſes *Mémoires* par ordre alphabétique ſont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart ſont fauſſes, & les autres ſi communes, que ce n'étoit pas la peine d'en faire un Livre particulier. Ce qu'il dit néanmoins ſur la révolte des Gantois, & ſur différens traits de l'Hiſtoire de Bourgogne, eſt aſſez bien développé. Il ne faut pas oublier que pluſieurs Auteurs ont puiſé dans cet Ouvrage bien de petits faits qu'ils nous ont donnés enſuite, d'un air avantageux, comme des découvertes.

AMY, [*N.*] Avocat au Parlement d'Aix, mort en 1760.

Les Ouvrages de Phyſique qu'on a de lui, ſont dirigés, ſelon leur véritable deſtination, à l'utilité publique. Les matieres de pure ſpéculation ne prouvent ſouvent que l'abus de l'eſprit de ceux qui les traîtent, & entraînent l'abus de l'eſprit de ceux qui les liſent. M. *Amy* n'a aucun de ces reproches à ſe faire. Ce qu'il a écrit ſur l'économie domeſtique annonce l'Homme inſtruit, le Citoyen zélé & l'Auteur utile.

AMYOT, [*Jacques*] fils d'un Boucher de Melun, où il naquit en 1513, mort en 1593.

Tant qu'un ſtyle ſimple & naïf aura de quoi plaire, ſes Ouvrages ſeront lus avec plaiſir par ceux qui aiment à retrouver les traces de l'ancienne aménité Françoiſe. Sa Traduction des Grands Hommes de *Plutarque*, eſt un vrai Chef-d'œuvre pour le temps où elle a paru. Elle mérite encore plus nos éloges par un ſtyle piquant & familier, qui ſemble donner un nouveau coloris aux Héros qu'il peint, & qui, ſans affoiblir leur caractere, ni changer leur phyſionomie, les naturaliſe en quelque façon parmi nous.

François I lui donna l'Abbaye de Belloſane, pour lui témoigner le plaiſir qu'il avoit ſenti, en liſant ſa Traduction de l'Hiſtoire Ethiopique

d'*Héliodore*, plus connue ſous le titre d'*Hiſtoire des Amours de Théagene & de Chariclée*. Le Monarque fut en cela auſſi connoiſſeur, que juſte & libéral. *Amyot* fut fait enſuite Evêque d'Auxerre, puis grand Aumônier de France, & enfin décoré de l'Ordre du S. Eſprit.

Nous avons rappellé l'obſcurité de ſa naiſſance, parce qu'on aime à voir les Lettres honorées par des récompenſes auſſi conſidérables, quand les Littérateurs s'en rendent dignes par leurs mœurs & le bon uſage de leurs talens. La gloire qui en réſulte eſt préférable à la triſte célébrité qu'on acquiert par de grands talens, & qu'on obſcurcit par de grands abus.

AMYRAULT, [*Moyſe*] né à Bourgueil en Touraine en 1596, mort en 1664, Théologien Proteſtant, qui a fait des Ouvrages de Religion, de Morale & de Biographie, dont on n'a conſervé que le titre. Ce n'étoit pas la peine d'employer tant de temps, pour ne voir ſubſiſter de ſes travaux que quelques lignes, qui effrayent le Lecteur plus qu'elles n'excitent ſa curioſité.

ANDRÉ, [*Yves Marie*] Jéſuite, Profeſſeur de Mathématiques, de l'Académie de Caen, né à Châteaulin dans le comté de Cornouailles, en 1675, mort à l'Hôpital de Caen en 1764.

Son *Eſſai ſur le Beau*, eſt connu chez toutes les nations ; auſſi peut-on le regarder comme une de ces Productions originales, qui ne ſauroient être que le fruit du génie. C'eſt dans cette ſource que la plupart de nos Auteurs didactiques d'aujourd'hui ont puiſé les bons préceptes qu'ils ont donnés, & c'eſt d'après ces préceptes que les jeunes Littérateurs doivent travailler pour obtenir de véritables ſuccès. L'imitation de la nature, voilà le grand point auquel il faut tendre. Le P. *André* nous développe ce principe avec un ordre, un diſcernement, une clarté, qui ne laiſſent rien à deſirer. Il définit toutes les eſpeces de Beau avec préciſion, avec juſteſſe. Le chapitre qui regarde *le Beau dans les Ouvrages d'eſprit*, eſt plein de réflexions profondes, inſtructives, lumineuſes ; il ſemble y être l'interprête des Muſes & de la Nature. Dans le chapitre qui concerne *le Beau dans les mœurs*, la raiſon, le ſentiment, la vérité, ne ſe ſont jamais mieux exprimés que par ſa plume ; on y voit briller une philoſophie ſupérieure qui connoît auſſi bien les paſſions du cœur, que les reſſorts de la politique humaine. Si la Philoſophie ſubſtituoit des maximes auſſi utiles à ſes folles déclamations, elle auroit véritablement droit à la reconnoiſſance & au reſpect.

ANNEIX DE SOUVENEL, [*Alexis-François*-

Jacques] né en Bretagne en 1689, mort à Rennes en 1758, étant Bâtonnier des Avocats du Parlement de Rennes.

Ceux qui l'ont entendu plaider, aſſûrent que ſes Diſcours réuniſſoient le talent d'une éloquence mâle & vigoureuſe, à cette douce chaleur de ſentiment qui acheve le triomphe de la Juſtice & de la Vérité, en les faiſant aimer de ceux même qui ont intérêt à les combattre. Peu d'Orateurs ont poſſédé mieux que lui l'art de ſimplifier les faits les plus compliqués, les incidens les plus accumulés, & de les réduire à une propoſition unique, capable de répandre la lumiere ſur les objets qui en paroiſſoient auparavant le moins ſuſceptibles. Ce mérite, ſoutenu d'une diction noble, élégante & toujours correcte, a fait regarder cet Avocat comme le *Cochin* du Barreau de Rennes, & doit faire deſirer qu'on imprime ſes Plaidoyers.

Pour ſe délaſſer des pénibles travaux de l'état qu'il avoit embraſſé, M. *Anneix* entretenoit commerce avec les Muſes, & ſon *Epître à l'ombre de Deſpréaux* fait regretter qu'il n'ait pas eu plus de momens à conſacrer à leur culte. Cette Epître très-eſtimable par le fond des choſes, & ſouvent par la maniere dont elles ſont rendues, eſt une ſatyre du goût du ſiecle pour la frivolité. L'Auteur y venge avec eſprit *Deſpréaux* & *Rouſſeau*

de l'injuſtice de ceux qui ont oſé reléguer ces deux grands Poëtes dans la claſſe des Verſificateurs.

ANQUETIL, [*Louis-Pierre*] Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve, né à Paris en 17...

La compilation mal digérée de ſon *Hiſtoire civile & politique de la ville de Rheims*, avoit peu contribué à le faire connoître ; il avoit beſoin d'un ouvrage plus intéreſſant par lui-même, & mieux écrit, pour ſe faire une réputation. Il y a réuſſi par une Hiſtoire intitulée, *l'Eſprit de la Ligue*, réimprimée depuis peu. Cette Hiſtoire a eu du ſuccès, & en méritoit par la maniere dont elle eſt écrite. On deſireroit ſeulement que l'Auteur n'eût pas dénaturé certains faits, n'en eût pas haſardé quelques autres, & eût eu l'attention de préſenter les circonſtances telles qu'elles étoient ; ce qu'il eût fait vraiſemblablement, s'il eût été moins attaché à ce qui tendoit à favoriſer ſes opinions particulieres. Défaut qu'un écrivain eſtimable ne ſauroit trop éviter.

ANSEAUME, [*N.*] Souffleur, Sécrétaire, Répétiteur, & Poëte de la Comédie Italienne, né à Paris en 17..

Nous ne parlerons pas de ſes talens ſous les trois premiers titres ; nous ne les connoiſſons pas.

Pour ceux qui l'annoncent en qualité de Poëte, on ne peut ſe diſpenſer de les mettre au rang des plus médiocres. Il a compoſé une infinité de Pieces pour le Théatre de ſon département, qui forment trois gros volumes. Quatre ou cinq de ces Pieces ont réuſſi. Il ſeroit aiſé d'expliquer la cauſe de leur ſuccès, en l'attribuant aux agrémens de la Muſique, d'une part, & de l'autre, à la fureur qu'on a depuis quelque temps pour ce genre de ſpectacle. Les Chef-d'œuvres de M. *Anſeaume* ſont, *l'Iſle des Fous*, *le Peintre amoureux de ſon modele*, *la Clochette*, *les Chaſſeurs & la Laitiere*. On peut & on doit oublier *Maître*, qui eſt un recueil d'indécences & d'équivoques groſſieres. Le goût du Public qui accueille ſi bénignement de ſemblables miſeres, n'eſt-il pas propre à opérer la dégradation des Arts, après avoir prouvé celle des mœurs? Ce qui nous rappelle ces vers d'un Poëte Eſpagnol, aſſez mal traduits par M. *de Voltaire*:

L'abus regne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.

1. ANSELME, [*N.*] de l'Ordre de St. Auguſtin, né à Paris en 1625, mort en 1694.

Par ſon *Hiſtoire généalogique & chronologique*

de la Maiſon de France & des grands Officiers de la Couronne, il n'a pas peu contribué à fournir des lumieres à ceux qui ont travaillé ſur cette partie de notre Hiſtoire. On ne la propoſe pas comme un modele de ſtyle; on ne peut en regarder l'Auteur que comme ceux qui découvrent les mines, en laiſſant aux autres le ſoin d'épurer les métaux qu'on en tire, & de les mettre en valeur; ce qui aura toujours un grand mérite aux yeux des juſtes appréciateurs de ce genre d'utilité.

Cette *Hiſtoire* a été continuée d'abord par M. de *Fourny*, puis par deux Religieux Auguſtins. Le P. *Caquet*, du même Ordre, eſt aujourd'hui chargé de ce travail.

2. ANSELME, [*Antoine*] Abbé de St. Seven, Hiſtoriographe des Bâtimens, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à l'Iſle-en-Jourdain, petite ville de Gaſcogne dans l'Armagnac, en 1652, mort en 1723.

Ses Sermons, ſes Panégyriques & ſes Oraiſons funebres, imprimés en 6 vol. n'ont pas eu le pouvoir de ſoutenir la réputation qu'il s'étoit acquiſe, lorſqu'il les débitoit. Ses *Diſſertations* inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, ſont plus propres à le faire regarder comme un ſage Erudit & un bon Littérateur.

ANTESIGNAN, [*Pierre*] né à Rabaſtens, dans le Diocèſe d'Albi, Auteur du ſeizieme ſiecle, le premier qui ait compoſé parmi nous une *Grammaire* pour apprendre le Grec avec méthode. Cette Grammaire eut pluſieurs éditions, & l'on s'en ſervit long-tems au défaut d'une meilleure. En fait d'Ouvrages élémentaires, les premiers ſont rarement bons; le temps ſeul peut développer les vrais principes, en les ſoumettant au creuſet de l'expérience.

Ceux qui nous reprocheroient d'avoir tiré cet Auteur de l'oubli, ne ſentiroient pas aſſez la reconnoiſſance qu'on doit à ceux qui ont fait les premiers efforts pour percer les ténebres de l'ignorance.

ARCQ, [*Philippe-Auguſte* DE SAINTE-FOY, Chevalier D'] né avec beaucoup d'eſprit & de talent; il a cultivé les Lettres par goût, & les Ouvrages qu'il a publiés ont été accueillis du Public. Ses *Loiſirs* font regretter qu'il n'en ait pas eu davantage; ils ſont tout-à-la-fois agréables & inſtructifs, ſans que nous prétendions garantir la juſteſſe de toutes les penſées. *Le Temple du Silence*, où il ſeroit à ſouhaiter que les trois quarts des Auteurs modernes allaſſent faire un peu de ſéjours, eſt un Roman où l'imagination, la philoſophie, l'élégance, ſe diſputent l'avantage de

captiver & d'amuſer le Lecteur. Une morale ſaine, des ſentimens délicats, des caracteres bien ſaiſis & bien développés, des événemens préſentés avec art, des réflexions naturelles & répandues avec choix, y forment un tableau intéreſſant, dont le but eſt d'inſpirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Les *Lettres d'Oſman* ſont écrites avec la légéreté qui convient à ces ſortes de Productions. *L'Hiſtoire générale des guerres & l'Hiſtoire du commerce & de la navigation*, prouvent que l'eſprit de M. le Chevalier *d'Arcq* n'eſt pas moins ſuſceptible de profondeur & de ſolidité, que de délicateſſe & d'agrément. Les vues ſages & utiles qu'il a répandues dans ces deux Ouvrages, & ſur-tout dans le dernier, lui aſſûrent la double gloire d'avoir ſu amuſer & inſtruire le Public.

Nous ne devrions pas répondre à ceux qui ſe ſont plaints des louanges que nous donnons à cet Ecrivain : nous dirons cependant que nous ne connoiſſons point M. le Chevalier *d'Arcq*. Nous ne jugeons tous les Auteurs, en général, que ſur leurs Productions, & ce n'eſt pas un petit ſujet d'éloge pour un Homme du monde, d'avoir non-ſeulement reſpecté la Religion dans ſes Ecrits, mais encore de s'être élevé avec zele contre ceux qui l'attaquent.

ARGENS, [*Jean-Baptiſte* DE BOYER, Mar-

quis D'] Chambellan du Roi de Pruſſe, de l'Académie de Berlin, né à Aix en 1704, mort en Provence en 1770.

Jamais l'abus de l'érudition ne s'eſt fait plus ſentir que dans ſes Ouvrages. Son imagination y paroît féconde, mais peu réglée; ſon eſprit aiſé, mais minutieux & trop enclin à la ſatyre; ſon ſtyle naturel, mais diffus & très-négligé. Son ton eſt plus hardi que philoſophique; ſes plaiſanteries plus indécentes qu'agréables; ſes diſcuſſions plus pédanteſques qu'inſtructives. Il a eu cependant de la réputation, dans le temps où la philoſophie commençoit à faire entendre le jargon de ſon extravagance; il eſt même un des premiers qui ait oſé lever le maſque. C'eſt ce noble courage qui a enfanté la *Philoſophie du bon ſens*, les *Lettres Juives*, les *Lettres Cabaliſtiques*, les *Lettres Chinoiſes*, les *Songes philoſophiques*. Aujourd'hui on eſt aſſez généralement dégoûté de toutes ces miſeres; les ſots même commencent à s'appercevoir que ſes *Lettres Juives* ne ſont qu'un répertoire de ſcandales & de menſonges; ſa *Philoſophie du bon ſens*, une compilation d'abſurdités & de contradictions; ſes *Lettres Cabaliſtiques*, un ſatras de ſatyres & de redites; ſes *Lettres Chinoiſes*, un recueil d'obſervations communes & de déclamations ennuyeuſes; ſes *Songes philoſophiques*, un amas de chimeres & de viſions; ſes

Romans, une ſource d'ennui & de dégoût. Sans ſes *Mémoires*, qui ſont bien écrits, M. le Marquis *d'Argens* n'auroit pas un ſeul Ouvrage véritablement digne d'être lu.

ARGENVILLE, [*Antoine-Joſeph* DEZALLIER D'] Maître des Comptes, de la Société Royale de Londres & de Montpellier, né à Paris, mort en 1765.

Il a écrit ſur l'Hiſtoire Naturelle, & fourni quelques articles à l'Encyclopédie. On a encore de lui un *abrégé de la vie des plus fameux Peintres*, beaucoup plus eſtimé que ſes Ouvrages de phyſique.

ARGONNE, [*Dom Bonaventure* D'] Chartreux, né à Paris, mort en 1705.

On croit communément qu'il eſt l'Auteur des *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, publiés ſous le nom de *Vigneul de Marville*. S'ils ſont véritablement de lui, le P. *d'Argonne* peut être regardé comme un Littérateur, dans qui la ſolitude n'avoit affoibli ni l'amour des Lettres, ni celui des Anecdotes, ni l'art de les raconter avec agrément. Il auroit dû ſeulement être plus circonſpect dans le jugement qu'il porte ſur les caracteres de *la Bruyere*. Pourquoi déclamer avec tant d'humeur & de partialité contre un Ouvrage

dont les Critiques n'affoibliront jamais le mérite? Quand même il exiſteroit quelque défaut dans ce Livre vraiment original, ils ſeront toujours de la nature de ceux qu'on oublie, en faveur de la juſteſſe & de la ſolidité des réflexions, de la nobleſſe & de l'énergie du ſtyle, de la vérité des maximes qui s'y préſentent à chaque page : trop heureux ſi la Littérature n'offroit jamais que de pareils ſujets d'indulgence!

1. ARNAUD, [*Antoine*] Avocat-Général de la Reine *Catherine de Médicis*, né à Paris en 1560, mort en 1619.

Son éloquence fut plus célebre de ſon temps, qu'elle n'eſt eſtimée aujourd'hui, d'après les Ouvrages qu'il nous a laiſſés. Son Plaidoyer contre les Jéſuites eſt ce qui le fit connoître : il eſt vraiſemblable que les circonſtances dans leſquelles il fut fait, contribuerent beaucoup à le mettre en vogue chez les ennemis de la Société. Si on le lit aujourd'hui de ſang-froid, on y remarquera plutôt ce ton de chaleur & d'emportement qui naît de la prévention, que le caractere de cette véritable éloquence, qui réunit la vérité des faits à la force de l'expreſſion.

Au reſte, M. *Arnaud* doit être placé au rang de ces honnêtes gens, dans qui la vivacité a nui quelquefois aux lumieres, & qui n'en mérite pas

moins d'eſtime de la part de ceux qui ſavent diſtinguer l'homme prévenu, d'avec l'homme de mérite rendu à lui-même.

2. ARNAUD D'ANDILLY, [*Robert*] fils aîné du précédent, né à Paris en 1589, mort en 1674; Littérateur plus diſtingué que ſon pere.

On a de lui pluſieurs Ouvrages, dont la plupart ſont des Traductions qu'on lit encore avec plaiſir, en faiſant grace aux infidélités, en faveur de la pureté du ſtyle. Celle de l'Hiſtoire des Juifs par *Joſephe*, eſt ſur-tout repréhenſible par beaucoup d'inexactitudes, ſans qu'on puiſſe néanmoins lui refuſer le mérite d'être ſupérieure à celle du P. *Gillet*, Génovéfain, dernier Traducteur de cet Hiſtorien.

Arnaud cultiva auſſi la Poéſie. Il fit un Poëme ſur la vie de J. C. & d'autres Œuvres de piété en vers, qui prouvent que la proſe étoit ſon véritable genre.

Cet Auteur vécut long-tems à la Cour, où il n'employa ſon crédit que pour rendre ſervice. *Il ne rougiſſoit point*, dit *Balzac*, *des vertus chrétiennes*, *& ne tiroit point vanité des vertus morales*. Il ſe retira enſuite à Port-Royal, où il termina ſa carriere en Philoſophe chrétien. Il fut pere de *Simon Arnaud*, Marquis de *Pompone*, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, qui, par ſon cré-

dit, ne put empêcher [comme l'a remarqué M. de *Voltaire*], ni les diſputes, ni les diſgraces de ſon Oncle, dont nous allons parler.

3. ARNAUD, [*Antoine*] vingtième fils de l'Avocat qui plaida contre les Jéſuites, Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694.

Celui-ci, avec du génie, de l'éloquence & une Littérature étendue, a prouvé combien un homme ſage doit ſe défier de ſes préventions, combien il eſt eſſentiel, pour le bonheur & la véritable gloire, de ſavoir les réprimer, lorſqu'elles nous emportent trop loin. Il étoit né avec toutes les qualités qui forment les grands Ecrivains; mais ſon eſprit naturellement polémique, l'engagea dans des diſputes qui aigrirent ſon humeur, & dégraderent ſes talens. Il lui falloit abſolument des Adverſaires. Ennemi des Proteſtans, il écrivit contr'eux avec cette vigueur & cette vivacité, qui caractériſent autant le talent de la diſpute, que le zele de la vérité. Dans ſes Controverſes contre le miniſtre *Claude*, on admire une dialectique profonde, une méthode lumineuſe, un enchaînement de preuves, une variété d'images, une force d'expreſſions, qui captivent l'eſprit & l'attachent agréablement. Ce qu'il a écrit contre les Jéſuites, eſt de la même magie

de ſtyle, de la même éloquence, ſans pouvoir néanmoins y méconnoître une amertume, un acharnement, bien éloignés de ce ton qui fait valoir les raiſons & prouve l'impartialité. On doit par conſéquent ſe garder d'adopter inconſidérément tout ce qu'il leur impute dans ſa *Morale pratique* & dans ſes autres Ecrits, où l'animoſité étouffe le diſcernement, & laiſſe une libre carriere à l'exagération, à la fauſſeté, aux contradictions. Ce n'eſt pas par des imputations étrangeres à la queſtion, qu'on réuſſit à réfuter ou à confondre ſes Antagoniſtes.

Tel étoit le caractere de M. *Arnaud* : une humeur prompte à s'enflammer, une grande facilité pour écrire, &, plus que tout cela, le deſir de la célébrité, deſir dont on ſait ſi rarement ſe garantir, le précipiterent dans les diſputes de ſon temps, & conſumerent des travaux qu'il eût pu rendre infiniment plus utiles.

Il ne ſe borna pas à des diſcuſſions Théologiques ; il écrivit contre le Prince d'Orange ; & le titre (1) de ſon Ouvrage ſuffit pour faire connoître la trempe de ſon eſprit. L'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, prétend que ce Livre n'eſt pas

---

(1) *Le vrai portrait de Guillaume-Henri de Naſſau, nouvel Abſalon, nouvel Hérode, nouveau Néron, nouveau Cromwell.*

de M. *Arnaud*, à cauſe du titre, qui tient du ſtyle du Pere *Garaſſe*. Cet Hiſtorien n'a pas lu ſans doute tous les Ouvrages de ce Docteur; il en a compoſé inconteſtablement tant d'autres où le ſtyle du P. *Garaſſe* ſe fait ſi ſouvent ſentir, que l'on eſt autoriſé à lui attribuer celui-ci, juſqu'à ce que l'on ait des preuves plus ſolides du contraires.

Il attaqua auſſi le P. *Malebranche* ſur ſa Métaphyſique. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir choiſi parmi ſes opinions celles qui prêtoient le plus à la ſatyre, pour le rendre ridicule aux yeux de la plus grande partie du Public. *Malebranche* avoit raiſon de ſe plaindre: mais pouvoit-il ignorer que cette méthode a été de tout temps la reſſource favorite de tous les Auteurs, qui ont voulu établir leur réputation ſur les débris de celle des autres? D'ailleurs la morale de M. *Arnaud*, en fait de diſputes, étoit aſſez indulgente pour ceux à qui les égards peſent. Il ne craignit point de publier un Ouvrage ſous ce titre: *Diſſertation ſelon la méthode des Géometres, pour la juſtification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient, en écrivant, des termes que le monde eſtime durs.* Il s'efforce de juſtifier les emportemens de ſon ſtyle par l'autorité de l'Ecriture & des Saints Peres: mais on peut dire avec juſtice que cette Diſſertation ne prouve autre

choſe, ſinon qu'il eſt des eſprits, pour ainſi dire ambidextres, prêts au pour & au contre, & qui ont le talent d'en impoſer un moment, par cette métamorphoſe que *Juvenal* leur reproche, *qui nigra in candida vertunt.*

Nous le répéterons encore, il eſt fâcheux que la force, la chaleur & l'énergie du ſtyle de cet Homme célebre, aient été conſacrés à ſoutenir des rivalités, dont il ne tenoit qu'à lui de ſe défendre. Son génie plus conſtamment appliqué à des objets convenables à ſon état & à ſa plume, nous eût laiſſé des Productions utiles, au lieu de ces Ecrits polémiques qui tombent d'eux-mêmes avec le ſujet qui les a fait naître. On peut en juger par l'ouvrage immortel de *la perpétuité de la Foi*, fait en ſociété avec *Nicole*; par celui de *l'Art de penſer*, auquel il eut plus de part que ce dernier, & par la *Grammaire générale & raiſonnée* qu'il compoſa avec *Lancelot*. En ſe bornant à ce genre de travail, il auroit obtenu, du conſentement unanime de la poſtérité, le titre de *Grand*, que ſes ſeuls partiſans ont eu le courage de lui donner.

4. ARNAUD, [*Henri*] Evêque d'Angers, frere du précédent, né à Paris en 1597, mort en 1692, n'eſt connu dans les lettres que par cinq volumes de négociations qui font juger

qu'il étoit auſſi propre à agir en bon politique, qu'à écrire en bon Hiſtorien. Nous ne parlons pas de ſes qualités épiſcopales ; il ſuffit de dire qu'après s'être engagé dans quelques débats théologiques, il les termina par ſa ſoumiſſion, & finit ſa longue carriere, avec la réputation d'être un des plus vertueux prélats de ſon temps.

5. ARNAUD, [*François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'] de l'Académie de Berlin, né à Paris en 17...

Quand on conviendroit avec quelques Critiques, qu'il y a des négligences dans ſes petites Poéſies, dont il prépare une édition revue & corrigée ; en ſeroit-on plus autoriſé à le placer parmi nos Poëtes médiocres ? Ses ouvrages dramatiques, il eſt vrai, ont une touche un peu trop lugubre, & ſont trop chargés d'acceſſoires, dont le génie ſut toujours ſe paſſer ; mais ſi on les conſidere du côté de la chaleur, du ſentiment & du pathétique, on trouvera qu'aucun des Poëtes de nos jours les plus prônés ne l'égale à cet égard. *Le Comte de Comminges*, *Euphémie*, *Fayel*, ſeront toujours regardés comme des Pieces où la ſenſibilité reſpire preſque à chaque ſcene, avec une force & une énergie capables d'attendrir le Lecteur le plus froid. Qu'importe qu'elles ſoient peu d'accord avec les bienſéances

de notre Théatre ? elles n'en ont pas moins des rapports de reſſemblance très-marqués avec ces Tragédies, dont les repréſentations attendrirent autrefois toute la Grece, & qu'on lit encore avec intérêt, en ſuppléant par l'imagination au défaut de l'illuſion théatrale. Il eſt plus à propos, pour l'honneur de notre Poéſie, que nous ayions des Pieces qu'on puiſſe lire, que d'être amuſés pendant quelque temps par des repréſentations qui ne laiſſent après elles que le dépit d'avoir accordé ſon ſuffrage à des fantômes tragiques.

M. *d'Arnaud* a fait encore des Romans qu'on doit diſtinguer de la foule des ouvrages qui portent ce nom. Preſque tous les ſiens réuniſſent à la morale & au ſentiment la chaleur & la correction du ſtyle. *Sargines*, un de ſes derniers Ouvrages en ce genre, eſt un tableau animé des mœurs, de la bravoure & de cette loyauté qui rendent le caractere de nos aïeux ſi intéreſſant. Malheur aux François modernes que ces ſortes de peintures ne toucheroient pas, & qui préféreroient l'art froid de raiſonner à cette noble ſenſibilité, ſeule capable de former des Héros & des Sages ! *Roſalie*, *le Prince de Bretagne*, préſentent des tableaux d'un autre genre : la morale la plus pure & la plus utile aux nations policées y eſt miſe en action de la maniere la plus attachante. Si le coloris en eſt quelquefois ſombre, il n'eſt en

cela que plus conforme au genre que l'Auteur a choiſi. Son but eſt d'exciter la terreur & la piété dans l'ame de ſes Lecteurs ; & l'on ne peut ſans injuſtice lui refuſer le mérite d'y avoir réuſſi.

M. *d'Arnaud* n'avoit donc pas beſoin d'employer le luxe typographique pour faire valoir ſes Romans, qui forment aujourd'hui quatre volumes. Ces petits manéges décelent trop de prétention, & ne ſont d'aucune reſſource, parce que le Public n'eſt jamais la dupe de ce genre de coquetterie. On loue le talent du Graveur, ſéparément de celui de l'Ecrivain : les planches ſont renvoyées à l'Artiſte, & ne ſervent de rien à l'Auteur médiocre, qui prétendroit par elles ſe ſauver du naufrage.

6. ARNAUD, [*N.*] Abbé, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Carpentras, en 17..

Sans avoir compoſé beaucoup d'Ouvrages, il s'eſt acquis des droits à l'eſtime publique. Son amour pour les Beaux-Arts a toujours été ſoutenu par des connoiſſances profondes & par une maniere de préſenter ſes idées, qui les rend auſſi intéreſſantes, qu'elles ſont juſtes & lumineuſes. Tant qu'il a travaillé au Journal Etranger & à la Gazette Littéraire, on a reconnu dans les articles

de ſa façon, le Savant, l'Homme de goût & le Juge éclairé.

ARNOULT, [*Jean-Baptiſte*] Abbé, mort à Beſançon en 1753, Auteur de *huit Traités ſur l'Education de la Jeuneſſe*, aſſez mal écrits, mais pleins de réflexions utiles pour la culture de l'eſprit & du cœur. Son *Traité ſur la Prudence* n'annonce pas qu'il en eût beaucoup lui-même; les penſées en ſont triviales, & le ſtyle lâche & incorrect, deux raiſons pour empêcher un homme prudent d'écrire.

ARTAUD, [*Jean-Baptiſte*] né à Montpellier, en 1732.

Il eſt connu par deux Ouvrages, dont le premier eſt mort ſubitement, & le ſecond eſt prêt à éprouver le même ſort. L'un eſt un Roman intitulé, *la petite Poſte dévaliſée*, ancien cadre heureuſement imaginé avant lui, & dont il n'a ſu tirer aucun parti. Le ſtyle des Lettres prétendues interceptées n'eſt pas celui des perſonnages qu'il fait parler; il eſt celui de l'Auteur, c'eſt-à-dire, qu'il eſt plat, froid, ſans juſteſſe, ſans variété. On y reconnoît par-tout la même tournure d'eſprit, le même caractere, & il falloit que chaque perſonnage y eût le ſien particulier. Etoit-ce d'ailleurs la peine de reſſuſciter une invention uſée,

pour ne débiter que des anecdotes calomnieuſes, & rien moins que plaiſantes.

L'autre Ouvrage de M. *Artaud* eſt une Comédie en un acte, & à ſcènes détachées, dont le titre eſt *la Centenaire*. Elle a paru depuis peu ſur le Théatre, où elle a fait rire un moment les déſœuvrés, & bâiller les gens raiſonnables. Ce n'eſt pas qu'elle n'offre pluſieurs traits d'eſprit; mais cet eſprit eſt ſi volatil, qu'il n'eſt pas capable de ſoutenir un Ouvrage.

Cet Auteur eſt aujourd'hui chargé de la rédaction *du Courrier d'Avignon*, qui, comme on ſait, n'offre que des nouvelles ſurannées, écrites d'un ſtyle qui n'eſt pas capable de dédommager du défaut de nouveauté.

ARTIGNY, [*N.* D'] Abbé, né à Vienne en Dauphiné, eſt connu par de *nouveaux Mémoires d'hiſtoire, de critique & de littérature*; compilation où l'on trouve des choſes curieuſes parmi un grand nombre de fort inutiles. M. l'Abbé *Irailh* y a puiſé ce que l'Auteur dit de meilleur ſur les Gens de Lettres, pour en faire uſage dans ſes *Querelles Littéraires*.

Nous ne parlerons pas d'un autre Ouvrage de M. l'Abbé d'*Artigni*, intitulé *Relation d'une aſſemblée tenue au bas du Parnaſſe*. Le lieu de l'aſſemblée eſt très-bien choiſi & conforme au mérite de cette production.

ASSELIN, [*Gilles-Thomas*] Docteur de Sorbonne, Principal du Collége d'Harcourt, né à Vire en Normandie, mort à Paris en 1767, âgé de 85 ans.

Il remporta dans sa jeunesse plusieurs prix à l'Académie Françoise & à celle des Jeux floraux, ce qui ne signifie pas qu'il ait eu de grands talens. Aussi renonça-t-il à la Poésie, malgré les lauriers académiques, qui sont assez ordinairement le terme des succès.

ASSOUCY, [*Charles* COYPEAU, sieur D'] né en 1604, mort en 1674.

On ne peut même dire de lui à présent ce que *Boileau* en disoit de son temps,

Et jusqu'à d'*Assoucy*, tout trouva des Lecteurs.

Son *Ovide en belle humeur* ne trouve plus de gens d'assez mauvais goût pour le lire; aussi ce Poëte, si on peut l'appeller ainsi, avoit-il choisi le plus pitoyable de tous les genres, sans avoir les mêmes talens que *Scarron*, pour se le faire pardonner. Sa vie, comme sa prose & ses vers, ne fut qu'un mêlange de misere, de burlesque & de platitude. Tous les pays par où il passa, & il en vit beaucoup, furent marqués par ses disgraces. Il ne faut cependant pas croire que ses mœurs aient été aussi corrompues, que *Chapelle* voudroit

voudroit le faire entendre, dans ſon *Voyage du Languedoc*. La plaiſanterie devient un crime, quand elle attaque les mœurs juſqu'à ce point. La calomnie doit paroître odieuſe, à proportion de ſes efforts pour rendre ſes noirceurs plus piquantes aux yeux de la malignité.

ASTRUC, [*Jean*] Docteur de la Faculté de Montpellier & de celle de Paris, Profeſſeur de Médecine au Collége Royal, né à Sauve dans le Dioceſe d'Alais, mort à Paris en 1766.

Une maniere d'écrire pleine de nobleſſe, de chaleur & de pénétration, répand de l'intérêt même ſur ceux de ſes Ouvrages qui n'ont de rapport qu'à la Médecine. Ses Diſſertations, ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle du Languedoc, ſes Lettres ſur les diſputes des Médecins, font juger qu'il auroit pu s'illuſtrer parmi les Littérateurs, comme il s'eſt immortaliſé parmi les Diſciples d'*Eſculape*. Ce qu'il a écrit ſur la Genèſe & ſur la conduite qu'*Adam* & *Eve* durent tenir à la naiſſance de leurs premiers enfans, porte le même caractere d'eſprit & de talent; mais il faut bien ſe garder d'adopter ſes conjectures, qui n'ont été vraiſemblablement que le fruit de l'activité de ſon imagination.

AUBAIS, [*Charles* DE BASCHI, Marquis D']

de l'Académie de Marſeille & de celle de Nîmes, né au château de Beauvoiſin en Languedoc, en 1686, mort au château d'Aubais, en 1777.

Quand les Lettres ne lui devroient que l'excellent Recueil de *Pieces fugitives pour ſervir à l'Hiſtoire de France*, elles n'en ſeroient pas plus diſpenſées de reconnoiſſance, pour les ſervices multipliés qu'il a rendus à ceux qui les cultivent. Ses lumieres ſur l'hiſtoire ont ſervi à guider beaucoup d'Auteurs dans leur travail; & ſa facilité à communiquer les tréſors de ſon immenſe Bibliotheque, a contribué à la perfection de pluſieurs Ouvrages.

AUBENTON [*N.* D'] Docteur en Médecine, de l'Académie des Sciences, né à Montbard dans l'Auxois en 17..

Son département dans l'*Hiſtoire naturelle de M. de Buffon*, eſt peu brillant, à la vérité; mais il n'en a pas moins ſon mérite: l'objet du travail de M. d'*Aubenton* eſt la partie anatomique. Ceux qui n'exigent pas les graces du ſtyle, dans des matieres qui n'en ſont pas ſuſceptibles, y rendront juſtice à l'exactitude des obſervations, à la méthode du procédé, à la juſteſſe de l'analyſe, & à la ſagacité des expériences. On doit ſavoir gré à ce Naturaliſte, de s'être chargé d'un miniſtere obſcur dans l'idée du commun des

Lecteurs, qui cependant ſuppoſe des connoiſſances propres à lui attirer l'eſtime des Savans. On peut le comparer à un Charpentier habile, dont le travail indiſpenſable ſe cache dans le corps de l'édifice, quoiqu'il en regle l'économie & en faſſe le ſoutien.

1. AUBERT, [*Pierre*], Avocat, né à Lyon en 1602, mort dans la même ville en 1733.

Ce n'eſt pas pour ſes Ouvrages, qui ne conſiſtent qu'en quelques Plaidoyers, que nous lui donnons une place dans cette Galerie littéraire; il a rendu aux Lettres des ſervices plus réels, que ceux qu'ont cru lui rendre tant d'Ecrivains par leurs Ecrits. C'eſt lui qui le premier donna, dans ſa patrie, l'exemple d'une aſſemblée académique, laquelle, à ſa ſollicitation, fut confirmée par Lettres-patentes du Roi (en 1724,) ſous le titre d'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.

M. *Aubert* voulut être encore utile d'une autre maniere à ſes concitoyens: il fit préſent à la ville de Lyon de ſa bibliotheque, qui étoit conſidérable, à condition qu'elle ſeroit ouverte à tout le monde. Il vaut cent fois mieux procurer au Public les moyens de s'inſtruire & de s'amuſer, par la lecture des bons Auteurs, que de l'ennuyer

par des productions qui n'offrent le plus ſouvent ni l'inſtruction ni l'amuſement.

2. AUBERT, [*Jean-Louis*] Abbé, Profeſſeur de Langue Françoiſe au Collége Royal, né à Paris en 1731.

On a pu regarder pendant quelque tems *Lamotte* & *Henri Richer*, comme les imitateurs de *la Fontaine*, en laiſſant toujours une diſtance très-grande entre le Maître & les Diſciples. M. l'Abbé *Aubert* a ſu diminuer conſidérablement cet intervalle. Sans s'éloigner du naturel & de la ſimplicité, il a eu l'art d'élever le ton de l'apologue, & de lui donner un air de philoſophie qui ne dépare point la fable, quand il eſt ſobrement diſpenſé. On peut orner la raiſon des charmes de l'imagination & de l'eſprit; on peut donner à la morale une tournure piquante, en développer les maximes d'une maniere ingénieuſe, ſans déroger au génie fabuliſte, qui eſt la ſimplicité; on ſe rend même par-là plus intéreſſant, ſur-tout quand il n'eſt pas poſſible d'atteindre un modele inimitable par lui-même. M. l'Abbé *Aubert* a fait ces tentatives avec un ſuccès qui le diſtinguera toujours. Tout homme de goût ſera de l'avis de M. de *Voltaire*, au ſujet de ſes Fables du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, en y reconnoiſſant *le ſublime & la naïveté fondus enſemble.* Ce ne

ſont pas les ſeules qui méritent cet éloge ; pluſieurs ont droit, chacune dans leur genre, à un tribut de louange particulier.

Ses autres Poéſies décelent un Auteur élégant & facile. Dans le Poëme de *Pſyché*, l'agrément & la variété des peintures ; le choix, l'imagination, & la fineſſe des expreſſions ; les graces & la vivacité du ſtyle, ſe diſputent l'avantage de captiver le Lecteur & de l'amuſer. C'eſt ainſi qu'il faut écrire dans les ſujets d'agrément. L'eſprit ne plaît, que quand il brille dans ſon vrai genre, & la chaleur fantaſtique de quelques-uns de nos Poëtes ne ſupplée point au défaut de naturel & de fécondité qu'on a raiſon de leur reprocher.

Pendant tout le temps que M. l'Abbé *Aubert* a été chargé de la continuation du Journal de Trévoux, il a eu le courage de parler avec impartialité de tous les Ouvrages, & ce qui eſt plus courageux encore, de tous les Auteurs. Nous uſerons de la même liberté à ſon égard, & nous ne craindrons pas de dire qu'il auroit dû laiſſer aux autres Ecrivains le ſoin de parler de lui. Cet égoïſme, ſi fort à la mode parmi les Journaliſtes & les Auteurs critiques de ce ſiecle, eſt d'autant plus déplacé & plus ridicule, qu'il bleſſe l'amour-propre des Lecteurs, ſans tourner au profit de celui des Ecrivains qui ſe le permettent, puiſqu'il

ne décele en eux qu'une vanité capable d'affoiblir le mérite de leurs bonnes qualités.

AUBERY, [*Antoine*] Avocat au Parlement de Paris, né en 1616, mort en 1695.

Les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, dont il a écrit l'hiſtoire, doivent peu au mérite de ſa plume. On y trouve néanmoins des détails intéreſſans, parce qu'ils ont rapport à des hommes célebres. La Reine mere, *Anne d'Autriche*, répondit au Libraire *Bertier*, qui n'oſoit imprimer la vie du Cardinal de *Richelieu*, parce que l'Hiſtorien y parloit peu avantageuſement de pluſieurs Seigneurs de la Cour : *Travaillez ſans crainte, & faites tant de honte au vice, qu'il ne reſte plus que de la vertu en France.* Parole qui caractériſe l'eſprit d'un Gouvernement vraiment ſage, & que les Princes ne ſauroient trop répéter, pour l'encouragement de ceux qui ne craignent pas de s'élever contre l'erreur & l'iniquité, les plus redoutables ennemis des Rois & des Nations.

On connoît un autre *Aubery*, ſieur *du Maurier*, mort en 1667, par des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Hollande*; Ouvrage où la vérité eſt dite avec courage & fermeté, & dont pluſieurs Hiſtoriens ont tiré le plus grand parti.

AUBIGNAC, [*François* HEDELIN, Abbé D'].

né à Paris en 1604, mort à Nemours en 1676.

Lorſque le Cardinal de *Richelieu* le chargea de compoſer un Ouvrage didactique ſur la Poéſie théatrale, ce Miniſtre ignoroit ſans doute que les bons Modèles inſtruiſent bien plus que les préceptes & les réflexions. Un homme dépourvu de génie & de goût, s'exercera infructueuſement dans un genre de Poéſie quelconque, lors même qu'il obſervera avec le plus d'exactitude toutes les regles dont ce genre eſt ſuſceptible. On peut connoître les routes du Permeſſe; mais il faut être monté ſur Pégaſe pour les parcourir avec ſuccès.

L'Abbé d'*Aubignac* eſt lui-même plus que tout autre la preuve de cette vérité conſacrée par l'expérience. Après avoir compoſé le meilleur Livre que nous ayons ſur les principes de l'Art dramatique, il prouva par ſa Tragédie de *Zénobie*, que ce n'eſt pas tout d'être inſtruit, qu'il faut encore avoir le talent de réduire les inſtructions en pratique. Cette Piece fut ſifflée avec juſtice; & par une inconſéquence du Public, elle fit tort, pendant quelque temps, à l'Ouvrage qui l'avoit précédée, & qui n'eſt pas moins bon pour cela.

En effet, il eſt impoſſible de mieux développer, que l'a fait l'Abbé d'*Aubignac*, dans ſa *Pratique du Théatre*, tout ce qui a rapport au pro-

cédé théatral. La *Menardiere*, qui, dans ſa Poétique, avoit traité avant lui de l'Art dramatique, n'a fait que commenter ce qu'*Ariſtote* & *Caſtelvetro* ont écrit ſur le même ſujet. Il parle à la vérité fort au long de l'Art du Théatre, de l'origine du Drame, de ſes eſpeces, des trois unités, des caracteres, des mœurs, des bienſéances; mais ce n'eſt pas là ce dont on avoit beſoin : *Ariſtote* & ſes Commentateurs avoient aſſez détaillé ces différentes parties de la Poéſie dramatique. L'Abbé d'*Aubignac*, plus rempli de ſagacité & de juſteſſe, a fait des obſervations nouvelles ſur les objets les moins connus & les plus difficiles. Le choix du ſujet, par exemple, la contexture du plan, l'art de préparer les incidens, de nouer & de dénouer l'intrigue, la néceſſité de ſoutenir l'action, la diſpoſition des actes, la coupe & la liaiſon des ſcenes, & cent autres particularités ſur leſquelles les Anciens ne ſont entrés dans preſqu'aucun détail, ſont préſentées chez lui avec une clarté de principes & une ſûreté de goût qui le mettent bien au deſſus de tous ceux qui ſe ſont exercés à écrire ſur la Théorie & la Pratique du Théatre.

Ce qui prouve encore mieux la bonté de ſon Ouvrage, c'eſt l'utilité qu'on en a tirée. Auſſi-tôt qu'il parut, *Corneille* commença à ſoigner un peu mieux ſes Tragédies. L'Abbé *d'Aubignac* eut

même ſujet de ſe plaindre de ce que ce Poëte ne fit aucune mention de lui, ſoit dans ſes Préfaces, ſoit dans ſon Diſcours ſur les trois Unités. Ce ſilence fut taxé d'ingratitude par l'Auteur didactique, & occaſionna entre lui & le Pere de notre Tragédie, une querelle que ce dernier ſoutint par des Epigrammes groſſieres, qui, pour ſa gloire, ne ſont pas venues juſqu'à nous.

L'Abbé d'*Aubignac* n'en reſta pas là ; il fit ſur la *Sophonisbe*, le *Sertorius*, l'*Œdipe*, des remarques critiques qui effrayerent ſon Adverſaire. *Corneille* n'ignoroit pas combien les diſcuſſions analytiques ſont propres à faire évanouir les plus grandes beautés : on peut les comparer à des ſucs corroſifs qui détruiſent les ſubſtances, ſous prétexte de les épurer : c'eſt pourquoi il prit le parti de ſe taire & de ſe venger en faiſant mieux. Telle devroit être la reſſource des grands talens. On s'avilit toujours par quelque endroit dans la diſpute. C'eſt quitter le ſceptre du Génie, pour prendre les armes du Gladiateur.

L'Abbé d'*Aubignac* eut encore d'autres démêlés, mais moins illuſtres. Il entra en lice avec *Ménage*, *Richelet*, Mlle. *Scudéry*, & quelques autres Gens de Lettres de ſon temps. Ses Ouvrages polémiques, qu'on ne lit plus à préſent, annoncent dans lui tous les travers qui enfantent & qui ſoutiennent les diſputes, c'eſt-à-dire, une

imagination ardente, un amour-propre trop ſenſible, beaucoup d'orgueil, de préſomption & d'aigreur.

AUBIGNÉ, [*Théodore-Agrippa* D'] né à St. Maury dans la Saintonge, mort à Geneve en 1630.

Son *Hiſtoire univerſelle* porte l'empreinte de ſon ame, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt écrite avec beaucoup de liberté, d'enthouſiaſme & de négligence. Il étoit né pour la ſatyre & la plaiſanterie, comme on en peut juger par un de ſes autres Ouvrages, qui a pour titre : *Confeſſion de Sacy.* Nous ne parlons pas de ſon *Baron de Fœneſte*, qui n'a pas, à beaucoup près, le même agrément. Sa *Vie*, écrite par lui-même, eſt encore moins bonne ; il y a pris la licence pour la franchiſe, & c'eſt ce qui l'a engagé dans des détails qu'il auroit dû ſupprimer.

On n'a pas beſoin d'apprendre qu'il fut grand-pere de Mad. de *Maintenon*, & pendant très-long-temps Favori d'*Henri IV*, qui eſtimoit autant ſon courage que ſon eſprit.

AUBRI, [*Jacques-Charles*] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1707, mort en 1739.

Il ſe montra digne rival des *Normand* & des

Cochin, & auroit fourni ſans doute une carriere auſſi brillante que celle de ſes deux Confreres, ſi la mort ne l'eût enlevé à la fleur de ſon âge. Son talent principal conſiſtoit dans l'art de manier adroitement l'ironie. On peut croire qu'il ſavoit employer d'autres reſſources, ſelon les diverſes circonſtances. Cette figure devient ennuyeuſe, quand elle n'eſt pas diſpenſée à propos, & ſon fréquent uſage en affoiblit la force, qui ne conſiſte que dans la vivacité & la rareté. On a de lui pluſieurs Plaidoyers, Mémoires & Conſultations, diſperſés dans nos Bibliotheques, & qu'il ſeroit inutile de réunir en corps d'Ouvrage.

AUGER, [*N.*] Abbé, Profeſſeur de Rhétorique au College Royal de Rouen, né en 17...

Sa Traduction des *Œuvres de Démoſthene*, lui donne des droits à la reconnoiſſance publique. Outre qu'il eſt le premier qui ait fait paſſer dans notre Langue tout ce qui exiſte des Ouvrages de cet Orateur, dont on n'avoit encore traduit que dix ou douze Harangues; il a rendu avec une exactitude ſinguliere le ſens de l'original. On voit qu'il a tâché de rendre auſſi ſa maniere; mais ſon pinceau n'a pu ſaiſir ce ton ſimple, mais énergique; ces couleurs vives, mais naturelles, qui caractériſent *Démoſthene*. On ne trouve également qu'une image imparfaite de l'éloquence

d'*Eſchine*, dans la traduction qu'il a donnée des trois Harangues qui nous reſtent de cet Auteur. Mais ſi le ſtyle de M. l'Abbé *Auger* n'eſt pas auſſi rapide, auſſi animé, auſſi mâle que celui de *Démoſthene*, auſſi élégant, auſſi fleuri que celui d'*Eſchine*, il a du moins de la correction & de la netteté, qualités qui deviennent tous les jours plus rares parmi nos Ecrivains.

AUNOY, [*Marie-Catherine* JUMEL DE BERNEVILLE, Comteſſe D'] morte en 1705.

Ses Romans ſont écrits avec aſſez de chaleur & d'intérêt, mais d'un ſtyle trop négligé. *Hyppolyte, comte de Duglas*, eſt celui qui a été le plus accueilli. Ses *Mémoires d'Eſpagne* ſont pleins de fauſſetés & d'injuſtice, dans ce qui a rapport à l'hiſtoire & aux mœurs de cette Nation. Ses *Contes nouveaux* n'eurent pas même le ſuccès de la nouveauté, & ne le méritoient pas.

AVRIGNY, [*Hyacinthe-Robillard* D'] Jéſuite, né à Caen en 1676, mort en 1715, Littérateur eſtimable, qui s'eſt principalement conſacré à l'hiſtoire.

Ses *Mémoires chronologiques & dogmatiques*, & ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle*, ſont des Ouvrages propres à mériter l'approbation de leur ſiecle & celle de la poſtérité. Quoique les faits y ſoient détachés, ils ſont

préſentés avec tant de clarté, développés par des réflexions ſi judicieuſes, qu'on peut regarder ces Livres comme les meilleures Collections hiſtoriques que nous ayons. L'Auteur a ſur-tout un courage à dire la vérité, & une droiture dans ſes diſcuſſions, qui lui concilient la confiance du Lecteur. Il eſt le premier qui, ſans écrire un corps d'hiſtoire, a néanmoins réuni les qualités les plus eſſentielles à un bon Hiſtorien. » Le diſ-» cernement des faits, l'exactitude des dates, le » choix des matieres, l'élégante préciſion du » ſtyle, ont fait comparer ſes *Mémoires* aux meil-» leurs Abrégés chronologiques qu'on connoiſſe. » Le P. d'*Avrigny* peſe les Auteurs & leur té-» moignage; il les redreſſe, il écarte le faux, » diſcute le douteux, & choiſit preſque toujours » le vrai. « C'eſt le jugement qu'en portent les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique*.

AUTELS, [*Guillaume* DES] né à Charolles, vers l'an 1529, mort vers l'an 1570, Poëte Latin & François, dont nous ne conſervons le nom, que parce que celui des inſectes doit ſe trouver dans la liſte des animaux. Le P. *Garaſſe*, très-digne de figurer à côté de cet Auteur, lui attribue un certain *Parnaſſe ſatyrique*, ouvrage rempli d'impertinences, deſtiné à pourrir *incognito* dans le rebut d'une bibliotheque.

AUTREAU, [*Jacques*] mort à Paris, ſa patrie, en 1745, dans un âge fort avancé.

Il fut Peintre & Poëte, deux titres ſuffiſans pour écarter la fortune; auſſi vécut-il dans la miſere, & mourut-il à l'Hôpital des Incurables, où il conſerva juſqu'à la mort la manie de faire des vers. Une particularité à obſerver dans ſa vie, c'eſt qu'il ne commença à travailler pour le Théatre qu'à l'âge de ſoixante ans. Il étoit d'une humeur mélancolique; & malgré les obſtacles de l'âge & du caractere, il a ſu répandre dans ſes Comédies une gaieté vive qui réjouit par intervalles. Quoique ſes Pieces ſoient médiocres, la lecture en eſt agréable, à cauſe de la facilité du ſtyle & du naturel qui regne dans le Dialogue. *Démocrite prétendu fou*, en trois actes & en vers, eſt ſon meilleur Ouvrage.

AUVIGNY, [*N.* CASTRES D'] né dans le Hainaut, mort à la bataille d'Etinghen en 1743, âgé de 31 ans.

Né avec de l'ardeur pour l'étude des Lettres, & formé par l'Abbé *Desfontaines*, il ſe ſeroit fait plus de réputation, ſi les devoirs de ſon état (il étoit Chevau-Léger) lui euſſent laiſſé plus de loiſir pour cultiver ſon eſprit & épurer ſon goût. Quelques-uns de ſes Ouvrages ne ſont pas ſans mérite. Ce qu'il a fait de mieux, eſt un Re-

recueil des Vies des Hommes illuſtres de France, qu'il a pouſſé juſqu'au dixieme volume. Il ignoroit ſans doute que l'affectation d'eſprit, la recherche des ornemens préférés à l'exactitude hiſtorique, qu'un ton quelquefois romaneſque, un ſtyle inégal & trop plat dans certains endroits, &c. ſont des défauts excluſifs pour obtenir le titre de bon Hiſtorien ; peut-être la maturité de l'âge l'en eût-elle corrigé.

B

BACHAUMONT, [*François* LE COIGNEUX DE] né à Paris en 1624, mort en 1702, Poëte ingénieux & délicat, qui n'eſt connu que par quelques vers faits en ſociété avec *Chapelle*. Les plus jolis du *Voyage de Languedoc* ſont de *Bachaumont*, témoins ceux-ci qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de délicateſſe & de ſentiment. On y reconnoîtra ſans peine une ſuavité de coloris, & une molleſſe de pinceau que *Chapelle* n'avoit pas.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais
Aſſis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers ſur un Cyprès:
» Hélas! que l'on ſeroit heureux
» Dans ce beau lieu digne d'envie,
» Si, toujours aimé de *Silvie*,
» L'on pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle paſſer ſa vie!

Il ne ſera pas inutile de remarquer que ce n'eſt pas la multitude des vers qui conduit un Poëte à l'immortalité. Nous avons aujourd'hui un grand

nombre d'Eſprits agréables, qui ſemblent n'accumuler Poéſies ſur Poéſies, que pour offrir davantage à la pouſſiere du tombeau.

BAIF, [*Jean-Antoine* DE] Secrétaire de la Chambre du Roi, mort en 1592, âgé de 60 ans, Poëte Grec, Latin & François, plus ſupportable dans les deux premieres langues que dans la ſienne. On a fort bien fait de donner aux Poéſies qu'il a compoſées dans notre langue, le titre *d'Œuvres en rime de Baïf.* Il étoit cependant un des aſtres de la Pleyade de *Ronſard.* L'Aſtronomie littéraire a bien changé depuis.

BAILLET, [*Adrien*] né dans un village voiſin de Beauvais, en 1649, mort à Paris en 1706, eſt un des Auteurs que les Encyclopédiſtes ont mis le plus à contribution. Preſque toutes les Préfaces des Ouvrages de *Baillet* forment autant d'articles dans le Dictionnaire Encyclopédique, ſans qu'on ait pris la peine d'en avertir le Lecteur. Il eût été cependant plus juſte & plus honnête de faire connoître au Public, à qui il avoit l'obligation de ces morceaux, que de conſigner au bas le nom de l'Encyclopédiſte, qui n'a pris que la peine de les tranſcrire ou de les faire tranſcrire.

M. *Baillet* doit principalement ſa célébrité à celui de ſes Ouvrages qui a pour titre, *Jugemens*

des Savans. Cette compilation, où il a ſouvent mis du ſien, lui attira beaucoup d'ennemis, comme s'il n'étoit pas permis d'apprécier les Productions des Auteurs, quand ils les ſoumettent au jugement du Public par la voie de l'impreſſion. *Ménage* ſur-tout fut offenſé de la liberté, ou pour mieux dire, de la juſtice avec laquelle il s'étoit expliqué à ſon ſujet; mais les Lecteurs furent du parti de *Baillet*, & ſeront toujours de celui de quiconque, ſans humeur & ſans partialité, fera connoître les défauts de chaque Ecrivain, ſans lui rien dérober de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a compoſé de bon.

Baillet a fait des *Vies des Saints*, où ſa critique eſt encore plus ſévere qu'à l'égard des Savans qu'il a jugés; mais le ſtyle en eſt inégal, diffus & peu correct.

Sa *Vie de Deſcartes* n'annonce pas non plus le diſcernement & le goût qu'il exigeoit de la part des Auteurs ſes contemporains. Il auroit pu ſe diſpenſer de la farcir de mille choſes qui n'ont nul rapport à ce Philoſophe, & de pluſieurs détails minutieux qui le regardent, mais qu'on devoit ſupprimer. Ce défaut eſt aſſez ordinaire aux Biographes; ils ont plus de zele pour leur Héros, que de jugement & de goût.

BAILLY, [*Jacques*] Garde-général des Ta-

bleaux du Roi, né à Verſailles en 1701, mort en 1768, un de ces Poëtes qui ne paroiſſent avoir travaillé que pour l'oubli. Tous ſes Ouvrages ont été frappés de mort au même inſtant qu'ils ont paru. Il s'eſt principalement attaché aux Parodies, genre, ſi c'en eſt un, qui ne demande qu'un eſprit médiocre & de pitoyables talens. On a bien pu jouer celles qu'il a faites, mais on n'auroit pas dû les imprimer.

Il exiſte un autre Auteur de ce nom, de l'Académie des Sciences & de l'Inſtitut de Bologne, à qui le Public doit une *Hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, depuis ſon origine, juſqu'à l'établiſſement de l'Ecole d'Alexandrie*; Ouvrage ſyſtématique, mais qui annonce un eſprit profond, un Dialecticien habile, & un Ecrivain très-exercé & plein de goût. Ses *Lettres ſur l'origine des Sciences & ſur celle des peuples de l'Aſie, adreſſées à M. de Voltaire*, offrent une érudition auſſi vaſte que variée, & ſont écrites avec une clarté & un agrément ſans recherche, qui prouvent la ſupériorité de M. *Bailly* ſur preſque tous ſes Confreres, les Savans & les Erudits.

BALTUS, [*Jean-François*] Jéſuite, né à Metz en 1667, mort à Rheims en 1743.

L'Hiſtoire des Oracles de M. de *Fontenelle* lui fournit l'occaſion de ſe faire connoître, & la

réfutation qu'il fit du ſyſtême de cet Académicien, eſt de tous ſes Ouvrages le plus connu. Les autres ont pour objet des matieres de Religion, & ſur-tout le développement des Prophéties, où l'Auteur a été ſurpaſſé par l'excellent Ouvrage de M. *le Franc*, Evêque du Puy.

BALUZE, [*Etienne*] né à Tulles en 1631, mort à Paris en 1718.

Dans le grand nombre d'Ouvrages que cet Auteur nous a laiſſés, on eſtime particuliérement ſon *Hiſtoire des Papes qui ont ſiégé à Avignon*. Elle lui valut une penſion de *Louis XIV*, & une place dans l'*Index*.

BALZAC, [*Jean-Louis* GUEZ, Seigneur DE] de l'Académie Françoiſe, né à Angoulême en 1594, mort en 1654, a rendu à l'Eloquence Françoiſe le même ſervice que *Malherbe* venoit de rendre à la Poéſie.

Ces deux Arts ont reçu de ces Auteurs une harmonie, une nobleſſe, une élégance qu'on ne connoiſſoit point avant eux, qu'on ne pouvoit même prédire, d'après les Ecrivains qui les avoient précédés. Dans les Ouvrages de proſe, le ſtyle étoit l'objet dont on s'embarraſſoit le moins : pourvu que l'expreſſion ne fût point barbare, qu'elle rendît la penſée de l'Auteur, on

croyoit avoir le talent d'écrire. *Amyot*, *du Perrier*, *Rabelais*, *Montagne*, *Charron*, étoient les ſeuls Auteurs qu'on pût lire avec intérêt, & cet intérêt naiſſoit plus encore du génie particulier de ces Ecrivains, que de l'agrément de leur langage.

Balzac fut le premier qui s'appliqua à donner du nombre, de la cadence & de la grace au diſcours, par le choix & l'arrangement des mots, par la diſpoſition des phraſes & le mêlange des ſons. C'eſt par cette magie que ſa proſe eſt autant ſupérieure à celle de ſes contemporains, que les vers de *Corneille* & de *Racine* le ſont à ceux des petits Poëtes tragiques d'aujourd'hui.

Malgré tant de droits à notre eſtime, *Balzac* ne ſauroit être propoſé comme un modele. Il a enrichi la langue, à la vérité, il l'a annoblie, il l'a ſubjuguée; mais la recherche déplacée de ſon ſtyle le rend bourſoufflé; la magnificence de l'expreſſion le rend forcé & giganteſque; la délicateſſe des tours le rend affecté; l'uſage immodéré des figures le rend ridicule; enfin ſon affectation continue d'élégance & de nobleſſe, dans les choſes qui en exigent le moins, le rend ſouvent abſurde & pénible à la lecture. Ce défaut de goût l'a fait tomber dans une eſpece de mépris, qu'on a pouſſé toutefois un peu trop loin. On doit lire avec plaiſir quelques-unes de ſes

Lettres, pluſieurs de ſes *Traités*, & ſur-tout ſon *Ariſtipe*. Les réflexions excellentes répandues dans ce dernier Ouvrage, les ſages préceptes de morale & de politique, les exemples bien choiſis y peuvent faire oublier les fautes du ſtyle, & fournir des inſtructions à ceux qui voudront inſtruire les autres.

Balzac a doublement contribué aux progrès de l'éloquence, par ſes Ecrits & par ſes bienfaits: on ne doit pas oublier qu'il eſt le premier fondateur du prix d'Eloquence à l'Académie Françoiſe. Cette fondation n'a jamais moins produit qu'aujourd'hui les fruits qu'il s'en étoit promis. Les ſujets propoſés de ſon vivant, & long-temps après ſa mort, tendoient à l'honneur de la Religion, autant qu'aux progrès des talens: il avoit même exigé que les Diſcours ſeroient terminés par une priere. Les choſes ont changé depuis: on a retranché l'hommage de la piété, ſans nous dédommager par l'éloquence.

BANIER, [*Antoine*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Clermont en Auvergne, mort à Paris en 1741, âgé de 69 ans.

De tous les Auteurs qui ont écrit ſur la Théologie payenne, il eſt celui qui paroît en avoir le mieux débrouillé le chaos. *L'explication hiſto-*

rique des Fables, *la Mythologie expliquée par l'Hiſtoire*, ſont deux Ouvrages pleins d'érudition, de recherches, d'idées neuves, & écrits d'ailleurs avec autant d'élégance & de netteté, que ces ſortes de productions en peuvent admettre.

Sa *Traduction des Métamorphoſes d'Ovide*, eſt un peu trop libre, trop inexacte; mais les notes qui l'accompagnent ſont ſi intéreſſantes, ſi profondes, qu'elles ſont bien capables de la ſoutenir contre l'oubli.

BARBEIRAC, [*Jean*] Profeſſeur en Droit & en Hiſtoire, né à Béziers en 1674, mort vers l'an 1747.

Les Traductions de *Puffendorff*, de *Grotius* & de *Tillotſon*, avec les Commentaires qu'il y a joint, le diſtinguent avantageuſement des Traducteurs & des Commentateurs, de ces derniers ſur-tout. Les lumieres qu'il a répandues ſur pluſieurs endroits de ces Auteurs, prouvent qu'il avoit beaucoup de jugement & de ſagacité. On ſait que ſes Ouvrages ont pour objet le Droit des Gens, de la Guerre & de la Paix. Il ſeroit à ſouhaiter que la politique fût appuyée ſur des principes invariables; ce ſeroit le vrai moyen d'obliger les Princes à ſuivre les loix de la juſtice & de l'équité.

1. BARBIER D'AUCOUR, [*Jean*] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Langres, mort en 1694.

Son Plaidoyer pour *le Brun*, prouve tout à la fois ſon talent pour l'éloquence & l'humanité de ſes ſentimens. Sa critique des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* annonce un eſprit plein de fineſſe, de goût, & ſur-tout de politeſſe : cet Ouvrage ſera toujours un exemple à propoſer aux Ecrivains de notre temps, qui manquent ſouvent de ces trois qualités, auxquelles ils ſubſtituent la jalouſie, la mauvaiſe foi & la groſſiéreté.

D'Aucour épouſa la fille de ſon Libraire, pour acquitter ſes dettes envers lui. Il remplaça *Mezeray* à l'Académie Françoiſe, & eut pour ſucceſſeur M. de *Clermont-Tonnerre*, Evêque de Noyon, qui dédaigna de le louer dans ſon Diſcours de Remercîment. M. l'Abbé de *Caumartin*, alors Directeur de l'Académie, répara cette omiſſion dans ſa réponſe au Diſcours du Prélat, & chaque louange qu'il donna au Récipiendaire, étoit un trait de ſatyre ingénieuſement lancé contre ſon orgueil.

L'Académie ne put s'empêcher de témoigner à M. de *Noyon* ſa ſurpriſe de le voir manquer à un uſage, juſqu'alors regardé comme indiſpenſable. Le Prélat eut beau alléguer qu'il s'étoit *fait une loi de ne louer jamais de Roturiers*, on lui

lui répondit que les Lettres n'admettent d'autre titre que les talens, & que la Roture, plus nombreuſe à l'Académie que la Nobleſſe, pourroit en uſer de même à ſon égard & à celui de tous les Nobles auſſi peu civils que lui. Il ſe rendit à ces raiſons, & fit par écrit ce qu'il n'avoit pas voulu faire de vive voix : *Barbier d'Aucourt* fut loué dans ſon Diſcours imprimé.

Tout le monde ſait que M. de *Clermont-Tonnerre* eſt ce même Evêque de Noyon qui s'eſt rendu ridiculement célebre par ſon faſte bruyant, par le galimathias de ſes Sermons, par la ſingularité de ſes Lettres Paſtorales, & plus encore par ſa vanité, qui ne lui permettoit, dit-on, d'appeller ſon Auditoire *que Canaille Chrétienne.* Au reſte, il avoit de l'eſprit & du ſavoir, qualités infiniment dépréciées par ſes abſurdes travers.

2. BARBIER, [*Marie-Anne*] née à Orléans, morte en 1742.

L'indulgence qu'on doit à ſon ſexe a ſoutenu quelque temps le ſuccès de ſes Ouvrages dramatiques. Il eſt ſi rare de voir des femmes chauſſer le coturne, que Mademoiſelle *Barbier* méritoit d'être encouragée. Aujourd'hui l'indulgence s'eſt ralentie, & l'on ne regarde plus ſes Tragédies & ſes Opéra que comme de foibles eſſais qu'on peut négliger ſans conſéquence.

BARCLAY, [*Jean*] né à Pont-à-Mouſſon en 1582, mort à Rome en 1621, n'eſt guere connu à préſent que par ſon *Argenis*, quoiqu'il ait fait des Ouvrages de controverſe, de morale, d'hiſtoire & de politique. Cette *Argenis*, qui a fait tant de bruit dans ſon temps, & qui a été traduite par M. l'Abbé *Joſſe*, & en dernier lieu par M. *Savin*, avec des changemens, eſt une eſpece de Roman à alluſions, écrit en latin, en proſe & en vers, d'un ſtyle plus bourſoufflé que noble. L'Auteur a voulu imiter la maniere de *Pétrone*; mais en proſcrivant ſagement les obſcénités du ſatyrique de *Néron*, il n'a pas eu le talent d'en atteindre l'élégante latinité.

BARET, [*Paul*] né à Lyon en 1728.

Quoiqu'on puiſſe ſoutenir quelques momens la lecture de pluſieurs de ſes Ouvrages, ils ne ſont pas capables de lui faire une réputation, parce qu'ils ſont foibles, & que la deſtinée des productions foibles eſt de ſe perdre dans la foule.

Comme perſonne ne ſe doute peut-être dans quel genre il s'eſt exercé, nous apprendrons au Lecteur qu'il a fait des Traductions médiocres de pluſieurs Ouvrages de *Cicéron*, & des Romans auſſi médiocres que ſes Traductions : le plus répandu de tous eſt *l'Homme moral*, fauſſement attribué à l'Abbé *Prévôt*, qui ſe ſeroit bien gardé d'en faire un pareil.

BARO, [*Balthaſar*] né à Valence en Dauphiné, mort en 1659, âgé de 50 ans, Poëte Tragique, dont on ignore ſi les Pieces ont été jamais repréſentées. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'elles ne ſont pas lues, & qu'elles ne méritent pas de l'être. On lui doit, ſi toutefois c'eſt une obligation, la *Concluſion* ou cinquieme partie de l'*Aſtrée*, compoſées d'après les Mémoires qu'il trouva dans les papiers de M. d'*Urfé* dont il étoit Secrétaire.

Baro fut de l'Académie Françoiſe.

BARON, [*Michel*] né à Paris en 1652, mort dans la même ville en 1729, Comédien célebre, qui a fixé parmi nous le vrai ton de la déclamation.

Il joignoit à ce talent celui de la Poéſie ; cependant ſa réputation poétique n'eſt pas auſſi glorieuſe que celle qu'il s'eſt acquiſe comme Acteur. On l'a comparé à *Roſcius* pour le naturel & la nobleſſe de ſon jeu, car il faut toujours des comparaiſons ; mais perſonne n'a ſongé à le mettre à côté de *Plaute* ni de *Térence*, pour les Comédies qu'il a faites. *Baron* n'avoit ni la force comique de l'un, ni l'élégance de l'autre : malgré cela, *la Coquette*, *l'Homme à bonne fortune*, & *l'Andrienne*, ſont reſtés au Théatre, où le Public n'eſt pas fâché de les voir reparoître de

temps en temps, avantage que n'ont pas eu bien des Poëtes comiques qui l'ont précédé, & que n'auront certainement pas la plupart de ſes ſucceſſeurs. Cet homme étoit ſi enivré de l'excellence de ſon art (de Comédien), qu'il ne craignoit pas de dire, qu'il falloit qu'un Acteur fût *élevé ſur les genoux des Reines*, extravagance que ſes confreres ne répetent point, mais que la ſottiſe publique ſemble autoriſer par la maniere dont elle les idolâtre.

BARRAL, [*Pierre*] Abbé, né à Grenoble, mort à Paris en 1772.

Toutes les fois que l'eſprit de parti ne le domine pas, ſes talens méritent des éloges. Ses Ouvrages annoncent une imagination vive, un eſprit facile, une Littérature étendue, un zele ardent pour la défenſe de la Religion. Si le *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & critique*, qu'on lui attribue, étoit dégagé d'une partialité trop révoltante; ſi les amis de l'Auteur, ou plutôt ceux de ſon parti, n'y étoient pas fêtés d'une maniere infiniment au-deſſus de leur juſte valeur; ſi de vrais Grands Hommes, pour n'avoir pas été Janſéniſtes, n'y étoient pas déprimés avec autant d'injuſtice que de mal-adreſſe, ce *Dictionnaire* auroit une ſorte de perfection pour les recherches, les anecdotes & les diſcuſſions quelque-

fois utiles qu'il renferme. Il ſemble que le jugement de l'Auteur tienne moins aux regles qu'à ſes inclinations. Par-là, il s'eſt privé de l'avantage de démêler la vérité, & de celui de faire adopter ſes déciſions, même lorſqu'elles ſont équitables.

Le *Dictionnaire des Antiquités Romaines*, du même Auteur, eſt bien éloigné de ce travers. La raiſon en eſt toute ſimple, les anciens Romains n'étoient pas Moliniſtes.

BARRE [*Joſeph*] Chanoine de Ste. Geneviève, Chancelier de l'Univerſité de Paris, mort en 1764, âgé de 72 ans.

De quantité d'Ouvrages qu'il a publiés, un ſeul lui ſurvit encore, ſans répandre toutefois un grand éclat ſur ſa réputation. C'eſt une *Hiſtoire d'Allemagne*, dont on croiroit qu'il a banni exprès, nous ne diſons pas les agrémens du ſtyle, mais même la correction, la nobleſſe & la préciſion. Cette Hiſtoire n'eſt cependant pas dépourvue de recherches, de méthode, de netteté, qualités peu ſuffiſantes pour attacher le commun des Lecteurs, & encore moins ceux qui ne goûtent les faits, qu'autant qu'ils ſont préſentés vivement, & avec un coloris propre à les faire valoir.

Ce Religieux a compoſé une *Vie du Maréchal Fabert*, où la même plume ſe montre avec les mêmes défauts, ainſi que dans ſon *Hiſtoire des*

Loix & des Tribunaux, très-capable d'intéreſſer par le fond des choſes, mais dégoûtante par la peſanteur de l'élocution.

BARTAS, [*Guillaume* DU] né dans la Gaſcogne, près de la ville d'Auch, en 1544, mort en 1590, fut un de ces Militaires qui quelquefois, par délaſſement ou par manie, s'appliquent à cultiver les Muſes, & dont les Ouvrages ſe reſſentent toujours plus du génie de la guerre, que de celui de la Poéſie. Sa *Semaine* a eu une très-grande célébrité. Si la multitude des éditions étoit la preuve de l'excellence d'un Poëme, on pourroit dire que celui-là, qui n'eſt en lui-même que très-médiocre, doit l'emporter ſur beaucoup d'autres : il fut réimprimé trente fois, dans l'eſpace de ſix ans, & traduit dans cinq langues, tant on étoit alors avide des moindres productions !

L'enthouſiaſme, qu'un grand nombre d'Auteurs ont attribué à *Ronſard*, pour ce Poëme, n'eſt nullement conforme à la vérité. Il eſt faux que ce Prince des Poëtes de ſon temps ait fait préſent à *du Bartas* d'une plume d'or, en lui diſant, *qu'il avoit plus fait en une ſemaine, que lui, tout Ronſard qu'il étoit, en toute ſa vie.* On ne voit pas que la mode ait jamais été que les Poëtes célebres montraſſent tant de généro-

ſité à l'égard de ceux qui pouvoient balancer leur réputation. Il ne faut que lire, pour ſe déſabuſer, le Sonnet où l'impérieux *Ronſard* réfute ce bruit, en s'adreſſant à *Dorat*, ſon ami & ſon ancien maître.

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire;
Que Ronſard, dont la plume a contenté les Rois,
Soit moins que du Bartas; & qu'il ait par ſa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de ſa lyre, &c.

Une plume d'or, en effet, ſi elle avoit pu influer ſur le ſtyle, auroit mieux convenu à *du Bartas*, avant la compoſition de ſon Poëme. L'invention en eût été plus riche, la diction plus naturelle & l'intérêt plus ſenſible; l'Auteur auroit employé des expreſſions plus correctes, & évité les tournures Gaſconnes; ſes images auroient été mieux choiſies, ſes comparaiſons plus juſtes & moins ridicules; il n'eût point appellé le Soleil *le Duc des Chandelles*, les Vents, *les Poſtillons d'Eole*, le Tonnerre, *le Tambour des Dieux*; le total de l'ouvrage eût été dans le goût de ces vers du quatrieme Chant, qu'on peut citer avec eſtime, dès qu'il ne s'agira pas de l'Aſtronomie:

Il ſe trouve entre nous des eſprits frénétiques
Qui ſe perdent toujours dans des ſentiers obliques,
Qui, ſans ceſſe créant des ſyſtêmes nouveaux,
Prouvent que la raiſon gît loin de leurs cerveaux.
Tels ſont, comme je crois, ces Ecrivains qui penſent
Que ce ne ſont les lieux ou les aſtres qui danſent

A l'entour de la terre, ains que la terre fait
Chaque jour ſur ſon axe un tour vraiment parfait ;
Que nous ſemblons ceux-là qui, pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux, craident voir, quand ils quittent le port,
La Nef demeurer ferme, & reculer le bord.

Les autres Ouvrages de *du Bartas* valent encore moins que ſon Poëme des *ſept Jours* ou de *la Semaine* ou de *la Création*, car il eſt connu ſous ces trois noms.

BARTHE, [*N.*] de l'Académie de Marſeille, ſa patrie, né en 173...

Il ne faut pas juger à la rigueur ſes Poéſies fugitives. Avec de la ſévérité, on trouveroit qu'elles manquent quelquefois de cette douceur, de ce naturel, de cet agrément qui doivent être le vrai caractere de ces ſortes de productions ; mais elles offrent des traits d'eſprit, un langage aſſez correct, & c'en eſt aſſez pour mériter de l'indulgence.

Le Théatre Comique paroiſſoit plus fait pour procurer des ſuccès à M. *Barthe*. L'*Amateur* annonça en lui le germe des talens. *Les fauſſes Infidélités* donnoient les plus grandes eſpérances ; on y trouve de la gaieté, de l'eſprit dans les détails, de la facilité dans le dialogue, quelques ſcènes d'un bon comique de ſituation.

D'après cela, les connoiſſeurs ſe flattoient de voir bientôt ſortir du tombeau la Comédie d'intrigue, & peut-être à ſa ſuite celle de caractere, qui eſt la véritable. Mais *la Mere jalouſe* & *l'Homme perſonnel* ont un peu déconcerté les faiſeurs d'horoſcope : bien loin de développer le génie de l'Auteur, ces deux Pieces en ont été l'écueil, & donnent lieu de douter ſi de nouvelles tentatives pourront être plus heureuſes. Il faut cependant eſpérer que M. *Barthe*, plus éclairé dans la ſuite par la critique de ſes amis, qu'ébloui par les éloges des Auteurs du *Mercure*, s'attachera davantage à l'étude des bons modeles. Il ſe procurera par-là des ſuffrages qui ne nuiront pas à ſa gloire ni à celle de ſes Panégyriſtes. Trop de facilité à départir des louanges exceſſives aux Ouvrages médiocres, ne peuvent tourner qu'à la propagation du mauvais goût, au blâme des Journaliſtes, & au ridicule des Auteurs trop indiſcrétement loués.

BARTHELEMY, [*Jean-Jacques*] Abbé, Garde du Cabinet des Médailles du Roi, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Marſeille.

La connoiſſance des médailles, & toute l'érudition qu'elle ſuppoſe, ont fait de tout temps l'objet de ſes études. Il a le mérite de joindre au

ſavoir un ton de modération & d'honnêteté qui en releve le prix. C'eſt à ces traits qu'on peut reconnoître ſes *Réflexions ſur l'Alphabet de Palmyre*, & les excellens mémoires dont il a enrichi le Recueil de l'Académie dont il eſt membre.

1. BASNAGE DE BEAUVAL, [*Henry*] Avocat, né à Rouen en 1657, mort à la Haye en 1710.

Son *Hiſtoire des Savans* prouve qu'il méritoit d'y avoir lui-même une place.

Il a fait un Ouvrage ſur la *tolérance des Religions*, où la politique & la Religion ne ſont point du tout d'accord. L'Auteur ne raiſonnoit qu'en Sectaire. Il y a bien de la différence entre le ſentiment que la charité impoſe à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui ſont dans l'erreur, & les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute Secte qui eſt foible, réclame la tolérance, & devient intolérante quand elle a pris le deſſus. C'eſt la Chienne de la Fable, qui demande en ſuppliante un logement pour mettre bas ſes petits, & chaſſe le propriétaire, dès que ſes petits ſont devenus aſſez forts pour ſoutenir ſon uſurpation. Telle eſt la marche des paſſions humaines : timides & artificieuſes dans leur naiſſance, elles ſont bientôt injuſtes & tyranniques, pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconſéquences les déclamations de nos Philoſophes, qui veulent qu'on tolere toutes les façons de penſer, parce que leur premier intérêt eſt d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique, par les manœuvres qu'ils mettent en uſage contre ceux qui les attaquent ou ne les eſtiment pas. Que ſeroit-ce s'ils étoient les plus forts! Rien de plus naturel, après cela, que de conclure qu'une tolérance indiſcrete, telle qu'ils font ſemblant de la ſolliciter pour toutes les ſectes, eſt auſſi chimérique en exécution, que la paix univerſelle de l'Abbé de *Saint-Pierre*. Qu'on examine les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe, on verra ſi la maniere dont ils en uſent à l'égard de ceux qu'ils tolerent, peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande, en Angleterre, en Pruſſe, les Religions tolérées ſont dans un abaiſſement & dans une ſervitude qui ne differe pas beaucoup de l'oppreſſion.

Baſnage a donné une nouvelle édition du Dictionnaire de *Furetiere*, augmenté par ſon travail.

2. BASNAGE, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant, frere du précédent, né à Rouen en 1653, mort en Hollande en 1723, eſt Auteur d'une trentaine d'Ouvrages, dont les trois quarts ont pour objet des matieres de controverſe. Ce ſont

de vieilles armes abandonnées à la rouille ; il n'y a que la main d'un habile Artiſte qui puiſſe les garantir de ce mépris.

3. BASNAGE, [*Samuel*] couſin du précédent, Miniſtre Proteſtant comme lui, dont nous avons des *Annales Politico-eccleſiaſtici*, en 3 vol. *in-folio*, qu'on ne lit pas. Ce n'eſt pas là le ſeul de ſes Ouvrages : il en a fait un grand nombre d'autres dont on n'a retenu que le titre. Tel ſera toujours le ſort des mauvais Ecrivains. La multitude & l'énormité de leurs volumes ne ſervent qu'à les enſevelir plus profondément dans l'oubli qu'ils méritent.

BASSOMPIERRE, [*François* DE] Colonel-Général des Suiſſes, Maréchal de France, né en 1579, mort en 1646.

Ses *Mémoires*, qu'il compoſa à la Baſtille, ne ſont lus à préſent que par ceux qui aiment les dates & les gaſconnades.

BASTIDE, [*Jean-François*] né à Marſeille en 1724.

Malgré ſon activité à s'exercer dans tous les genres, il n'a pas eu le bonheur de ſauver aucun de ſes Ouvrages de l'anathême attaché à la médiocrité. Il a fait des Recueils, des Journaux,

des Lettres, des Romans, des Mémoires, des Contes, des Comédies en vers, des Tragédies en proſe, & tout cela eſt allé groſſir les tréſors ténébreux de l'oubli. Eſt-ce pour avoir manqué d'eſprit ou de facilité, que M. *Baſtide* a ſubi un ſi triſte ſort? Non: c'eſt parce que ſon eſprit & ſa facilité ſe ſont répandus trop indiſcrétement ſur tous les genres; indiſcrétion qui produit toujours beaucoup de choſes, jamais de bonnes choſes, & ce n'eſt qu'à ce qui eſt bon que le Public s'attache.

BATTEUX, [*Charles*] Abbé, Profeſſeur de Philoſophie au College Royal, de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né dans le Diocèſe de Rheims en 17...

Ariſtote, dans ſa Poétique, avoit réduit le but de la Poéſie à l'imitation de la Nature; M. l'Abbé *Batteux*, d'après l'*Eſſai ſur le Beau* du P. *André*, a développé, étendu ce principe, & l'a appliqué avec beaucoup de juſteſſe à tous les Beaux-Arts. Dans l'Ouvrage eſtimable qu'il a compoſé à ce ſujet, il en revient continuellement à cette idée primitive, & en tire non-ſeulement les regles de la Poéſie & de l'Eloquence, mais encore celles des autres genres d'imitation.

Il commence par examiner quelle eſt la nature des Arts, quelles en ſont les parties & les

différences eſſentielles ; il fait voir enſuite que leur unique but ne tend qu'à cette imitation néceſſaire, & qu'ils ne different entre eux que par les moyens qu'ils emploient pour y arriver. Le ſentiment vient à l'appui de ſon ſyſtême, & lui fournit des obſervations pour prouver que le goût dans les Arts, ne ſauroit ſubſiſter ſans l'imitation, dont il n'eſt lui-même qu'une conſéquence. Après cela, il entre dans la définition du goût, il en expoſe les ſources, il développe les moyens propres à le former & à l'entretenir ; il découvre les écueils qui l'affoibliſſent & le corrompent : & de tous ces articles il forme une chaîne de preuves qui le ramenent à ſon principe général, l'imitation. Enfin, M. l'Abbé *Batteux*, pour fortifier ſes raiſonnemens, a recours aux exemples. La pratique des grands Maîtres concourt à la conviction de la bonté du précepte qu'il donne ; &, ſoit dans l'univerſalité des Beaux-Arts, ſoit dans chaque eſpece particuliere, la juſteſſe de la théorie eſt toujours démontrée par l'expérience.

Nous ne nous ſommes étendus ſur l'analyſe de ſon Livre des *Beaux-Arts ; réduits à un même principe*, que pour faire ſentir à la jeuneſſe combien il lui eſt important de s'attacher à de tels Ouvrages. Dans un temps où toutes les notions ſont confondues, toutes les regles enfreintes, preſque tous les genres dénaturés, on ne ſauroit trop

rappeler les jeunes esprits à la vérité & au bon goût. Ils trouveront encore des ressources puissantes dans le *Cours de Belles-Lettres* du même Auteur, Ouvrage qui n'est que le développement du premier.

M. l'Abbé *Batteux* peut se flatter d'avoir rendu de vrais services à la Littérature. Nous desirerions, pour ne pas affoiblir cet éloge, de n'être pas dans le cas de reprocher à son style trop de diffusion, & à ses Traductions, trop d'inexactitude; mais le premier défaut est amplement racheté par le mérite des choses, qui l'emporte de beaucoup sur celui des mots; & l'on fait grace au second, en faveur de ses bons principes & des excellentes remarques dont il accompagné sa Traduction des *trois Poétiques*.

BEAUDEAU, [*Nicolas*] Chanoine Régulier de Chancelade, de l'Académie de Bordeaux, né à Amboise en 1730.

Le zele du bien public lui a fait entreprendre beaucoup d'Ouvrages; c'est d'abord un sujet d'éloge. Ses spéculations sur les Finances, le Commerce & l'Agriculture, pour n'être pas toujours justes; certaines parties de ses systêmes, pour être impraticables, n'en méritent pas moins d'estime, à cause des motifs qui paroissent les animer. On est si accoutumé, depuis quelque temps, à

voir donner, pour des tranſports de patriotiſme; les effervescences d'une imagination qui n'a réellement de zele que pour les chimeres qu'elle enfante, qu'on ne ſauroit trop accueillir ceux qui annoncent de la modération dans leurs idées, & les préſentent avec modeſtie.

Nous n'entrerons pas dans la diſcuſſion des démêlés de M. l'Abbé *Beaudeau* avec différens Ecrivains qui ont combattu quelques-uns de ſes principes. Nous ne l'enviſageons ici que comme un Auteur utile à beaucoup d'égards, & en cela bien plus louable que tant d'autres, qui ne repaiſſent le public que de futilités, qui plus ſouvent cherchent à l'égarer par des productions dangereuſes.

BAUDELOT DE DAIRVAL, [*Charles-Céſar*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1648, mort en 1722.

Il a tâché de ramener le goût des voyages au but qu'on doit s'y propoſer. Il a fait plus, il a indiqué, avec autant de diſcernement que de juſteſſe, les fruits qu'on pouvoit en retirer. Le *Traité* qu'il a compoſé ſur cette matiere, prouve combien il auroit ſu en profiter lui-même. Les Voyageurs y trouveront des connoiſſances ſur l'antiquité, propres à éclairer l'eſprit, & à le dédommager des fautes de ſtyle qui s'y rencontrent aſſez ſouvent.

Les *Diſſertations* qu'on a de cet Auteur dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, ſont également l'ouvrage d'un homme inſtruit, qui intéreſſe par la méthode & la clarté.

BAUDIER, [*Michel*] Hiſtoriographe de France, né en Languedoc, mort au commencement du regne de *Louis XIV.*

Ceux qui aiment le ſtyle précis & agréable, doivent bien ſe garder de lire ſes Ouvrages; ceux qui ſavent démêler les traits d'érudition au milieu du verbiage & de l'ennui des diſſertations, pourront y trouver de quoi étendre leurs connoiſſances, ſur-tout dans *l'Hiſtoire générale de la Religion des Turcs*, ouvrage traduit de l'Arabe, & dans *l'Hiſtoire du Maréchal de Thoyras*, où l'on trouve des anecdotes curieuſes concernant la Cour de Louis *XIII.*

BAUDOURI, [*Joſeph*] Jéſuite, né à Vannes en 1710, mort à Paris en 1749.

Succeſſeur du P. *Porée* dans la place du Profeſſeur au Collége de Louis-le-Grand, il fit connoître que les hommes les plus célebres pouvoient être quelquefois remplacés. Si ſa carriere n'eût été abrégée par une mort prématurée, il eût pu figurer parmi nos excellens Orateurs, quoiqu'il n'ait fait que des Diſcours Latins. Il eſt à croire

que la maturité de l'âge eût corrigé en lui quelques défauts de ſtyle, & une certaine affectation de pointes que le bon goût réprouve. Ce qu'il a écrit en François n'a pas ces défauts. Rien de ſi agréable & de ſi intéreſſant que pluſieurs Plaidoyers qu'il compoſa pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, & l'exercer dans l'art de la déclamation. Il a ſu donner à chacun de ſes ſujets, avec autant de jugement que de grace, la vraie tournure du ſtyle qui leur convenoit, & le Lecteur délicat ne s'apperçoit pas que ce ſoient des Productions du Collége.

BAUDOT DE JUILLI, [*Nicolas*] né à Vendôme en 1678, mort en 1759.

S'il n'eût fait que les Romans, tels que ceux de *Catherine de France*, de *Germaine de Foix*, &c. on pourroit le regarder comme un Ecrivain très-médiocre ; mais il s'eſt attaché à des Ouvrages plus ſolides. L'*Hiſtoire de la Conquête d'Angleterre par Guillaume, Duc de Normandie*, celle *de Philippe-Auguſte* & celle *de Charles VIII*, ſatisferont toujours les Lecteurs, pourvu qu'on n'y exige autre choſe que tout ce qu'on peut trouver dans les autres Hiſtoriens, & qu'on faſſe grace à la diffuſion du ſtyle, en faveur de l'intérêt que l'Auteur a répandu dans ſa maniere d'écrire & de préſenter les événemens.

BAUDRAND, [*Michel-Antoine*] Abbé, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1700, connu par un mauvais *Dictionnaire Géographique*, qui n'a pas laiſſé d'être utile à ceux qui en ont compoſé de meilleurs.

BAYLE, [*Pierre*] Profeſſeur de Philoſophie à Sedan, puis à Rotterdam, né au Carlat, petite ville du Comté de Foix, en 1647, mort à Rotterdam en 1706; un des plus célebres Critiques du ſiecle dernier & le plus ſubtil Dialecticien que nous connoiſſions.

M. *Paliſſot* ſe donne trop de peine pour enlever cette conquête à l'incrédulité; on peut la lui abandonner, ſans qu'elle ait droit de s'en appuyer & de s'en glorifier. *Bayle*, à le bien examiner, n'eſt qu'un tiſſu de contradictions, où l'abus du raiſonnement ſe fait toujours ſentir au préjudice de la raiſon même, ce qui doit le rendre moins dangereux pour tout eſprit éclairé & ſolide.

On conviendra volontiers qu'en ſe garantiſſant du Pyrrhoniſme qu'il affecte & veut établir ſur toutes les queſtions, il auroit pu paſſer pour un Génie rare, & ſe rendre très-utile dans le développement des connoiſſances humaines. Il avoit une mémoire prodigieuſe, une érudition vaſte, une pénétration active, le tact de l'eſprit ſubtil, une

adreſſe merveilleuſe à préſenter ſes idées, & par-deſſus tout une dextérité de diſcuſſion propre à ſéduire quiconque ne ſeroit pas en garde contre ſes preſtiges.

Que réſultera-t-il de cet aveu? Rien autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il fut un homme armé de toutes pieces, mais qui ne combattit jamais que des fantômes qu'il ſe forgeoit lui-même.

Que reſte-t-il dans l'eſprit après qu'on a lu ſes Ouvrages? Des objections en réponſes à des objections; des doutes pour combattre d'autres doutes; de l'incertitude : voilà le fruit de ſon ſavoir & l'unique préſent qu'il fait à ſon Lecteur. Que faudra-t-il penſer de ſa Dialectique, ſi elle ceſſe d'être un moyen d'éclairer & d'inſtruire, pour devenir un inſtrument deſtructif qui s'attache à tout? Tel eſt le travers ordinaire de ces eſprits verſatils que l'intempérance des idées porte indiſcrétement au pour & au contre ſur chaque objet. Ne doit-on pas conclure, d'après l'inanition dans laquelle ils nous laiſſent, qu'ils reſſemblent à ces feux errans, que le vent entraîne indifféremment de tous côtés, ſans laiſſer aucune trace de lumiere après leur paſſage.

On s'eſt répandu en éloges ſur le *Dictionnaire de Bayle*. Cet ouvrage, à le bien conſidérer, n'eſt cependant qu'une compilation indigeſte, où l'on trouve dix articles inutiles, ayant d'en

rencontrer un intéreſſant. Les faits hiſtoriques qu'on y diſcute ne ſont, pour la plupart, que des faits minutieux appuyés ſur des témoignages équivoques & ſuſpects. L'Auteur a beſoin d'évoquer des manes obſcurs pour accréditer les anecdotes qu'il débite. Dans les matieres philoſophiques ou théologiques, c'eſt un homme qui reſſuſcite des erreurs pour les combattre ou leur donner de la force, ſelon ſes caprices, & pour exercer ſa démangeaiſon continuelle de raiſonner ſur tout & contre tout. On eſt ſouvent tenté de rire, en le voyant s'échauffer pour donner de l'exiſtence & du poids à de vieilles erreurs, à de faux ſyſtêmes décrédités depuis pluſieurs ſiecles. On ſe rappelle alors ce Lacédémonien qui pourſuivoit une ombre, pour la faire mourir une ſeconde fois. Ailleurs ce ſont des obſcénités préſentées ſans ménagement, ou plutôt avec une complaiſance qui prouve un cœur corrompu, &, par une conſéquence aſſez légitime, un eſprit obſcurci par cette corruption même.

Quant à la partie du ſtyle, on peut s'en rapporter à M. de *Voltaire*, qui dit, dans ſon *Siecle de Louis XIV* : « Que la maniere d'écrire de » *Bayle* eſt trop ſouvent diffuſe, lâche, incor» recte, & d'une familiarité qui tombe quel» quefois dans la baſſeſſe ».

Quelle gloire pourroit donc tirer l'incrédulité

d'un Coriphée, qu'on nous prône ſans ceſſe, & qui s'eſt décrédité lui-même par des incertitudes continuelles? Ce ne ſont pas des hommes de cette trempe que la Religion nous préſente dans ſes Maîtres & dans ſes défenſeurs. Les *Chryſoſtôme*, les *Auguſtin*, les *Cyrille*, les *Athanaſe*, les *Huet*, les *Abadie*, les *Boſſuet*, les *Fénélon*, les *Bourdaloue*, les *Maſſillon*, un millier d'autres s'en tenoient à quelque choſe de fixe, & leur maniere de raiſonner ſuppoſoit la vérité dans leur eſprit, comme elle en communique la conviction à leur Lecteur. A quoi en ſeroit réduit l'eſprit humain, s'il n'avoit, pour ſe conduire, que ces lumieres incertaines qui l'abuſent & le fatiguent ſans le fixer? Les Ecrivains du Chriſtianiſme, en répandant la clarté dans l'eſprit, font ſentir en même temps une chaleur qui échauffe & remplit le cœur; dans *Bayle*, c'eſt une lueur froide qui éblouit un inſtant les yeux, & vous laiſſe enſuite dans l'obſcurité.

BEAU, [*Charles* LE] Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal, Secrétaire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, mort à Paris en 1778.

Peu d'Ecrivains étoient plus en état que lui de donner une bonne ſuite à l'*Hiſtoire Romaine* de M. *Rollin*. *L'Hiſtoire du Bas-Empire* par M. *le Beau*, peut même être regardée comme

ſupérieure, à quelques égards, à celle de ſon Prédéceſſeur. M. *le Beau* n'a pas, à la vérité, dans le ſtyle autant d'intérêt que le célebre Recteur de l'Univerſité; mais il écrit en général d'une maniere plus correcte & moins diffuſe. Il a un ton ſage & modéré, tel que doit l'avoir un Hiſtorien qui veut paroître impartial. Sans prévention, ſans préjugé, il n'exagere ni les vices, ni les vertus des perſonnages dont il raconte les actions. Sa maniere eſt nette, agréable & quelquefois élégante. C'eſt un Ecrivain ſenſé qui ne court pas après les ornemens; qui, ſans rien omettre d'intéreſſant, écarte les détails minutieux; qui, ne prodiguant pas les portraits, les laiſſe, pour ainſi dire, ſe former ſous la plume d'eux-mêmes, & ſait ſur-tout les arranger, de maniere que la confuſion & la ſurcharge ſont également proſcrites de la galerie des tableaux qu'il préſente aux yeux de ſon Lecteur.

Nous ne parlons pas des *Eloges hiſtoriques* qu'il a faits de pluſieurs Membres de l'Académie des Inſcriptions; nous dirons ſeulement que, ſans avoir le mérite de ceux de M. de *Fontenelle*, ils ſont dans le genre qui leur convient, & préſentent très-ſagement le caractere des Académiciens qui en ſont le ſujet.

BEAUCHATEAU, né à Paris d'un Comé-

dien de ce nom, fut un des prodiges du ſiecle de *Louis XIV.*

A l'âge de ſept ans, il parloit pluſieurs langues, & compoſoit des vers françois avec une grande facilité. Ces vers étoient ſi jolis, qu'on avoit peine à ſe perſuader qu'ils fuſſent de lui. Pour s'en convaincre, *Anne d'Autriche*, le Cardinal *Mazarin*, le Chancelier *Seguier*, le faiſoient renfermer dans une chambre, & lui preſcrivoient des ſujets, qu'il traitoit avec le même agrément, que s'ils euſſent été prévus à ſon choix.

Ce jeune prodige paſſa enſuite en Angleterre, où *Cromwel* le combla de bienfaits; choſe étonnante de la part d'un ſombre eſprit & d'une ame auſſi farouche que celle de ce Tyran d'Angleterre; il alla en Perſe, où les Muſes ne le ſuivirent pas ſans doute, car il n'a plus rien produit depuis. Peut-être la mort vint-elle prévenir la défection de ſes talens.

On a recueilli les Poéſies qu'il avoit compoſées avant l'âge de dix ans, & elles forment un volume *in*-4°. avec tous les Vers qui lui furent adreſſés. *Loret* dit dans ſa Gazette, en aſſez mauvais langage, en parlant de ce jeune Poëte.

Je crois, quand *Appollon* eut épouſé Minerve,
Qu'ils n'euſſent pu tous deux faire un ſi bel Eſprit.

BEAUMARCHAIS, [*Pierre-Auguſtin* CARON

CARON DE] Ecuyer, Conſeiller, Secrétaire du Roi & Lieutenant Général des Chaſſes au Bailliage & Capitainerie de la Varenne du Louvre, grande Vénerie & Fauconnerie de France, né à Paris, en 17..

Rien de plus original, ni de mieux écrit que ſes *Mémoires* contre M. *Goëſman*; la raiſon s'y trouve aſſaiſonnée du ſel de la meilleure plaiſanterie. Le quatrieme, ſur-tout, annonce un Ecrivain qui connoît les ſources de la perſuaſion, & qui ſait profiter de la dextérité de ſon eſprit, pour tourner contre eux-mêmes les armes de ſes Adverſaires. N'eût-il fait que ce *Mémoire*, M. de *Beaumarchais* mériteroit de figurer dans le petit nombre des Gens de Lettres qui, au mérite d'écrire avec autant de clarté que de correction, réuniſſent le talent de nourrir la curioſité du Lecteur, par un ſtyle auſſi varié que piquant.

On a dit que les Comédies de cet Auteur étoient moins comiques que ſes *Mémoires*: ce qui eſt certain, c'eſt que le ſuccès ſoutenu de ſon *Eugénie* ne peut s'attribuer qu'au goût ſtupide du ſiecle pour les Comédies dolentes. *Moliere* ne ſe ſeroit pas attendu à ſe voir remplacer ſur notre Théatre par des Succeſſeurs plaintifs, qui viendroient nous faire pleurer où nos aïeux avoient trouvé tant de plaiſir à rire. Le caractere de la nation eſt-il changé? Non: mais comme il faut

qu'elle s'amuſe de quelque choſe, elle s'amuſe à peu près de ce que l'on veut. C'eſt à la magie de quelques Enchanteurs langoureux qu'elle doit la docilité qui lui ferme les yeux ſur tous les genres, & la porte à ſe nourrir bonnement de tout ce qu'on lui préſente.

Quels ſont donc les puiſſans reſſorts de ces Enchanteurs, principalement en matiere de Comédie ? Un Théatre changé par leur baguette en maiſon bourgeoiſe, des hommes en robe de chambre, des femmes en déshabillé, des laquais en papillotes, un petit attirail domeſtique proprement étalé, des phraſes entrecoupées, des exclamations perpétuelles, des ſentimens emmiélés, des ſentences Platoniques, des caracteres Paladins, de la proſe léthargique, des ſpectateurs benins. Voilà comme le prodige s'opere.

Combien durera encore cet enchantement ? Juſqu'à ce qu'il s'éleve parmi nous un Génie vraiment comique, qui guériſſe *Thalie* de ſes vapeurs, & lui rende ſa premiere gaité. Alors la Muſe, délivrée des lourdes entraves qui la retiennent captive, verra s'évanouir en un inſtant tous ces fantômes pleureurs qui l'obſedent; alors hurlemens de ceſſer, pantomime lugubre de diſparoître, larmes comiques de tarir; alors on aura honte d'avoir applaudi à des Comédies larmoyan-

tes, & toutes les Pieces de ce genre ſeront univerſellement déclarées bâtardes & réprouvées, comme *le Fils naturel* de M. *Diderot*.

BEAUME DESDOSSAT, [*Jacques-François* DE LA] de l'Académie des Arcades, Chanoine d'Avignon, ſa patrie, mort en 1756, eſt principalement connu par la *Chriſtiade* ou le *Paradis reconquis*, Ouvrage en proſe, où ſont obſervées toutes les regles de la Poéſie épique, mais où celles du goût ſont fort négligées. Des longueurs inſupportables, peu de variété dans les images, un ſtyle incorrect & traînant, en rendent la lecture ennuyeuſe, quoique le ſujet ſoit le plus intéreſſant qui ait encore été traité. Cette *Chriſtiade* néanmoins vaut bien autant que le *Paradis reconquis* de *Milton*, ce qui n'eſt pas un grand éloge.

BEAUMELLE, [*Laurent* ANGLIVIEL DE LA] né à Valleraugue, Dioceſe d'Alais, en 1727, mort à Paris en 1773.

Les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Madame de Maintenon* ont plus réuſſi à le rendre célebre, que les injures de M. de *Voltaire* à le rendre odieux. Quand même il ſeroit vrai que dans ces Mémoires M. de la *Beaumelle* n'a pas toujours eu l'exactitude hiſtorique & la diſ-

crétion convenable, on ne peut lui refuſer une maniere de raconter vive, intéreſſante, pittoreſque, énergique. En corrigeant dans une nouvelle édition ce qu'il y a de défectueux dans cet Ouvrage, il le rendra, à peu de frais, un des meilleurs que nous ayons en ce genre, comme il eſt un des plus curieux par les anecdotes qui y ſont raſſemblées. Où cet Auteur paroît véritablement original, c'eſt dans ſes *Lettres à M. de Voltaire*, en réponſe au *Supplément à l'Hiſtoire du ſiecle de Louis XIV.* Nous ne connoiſſons point d'Ouvrages polémiques qui offrent un auſſi grand nombre de traits d'eſprit, de vivacité, de force, & de cette éloquence qui ſuppoſe autant de vigueur dans l'ame, que de chaleur dans l'imagination. M. de *Voltaire* n'a pas jugé à propos d'y répondre autrement, que par quelques eſcarmouches qui n'ont fait du tort qu'à lui ſeul. On peut donc le regarder dans ce démêlé, comme le Comte de *Gormas* devenu la victime du premier coup d'eſſai du jeune *Rodrigue*.

M. de la *Beaumelle* a publié un Livre intitulé *Mes penſées*. Ses amis conviennent, & il en eſt convenu lui-même, que l'inexpérience de la jeuneſſe, la trop grande fermentation des idées, la liberté des pays où il écrivoit alors, l'ont entraîné dans des aſſertions ſur la politique, que ſa raiſon plus mûre a condamnées enſuite. Puiſ-

qu'il s'eſt rendu ainſi juſtice à lui-même, on ne doit pas le priver des louanges qu'il mérite, pour les vues profondes, les penſées vives, les critiques juſtes, & ſur-tout pour la maniere nerveuſe & préciſe avec laquelle il y exprime toutes ſes idées. Son *Commentaire ſur la Henriade*, qui n'a paru qu'après ſa mort, eſt le meilleur Livre de critique littéraire qu'on puiſſe mettre entre les mains des jeunes gens, pour leur former le jugement & le goût. Il a laiſſé une Traduction complette de *Tacite*, que ſes héritiers ſe propoſent de donner au Public. Nous pouvons prédire, d'après les différens morceaux qu'il nous en avoit lus, & d'après ſa maniere d'écrire en françois, qui approche beaucoup de celle de *Tacite* en latin, que cette Traduction ſera digne de l'original.

BEAURIEU [*Gaſpard* GUILLARD DE], né à St. Pol en Artois en 1728.

Il ignoroit ſans doute, en publiant la premiere édition de ſon *Eleve de la Nature*, ſous le nom de *J. J. Rouſſeau*, qu'il eſt plus facile de prendre le nom d'un homme célebre, que de s'approprier ſon génie. La mépriſe ne s'eſt établie que dans les provinces, & n'a pas duré long-temps : le ſtyle de M. *Beaurieu* eſt à celui de M. *Rouſſeau*, ce que le langage d'un Suiſſe eſt à celui d'un homme de Cour. S'il n'eût écrit que ſur l'Hiſtoire ſacrée

& profane, dont il a publié un *Cours*, & ſur l'Hiſtoire des Inſectes, dont il a donné un *Abrégé*, on ne l'auroit regardé que comme un Ecrivain médiocre, & c'étoit bien aſſez.

BEAUSOBRE [*Iſaac* DE] né à Niort en 1659, mort à Berlin en 1738, où il s'étoit réfugié.

L'Hiſtoire du Manichéïſme fait honneur à ſa plume & à ſon érudition ; la complaiſance avec laquelle il expoſe cette héréſie, les réflexions qu'il joint à ſes récits, n'en font pas autant à ſon jugement & à ſa foi. *L'Hiſtoire des Vaudois* & celle *des Albigeois*, offrent les mêmes défauts & les mêmes agrémens.

Dans les Ouvrages de pure éloquence, M. de *Beauſobre* peut être regardé, après *Saurin*, comme le meilleur Orateur de la Secte Proteſtante. Les Philoſophes qui lui ont prodigué de ſi grands éloges, n'ont pas fait attention que, s'il paroît ſe prêter à quelques-unes de leurs idées dans ſes Ouvrages hiſtoriques, il annonce des maximes bien oppoſées dans ſes Sermons, où la Religion eſt préſentée dans toute ſa pureté, dès qu'il ne s'agit que de morale. *L'Oraiſon funebre de Jean George II, Prince d'Anhalt-Deſſau*, offre le portrait d'un Prince Chrétien, bien ſupérieur à ce vain étalage de vertus équivoques & fragiles, que la Philoſophie moderne préconiſe ſi fort dans les

Princes qu'elle regarde comme ſes diſciples.. » Un
» Souverain, dit-il, n'eſt pas un homme ordi-
» naire, ni le Trône où il eſt élevé, la ſeule
» diſtinction qui le ſépare de ſes ſujets. C'eſt
» un homme que la Providence met au-deſſus
» des autres, mais qui doit s'y mettre lui-même
» par ſon mérite; qui, chargé du plus grand &
» du plus difficile de tous les emplois, doit avoir
» ces qualités éminentes qui ſont néceſſaires pour
» régner ſur les autres, pour ſoutenir le poids
» d'une grande autorité & d'une grande fortune,
» pour régler l'uſage d'un pouvoir indépendant,
» & pour trouver dans ſa propre vertu une loi
» ſévere & impérieuſe qui regle ſes deſirs & ſes
» actions. C'eſt un homme libéral dans l'abon-
» dance, magnanime dans les dangers, modeſte
» dans les honneurs, tempérant au milieu du
» luxe & des plaiſirs, grave ſans être trop ſévere,
» prudent ſans artifice, humain ſans foibleſſe,
» d'une élévation tempérée par la douceur &
» l'honnêteté, juſte, ſage, vaillant, laborieux,
» actif, ennemi de l'impiété, protecteur de la
» Religion, jaloux du maintien des mœurs; &,
» pour tout dire en un mot, un homme qui,
» étant le premier Miniſtre de Dieu, doit plus
» approcher que tous les autres hommes de ſes
» perfections infinies, & exerçant ſon autorité,
» l'exercer comme lui. «

Le tableau qu'il trace de la piété de ſon Héros, nous a paru réunir la plus grande nobleſſe à la plus grande ſimplicité. Il le termine par ces paroles ſi frappantes. » Il conſidere ce progrès in» ſenſible, mais ſi rapide de la vie vers ſa fin, » la mort toujours prochaine, ou plutôt toujours » préſente, le tombeau, la cendre, le tribunal » de ſon Juge, les peines & la gloire de l'Eter» nité; il attache ſa vue ſur ces dernieres fins » de l'homme, ſi propres à régler ſa courſe; & » proſterné chaque jour devant Dieu, il lui » demande la grace de bien vivre, pour avoir » celle de bien mourir; ſacré ſoin, précieuſe » ſolitude, ſceau de Dieu dans les ames pré» deſtinées, vigilance néceſſaire, mais rare dans » tous les hommes, plus rare dans les Grands, » & plus néceſſaire encore aux Grands qu'aux » autres hommes. «

BEAUVAIS, [*Jean-Baptiſte-Charles-Marie* DE] Evêque de Senez, né en Baſſe Normandie en 1733.

Ses préjugés contre nous, qui ſont le fruit d'une confiance aveugle dans les diſcours d'un homme vain & artificieux qui a ſurpris ſa bonne foi, ne nous empêcheront point de dire que ſes *Oraiſons funebres* annoncent de vrais talens pour l'éloquence, & ſur-tout l'art ſi précieux & ſi rare

aujourd'hui d'intéreſſer par le ſentiment. Peu d'Orateurs Chrétiens offrent plus d'exemples de cette onction qui attendrit, de ce pathétique qui maîtriſe, de cette nobleſſe d'expreſſions qui donne du poids aux idées les plus communes. Dans l'*Oraiſon funebre de l'Infant Dom-Philippe, Duc de Parme*, M. *de Beauvais* a ſu tirer avec habileté le plus grand parti des circonſtances, & trouver le moyen de faire aimer ſon Héros, par l'adreſſe des détails, par un naturel & un ton de ſenſibilité qui lui eſt particulier. Dans celle de *Louis XV*, il n'a point démenti le zele courageux & patriotique qu'il avoit montré du vivant de ce Prince, en le rappelant à ſes devoirs dans les diſcours qu'il avoit prononcés en ſa préſence, & en lui repréſentant d'une maniere auſſi reſpectueuſe qu'énergique, les déſordres des mœurs publiques, comme une ſuite de ſes foibleſſes. L'Orateur a ſu concilier les devoirs du Panégyriſte avec ceux du Miniſtre de l'Evangile: il célebre les vertus du Monarque, ſans manquer à la vérité, il déplore ſes malheurs, ſans manquer à ſa mémoire. C'eſt ſur-tout dans cet Ouvrage qu'il a rempli les deux grands préceptes de *S. Auguſtin* ſur le miniſtere de la parole ſacrée, *ſapienter dicere*, *eloquenter dicere*. Compoſition ſimple & fiere, tableaux vrais & touchans, diction noble & facile, qui dédaigne ce vain luxe des métaphores, & ces tours

apprêtés qui ne ſéduiſent que les eſprits ſans goût. L'*Oraiſon funebre de* M. *le Maréchal du Muy*, *le Panégyrique de S. Louis*, portent le même caractere d'éloquence. On peut pardonner à M. *de Senez* de prodiguer l'apoſtrophe & l'exclamation, parce que le retour fréquent de ces figures eſt chez lui un effet de cette heureuſe liberté qui conſerve aux traits de l'imagination toute leur rapidité, & fait diſparoître cette empreinte du travail, ſi contraire au pathétique; mais dangereuſe méthode, qui, employée par des Orateurs médiocres ou timides, jeteroit leur ſtyle dans de vaines déclamations.

Il eſt à propos de remarquer, au ſujet des *Sermons* de M. *de Beauvais*, qui ne ſont point imprimés, qu'en ſacrifiant au goût du ſiecle, ennemi de tout ce qui ſent la diſcuſſion, il n'a pas du moins à ſe reprocher, comme tant d'autres prédicateurs, d'affoiblir la majeſté de la Religion. Sa maniere eſt plutôt d'attacher par les peintures, que par le raiſonnement; & l'on ſent que l'élévation & le courage des penſées, la nobleſſe & l'énergie des expreſſions, la vigueur & la vérité des tableaux ſont très-capables d'y ſuppléer. Ceux qui l'ont entendu ont donc raiſon de le regarder comme un Orateur dont la maniere n'appartient qu'à lui ſeul, qui, laiſſant aux autres le ſoin de prouver les dogmes de la Religion, ſe borne à un objet

non moins eſtimable, & plus utile peut-être, celui d'en développer la morale, d'en faire aimer les devoirs & reſpecter l'autorité.

BEAUZÉE, [*Nicolas*] ci-devant Profeſſeur de Grammaire à l'Ecole Royale Militaire, de l'Académie Françoiſe & de celles de Metz, d'Arras, d'Auxerre, né à Verdun en 1717.

Puiſqu'il s'eſt principalement attaché à des Ouvrages de Grammaire, il devoit être clair & précis; il n'a été ni l'un ni l'autre. L'obſcurité de ſes idées & la diffuſion de ſon ſtyle, le placent au rang de ces Auteurs qui ſont peut-être capables d'étudier avec fruit pour eux-mêmes, mais peu propres à éclairer l'eſprit des autres. Sa *Grammaire générale* n'offre rien de neuf, & l'on doit ſe diſpenſer d'écrire, quand on ne ſait qu'embrouiller ce que les autres ont dit.

Les articles de Grammaire qu'il a fournis à l'Encyclopédie, après la mort de M. *Dumarſais*, ne ſont qu'une imitation ſervile, & le plus ſouvent qu'un lourd commentaire des Ouvrages de ſon prédéceſſeur. Il a voulu auſſi ajouter des ſynonymes à ceux de M. l'Abbé *Girard*; mais cette tentative n'a ſervi qu'à faire mieux ſentir la ſupériorité de celui qu'il a prétendu enrichir.

Le meilleur Ouvrage de M. *Beauzée* eſt une Traduction des *Hiſtoires de Salluſte*, qui réunit

le mérite de la fidélité à un ſtyle noble, rapide & précis. Les *Notes* critiques dont il l'a accompagnée, annoncent un Littérateur inſtruit, éclairé, zélé pour les bons principes, & qui, pour garantir la jeuneſſe de la contagion philoſophique, s'eſt fait un devoir de réfuter les propoſitions licentieuſes qu'on rencontre dans les diverſes Harangues que rapporte l'Hiſtorien qu'il a traduit.

BELIDOR, [*Bernard* FERESTE DE] Inſpecteur de l'Artillerie, des Académies des Sciences de Paris & de Berlin, mort en 1765, âgé de près de 70 ans. Celui-ci, quoique Militaire, a eu plus de méthode, de clarté & de préciſion dans ſes enſeignemens.

Ses *Cours d'Architecture militaire, civile & hidraulique*, ſon *Traité des Fortifications*, ſon *Dictionnaire portatif de l'Ingénieur*, ſont des Ouvrages qu'on eſtimera toujours, parce qu'ils remplissent leur objet de la maniere la plus courte & la plus inſtructive.

1. BELLAY, [*Jean* DU] Cardinal, né en 1492, mort à Rome en 1560.

Les Belles-Lettres furent l'étude de ſa jeuneſſe, & la Poéſie latine fut tout le temps de ſa vie l'objet de ſes délaſſemens. M. de *Thou* & le Chancelier de l'*Hôpital* louent beaucoup ſes vers,

qui forment trois volumes : on aime mieux s'en rapporter à M. de *Thou*, que d'examiner les pieces.

Martin du Bellay, frere du Cardinal, a laissé des *Mémoires* historiques depuis 1513, jusqu'au regne de *Henri II*. Nos Historiens n'ont pas consulté ces Mémoires, où s'ils les ont consultés, ils ne les citent jamais.

2. BELLAY, [*Joachim* DU] Chanoine de Notre Dame de Paris, cousin germain du Cardinal, cultiva aussi les Muses latines, qui ne lui inspirerent rien que de médiocre. Les Muses françoises lui furent plus favorables. Ses Poésies sont les premieres où l'on trouve de la douceur & de l'harmonie, qualités nécessaires à toute production poétique. Ses Sonnets sont, de tous ceux qu'on avoit avant lui, les plus conformes aux regles. Les vers de *du Bellay* ont en général des graces que le temps n'a pu effacer. Il auroit poussé plus loin la perfection de notre Poésie, s'il n'y eût renoncé de très-bonne heure, pour se livrer à des occupations plus graves. La mort le surprit, lorsqu'il étoit sur le point d'aller prendre possession de l'Archevêché de Bordeaux.

BELLEAU, [*Remy*] né dans le Perche en 1527, mort à Paris en 1577, Poëte, ami de

Ronſard, dont il imita moins la maniere que les autres Poëtes ſes contemporains. *Belleau* s'attacha à polir ſon ſtyle & à faire des peintures naturelles de tout ce qu'il vouloit exprimer ; il y réuſſit ſi bien, qu'on l'appeloit le *Peintre de la Nature*. *Ronſard* lui donna une place dans ſa Pleïade, aujourd'hui totalement éclipſée.

BELLEFOREST, [*François* DE] Hiſtoriographe de France, né dans le Diocèſe de Comminges en 1530, mort à Paris en 1583.

Il jouiſſoit d'une grande réputation à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III*, parce qu'alors il ſuffiſoit d'être Auteur, pour être accueilli & ſe faire un nom. On ne peut concevoir, après cela, que ſon peu de fortune l'ait forcé de mettre ſa plume aux gages des Libraires, ce qui a plus que vraiſemblablement occaſionné les défauts de ſes Ouvrages. Le grand nombre qu'il en publia, annonce un Ecrivain plus jaloux de la multitude des volumes, que de leur perfection. Le talent y perce néanmoins, malgré la précipitation avec laquelle il travailloit. La plus ſupportable de ſes productions eſt l'*Hiſtoire générale de France*.

BELLEGARDE, [*Jean-Baptiſte* MORVAN DE] Abbé, né dans le Diocèſe de Nantes en 1648, mort en 1734, Ecrivain fécond en Théo-

logie, en Morale, en Politique & en Littérature. Ceux qui ont eu le courage de lire quelques-uns de ſes écrits, ont été dans le cas d'éprouver qu'un ſtyle correct & facile ne ſuffit pas pour intéreſſer; qu'il faut dire des choſes, éviter la confuſion & le verbiage. Ses Traductions de quelques Peres de l'Egliſe & de pluſieurs Auteurs profanes, ont les mêmes défauts, & de plus, de la froideur, de la foibleſſe & de l'inexactitude.

BELLENGER, [*François*] Docteur de Sorbonne, né dans le Diocèſe de Liſieux, mort à Paris en 1749, âgé de 61 ans.

On fait cas de cette Traduction de *Denis d'Halicarnaſſe* & d'un Eſſai critique ſur les Ouvrages de M. *Rollin*, où il prétend prouver que cet Ecrivain célebre n'entendoit pas aſſez bien les Auteurs Grecs, d'après leſquels il a compoſé une partie de ſon Hiſtoire ancienne. Cela pouvoit être; mais cette critique ne doit pas nuire au mérite de ſes ouvrages, qui ſont d'une utilité reconnue. M. *Rollin* étoit trop modeſte pour prétendre aux honneurs de l'érudition, auxquels il avoit cependant des droits. Il mérite en cela plus d'indulgence qu'un grand nombre de nos Auteurs, qui montrent plus de prétentions ſur cet Article, ſans avoir fait des études auſſi conſtantes & auſſi digérées que les ſiennes.

BELLOT, [*N.*] aujourd'hui femme de M. le Préſident *de Meinieres.*

Les Romans de cette Dame ſont une foible partie de ſon éloge : *les Réflexions d'une Provinciale* ſur le Diſcours de *J. J. Rouſſeau* couronné à Dijon, ſont plus d'honneur à ſa plume. Si l'on ajoute qu'elle a fait encore une excellente Traduction des Hiſtoires de la Maiſon de *Tudor* & de la Maiſon de *Plantagenet*, on conviendra ſans peine qu'elle a honoré ſon ſexe par de bonnes études, & rendu ſervice au Public, en lui procurant deux bons Ouvrages Anglois.

BELLOY [*Pierre-Laurent* BUIRET, dit DE] de l'Académie Françoiſe, né en Auvergne, mort à Paris en 1775, âgé de 45 ans, Poëte Tragique, qui prouve qu'on peut avoir de grands ſuccès, ſans avoir de grands talens.

L'accueil favorable qu'on a fait à quelques-unes de ſes Pieces, ſur-tout au *Siege de Calais*, a été plutôt le tribut de la reconnoiſſance, que le fruit de l'admiration. Il ſeroit plus difficile de lui aſſigner un rang parmi ceux qui ont travaillé pour le Théatre, que parmi les Citoyens jaloux de la gloire de leur Patrie. C'eſt donc du côté du patriotiſme & d'un certain enthouſiaſme militaire qu'on doit apprécier le mérite de M. de *Belloy*, ſi l'on veut en juger favorablement. En

qualité de Poëte, ſa gloire ne ſeroit point à l'épreuve de la critique ; une verſification dure & négligée, peu de ſentiment, point de pathétique, aucun de ces grands mouvemens qui excitent les paſſions, & annoncent le génie, des reſſorts plus dignes de *Thalie* que de *Melpomene*, ſeroient des défauts qui le rendroient inférieur à pluſieurs de nos Poëtes Tragiques, qui n'ont pas cependant réuſſi comme lui.

Malgré cela, il aura au deſſus d'eux la gloire d'avoir rappellé parmi nous la Tragédie à ſa véritable deſtination, en y retraçant, comme chez les Grecs, des événemens nationaux, & en offrant à ſes compatriotes des Héros propres à les attendrir, & à exciter leur émulation. Un zèle auſſi noble, ſoutenu d'ailleurs par une grande connoiſſance de la méchanique du Théatre, ſuffit pour lui faire pardonner les défauts de l'exécution ; & M. de *Belloy* a pu dire avec l'Auteur de l'*Anti-Lucrece*.

Eloquio vetti, re vincimus ipſâ.

Il n'eſt pas inutile de remarquer que cet Auteur, dont le caractere fut toujours éloigné de la baſſeſſe & des maneges qui mènent à la fortune, auroit été, dans ſa derniere maladie, privé des ſecours qu'exigeoit ſa ſituation, ſi la bienfaiſance éclairée de notre jeune Monarque ne ſe

fût empreſſé de prévenir ſes beſoins. Un Prince qui honore ainſi les Lettres, eſt digne de tous leurs hommages.

Il vient de paroître une édition complette de ſes Œuvres en 6 vol. *in*-8°. où ſe trouvent pluſieurs morceaux qui n'avoient pas encore vu le jour.

BELSUNCE DE CASTELMORON, [*Henri-François-Xavier* DE] Evêque de Marſeille, né dans le Périgord en 1671, mort en 1755.

Ses Ouvrages hiſtoriques ſont remplis de recherches & d'érudition, & ſes Ouvrages aſcétiques reſpirent une piété douce qui fait aimer la Religion, & porte le cœur à en pratiquer les devoirs. Son ſtyle eſt ſimple, naturel & dégagé d'ornemens.

Sa réputation dans les Lettres fait la moindre partie de ſa gloire. On n'oubliera point que, dans le temps de la peſte de Marſeille, il n'abandonna jamais ſon troupeau. On le vit alors courir de maiſon en maiſon, pour exercer, à l'égard d'un peuple malheureux, tous les devoirs de ſon miniſtere & de la charité. La Philoſophie a bien pu garder le ſilence ſur un courage ſi propre à honorer la Religion; elle ne pourra jamais en donner des exemples. L'égoïſme qu'elle prêche eſt l'anéantiſſement de toutes les vertus, & principalement de celles qui demandent du courage & des ſacrifices.

BENOIT, [*Françoiſe-Albine* DE LA MARTINIERE] née à Lyon en 17..

Une mauvaiſe Comédie, telle que *le Thiomphe de la Probité*, & des Romans médiocres, comme *Elizabeth*, *Céliane*, &c. ſont des titres capables de faire figurer une femme avec avantage dans la Société, & non des droits aux honneurs de la Littérature.

BENSERADE, [*Iſaac* DE] de l'Académie Françoiſe, né à Lions, petite ville de la haute Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691.

Pour avoir eu, pendant ſa vie, une réputation au deſſus de ſon mérite, ce Poëte eſt aujourd'hui beaucoup moins eſtimé qu'il ne vaut. La poſtérité devient toujours ſévere à l'égard des Auteurs, dont les contemporains ont été trop légérement enthouſiaſtes. On ne peut refuſer à *Benſerade* une facilité ſinguliere pour compoſer des Vers ſur toutes ſortes de ſujets. C'eſt lui qui a fait la plus grande partie des Chanſons ſur leſquelles le célebre *Lambert* a mis les airs les plus beaux & les plus touchans. On lit encore avec plaiſir les vers qu'il fit pour les Ballets qu'on repréſentoit à la Cour de *Louis XIV*, avant qu'on connût l'Opéra, & dont la muſique & la danſe formoient toute l'économie. Les paroles qu'il avoit l'art d'adapter à ces ſortes de diver-

tiſſemens, convenoient parfaitement au caractere des Dieux & des Déeſſes qui y figuroient, en même temps qu'ils offroient une peinture délicate des mœurs, des inclinations, des qualités des Danſeurs qui repréſentoient ces Divinités.

Benſerade mit en Rondeaux les Métamorphoſes d'*Ovide*. Ce trávail ne lui fait honneur, que parce qu'il fut entrepris par ordre du Roi & pour l'uſage de M. le Dauphin. Les ordres des Princes peuvent inſpirer du zele, mais ne donnent pas les talens. Cet Ouvrage en eſt la preuve. Rien ne fut négligé pour le décorer de tout le luxe typographique. Il fut imprimé au Louvre ſur le plus beau papier, & orné de figures magnifiques. Tant de ſoins ne purent le garantir de l'épigramme. *Chapelle* répondit à l'Auteur, qui lui en avoit envoyé un exemplaire, par un Rondeau qu'il finit ainſi :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractere,
Hormis les vers, qu'il falloit laiſſer faire
A la Fontaine.

Ces Rondeaux eurent néanmoins pour Partiſans les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour, ce qui ne tournoit pas à la gloire de leur goût. Le Duc d'*Enghien*, fils du grand *Condé*, n'eut

pas le pouvoir de convertir *Boileau*, qui les mépriſoit. *Mais les vers en ſont clairs*, diſoit ce Prince à l'Auteur de l'Art poétique, *ils ſont parfaitement rimés, & diſent bien ce qu'ils veulent dire.* « Monſeigneur, lui répondit *Boileau*, il y » a quelque temps que je vis une Eſtampe qui » repréſentoit un ſoldat qui ſe laiſſoit manger » par les poules, au bas de laquelle étoit ce diſtique :

Le Soldat qui craint le danger,
Aux poules ſe laiſſe manger.

» cela eſt clair, cela eſt bien rimé, cela dit ce » que cela veut dire, cela ne laiſſe pas d'être le » plus plat du monde, ajouta le Prévôt du » Parnaſſe ».

BERARDIER DE BATAULD [*François-Joſeph*] Licentié en Théologie, Prieur-Commandataire de Notre-Dame de Serqueux, & ancien Profeſſeur d'Eloquence dans l'Univerſité de Paris, né à Paris en 1720.

Son *Précis de l'Hiſtoire univerſelle*, pluſieurs fois réimprimé, eſt très-propre à ſervir d'introduction à l'étude de l'Hiſtoire, & à guider les pas de ceux qui veulent parcourir avec fruit cette vaſte carriere, où la vérité ſe trouve ſi ſouvent confondue avec le menſonge & l'erreur. On y ſaiſit ſans effort, & pour ainſi dire d'un coup

d'œil, les différens tableaux des révolutions qui ont élevé ou détruit les Empires. L'ouvrage eſt diviſé en différentes époques, & l'Auteur a placé à la ſuite de chaque époque des réflexions où il développe, d'une maniere auſſi ſage que ſuccincte, la principale cauſe de la deſtruction de chacun des Etats qui ont paru tour à tour ſur la ſcène du monde, ſans jamais confondre dans les événemens l'ouvrage de la politique avec celui du haſard. Ce tableau abrégé de l'Hiſtoire générale commence au premier Empire d'Aſſyrie, & finit vers le milieu du Regne de *Louis XV*, en cela plus complet que le ſublime *Diſcours* de *Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle*, mais peu propre, malgré tout ſon mérite, à nous dédommager de ce qui manque à ce dernier Ouvrage. Auſſi M. l'Abbé *Berardier* n'a-t-il pas prétendu réparer une perte peut-être irréparable : content de ſuivre avec reſpect les traces de l'Evêque de Meaux, il s'eſt propoſé ſeulement de faciliter l'étude de l'Hiſtoire, en plaçant, pour ainſi dire, ſous un ſeul point de vue, le grand ſpectacle de tous les principaux événemens qui ſe ſont paſſés ſur le théatre de l'Univers ; ce qu'il a exécuté avec autant de préciſion, que de méthode & de clarté.

Nous devons à cet Auteur un *Eſſai ſur le récit* ou *ſur la maniere de raconter*, qu'on peut regarder comme un traité complet de la Nar-

ration, & où l'on trouve d'excellens préceptes ſur l'Apologue, le Conte, le Poëme épique, la Poéſie dramatique & le Roman. Cet Ouvrage annonce un ſavant Littérateur, & mériteroit un des premiers rangs parmi les Productions didactiques, ſi le ſtyle en étoit moins diffus & plus châtié.

BERGERAC, [CYRANO DE] né dans le Périgord en 1620, mort à Paris en 1655.

Un fou du moins peut rire, & ſait nous égayer;
Mais un froid Ecrivain ne ſait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux *Bergerac* & ſa burleſque audace,
Que ces vers où *Motin* ſe morfond & nous glace.

Cet homme étoit en effet ſingulier. *Intrépide* en Philoſophie, comme il avoit été à la guerre, on reconnoît, dans tout ce qu'il a écrit, une vivacité d'imagination qui approcheroit du génie, ſi elle eût été réglée par le jugement. *L'hiſtoire Comique des Etats & Empires de la Lune & du Soleil*, prouve combien il étoit capable de devenir grand Phyſicien, habile Critique & profond Moraliſte, ſi la mort ne l'eût enlevé preſque auſſitôt qu'il ſe fut entiérement conſacré aux Lettres.

Nous remarquerons, avec M. *Paliſſot*, que M. de *Fontenelle*, le Docteur *Swift* & M. de *Voltaire*, ont tiré parti des étranges bizarreries de *Bergerac*. La *Pluralité des Mondes*, *Guliver*, *Micromégas*, en ſont une preuve certaine; mais

nous ne ſavons pas en quoi *Moliere* lui a de pareilles obligations, à moins qu'on ne prétende parler d'une ſcène des *Femmes ſavantes*, qui paroît être une imitation d'une ſcène du *Pédant joué*. Cette derniere Comédie n'eſt qu'une farce ridicule, où l'Auteur des *Fourberies de Scapin* n'auroit pas voulu puiſer, quand même il n'auroit été capable que de faire cette Piece.

1. BERGIER, [*Nicolas*] Hiſtoriographe de France, né à Rheims en 1557, mort en 1623, connu par une *Hiſtoire des grands chemins de l'Empire Romain*, Ouvrage plein de recherches utiles & de traits curieux.

2. BERGIER, [*Nicolas-Silveſtre*] Docteur en Théologie & Chanoine de Notre-Dame, de l'Académie de Beſançon, né à Darnay en Lorraine, en 1718.

Le talent de raiſonner, & le meilleur uſage qu'on en puiſſe faire, l'ont rendu juſtement célebre parmi les Défenſeurs de la Religion. Sa maniere de réfuter les ouvrages impies, réunit au mérite d'une Logique très preſſante, celui de l'ordre & de la netteté des idées. Tout eſprit qui n'a pas renoncé aux lumieres du bon ſens, peut, à l'aide du flambeau lumineux qu'il préſente, reconnoître l'erreur, démêler ſes ruſes &

ſe

se convaincre des dangereuses conséquences qu'elle entraîne.

C'est ainsi que M. *Bergier*, avec un style simple & naturel, est parvenu à réduire en poudre cet amas d'objections, qui ne prouvent que la mauvaise foi de ceux qui les enfantent, de détruire ces systêmes captieux qui n'ont rien d'évident, que la foiblesse des fondemens ruineux qui les appuient de donner aux dogmes de la Religion cette force & cette consistance qui les met à l'épreuve de la critique, & décide les hommages de la Raison, lorsqu'elle n'est pas tout-à-fait corrompue. Qu'on lise *la Certitude des Preuves du Christianisme*, *le Déisme réfuté par lui-même*, la Réponse au *Systême de la Nature*, & l'on verra combien cette même raison est un guide sûr pour l'homme éclairé qui en connoît les bornes, & un prestige dangereux pour l'esprit indépendant qui exagere ses droits, afin d'en abuser.

M. l'Abbé *Bergier* est à la veille de publier un Ouvrage dans le même genre, mais beaucoup plus intéressant encore que la *certitude des preuves du Christianisme* : c'est un Traité historique & dogmatique de la Religion, où l'on trouvera tout ce qui est capable de raffermir la Foi des Fideles, & tout ce qui peut contribuer à faire triompher le Christianisme des attaques multipliées du mensonge & de l'incrédulité.

Cet Auteur a compoſé auſſi quelques Ouvrages de pure Littérature, qu'on peut regarder comme les préludes de ſa plume, qui devoit dans la ſuite s'exercer ſur les plus grands objets. Il joint encore à ſes lumieres les ſentimens d'un Ecrivain modéré, honnête, très-éloigné de toute prétention dogmatique, caractere propre à faire ſentir évidemment la différence qui ſubſiſte entre l'homme ſage & éclairé qui redreſſe, & le Philoſophe faſtueux qui égare.

1. BERNARD, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant, né à Nions en Dauphiné en 1658, mort à Leyde en 1718.

On connoît peu ſes Ouvrages de Religion & de Littérature, parce qu'ils méritent peu d'être connus. Il reſſemble à cet égard à pluſieurs de ſes confreres qui, en combattant pour la prétendue vérité, ont très-ſouvent abuſé du raiſonnement, & corrompu la langue. Il eſt bon de ſavoir qu'il eſt continuateur de la *Bibliotheque univerſelle de* M. *le Clerc*, ſon ami; qu'il a travaillé à la *République des Lettres* de *Bayle*, & qu'il a augmenté, pour ſa part, le *Dictionnaire de Moreri* de plus d'un volume.

2. BERNARD, [*Catherine*] de l'Académie des Ricovrati, née à Rouen, morte à Paris en 1712.

Sa Tragédie de *Brutus* eut le plus grand ſuccès, & mérite d'être diſtinguée de cette foule de Pieces qu'on ne joue plus. Nous n'en dirons pas autant de celle de *Laodamie*, qui ne vaut pas la peine d'être lue.

On trouve dans nos Recueils de Poéſies pluſieurs petites Pieces de Mlle. *Bernard*, qui font honneur à ſon eſprit. Le placet qu'elle préſenta à *Louis XIV*, pour ſe faire payer de ſa penſion de 200 écus, eſt connu de tout le monde. Sa liaiſon avec M. de *Fontenelle* a bien pu contribuer autant au ſuccès de ſa réputation, qu'au développement de ſon eſprit.

3. BERNARD, [*Pierre-Joſeph*] Garde des Livres du Cabinet du Roi à Choiſy, né en Dauphiné, mort à Paris en 1775, nommé par excellence *Gentil Bernard*, pour les agrémens de ſes petites Poéſies. Il eſt celui de tous nos Poëtes qui paroît avoir le mieux réuſſi dans ce qu'on appelle le grand monde. L'eſprit aſſaiſonné par la délicateſſe du ſentiment, eſt toujours sûr de plaire. On ne doit donc pas s'étonner de la réputation qu'il s'eſt acquiſe à la Cour & à la Ville. L'Opéra de *Caſtor & Pollux* a encore contribué à augmenter ſa célébrité. Ce Poëme eſt un vrai modele d'une Poéſie ingénieuſe & tendre, & très-propre à s'allier avec la Muſique, & à lui

fournir les moyens de déployer toutes ſes richeſſes. Le plan en eſt finement conçu, l'intérêt vif, les ſcènes ſont bien diſtribuées, les airs bien amenés, les ſentimens auſſi variés que naturels. Le Poëte a ſu y mettre en jeu, & toujours à propos, les différens reſſorts du Théatre pour lequel il travailloit; bien différent en cela de pluſieurs Poëtes lyriques, qui n'ont pas craint de faire hurler la muſique dans des vers durs & rocailleux, & de ſurcharger la ſcène d'un ſpectacle paraſite, qui prouve le peu de reſſources de leur génie.

M. *Bernard* eſt encore connu par un Poëme de *l'Art d'aimer*, dans le goût de celui *d'Ovide*. Ce Poëme a joui d'une grande réputation, pendant tout le temps que l'Auteur s'eſt borné à le lire dans les Sociétés; mais depuis qu'il a été expoſé au grand jour, le Public l'a mis au rang de ces Ouvrages, dont les beautés de détail ne ſont pas capables de racheter les défauts.

BERNIER, [*François*] né à Angers, mort à Paris en 1668.

Ses fréquentes courſes & ſon long ſéjour aux Indes, où il fut pendant pluſieurs années Médecin d'un Sultan, lui firent donner le ſurnom de *Mogol*. Il a écrit l'Hiſtoire de ſes Voyages, où l'on trouve des détails curieux. Il ne faut pas

croire tout ce qu'il y raconte ; il aime trop à parler de lui-même, pour qu'il puiſſe dire conſtamment la vérité.

B** , [*François-Joachim* DE] Cardinal, de l'Académie Françoiſe, né en 1715.

Les richeſſes de l'imagination, les graces de l'eſprit, la délicateſſe du ſentiment, la vivacité de l'expreſſion, qui brillent dans les Productions de ſa jeuneſſe, ſont la plus foible partie de ſa gloire.

On verra toujours avec plaiſir dans le Poëme des *quatre Parties du Jour*, quatre Tableaux des plus agréables, où le Peintre a ſu réunir ſans effort tout ce qui peut plaire aux Connoiſſeurs. Les couleurs en ſont auſſi brillantes que naturelles ; c'eſt le coloris de *Coypel*, joint à la touche de *Mignard*. Celui des *quatre Saiſons* offre quatre tableaux du grand genre, où le même génie ſe fait ſentir, quoique ſur un ton plus noble, plus vigoureux, plus varié, plus riche, ainſi que l'exigeoit le ſujet. Mais quand on ſaura que les talens agréables n'ont été, dans cet illuſtre Auteur, que le germe & le prélude des plus hautes qualités ; quand les ſiecles futurs ſeront dans le cas d'admirer, comme notre ſiecle, un génie formé pour les plus grandes affaires, une ame nourrie des plus beaux ſentimens, un cœur, le ſiege des plus rares vertus ; quand la poſtérité

de toute l'Europe enfin reconnoîtra dans lui le vrai grand homme, conſacré par le ſuffrage de toutes les Nations ; alors les couronnes dues à ſes talens littéraires ne ſeront que de foibles guirlandes de fleurs que les Muſes auront dépoſées aux pieds de ſa Statue ; & celles qui ſont dues à ſes ſuccès dans les négociations les plus importantes, à l'adminiſtration la plus éclairée & la plus ſage dans les fonctions de l'Epiſcopat, aux monumens multipliés de ſon zele & de ſa généroſité, iront d'elles-mêmes ſe repoſer ſur ſa tête.

BEROALD ou BEROALDE DE VERVILLE, [*François*] Chanoine de *St. Gratien* de Tours, mort vers l'an 1710, Auteur de l'Ouvrage le plus extravagant & le plus obſcène qui ait paru depuis celui de *Rabelais* ; il eſt intitulé *Moyen de parvenir*. La ſingularité de ce titre n'a nul rapport avec ce qu'on trouve dans le Livre ; on ne peut tout au plus parvenir, en le liſant, qu'à ſe gâter l'eſprit par des images dégoûtantes, & à ſe familiariſer avec le langage du vice le plus effronté. Auſſi n'y a-t-il eu que les *Vergier*, les *Grécourt*, & quelques autres Conteurs de ce genre, qui aient oſé puiſer dans une pareille ſource. En vain y chercheroit-on un plan, un ſujet, de la liaiſon, de la vraiſemblance ; tout y eſt confondu ; ce n'eſt qu'une ivreſſe perpétuelle, qui

produit de temps en temps quelques saillies dont les honnêtes gens ne doivent pas faire assez de cas, pour s'en amuser aux dépens du goût & des mœurs.

BERQUIN, [*N.*] né à Bordeaux en 17..

Ses *Idilles* & ses *Romances* le distinguent honorablement de cette foule de Faiseurs de vers qui infectent notre Parnasse, & dont les Ouvrages ne voient le jour que pour recevoir les anathêmes des Gens de goût. La Poésie en est douce, simple, facile, souvent gracieuse, & toujours naturelle; l'expression fidele du sentiment y tient lieu de ces images brillantes, de ces hardiesses de style, de ces tours vifs & énergiques qui caractérisent le langage poétique, & que la simplicité du genre n'admet pas.

BERRUYER, [*Isaac-Joseph*] né à Rouen en 1681, mort à Paris en 1758, seroit sans contredit le meilleur de nos Historiens, si les Histoires qu'il a écrites portoient un autre titre que celui de *Peuple de Dieu.*

Nous ne l'envisagerons point comme Théologien: nous souscrivons au jugement qu'on en a porté à cet égard; mais en qualité d'homme de Lettres, il nous est permis de le regarder comme le génie le plus heureux, & comme un des meil-

leurs Ecrivains que nous ayons eu. L'élégance du ſtyle, la nobleſſe, l'agrément & la variété des images, la fineſſe & la ſolidité des réflexions toujours amenées par les faits, une marche naturelle & rapide dans la narration, une liaiſon & une netteté dans les événemens, un coloris proportionné au ſujet, feront toujours de l'*Hiſtoire de l'ancien Peuple de Dieu* un Ouvrage intéreſſant, inſtructif, propre à plaire, autant qu'à féconder l'imagination.

On a reproché au P. *Berruyer* d'avoir affoibli la dignité des Ecritures par trop de délicateſſe dans l'expreſſion; de s'être trop attaché à des idées particulieres ſur la Chronologie, en rejettant ou en éludant les ſyſtêmes adoptés avant lui; de s'être trop complu dans des deſcriptions que la gravité de la matiere exigeoit qu'on abrégeât; d'avoir répandu quelquefois un air profane, où il eût fallu plus de décence & de ſimplicité. Nous convenons de la juſtice de ce reproche, & c'eſt ce qui juſtifie ce que nous avons dit, que ſes Ouvrages euſſent été des chef-d'œuvres, s'ils n'avoient pas un titre, qui l'obligeoit à plus de circonſpection & de retenue.

Malgré cela, quels traits de grandeur & d'élévation n'y trouve-t-on pas! Soit qu'il énonce les oracles du Très-Haut, ſoit qu'il faſſe gronder le tonnerre ſur la tête des Rois coupables, ſoit

qu'il entr'ouvre les abymes ſous les pieds des ſujets rebelles; ſoit que, ſous un jour plus touchant, il dévoile les richeſſes de la miſéricorde divine, il développe les routes de la Providence, il étale la magnificence de ſes bienfaits: tous ces différens tableaux font éprouver au Lecteur des mouvemens qui élevent l'ame, un feu qui la pénetre, une ſenſibilité qui l'attendrit; par tout il voit une éloquence qui l'entraîne, des graces qui l'enchantent, une harmonie qui le ſéduit. Dans l'Hiſtoire des *Machabées*, tout ce que la guerre a de plus terrible, la politique de plus profond, le courage de plus ſublime; tout ce que les deſſeins de Dieu ſur ſon peuple peuvent offrir de ſageſſe, de majeſté, de puiſſance, de bonté, eſt développé avec des traits qui caractériſent le Génie Créateur, dans un genre où le Créateur lui-même ſe manifeſte ſi énergiquement.

L'*Hiſtoire du nouveau Peuple de Dieu* a fourni matiere à de juſtes condamnations. On eſt fâché de voir le même Ecrivain qui ſait ſi bien nous peindre l'avénement du Meſſie, la ſublimité de ſa doctrine, la ſainteté de ſa morale, l'éclat de ſes miracles, les circonſtances de ſa paſſion, les ignominies de ſa mort, donner dans des écarts, dont une ſagacité auſſi profonde & auſſi déliée que la ſienne auroit dû le garantir.

Trop d'enthouſiaſme pour les idées extraordi-

naires du P. *Hardouin*, ſon confrere & ſon maître ; trop de fécondité à trouver des raiſons pour ſe ſéduire lui-même ; trop de fermeté ; diſons même trop d'opiniâtreté dans les ſentimens qu'il avoit adoptés avec peu de précaution, ont répandu quelques nuages non ſur ſa foi (car ſa ſoumiſſion en écarte toute idée déſavantageuſe) mais ſur ſon diſcernement & ſur ſa prudence. Qu'on pardonne à l'Homme l'incertitude de ſes vues, la témérité de ſes opinions, l'Ecrivain paroîtra toujours ſupérieur ; & la France, en condamnant ſes erreurs, eſt en droit de s'énorgueillir de ſes talens.

BERTAUD, [*Jean*] Evêque de Sées, né à Caen, mort en 1611.

Ami de *Ronſard*, il ſe laiſſa d'abord éblouir par le faux brillant de ſa Poéſie ; mais il reconnut bientôt ſon erreur, pour s'attacher à la maniere de *Deſportes*, qui étoit auſſi ſon ami, & qui pouvoit lui ſervir de modele pour la douceur & le naturel de ſes vers ; il le ſurpaſſa même par la pureté de ſon ſtyle & la ſageſſe de ſa Muſe.

Les Poéſies de *Bertaud* roulent preſque toutes ſur des ſujets de piété, où la Morale préſentée avec des graces intéreſſantes, eſt propre à ſe faire goûter des Lecteurs de toutes les claſſes. On peut les lire encore aujourd'hui, parce qu'on y trouve

une fraîcheur de coloris que le temps n'a point flétrie. Ses Stances ont une tournure, une cadence qui plaît à l'oreille, en même temps que les penſées qu'elles contiennent, pénetrent le cœur & flattent l'eſprit. On peut en juger par cette Chanſon, que l'auſtérité de MM. de Port-Royal n'a pas empêché d'admirer & même de placer dans leur *Commentaire ſur Job*.

Félicité paſſée,
Qui ne peux revenir?
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir.

Hélas! il ne me reſte
De mes contentemens:
Qu'un ſouvenir funeſte,
Qui me les convertit à toute heure en tourmens.

Le ſort plein d'injuſtice,
M'ayant enfin rendu
Ce reſte, un pur ſupplice;
Je ſerois plus heureux, ſi je l'avois perdu.

Il y a plus de cent cinquante ans que ces vers ſont faits: mais tel a toujours été l'empire du ſentiment, il fait vivre les Ouvrages, comme il nourrit, anime & embellit la Société.

BERTHIER, [*Gaillaume-François*] Jéſuite, né à Iſſoudun en Berri en 1704.

Les plaiſanteries philoſophiques n'ont pas fait

oublier qu'il eſt un des plus eſtimables Ecrivains de notre Littérature.

La *Continuation de l'Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane* eſt un Ouvrage d'une ſagacité, d'une critique, d'une modération, d'une netteté de ſtyle & d'une élégance peu commune. Tout y eſt déduit & diſcuté avec une noble aiſance, qui, en faiſant diſparoître la gêne du travail, annonce les connoiſſances les mieux étendues & la plume la mieux exercée.

Le Journal des Beaux-Arts, connu ſous le nom de Trévoux, n'a jamais été plus intéreſſant & plus utile, que quand le P. *Berthier* y a travaillé. Il a ſu répandre dans les différens Extraits qu'il a compoſés, une ſageſſe de critique, une pureté de goût, une ſûreté d'érudition, qu'il ſeroit à ſouhaiter de voir ſubſiſter dans tous les Journaux. Sa pénétration à démêler les piéges de l'incrédulité, ſon courage à les mettre au grand jour, ſon habileté à en parer les coups, lui ont attiré les ſarcaſmes de ces eſprits forts contre tout, excepté ce qui bleſſe leur amour-propre; mais il a fait voir par ſes lumieres, autant que par ſa modération, combien il eſt facile d'être ſupérieur à leurs manéges, à leurs attaques & à leurs inſultes.

BERVILLE, [GUYARD DE] né à Paris en 1697, mort en 1770.

A l'âge de près de ſoixante ans, il commença à ſe douter qu'il pouvoit devenir Auteur; exemple rare dans un ſiecle, où l'on n'attend pas ſi long-temps à ſe croire en droit d'aſſommer le Public par ſes écrits. Le fruit de cette inſpiration tardive a été de deux Hiſtoires particulieres; l'une du Chevalier *Bayard*, l'autre du Connétable *du Gueſclin*. On a lieu de penſer que s'il eût commencé plutôt, il auroit pu donner à ſon ſtyle plus de correction, plus de nobleſſe, plus de chaleur, & ſe guérir ſur-tout d'une diffuſion aſſommante, défaut ordinaire aux vieux Ecrivains, & ſur-tout à ceux qui n'ont pas travaillé de bonne heure à s'en garantir. Ces deux Ouvrages, qui, malgré leurs défauts, n'ont pas laiſſé d'avoir du débit, viennent d'être réimprimés avec des corrections & des ſuppreſſions qui en rendent la lecture plus ſupportable.

Au reſte, le nom de cet Auteur peut augmenter la liſte des Ecrivains infortunés. Il eſt mort à Bicêtre, où la miſere l'avoit forcé de ſe retirer, & où la Muſe de l'Hiſtoire ne devroit pas conduire ſes Eleves, ſi le ſiecle avoit autant d'humanité réelle, qu'il ſe flatte d'avoir de Politeſſe & de philoſophie.

BEZE, [*Théodore* DE] célebre Apoſtat, né à

Vezelai en Bourgogne en 1519, mort à Geneve en 1605.

Il s'attacha dans ſa jeuneſſe à la Poéſie, & fit beaucoup de vers latins, qui, quoi qu'en diſent les *Caſaubon*, les *Scaliger*, & autres Critiques de cette force, ne ſont gueres recommandables que par le libertinage qu'ils reſpirent. Ils ſont imprimés ſous le titre de *Juvenilia*, & n'en méritent pas d'autre. Ses Ouvrages en proſe pouvoient avoir quelque valeur, dans un temps où le raiſonnement & le goût étoient ſi loin de leur perfection; mais en qualité de Poëte, *Beze* eſt-il digne de figurer dans la belle édition des Auteurs claſſiques, imprimés chez *Barbou*? Les œuvres d'un Verſificateur de cette trempe ne peuvent que déshonorer cette Collection. Quelle différence entre les vers de *Beze* & la noble Poéſie de *Coſſart*, d'*Huet*, de *Santeuil*, de *Vaniere*, &c. !

BIGNICOURT, [*Simon* DE] ancien Conſeiller au Préſidial de Rheims, ſa patrie, né en 1709, mort à Paris en 1775.

La plus longue de ſes Poéſies, ſoit Latines, ſoit Françoiſes, n'a pas plus de vingt vers. C'eſt un mérite d'être court, & quand cet Auteur n'auroit que celui-là, on devroit lui en ſavoir gré. Il ne faut cependant pas réduire ſon éloge à celui

de la briéveté ; pluſieurs de ſes Poéſies Latines ont été comparées, par des Journaliſtes, à celles de *Catulle* ; nous ajouterons que la plupart de ſes Epigrammes Françoiſes ſont tout-à-fait dans le genre de celles du Chevalier de *Cailli*. Mais ce n'eſt pas ſur ces bagatelles que M. de *Bignicourt* fonde ſa réputation.

Il s'eſt exercé dans un genre plus propre à lui faire un nom, & qui n'eſt pas moins agréable aux yeux de ceux qui connoiſſent le prix & le charme de la variété : ſes *Penſées & Réflexions philoſophiques* le placent à côté de nos Penſeurs les plus fins & les plus délicats. Il en a donné, quelque temps avant ſa mort, une nouvelle édition ; augmentée de près des trois quarts, & intitulée, on ne ſait trop pourquoi, *l'Homme du Monde & l'Homme de Lettres*. Quelques-unes des réflexions qu'il a ajoutées, manquent de juſteſſe, & pluſieurs ne ſont pas aſſez développées. Cette maniere d'écrire par phraſes, en prétendant donner une penſée, ne plaît qu'autant que ceux qui l'adoptent ſavent fixer quelque temps l'attention du Lecteur ſur un même objet, c'eſt-à-dire, qu'il faut que, de penſée en penſée, ils développent un ſujet, afin que les traits de lumiere ſuppléent au défaut de liaiſon dans le ſtyle. Les Maximes ou Réflexions de M. de *la Rochefoucault* ne ſeroient plus lues aujourd'hui,

s'il se fût contenté de dire une vérité en peu de mots, sans en amener, par des tours différens, de nouvelles qui rendent la premiere plus sensible.

BIGNON, [*Jérôme*] Avocat Général du Parlement de Paris, sa patrie, Bibliothécaire du Roi, né en 1590, mort en 1656, protégea les Lettres avec plus de succès qu'il ne les cultiva. Aussi son nom est-il devenu autant recommandable dans la Littérature, par le zele qu'il témoigna toujours pour ses progrès, que dans la Magistrature, par les qualités qui le placent parmi les meilleurs Magistrats.

Jean-Paul Bignon, Abbé de St. Quentin, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences & de celle des Inscriptions, mort en 1744, âgé de 81 ans, de la même famille que le précédent, fut, comme lui, Bibliothécaire du Roi, & a justement mérité la même réputation.

BIGOT, [*Guillaume*] Docteur en Médecine, né à Laval en 1502, mort vers l'an 1560.

Bayle a jugé à propos de consacrer à cet Auteur obscur un article assez long dans son Dictionnaire critique. On auroit pu se passer d'apprendre qu'il naquit avec deux dents, & qu'on ne trouva pas de nourrice pour l'allaiter. Les Vers latins, & les autres Ouvrages de *Bigot*

ne valoient pas la peine qu'on s'attachât ſi fort aux Anecdotes de ſa vie.

BITAUBÉ, [*Paul-Jérémie*] de l'Académie de Berlin, né en Gaſcogne en 17..

Cet Auteur que nous avions, par erreur, annoncé pour mort, dans la précédente édition de cet Ouvrage, eſt depuis long-temps établi en Allemagne, où il cultive avec ſuccès la Littérature Françoiſe. Ses premiers pas dans la carriere n'ont pas été heureux : il y a débuté par des Poéſies froides & proſaïques, & par un Poëme en proſe, intitulé *Joſeph*, dont l'effet le plus ſûr eſt de procurer le ſommeil ou l'ennui. Ce n'eſt pas qu'on ne rencontre dans ce dernier Ouvrage quelques morceaux pleins d'élégance, de naturel & de pathétique; mais ils ſont en trop petit nombre pour faire pardonner les longueurs, les inutilités & les défauts de correction & de goût qu'on y remarque.

Sa Traduction de l'Iliade parut d'abord, en 1760, ſous le titre *d'Eſſai*, & fut ſuivie, deux ans après, de ce que l'Auteur appelle une *Traduction libre*, & qu'on peut regarder plutôt comme un bizarre traveſtiſſement; *Homere* y eſt défiguré d'un bout à l'autre, plus qu'il ne l'a jamais été par *la Mothe*. L'Auteur l'accompagna d'un Diſcours préliminaire, où il traitoit ſans

façon ſon Original de Radoteur, Madame *Dacier* de femme ſans eſprit & ſans goût. L'autorité de M. de *Fontenelle*, celle de *Perrault*, de *la Mothe*, de l'Abbé *Terraſſon*, venoient à l'appui de cette judicieuſe déclamation, où il diſoit, entr'autres choſes, *que les défauts d'Homere l'avoient tellement choqué, & dégoûté de le traduire, que la plume lui en étoit ſouvent tombée des mains.* Il eſt aiſé de juger du ſuccès que dut avoir un Ouvrage ſi propre à ſoulever contre lui les Erudits & tous les bons Littérateurs. Le ſoin que M. *Bitaubé* prit, il y a quelques années, de refondre cette *Traduction libre*, & d'en donner une entiere & plus fidelle, n'a pas fait revenir les eſprits ſur cette Production reſtée médiocre; mais ſon Poëme en proſe ſur la fondation des Provinces Unies, intitulé *Guillaume de Naſſau*, lui a mérité le ſuffrage & l'eſtime des Connoiſſeurs. Cet Ouvrage, le meilleur de tous ceux qu'il a donnés juſqu'à préſent, eſt une véritable Epopée. Le ſujet en eſt beau, le plan vaſte & bien rempli, l'action grande, inſtructive & morale. Rien de plus vrai ni de mieux ſoutenu que les caracteres. L'expoſition des événemens eſt ſimple, naturelle & attachante; preſque tous les Epiſodes ſont liés au ſujet, & ſortent de l'action principale. Ce Poëme, en un mot, ſe fait lire avec le plus vif intérêt; & après *Télémaque*, il n'a paru, en ce

genre, dans notre langue, rien de mieux conçu, ni de plus heureuſement exécuté.

1. BLANC, [*Jean-Bernard* LE] Abbé, Hiſtoriographe des Bâtimens du Roi, de l'Académie *della Cruſca*, de celle des Arcades de Rome, de l'Inſtitut de Boulogne, Honoraire de la Société académique des Arts de Dijon, ſa patrie, né en 1707.

Tous ces titres ne l'empêchent pas d'être un Auteur médiocre. Sa Tragédie d'*Aben-Saïd*, très-accueillie à ſa premiere apparition, ne ſe ſoutint pas à la repriſe de 1743, & cette Piece n'a plus reparu depuis. Ses *Lettres ſur les Anglois* ont trouvé des Contradicteurs. Elles eurent du ſuccès dans leur nouveauté, parce qu'elles offroient des inſtructions aſſez bien préſentées ſur la Nation Angloiſe; mais il a paru depuis une ſi grande quantité d'Ouvrages ſur le même ſujet, que ces *Lettres* ſont aujourd'hui fort négligées.

2. BLANC. [*N.* GILLET LE] Nous avions négligé de parler de celui-ci dans la premiere édition de notre Ouvrage, parce que ſa Tragédie de *Manco-Capac* eſt une de ces productions que la Critique doit oublier, à l'exemple du Public.

Cet Auteur a depuis cherché à ſe rendre célebre par une autre Tragédie, intitulée, *les*

Druïdes. Il y auroit peut-être réuſſi, ſi la multitude eût pu être de l'avis des protecteurs zélés qui ſe ſont donné tant de peine pour la ſoutenir. Cette Piece bizarre, qui n'a point été imprimée, n'a préſenté à l'eſprit du ſpectateur éclairé, qu'un tiſſu de hardieſſes & d'extravagances dignes de tous les anathêmes du goût & du bon ſens. La ridicule contexture des événemens, l'inconſéquence des caracteres, les contradictions perpétuelles dans l'intérêt & les ſentimens, l'ont fait reléguer dans la claſſe des monſtres tragiques qui, après avoir hurlé quelque temps ſur la Scene, vont ſe cacher pour toujours. On avoit cependant fondé de grandes eſpérances ſur les grands effets qu'on s'en promettoit. Un vieux Prêtre énergumene, déclamant contre ſa Religion, & renverſant, par frénéſie, des Autels qu'il avoit ſervis toute ſa vie; de longues tirades contre tous les Cultes; de fréquentes Oraiſons à la Divinité; des perſonnages tous Déïſtes, venant, chacun à leur tour, exhaler leur dépit contre le Sacerdoce & la Religion; des alluſions prétendues ingénieuſes, & qui n'ont décelé que de l'audace ou des puérilités; toutes ces heureuſes combinaiſons ont été crues propres à répandre dans les eſprits ce que le Monde philoſophique appelle des *lumieres.* Qu'eſt-il arrivé? Malgré les additions, les ſuppreſſions, les corrections, les changemens de

dénouement qu'on y a fait à chaque repréſentation ; malgré les efforts de génie, des Poëtes, des Orateurs, des Géometres, des Journaliſtes, des Philoſophes zélateurs qui ſe ſont épuiſés à ranimer cette Piece, la réflexion & l'analyſe ont réduit en fumée ce pénible appareil. On a compris qu'un Roi imbécille, ſottement diſpoſé à croire le premier qui lui parle ; qu'une Princeſſe indéfiniſſable, occupée ſans ceſſe à gémir & à héſiter ; qu'un Amant enthouſiaſte qui ne ſait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; que des Prêtres en délire qui ne ſe rencontrent que pour diſputer & s'injurier ; que des incidens accumulés ſans vraiſemblance & ſans néceſſité ; que des Scenes déclamatoires abſolument découſues, étoient le comble du ridicule. Et les ordres du Gouvernement, qui ont défendu l'impreſſion de cette Tragédie, n'ont fait que lui épargner une ſeconde chûte, déjà décidée par la réprobation des gens de goût.

On eût ſouhaité, pour la gloire de cet Auteur, qu'on lui eût également défendu de faire imprimer ſon *Drame* d'*Albert-le-Grand*, Piece plus médiocre encore que les *Druïdes*, & dont la langueur de l'action théatrale égale la froideur du ſtyle.

BLETERIE, [*Jean-Philippe-René* DE LA] Abbé, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal,

de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Rennes, mort à Paris en 1772, connu par une *Vie de Julien*, très-bien écrite, quoi qu'en diſent M. de *Voltaire* & ſon ſinge, M. de *Condorcet*, qui n'ont pu ſans doute lui pardonner de n'avoir pas fait grace aux bizarreries de cet Empereur apoſtat, en rendant d'ailleurs juſtice aux bonnes qualités qu'il avoit. Ces Auteurs auroient-ils donc voulu qu'en faveur de la Philoſophie, M. l'Abbé de *la Bleterie* eût érigé en héros accompli, un Prince qui pouſſa la pédanterie philoſophique au dernier degré du ridicule ? Les Philoſophes qui ſont ſi habiles à rechercher, & ſi impitoyables à condamner les moindres fautes des Empereurs Chrétiens, prétendent-ils qu'on ferme les yeux ſur des extravagances choquantes, parce qu'il leur plaît de déclarer qu'un tel Prince eſt de leur Secte, & par conſéquent abſous de tout ce que la raiſon & le bon ſens peuvent lui reprocher ? Ont-ils oublié ce qu'ils ont dit tant de fois, qu'un bon Hiſtorien ne doit être d'aucune Secte, d'aucun parti, qu'il faut qu'il ſoit exempt de tout préjugé, de toute paſſion, & qu'il n'ait d'autre but que la vérité ? C'eſt ce que M. de *la Bleterie* a exécuté, ſans l'annoncer avec tant de faſte. Il n'en ſera donc pas moins, malgré M. de *Voltaire* & ſes ſuppôts, un Hiſtorien judicieux, un Homme d'eſprit & de goût, un Ecrivain correct, agréable, & quelquefois élégant.

La Vie de *Jovien*, & ſa Traduction de *Tacite*, juſtifient encore ces éloges, avec quelques reſtrictions.

BLIN DE SAINMORE, [*Adrien-Michel-Hyacinthe*] né à Paris en 17.. Depuis les premieres éditions de notre Ouvrage, ce Poëte a déployé des talens qui lui donnent des droits à nos éloges, après lui avoir mérité l'eſtime & les applaudiſſemens du Public. Si les Muſes plaintives ont été d'abord les objets de ſon culte; s'il a débuté dans la carriere poétique par des Héroïdes peu propres à l'élever au-deſſus du commun des Poëtes de nos jours, il s'eſt livré dans la ſuite à des ſujets plus agréables, qu'il a traités de maniere à dédommager ſes Lecteurs de la foibleſſe de ſes premiers eſſais. Son *Epître à Racine*, celle à M. le Cardinal de *Bernis*, & la plupart de ſes autres Pieces fugitives, annoncent de l'eſprit, de l'imagination, & le talent de rendre, d'une maniere naturelle, & de revêtir d'une verſification douce & variée, les différentes affections du cœur & de l'eſprit. Ses imitations de pluſieurs Idylles de M. *Geſner*, offrent une marche ſi libre, ſi facile, & une poéſie ſi riche, qu'on les prendroit volontiers pour les originaux.

M. *Blin* ne s'eſt pas borné aux Poéſies légeres. Il a travaillé pour le Théatre, & ſa Tragédie,

d'*Orphanis*, par laquelle il a débuté, a pleinement juſtifié l'idée que nous avions donnée de ſa capacité pour réuſſir dans un genre plus difficile & plus élevé. La marche de cette Piece eſt ſimple & naturelle ; les principaux caracteres nous ont paru bien deſſinés & bien ſoutenus ; le ſtyle en eſt agréable, facile & correct ; cet Ouvrage en un mot annonce un vrai talent pour l'Art ſublime de *Melpomene*, ſi défiguré par le plus grand nombre des Poëtes qui le cultivent aujourd'hui.

1. BLONDEL, [*David*] Miniſtre Proteſtant, né à Châlons en 1581, mort à Amſterdam en 1655, Auteur de pluſieurs Ouvrages pleins de recherches, mais mal écrits. Les Proteſtans de ſon ſiecle, faute de bons Ecrivains, en firent un homme célebre dans leur parti. Cette célébrité s'eſt perdue dans la nuit du temps ; car les Ouvrages de cet Auteur ſont aujourd'hui inconnus même à la plupart des Bibliographes.

2. BLONDEL, [*François*] Profeſſeur Royal de Mathématiques & d'Architecture, de l'Académie des Sciences, mort à Paris en 1686, âgé de 68 ans, cultiva les Belles-Lettres, mais ne ſe diſtingua que dans les Sciences. Il fut longtemps Directeur de l'Académie d'Architecture. *Jacques-François Blondel*, Profeſſeur Royal d'Architecture,

d'Architecture, renouvelle aujourd'hui la gloire de ce nom, ou, pour mieux dire, il ajoute infiniment à ſa célébrité, par des Ouvrages, qui, par leur nombre & leur mérite, ſurpaſſent ceux des autres *Blondels*, qui ne ſont pas ſes parens, comme il a eu la modeſtie de le déclarer dans une Feuille périodique.

BOCAGE, [*Marie-Anne* LE PAGE DU] des Académies de Lyon, de Padoue, de Boulogne, &c. née à Rouen en 17...

Pluſieurs Ouvrages de différens genres, en vers, ainſi qu'en proſe, lui ont acquis de la réputation, & ouvert l'entrée d'un grand nombre d'Académies. Aux talens de l'eſprit, elle a réuni le mérite du ſavoir. Elle a traduit en Italien la *Conjuration de Valſtein*, &, dans notre langue, *Le Temple de la Renommée de Pope*.

Il ne paroît pas que Madame *du Bocage* ſe ſoit fort empreſſée d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'elle a déjà cueillis. Sa Muſe, depuis quelques années, garde le ſilence; & cependant, après les *Amazones*, & ſur-tout après la *Colombiade*, elle auroit pu ſe promettre des ſuccès, ſinon dans la Tragédie & le Poëme épique, du moins dans des genres qui ne demandent que le jeu d'une verſification facile & quelquefois animée.

BOCHARD, [*Samuel*] de l'Académie de Caen, né à Rouen en 1599, mort dans la même ville en 1667, un de ces Miniſtres autrefois célebres chez les prétendus Réformés. Ses Ouvrages de controverſe ſont oubliés ; mais ſa *Géographie Sacrée* tient encore un rang diſtingué parmi les Ouvrages où l'érudition étonne autant qu'elle inſtruit. La mort le ſurprit dans une Aſſemblée Académique : c'eſt mourir au champ de bataille.

BODIN, [*Jean*] né à Angers vers l'an 1550, mort à Laon en 1596.

Tout médiocre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de frayer la carriere à un Génie juſtement célebre parmi nous. Sa *République* ne fit pas moins de bruit dans ſon temps, que l'*Eſprit des Loix* dans le nôtre. *Bodin*, ſelon toute l'exactitude du terme, a été le dévancier de M. de *Monteſquieu*. Les Ouvrages de ces deux Auteurs ſi inégaux, traitent des mêmes matieres, offrent quelquefois le même procédé, & il n'eſt pas permis de douter que l'érudition confuſe & indigeſte qui ſurcharge le livre de la *République*, n'ait été la mine brute dont l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* s'eſt habilement enrichi.

1. BOILEAU, [*Gilles*] Contrôleur de l'Argenterie du Roi, de l'Académie Françoiſe, né

à Paris en 1631, mort dans la même ville en 1669.

Il fut Poëte comme *Despréaux*, son frere; mais sa célébrité n'est point, à beaucoup près, la même. Ce n'est pas qu'il n'eût pu illustrer un autre nom : sa Traduction de l'*Abrégé de la Philosophie d'Epictete* par *Arrien*, & la *Vie* qu'il nous a donnée de ce Philosophe Stoïcien, sont deux Ouvrages très-estimables, qu'on a réimprimés depuis peu. Il a traduit aussi en vers le quatrieme Livre de l'Enéïde, & certains morceaux de cette Traduction ne seroient point indignes de son frere, comme on peut en juger par ceux-ci.

Après qu'*Enée* a déclaré à *Didon* le dessein où il est de quitter Carthage, cette Reine s'écrie :

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse;
Tu suças, en naissant, le lait d'une tigresse;
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux, &c...
. . . . . .
Grands Dieux, pourrez-vous voir de la voûte étoilée,
La foi si lâchement à vos yeux violée?
Hélas! sur qui peut-on s'assurer désormais?
Ah! qu'on se fie à tort à la foi des bienfaits!
Qui l'eût jamais pensé, qu'un traitement si rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude?
Ne te souvient-il plus, perfide, de ce jour
Que, pâle & tout tremblant, tu parus à ma Cour;

Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage ;
Et que, me demandant ſecours en ton malheur,
Avecque ce ſecours je te donnai mon cœur ?
. . . . . .
Hé bien ! ingrat, hé bien ! ſuis donc ces vains oracles,
J'y conſens de bon cœur, & n'y mets plus d'obſtacles :
Va, malgré les hivers & tes lâches ſermens,
Expoſer ta fortune à la merci des vents.
Peut-être que la mer, ouvrant cent précipices,
A ta punition offrira cent ſupplices.
Alors en vain, alors ſur la fin de tes jours
Tu voudras appeller *Didon* à ton ſecours.
Des feux de mon bûcher, j'irai juſqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur les remords de ton crime ;
Et mon ombre par-tout te ſuivant pas à pas,
Te montrera par-tout ton crime & ton trépas :
Et juſques dans l'Enfer faiſant vivre ma haine,
Mon ame, chez les Morts, jouira de ta peine.

Ceux qui connoiſſent les Vers Latins verront qu'il ſeroit difficile de les rendre plus fidélement. Le morceau où *Didon* abandonnée par *Enée*, ſe livre à ſon déſeſpoir, eſt d'une préciſion & d'une vivacité qui égale preſque celle de l'original.

Hélas ! s'écria-t-elle, au fort de ſa miſere,
Quel projet déſormais me reſte-t-il à faire ?
Chez les Rois mes voiſins, mon cœur humble & confus,
Ira-t-il s'expoſer au haſard d'un refus ?
Eux, dont j'ai tant de fois, avec tant d'inſolence,
Mépriſé la recherche & bravé la puiſſance ?
Irai-je, en ſuppliante, à la honte des miens,

Implorer la pitié des ſuperbes Troyens ?
Trop aveugle *Didon*, puis-je, après cette injure,
Ne pas connoître encor cette race parjure ?
Et comment mes ſoupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir ?
Ou bien, irai-je enfin juſqu'au bout de la terre,
Avec tous mes ſujets leur déclarer la guerre ?
Mais comment voudroient-ils, à travers les dangers,
Pourſuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux, que leur intérêt & l'amour de la vie
Ont à peine arrachés du ſein de leur patrie ?
Mourons donc, puiſqu'enfin, dans l'état où je ſuis,
La mort eſt l'eſpoir ſeul qui reſte à mes ennuis.

Les Poéſies légeres étoient auſſi de ſon reſſort. Il ſavoit y mettre de la gaieté & de la légéreté, témoin ces vers qu'il fit pour placer au bas du portrait de ſon pere.

Ce Greffier dont tu vois l'image,
Travailla plus de ſoixante ans ;
Et cependant à ſes enfans
Il a laiſſé pour tout partage,
Beaucoup d'honneur, peu d'héritage,
Dont ſon fils l'Avocat entage.

Gilles Boileau fut d'abord Avocat au Parlement, puis Intendant des Menus-plaiſirs & Affaires de la Chambre du Roi, & enſuite Contrôleur de l'Argenterie de Sa Majeſté.

2. BOILEAU, [*Jacques*] Docteur de Sor-

bonne, frere du précédent, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1635, mort dans la même ville en 1716, ne mérite pas ce qu'en a dit l'Auteur des *Querelles Littéraires*, qui l'appelle *un Eſprit bizarre, qui n'a rien donné que de bizarre.*

L'Abbé *Boileau* eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages, ſoit en latin, ſoit en françois, qui annoncent un homme ſavant & de beaucoup d'eſprit. Son imagination, il eſt vrai, n'étoit pas toujours réprimée par le jugement, & ſes Sermons ne ſont pas irréprochables du côté de l'affectation & de la ſingularité : malgré cela, on a ſu en extraire un grand nombre de penſées dont on a formé un Recueil, qui vaut bien d'autres Recueils de penſées plus communes & plus inſipides.

BOILEAU, [*Nicolas*] Poëte ſatyrique ; voyez DESPREAUX.

BOINDIN, [*Nicolas*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1751.

A la tête de ſes *Œuvres*, qui n'ont paru qu'après ſa mort, eſt un Mémoire ſur ſa vie & ſes Ouvrages, compoſé par lui-même, où il ne s'épargne pas les louanges ; ce qui ſuffiroit pour diſpenſer le Public de lui en accorder. L'Edi-

teur auroit au moins dû ſupprimer cette *égologie* ; il n'eſt pas permis de parler de ſoi-même avec autant de complaiſance. Il y a bien plus d'adreſſe à ſuivre la méthode de certains Auteurs, dont la modeſtie fait ſe mettre à l'aiſe, en ſe fêtoyant eux-mêmes ſous un nom emprunté ; ils ne courent alors de riſque que quand le Panégyriſte eſt découvert ; ce qui, à la vérité, ne tarde pas. On peut employer encore un autre moyen : il eſt certaines Sociétés dévouées à des hommages mutuels, où l'encenſoir paſſe de main en main : il eſt aiſé de s'y faire agréger, afin d'obtenir de ſes confreres une ample doſe d'encens, en revanche de celle qu'on leur a diſtribuée.

Boindin étoit Philoſophe. C'eſt un malheur pour lui de n'avoir pas exiſté de nos jours : ſon orgueil ceſſeroit d'être ridicule, s'il étoit érigé, comme à préſent, en eſprit de Corps. Nous doutons cependant qu'on l'eût admis dans la Claſſe philoſophique, s'il eût publié de ſon vivant le Mémoire qu'il a compoſé pour la juſtification de *J. B. Rouſſeau*, qui n'a jamais été aimé des diſpenſateurs de la gloire.

On a encore de *Boindin* quatre Comédies, parmi leſquelles *le Bal d'Auteil* & *le Port de Mer* eurent quelques ſuccès. Le ſujet de la premiere, qu'on joue de temps en temps, eſt riant, & l'intrigue en eſt aſſez piquante.

Ses autres Ouvrages, qui consistent dans des *Dissertations*, ne le distinguent pas des Auteurs médiocres. Il est cependant un des quatre Génies privilégiés du siecle de *Louis XIV*, qui, selon M. *Diderot*, auroient été seuls capables de fournir quelques articles à l'Encyclopédie. *Credite Pisones.*

1. BOIS, [*Philippe* GOIBAUD sieur DU] de l'Académie Françoise, né à Poitiers, mort en 1694, Traducteur médiocre de plusieurs Ouvrages de *Ciceron.*

2. BOIS, [*Gerard* DU] Oratorien, né à Orléans, mort à Paris en 1696.

Celui-ci a composé l'*Histoire de l'Eglise de Paris*, c'est-à-dire, qu'il a fait un Ouvrage diffus, où, parmi les recherches curieuses, on en trouve beaucoup d'inutiles, comme dans tant d'autres Ouvrages de cette nature, dont les Auteurs se sont trop attachés aux petits faits, en oubliant que les Histoires particulieres ne peuvent intéresser, que par le choix, la maniere & la briéveté.

BOISMONT, [*N.* DE] Abbé, de l'Académie Françoise, né en 17..

Un *Panégyrique de Saint Louis*, & trois Oraisons Funebres; l'une *de M. le Dauphin*,

l'autre *de la Reine*, la troiſieme *de Louis XV*, prouvent ſes talens pour l'éloquence de la Chaire, & le font blâmer d'avoir abandonné une carriere que de juſtes ſuccès devoient l'engager à parcourir plus long-temps. Nous avons ſi peu de bons Orateurs, & tant de médiocres, qu'il eſt permis de murmurer du ſilence de ceux qui pourroient ſe diſtinguer parmi les premiers.

BOISROBERT, [*François* LE METEL ſieur DE] Abbé de Châtillon-ſur-Seine, de l'Académie Françoiſe, né à Caen, mort en 1662.

On ne lit plus ſes Tragédies, ni ſes Comédies, ni ſes Tragi-Comédies, ni ſes Romans: on ſe ſouvient ſeulement que l'agrément de ſon eſprit l'introduiſit fort avant dans la familiarité du Cardinal *de Richelieu*. L'Abbé de *Boisrobert* étoit en effet d'une ſociété très-agréable; il avoit le caractere gai, & l'imagination pleine de ſaillies. Ce ſont ces traits qui caractériſent quelques-unes de ſes Poéſies fugitives qu'on ne lit plus, mais qu'on pourroit lire encore. Il nous ſuffira, pour le prouver, de citer ce joli Madrigal, que le fameux *Lambert* mit en muſique, & dont un de nos Poëtes actuels s'eſt approprié ſans façon le dernier vers:

Eh! quoi, dans un âge ſi tendre,
On ne peut déjà vous entendre,

Ni voir vos beaux yeux ſans mourir !
Ah ! ſoyez, jeune *Iris*, ou plus grande ou moins belle ;
Attendez, petite cruelle,
Attendez, pour bleſſer, que vous ſachiez guérir.

BOISSARD, [*Jean-Jacques*] né à Beſançon en 1528, mort à Metz en 1602, Compilateur infatigable, dont les Ouvrages ſont recherchés par les Antiquaires. On eſtime ſur-tout celui qui a pour titre : *Theatrum vitæ humanæ*, qui contient la Vie & les Portraits, en taille douce, de cent quatre-vingt-dix-huit perſonnes illuſtres.

BOISSI, [*Louis* DE] de l'Académie Françoiſe, né à Vic en Auvergne en 1694, mort à Paris en 1758 ; Poëte comique, dont un grand nombre de Pieces ſont reſtées au Théatre. » Ces » Pieces, ſelon M. *Greſſet*, ſont également in- » génieuſes & ſages, toujours imaginées avec » élévation, toujours écrites avec élégance, reſ- » pirant par-tout la raiſon, la décence, l'agré- » ment, & toujours couronnées par de brillans » ſuccès. «

Il faut remarquer que M. *Greſſet* parloit alors en pleine Académie, & adreſſoit la parole à M. de *Boiſſi* lui-même, qui venoit de prononcer ſon Diſcours de réception. C'en ſeroit aſſez pour avertir qu'il ne faudroit pas prendre ce compliment à la lettre, ſi les talens de M. de *Boiſſi* n'étoient

propres d'ailleurs à juſtifier une grande partie de ſes éloges. Il eſt certain que perſonne n'étoit plus digne de remplacer M. *Deſtouches* à l'Académie & ſur le Théatre, avec un peu d'indulgence. On peut en effet le regarder comme un de nos meilleurs Poëtes Comiques, dans le temps où la Comédie commençoit à perdre ſa gaieté & ſon naturel. Si ſes Pieces ne ſont pas toujours la peinture fidelle de nos mœurs; ſi elles manquent quelquefois de cette force comique, de cette chaleur dans l'action, de cette vivacité dans le dialogue, qui caractériſent *Moliere*, ſes plans ſont du moins toujours agréables, toujours variés; ſon ſtyle eſt aiſé, correct, & ſouvent gracieux, comme on peut en juger par le *François à Londres*, *le Babillard*, *l'Homme du Jour*, & deux ou trois autres de ſes Pieces qui ſeront toujours revues avec plaiſir.

M. de *Boiſſi* a long-temps travaillé au *Mercure*, & ce Journal n'a jamais mieux valu, que lorſqu'il étoit entre ſes mains.

Son fils a débuté dans les Lettres avec quelques ſuccès. Il a donné dans ſa jeuneſſe une *Hiſtoire de la Vie de Simonide & de ſon Siecle*, Ouvrage plein d'érudition & de diſcernement, propre à faire naître quelques eſpérances, mais qui n'a été ſuivi d'aucun autre, du moins, nous n'en avons pas connoiſſance.

BOISTEL D'WELLES, [*Jean-Baptiſte-Robert*] Tréſorier de France à Amiens, ſa patrie, de l'Académie de la même ville, né en 17..

Deux Tragédies oubliées, quelques Poéſies fugitives auſſi oubliées, ſont les préſens qu'il a faits au Public, toujours ingrat pour ce qui porte le caractere de la médiocrité. Deux ou trois ſcenes intéreſſantes dans ſa Tragédie de *Cléopatre*, ne ſont pas ſuffiſantes pour lui donner le droit de ſe plaindre de cet oubli.

BOIVIN, [*Jean*] Profeſſeur Royal en Langue Grecque, Garde de la Bibliotheque du Roi, né à Montreuil d'Argilé, mort à Paris en 1726, âgé de 64 ans.

Ce ne ſont pas ſes Vers Grecs, Latins ou François, qui le placent parmi nos bons Littérateurs : ces productions annoncent dans lui moins de talens pour la Poéſie, que de facilité pour écrire dans ces trois langues. Il eſt plus juſtement recommandable par les ſavantes Diſſertations dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. *Boileau* n'a pas craint de ſe ſervir de ſes *Remarques ſur le Traité du Sublime de Longin*, dans la Traduction qu'il a donnée de ce Rhéteur ; & M. *Rollin* diſoit de ce Savant, » qu'il réuniſſoit dans un degré émi» nent la délicateſſe de la Littérature à la pro-

» fondeur de l'Erudition »; éloge qui ne doit rien à l'amitié qui les uniſſoit.

BOLOGNE, [*Pierre* DE] Secrétaire du Roi, des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Marſeille, & de celle de Bologne, né à la Martinique en 1706.

Sans une certaine fatalité qui préſide aux réputations, il ſeroit auſſi connu qu'il mérite de l'être. Après M. *le Franc*, il eſt celui de tous nos Poëtes actuels qui a le mieux réuſſi dans les Odes ſacrées. Le principal caractere de ſa Poéſie, n'eſt ni la force ni l'enthouſiaſme, qualités cependant néceſſaires au genre lyrique; elles ſont remplacées, autant qu'elles peuvent l'être, par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel & l'aiſance de la verſification.

BONGARS, [*Jacques*] Conſeiller d'*Henri IV*, né à Orléans, mort à Paris en 1612, à 58 ans.

Les deux volumes de ſes Lettres écrites en Latin, ont été traduits en François par MM. de *Port-Royal*, ſous le nom de *Brianville*. L'Auteur y paroît inſtruit, élégant, honnête-homme & habile dans les négociations dont il fut chargé par *Henri IV*, alors Roi de Navarre. On pourroit ſe paſſer aujourd'hui de ces Lettres; mais, du temps de *Bongars*, elles étoient utiles & agréables.

BONTEMS, [*N.*] née à Paris en 1718, morte dans la même ville en 1768.

Nous avons de cette Dame une Traduction du Poëme des Saiſons de *Tompſon*. Le Poëte Anglois n'y perd rien de la vivacité de ſon coloris, & y gagne beaucoup par l'élégance & la douceur qu'elle a ſu répandre ſur ſes tableaux.

BOREL, [*Pierre*] de l'Académie des Sciences, né à Caſtres en 1620, mort en 1678.

Ses Ouvrages de Médecine & d'Hiſtoire naturelle ne ſont pas ſi conſultés, que ſon *Tréſor des Recherches & des Antiquités Gauloiſes*. Les Etymologiſtes & les Curieux peuvent tirer de cet Ouvrage de grandes lumieres & de petites inſtructions; les Médecins & les Naturaliſtes ne pourroient trouver dans les premiers, que la répétition des vieux principes auxquels ils paroiſſent peu attachés à préſent.

Les *Annales de la ville de Caſtres* ne ſont bonnes, tout au plus, qu'à ſervir de matériaux à celui qui entreprendra de les refaire.

BOSC, [*Jacques* DU] Cordelier, né à Bayeux en 1623, mort dans la même ville en 1692.

L'Honnête Femme & la Femme Héroïque lui firent une grande réputation dans leur nouveauté. On ne les lit plus guere aujourd'hui, à moins

qu'on ne veuille par caprice ſe former l'idée d'un homme très-verſé dans la langue d'*Auguſte*, & très ignorant dans la ſienne. Ces deux Ouvrages ſont farcis de citations latines. La Préface du premier eſt ſupérieurement écrite; auſſi le P. *Boſc* avoit-il prié ſon ami d'*Abluncourt* de la faire.

BOSSU, [*René* LE] Chanoine Régulier de Ste. Genévieve, né à Paris en 1631, mort en 1680.

On eſtime avec raiſon ſon *Traité ſur le Poëme épique*. *Boileau*, dans ſes Réflexions ſur *Longin*, le regarde comme *un des meilleurs Livres de Poétique qui, du conſentement de tous les habiles gens, ait été fait dans notre langue*. Les regles que l'Auteur y donne, ſont ſages, bien développées, & toujours priſes dans la nature. Il eſt vrai que les préceptes ne font naître ni le Poëte ni les Orateurs; mais ils ſervent à les former & les retenir dans les bornes du vrai goût, que les Eſprits même les plus médiocres ſe croient trop ſouvent en droit de franchir.

BOSSUET, [*Jacques-Benignes*] Evêque de Meaux, de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1704, le premier modele que nous ayons eu d'une éloquence égale & quelquefois ſupérieure à celle des plus célebres Orateurs Grecs & Latins.

Son *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* eſt un chef-d'œuvre, qui réunit tout à la fois ce que le génie a de plus ſublime, la politique de plus profond, la morale de plus ſage, le ſtyle de plus vigoureux & de plus brillant, l'art de plus étonnant. Il n'eſt point d'Ouvrages chez les Anciens, où le caractere d'une raiſon ſupérieure ſe faſſe mieux ſentir. Le ſujet en eſt grand, le deſſein vaſte, le rapport des parties bien combiné, l'expreſſion toujours proportionnée à la dignité de la matiere.

Malgré les difficultés qui ſe préſentoient, dans un Diſcours dont le but eſt de développer le chaos des temps, de ſuivre, pour ainſi dire, pas à pas, la marche de la ſageſſe divine, de rapprocher les événemens pour en faire connoître les reſſorts & le terme, de préſenter enfin le tableau du genre humain dans ſa naiſſance, dans ſes erreurs, dans ſes crimes, dans le progrès de ſes lumieres, dans ſa légiſlation, dans la réformation de ſes mœurs, dans les révolutions des Empires, le génie de *Boſſuet* eſt toujours égal au ſujet qu'il embraſſe, & embellit les objets que leur propre grandeur ſembloit mettre au deſſus de l'eſprit de l'homme. Quelle rapidité dans la narration ! quel ordre dans la marche ! quelle étendue & quelle profondeur dans les vues ! quelle ſagacité dans les réflexions ! Que la Re-

ligion eſt reſpectable, lumineuſe & conſolante ſous ſon pinceau ! On diroit qu'elle s'explique elle-même par ſa plume. Semblable à ces vaſtes réſervoirs deſtinés à entretenir de leur ſuperflu les canaux qui en dépendent, l'éloquence de l'Orateur Hiſtorien répand une riche abondance ſur toutes les matieres qu'il traite *.

Les Oraiſons funebres de *Boſſuet* ſont un nouveau triomphe pour ſa gloire, ajoutons, pour celles de la Religion. Bien loin d'imiter ceux qui l'avoient précédé dans ce genre d'éloquence, ſon génie ſut s'élever au deſſus des ſentimens vulgaires, & ſe tracer une route nouvelle. C'eſt-là que cet Orateur déploie toute la dignité de ſon miniſtere. Préſenter des tableaux qui touchent, qui épouvantent, qui éclairent; annoncer

---

* *Ce Diſcours*, dit avec raiſon l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, *n'a eu ni modeles, ni imitateurs. Son ſtyle n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majeſtueuſe dont il a décrit les mœurs, le Gouvernement, l'accroiſſement & la chûte des grands Empires, & de ces traits rapides d'une vérité énergique dont il peint & dont il juge les Nations.* M. de *Voltaire* auroit dû s'en tenir à ce jugement, qui faiſoit honneur à ſes lumieres & à ſon goût, & ne pas dire, dans un autre Ouvrage, *que le Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle n'eſt qu'une éloquente déclamation qui peut éblouir un jeune Prince, mais qui contente peu les Savans*; ce qui ne prouve que ſon injuſtice & ſon inconſéquence.

la vérité, confondre l'orgueil, apprécier les grandeurs, ne point diſſimuler les foibleſſes; inſtruire les vivans au milieu des trophées de la mort : voilà quel doit être le but de ces ſortes de Diſcours; & celui que l'Evêque de Meaux a rempli avec une ſupériorité qu'il conſervera peut-être toujours. Son éloquence y eſt ſoutenue, mâle, abondante & naturelle; elle dédaigne le faux brillant des antitheſes, ces tours emphatiques, qui ne prouvent que la ſéchereſſe de l'imagination & la diſette de l'eſprit, ces détails recherchés, ces portraits fantaſtiques, plus faits pour plaire que pour corriger; elle s'abandonne à la chaleur qui l'enfante, & n'emprunte de l'art que ce qu'il faut pour l'embellir, ou plutôt elle embellit l'art même. Du feu, de la vie dans les tableaux, de grandes idées dans les images, des mouvemens rapides dans les ſentimens, des élans d'imagination qui étonnent, des traits ſublimes dans le langage, qui ſéduiſent, ſont pour lui des reſſorts familiers qui font éprouver à l'ame des ſecouſſes qui la maîtriſent, la captivent, l'arrachent à elle-même, & la rempliſſent de cet enthouſiaſme que le vrai génie peut ſeul communiquer. L'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, veuve de *Charles I*, réunit éminemment tous ces caracteres. On ſait que celle de *Madame*, enlevée à la fleur de ſon âge, & morte entre ſes bras, arracha des ſanglots à ſes

Auditeurs, qui l'obligerent de s'arrêter lui-même après ces paroles foudroyantes : « O nuit déſaſ-» treuſe ! nuit effroyable ! où retentit tout-à-» coup, comme un éclat de tonnerre, cette » épouvantable nouvelle : *Madame ſe meurs !* » *Madame eſt morte* » !

Il eſt facile de reconnoître, dans ſes Ecrits de Controverſe, un eſprit lumineux, une mémoire heureuſe, un diſcernement ſûr, qui le mettent à portée de combiner les ſyſtêmes, de rapprocher les objets, d'expoſer les opinions, & de réfuter les erreurs.

Dans ſes Ouvrages de piété, c'eſt une onction noble & touchante, qui remue & pénetre les ames les moins ſenſibles. Les ſentimens que l'Ecrivain leur inſpire, ſur-tout dans ſes *Elevations* & ſes *Méditations*, ſemblent agrandir & multiplier leur exiſtence, & ſont bien ſupérieurs aux froids mouvemens que peut exciter une imagination péniblement exaltée, ou une vaine fermentation philoſophique.

Quoique M. *Boſſuet* fût né avec les plus heureuſes diſpoſitions pour l'Eloquence, ſon éloquence dut cependant beaucoup aux travaux aſſidus de ſa jeuneſſe. Ils lui procurerent cette multitude de connoiſſances ſi propres à aider la fécondité naturelle de l'eſprit. Dans tous ſes Ouvrages on remarque une plénitude de ſavoir qui donne du

nerf à ſes idées, de la vigueur à ſes raiſonnemens, de l'embonpoint à ſon ſtyle, & lui fournit ces preuves abondantes & ſolides qui naiſſent du concours des autorités.

Il n'eſt pas étonnant que les Philoſophes modernes aient fait leurs efforts pour aſſocier à leur Secte un génie auſſi ſupérieur. M. de *Voltaire*, entre autres, n'a pas craint d'avancer que *Boſſuet avoit des ſentimens philoſophiques bien différens de ſa Théologie*. Mais cet Ecrivain a hazardé tant de faits, & ces faits ſont ſi oppoſés aux idées reçues, que cette anecdote ne trouvera pas plus de créance dans les eſprits raiſonnables, que mille autres de cet Auteur, que perſonne n'a voulu adopter. Nous nous contenterons de dire qu'il étoit auſſi peu fondé à inſinuer que *Boſſuet* avoit des ſentimens philoſophiques différens de ſa Théologie, que nous le ſerions en aſſûrant que M. de *Voltaire* a eu des ſentimens théologiques différens de ſa philoſophie.

Ce qu'on a débité ſur le prétendu mariage de *Boſſuet* avec Mlle. *Deſvieux*, eſt auſſi chimérique. Faut-il que dans un ſiecle de lumieres, où l'on paroît s'attacher chaque jour à détruire les erreurs, on avance des abſurdités que le ſens commun rejette avec indignation ! Telle eſt cependant la bonne foi des Eſprits forts d'aujourd'hui : ils s'efforcent de réhabiliter des hommes

juſtement décriés, & de ternir la mémoire de ceux qui ont les droits les plus légitimes à notre reſpect & à nos éloges. Peuvent-ils eſpérer, après cela, d'abuſer long-temps encore d'une ſi humiliante crédulité?

BOUCHENU DE VALBONNAI, [*Jean-Pierre*] Premier Préſident de la Chambre des Comptes du Dauphiné, né à Grenoble en 1651, mort en 1730, ſeroit inconnu dans la République des Lettres, ſi M. de *Voltaire* ne l'eût placé dans la liſte des Ecrivains du ſiecle de *Louis XIV*. Il lui attribue des *Mémoires ſur le Dauphiné*, que nous n'avons pu nous procurer, & dont par conſéquent nous ne pouvons rien dire.

BOUCHER, [*Jean*] Docteur de Sorbonne, & Curé de St. Benoît à Paris, mort à Tournay en 1644.

La mémoire de cet Auteur & de ſes Ouvrages devroit être la proie du plus profond oubli, mais les extravagances rendent quelquefois auſſi célebre, que les actions les plus ſages & les plus vertueuſes. *Boucher* fut un des plus zélés Partiſans de la Ligue; il déclama infatigablement en chaire contre *Henri III* & contre *Henri IV*. Chaſſé de France, il écrivit contre ces deux Mo-

narques des Libelles pleins d'audace & de férocité. On reconnoît dans ſes Ecrits cet emportement de démence & d'attrocité, que la Religion réprouve dans ſes aveugles défenſeurs, & qui ne doit être le partage que des Adverſaires plus aveugles encore qui la combattent.

BOUCHER D'ARGIS, [*Antoine-Gaſpard*] Avocat au Parlement, né à Paris en 17..

On lui doit pluſieurs bons Ouvrages qui ont pour objet des matieres de Juriſprudence. Les Gens de Lettres peuvent les lire avec plaiſir, parce qu'ils ſont écrits avec aiſance, avec méthode, & même avec une ſorte d'élégance; les Gens de Loix peuvent les lire avec fruit, parce que les principes en ſont clairs, bien diſcutés, & preſque toujours sûrs.

BOUCQ, [*N.* LE] Chanoine de Chartres, ſa patrie, Profeſſeur de Rhétorique dans le Collége de la même ville, né en 173..

On peut le regarder comme un de ces Maîtres qui ne ſe bornent pas à une inſtruction de routine. Il a compoſé pour ſes Eleves pluſieurs Ouvrages qui peuvent être lus avec plaiſir & avec fruit par les hommes de tout âge. Son Diſcours ſur cette queſtion, *lequel de ces quatre ſujets, le Commerçant, le Cultivateur, le Militaire &*

le Savant, ſert le plus eſſentiellement l'Etat, eſt plus d'un Homme de Lettres, que d'un Régent de Collége. Tout y eſt diſcuté d'une maniere intéreſſante; le ſtyle en eſt naturel, rapide, & quelquefois éloquent.

BOUDIER DE LA JOUSSELINIERE, [*René*] né à Alençon en Normandie en 1634, mort à Nantes en 1723.

Il a fait un excellent Ouvrage ſur les Médailles, & de très-mauvais vers Latins & François. Son *Traité de la Géographie ancienne* peut ſervir à l'intelligence de l'Hiſtoire: mais ſes *Remarques ſur la Langue Françoiſe* ſont aujourd'hui plus qu'inutiles. Il compoſa des vers à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, qui reſſemblent aſſez à ceux de ſa jeuneſſe. On peut en juger par ſon épitaphe, qu'il fit la derniere année de ſa vie.

Je ſuis Gentilhomme Normand,
D'une ancienne & pauvre Nobleſſe,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable pareſſe.
Sans ceſſe le Livre à la main,
Moins François que Grec & Romain,
J'étois plus ſérieux que triſte;
Antiquaire, Archimédailliſte;
J'étois Poëte, Hiſtorien,
Et maintenant je ne ſuis rien.

BOUDIER DE VILLEMERT, [*Pierre-Jo-*

ſeph] Avocat au Parlement, neveu du précédent, né en 1716. Son *Apologie de la Frivolité* n'eſt qu'un ouvrage frivole, écrit avec aſſez de correction & de facilité. L'*Ami des Femmes*, plus ſérieux, renferme d'excellens conſeils que le Sexe ne ſuivra pas, mais qu'il lui ſeroit avantageux de ſuivre. Cet Ouvrage a été traduit en Eſpagnol, & mérite de l'être chez tous les Peuples jaloux de la vertu des Femmes.

BOUFFLERS. [*N.* Chevalier DE] Un ton naturel de gaieté & de badinage, cet air d'aiſance qu'on ne puiſe qu'à la Cour, ce *molle atque facetum* ſi précieux & ſi rare, caractériſent éminemment ſes Poéſies, qui ne ſont pas encore recueillies en un corps de volume, comme celles de l'Abbé *Chaulieu*, qu'il paroît s'être propoſé pour modele, & qu'il ſurpaſſe par la correction du ſtyle, & par les agrémens qui ne naiſſent que de l'eſprit. En s'attachant à la maniere de ce Poëte original, il auroit dû éviter ſa trop grande liberté de penſer, ou du moins conſerver la décence de ſon ſtyle, & ſes Poéſies n'en ſeroient que plus agréables. Une imagination auſſi vive & auſſi brillante que celle de M. le Chevalier de *Boufflers*, n'auroit pas dû s'abaiſſer juſqu'à embellir le langage du vice, elle eſt aſſez riche de ſon propre fonds pour ſe faire

faire admirer dans d'autres ſujets. Il ne manque en effet à ce Poëte ingénieux & facile qu'un peu plus de ſentiment, pour être un modele de Poéſie légere.

Le joli Conte de *Nanine*, qui a fourni le ſujet de l'Opéra de *la Reine de Golconde*, prouve que M. le Chevalier de *Boufflers* n'eſt ni moins facile, ni moins agréable dans ſa proſe, que dans ſes vers. Rien de plus honorable pour les Lettres que de les voir s'enrichir tous les jours des hommages que s'empreſſent de leur rendre des hommes qui, dans un autre ſiecle, auroient été forcés, par état ou par ton, de paroître les dédaigner, & qui auroient cru s'honorer davantage par une ignorance orgueilleuſe & groſſiere, que par une culture qui ne fait que relever l'éclat de la naiſſance & des dignités.

BOUGAINVILLE, [*Jean-Pierre* DE] Secrétaire de l'Académie des Inſcriptions, & Membre de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1722, mort en 1763.

Plus d'exactitude & d'élégance dans ſa *Traduction de l'Anti-Lucrece*, en auroit fait un excellent Ouvrage. On eſt fâché de n'y pas trouver cette politeſſe & cette aménité qui caractériſerent toujours cet aimable Littérateur. Sa ſanté altérée par le travail, répandit ſans doute ſur ſon ſtyle

une sécheresse que ses mœurs n'avoient pas. Cette Traduction a néanmoins des intervalles intéressans & très-agréables. La Préface en est bien écrite ; l'esprit & la raison y parlent le langage qui leur convient.

Son *Parallele* de l'expédition d'*Alexandre* dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées par *Thamas-Kouli-Kham*, offre des morceaux qui font honneur à sa plume, & qui seroient en plus grand nombre, s'il se fût moins livré à son imagination, qui le jetoit quelquefois dans l'enflure.

BOUGEANT, [*Guillaume-Hyacinthe*] Jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743.

On ne peut s'empêcher de trouver trop de gaieté dans son *Amusement philosophique sur le Langage des Bêtes* : le ton qu'il y prend, sort un peu trop des bornes prescrites à la gravité de son état ; mais on peut dire en même temps que cette Dissertation agréable, dont on ne doit pas adopter toutes les idées, est la production d'un esprit aimable & pétillant, qui égale *Fontenelle* pour le talent de revêtir les choses les plus sérieuses des graces du badinage & de la légéreté. Cependant, si le P. *Bougeant* se fût borné à ce seul Ouvrage, il mériteroit tout au plus une place parmi les Littérateurs frivoles.

Il a des droits bien plus assurés à la célébrité, par son *Histoire du Traité de Westphalie*, & par celle *des Guerres & des Négociations qui précédèrent ce Traité, sous les Ministeres de Richelieu & de Mazarin*. C'est dans ces deux Ouvrages qu'il déploie avec supériorité une noblesse, une finesse, une élégance, une pureté, un agrément & une précision de style qu'on trouve dans peu d'Historiens, & qu'aucun n'a peut-être portés au même degré que lui. Il est difficile d'écrire avec autant de sagacité, & de s'exprimer avec plus de goût.

On doit être peu étonné, après cela, des éloges que M. de *la Chalotais* donne à cet Auteur, dans le Réquisitoire prononcé par lui, à l'occasion de l'affaire des Jésuites. Ce qui doit seulement surprendre, c'est de voir ce Magistrat avancer d'un ton décisif, que le P. *Bougeant* est presque le seul Jésuite dont on puisse véritablement estimer les Ouvrages. Il n'a pas prétendu sans doute qu'on l'en crût sur sa parole; une pareille décision donne une idée trop foible de son jugement & de sa Littérature, pour être adoptée par ceux qui connoissent combien cette Société a été féconde en bons Littérateurs. C'est ici le lieu d'assurer que l'impartialité seule excite notre réclamation. Nous nous sommes dit, dès le commencement de cet Ouvrage, & nous soutien-

drons toujours cette façon de penſer :

Tros, Rutuluſve fuat, nullo diſcrimine habebo.

On a encore du P. *Bougeant*, des Ouvrages Théologiques, où l'on retrouve le même eſprit de méthode, de préciſion & de clarté.

Ceux qui connoiſſent ſes Comédies de *la Femme Docteur*, du *Saint déniché*, des *Quakers François*, y remarquent un ſel & une gaieté très-propres à faire ſentir le ridicule des travers qu'il attaque. Il eſt facile de concevoir, par ces Pieces, qu'il eût pu ſe diſtinguer dans plus d'un genre, ſi ſon état lui eût permis de donner carriere à tous ſes talens. Il n'eſt donc que plus eſtimable d'avoir ſacrifié ſes goûts à ſes devoirs. C'eſt ce ſentiment qui le porta à rétracter l'*Amuſement Philoſophique*, & à compoſer ſon *Expoſition de la Doctrine Chrétienne par Demandes & par Réponſes*, diviſée en trois Catéchiſmes, l'Hiſtorique, le Dogmatique & la Pratique, pour expier, diſoit-il, la frivolité de cette premiere Production.

BOUHIER, [*Jean*] Préſident au Parlement de Dijon, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, né en 1673, mort en 1746, Homme Savant, fort zélé pour les Lettres, mais peu élégant dans ſon ſtyle. Il travailla de concert avec M. l'Abbé d'*Olivet*, ſon ami, à traduire en notre langue les

Entretiens de *Cicéron* ſur la Nature des Dieux. On reconnoît aiſément dans cette Traduction la différence des deux plumes. Celle du Préſident eſt d'un homme nourri de la lecture des Anciens, & plus engraiſſé de leur ſubſtance (ſi on peut ſe ſervir de ce terme) que paré des graces qui leur ſont naturelles. Il faut bien ſe garder de confondre ſes Remarques ſur *Cicéron* avec ſa Traduction ; l'érudition ſaine dont elles ſont enrichies, ſuffit pour faire une réputation à ce ſavant Littérateur. Ses Diſſertations ſur *Hérodote* ne ſont pas moins eſtimables.

M. le Préſident *Bouhier* penſoit très-ſagement qu'on ne devoit traduire qu'en vers les anciens Poëtes ; mais il auroit dû en laiſſer à d'autres l'exécution. *Anacréon*, *Sapho*, *Catulle*, perdroient tout leur mérite, ſi on en jugeoit par la maniere dont il a rendu leurs plus beaux morceaux.

BOUHOURS, [*Dominique*] Jéſuite, né à Paris en 1628, mort dans la même ville en 1702.

Ses Ouvrages peuvent être regardés comme une école de bon goût : ils offrent par-tout un Auteur nourri de la bonne Littérature des ſiecles de *Périclès*, d'*Auguſte* & de *Léon X* ; un Ecrivain exact, poli, correct, mais quelquefois trop ſcrupuleux. Quoiqu'on puiſſe comparer le Pere

Bouhours, en matiere de langage, à ces Directeurs rigides qui troublent les conſciences, pour vouloir trop les épurer, on ne ſauroit trop recommander la lecture de ſes Ouvrages aux jeunes gens.

BOUILLAUD, [*Iſmaël*] né à Loudun en 1605, mort à Paris en 1689.

Après avoir profeſſé la Religion Proteſtante, il l'abjura à l'âge de 25 ans, entra auſſi-tôt dans l'état eccléſiaſtique, & s'appliqua à des Ouvrages d'Aſtronomie. On lui a l'obligation d'avoir débrouillé divers Traités d'*Archimède*, & de les avoir mis à la portée des Commençans, par des démonſtrations plus claires & moins enchaînées. Le mouvement des planetes eſt très-bien expliqué dans l'Ouvrage qu'il publia ſous le titre d'*Aſtronomia Philolaïca*. On ne ſauroit rendre trop de juſtice à ces Auteurs dont les travaux ont applani la carriere des Sciences, & ont ſervi comme d'échelon à la ſupériorité de ceux qui ont profité de leurs lumieres, ſans en être plus reconnoiſſans.

Nous ne parlons de *Bouillaud*, que pour avoir occaſion de faire cette remarque.

BOULAINVILLIERS, [*Henri*] né en 1658, mort en 1722.

L'amour des Syſtêmes a détruit preſque toute

l'utilité qu'on pouvoit retirer de ſes Ouvrages hiſtoriques. Il avoit de grandes connoiſſances dans l'Hiſtoire de France ; mais les lumieres dirigées par l'eſprit particulier, deviennent en peu de temps de lumieres fauſſes, équivoques, dangereuſes, & l'on devroit travailler à ſe corriger de ce défaut, avant d'entreprendre aucun Ouvrage.

Ce qu'il a avancé ſur l'excellence du Gouvernement féodal, prouve qu'il eſt des Auteurs capables de fermer les yeux au flambeau de la raiſon & à celui de l'expérience. Ils ont beau revêtir leurs paradoxes de l'appareil d'un raiſonnement captieux, répandre ſur leur ſtyle les charmes de l'éloquence, employer toutes les reſſources de l'art pour ſéduire les eſprits, l'illuſion n'a preſque jamais ſon effet, ou, ſi elle ſubſiſte quelques momens, la réflexion la proſcrit bien vîte, & l'Auteur paradoxal ne recueille que le blâme qui lui eſt dû.

On a fait paroître, ſous le nom du Comte de *Boulainvilliers*, pluſieurs petites Brochures contre la Religion, & entr'autres, une qui a pour titre, *le Dîner du Comte de Boulainvilliers* : elles ne ſont pas de lui. Après s'être égaré ſur les principes de l'Hiſtoire, il a bien pu avoir des idées peu exactes ſur le Chriſtianiſme ; mais il eſt avéré qu'il n'a jamais pouſſé le délire juſqu'au point

d'enfanter de pareilles horreurs. Il mourut entre les bras du P. *la Borde*, Prêtre de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ſes derniers ſentimens.

BOULANGER, [*Nicolas-Antoine*] Ingénieur des Ponts & Chauſſées, né à Paris en 1722, où il eſt mort en 1759.

Cet Auteur auroit beaucoup mieux fait de ſuivre le conſeil de *Deſpréaux*,

Soyez plutôt Maçon, ſi c'eſt votre talent.

que d'infecter le Public de pluſieurs Ouvrages entrepris pour décrier la Religion, & qui n'ont décrié que l'Ingénieur des Ponts & Chauſſées. Cet homme avoit pourtant une eſpece de génie; mais il manquoit de goût & de méthode. Son ſtyle eſt ſec, dur, inégal, quelquefois chaud, toujours plein de fiel, & tout propre à caractériſer les odieux motifs qui l'ont porté à écrire.

Son *Chriſtianiſme dévoilé* eſt une Diatribe remplie d'extravagances, de blaſphêmes, d'imprécations & de raiſonnemens auſſi abſurdes que rebutans. Cet Ouvrage a été cependant accueilli, mais par ces ſortes de perſonnes qui cherchent plutôt à achever de s'aveugler par les productions d'une impiété en délire, qu'à s'éclairer dans des Ouvrages plus propres à contenter la ſaine

raiſon. On y prêche la tolérance d'un ton d'intolérance que le Fanatiſme n'a jamais porté ſi loin.

M. *Boulanger* eſt Auteur de quelques autres Ouvrages, tels que le *Deſpotiſme Oriental*, *l'Antiquité dévoilée*, qui reſpirent plus ou moins l'indépendance de toute eſpece d'autorité & de Religion. Il eſt mort, dit-on, en reconnoiſſant ſes erreurs. Il eût été plus heureux de ne les avoir pas miſes au jour.

BOULAI, [*Céſar* EGASSE DU] né dans le Maine, mort en 1678, Hiſtoriographe de l'Univerſité de Paris.

Pour remplir les devoirs de ce titre (devoirs qui ne ſont pas toujours remplis), il compoſa une Hiſtoire de l'Univerſité en ſix vol. *in-folio*.

On ne peut s'empêcher de remarquer que c'eſt pouſſer un peu trop loin l'exactitude. Il auroit dû au moins, avant toutes choſes, acquérir plus de jugement, de critique & de véracité. Avec cette précaution, il ne ſe ſeroit point expoſé à perdre en quelque ſorte le mérite des recherches utiles qu'on lui doit, par l'énorme quantité de fables & de menſonges qu'il débite.

BOURBON, [*Nicolas*] de l'Académie Françoiſe, né à Vandœuvre en Champagne, mort à Paris en 1644, âgé de 60 ans.

Il enſeigna la Rhétorique ſucceſſivement dans les Colleges de Graſſeins, de Calvi & d'Harcourt, puis devint Profeſſeur d'Eloquence Grecque au College Royal. C'eſt très-mal à propos que *Naudé* préfere ſes Poéſies latines à celles de *Bucchanan* & de *Caſimir*. Il faut convenir qu'elles ne ſont pas du dernier médiocre ; mais elles ſont très-indignes de préférence, & même de comparaiſon avec celle de ces deux célebres Poëtes latins.

Bourbon a eu un oncle du même nom, qui compoſa auſſi des vers dans la même langue, & fut quelque temps Précepteur de *Jeanne d'Albret*, mere d'*Henri IV*. Celui-ci a laiſſé huit Livres d'Epigrammes, parmi leſquelles on n'en trouve pas ſix de bonnes. La fécondité, en ce genre, ſe montre toujours au préjudice du talent.

BOURDALOUE, [*Louis*] Jéſuite, né à Bourges en 1632, mort en 1704 ; le Fondateur de l'Eloquence Chrétienne parmi nous, & le plus parfait modele de cette Eloquence forte, convainquante & rapide, qui entraîne l'eſprit & triomphe de la réſiſtance.

La maniere du P. *Bourdaloue* a cela de particulier, que, dans ſes Diſcours, les preuves ſe ſuccedent les unes aux autres, avec un ordre & un développement qui ajoutent un nouveau degré de lumiere aux premieres idées qu'il met en

avant. Il ne ſe borne pas, comme la plupart des Orateurs, dont le ſeul talent eſt de ſavoir raiſonner, à des diſcuſſions ſéches & rarement méthodiques ; il joint la chaleur à la netteté des penſées, & la véhémence à la juſteſſe des raiſonnemens. Il ſent tout ce qu'il conçoit ; ce qui donne à ſa Dialectique une ame & une vie qui en communiquant toute l'activité, ſoit à l'Auditeur, ſoit au Lecteur. Son ſtyle eſt auſſi ſimple que noble, auſſi clair que profond, auſſi nombreux qu'énergique. La lecture des Saints Peres avoit enrichi ſon eſprit de cette abondance de preuves, qu'il développe avec ſupériorité, & auxquelles ſon génie ajoute un ſurcroît de force, qui les met dans un jour nouveau, & plus ſaiſiſſant, que dans leur ſource même.

Il s'en faut bien que ſes Succeſſeurs actuels dans le Miniſtere Evangélique, ſuivent une ſemblable route : auſſi ſont-ils bien éloignés de rendre les mêmes ſervices à la Religion, & de pouvoir prétendre à la même gloire. Quand on a lu un Diſcours de *Bourdaloue*, & qu'on va les entendre enſuite, il ſemble que l'éloquence de la Chaire ait changé d'objet. Ce n'eſt plus cette élocution mâle & vigoureuſe, ce zele convainquant & animé, ce ton de Chriſtianiſme & de perſuaſion, que reſpirent à chaque page les Sermons de cet Orateur ; c'eſt le plus ſouvent une

affectation d'esprit, une afféterie de langage, une coquetterie d'expression, une hypocrisie de sentiment, qui dégraderoient les matieres qu'ils traitent, si les Grands-Maîtres ne les avoient mises à l'abri du tort qu'ils pourroient leur faire.

Parce que nous sommes dans un siecle où tout se corrompt, où tout se dégrade, la dignité de la parole de Dieu doit-elle participer à cette contagion? Est-ce au suffrage de quelques esprit frivoles, que doit se borner l'homme apostolique? Est-ce par des antithèses pénibles, des phrases sententieuses, des détails apprêtés, des tableaux enluminés, des apostrophes de commande, qu'on fera rougir le vice, aimer la vertu, & respecter les vérités de la Religion? Est-ce en s'accommodant au ton du monde & de la société, qui n'est que l'image des travers qui nous déshonorent, qu'on pourra frapper les esprits & changer les cœurs corrompus? Le Christianisme ne doit donc reconnoître ses Défenseurs que dans ces Orateurs qui savent employer des armes convenables à sa gloire & à son appui; & nous finirons par dire ce que *Louis XIV* disoit, au sujet du P. *Bourdaloue*, qu'il seroit plus à propos d'entendre retentir nos chaires des redites des vrais Prédicateurs qui ont existé, que des fades nouveautés de la plupart de ceux qui existent.

BOURETTE, [*Charlotte* RENYER] ci-devant Madame *Curé*, plus connue ſous le nom de *Muſe Limonadiere*, née à Paris en 1714. Ce ſeul titre exige de l'indulgence.

Si l'on ne recherche dans les Poéſies que le grand, le beau, les graces, la délicateſſe, on ne fera pas grand cas des ſiennes; mais ſi quelques traits d'eſprit, de naturel, d'ingénuité, ſont capables, comme nous le croyons, de trouver graces aux yeux du Lecteur le plus difficile, la Muſe Limonadiere pourra être regardée comme la dixieme, en laiſſant toutefois un très-grand intervalle entre elle & ſes nobles Sœurs.

BOURGELAT, [*N.*] Directeur & Inſpecteur Général des Ecoles Vétérinaires, Correſpondant & Membre de pluſieurs Académies.

On peut juger par la maniere dont il a écrit ſur l'Art Vétérinaire, qu'il auroit pu ſe faire, auſſi bien & mieux que tant d'autres, un nom diſtingué dans la Littérature. Il n'en eſt que plus louable d'avoir préféré l'utilité générale à de vains agrémens, qui ſont ſouvent plus qu'indifférens au Public. Que de ſervices n'a-t-il pas déjà rendus en formant des Eleves dont les Nations voiſines ont réclamé plus d'une fois les ſecours & célébré les ſuccès! Ses *Elémens de l'Art Vétérinaire* prouvent que le Roi ne pouvoit mieux confier

qu'à M. *Bourgelat* la direction des Ecoles établies pour cette partie essentielle de l'économie publique ; Ecoles préférables à ces Sociétés oiseuses, qui ne s'attachent, la plupart, qu'à des objets frivoles. Le Cultivateur, le Militaire, le Commerçant peuvent se passer d'un conte, d'un roman, d'un opéra-comique ; tandis que la nécessité les rappelle presque toujours aux lumieres de ces hommes précieux, qui trouvent les moyens de prévenir les besoins, où d'y remédier.

M. *Bourgelat* sera donc regardé comme le Fondateur d'une Institution, qui, se perfectionnant de jour en jour, méritera constamment les suffrages & la protection du Gouvernement, l'estime des hommes patriotes, & la reconnoissance du genre humain.

Nous ne laisserons jamais passer l'occasion de rendre de semblables témoignages, & par-là nous croirons remplir notre but.

BOURSAULT, [*Edme*] né à Mussi l'Evêque, en 1638, mort à Paris en 1701.

Sans connoître d'autre langue que la sienne, il sut mériter un rang distingué parmi nos Littérateurs, malgré *Boileau*, qui ne pouvoit se persuader qu'un homme qui ne savoit pas le latin, fût capable de faire de bons vers. Ce Réformateur du Parnasse poussa la sévérité jusqu'à l'injustice,

à l'égard de cet Auteur. Il le déchira dans ſes Satyres ; mais à la fin il rendit témoignage à ſes talens : *De tous les Auteurs que j'ai critiqués*, écrivoit-il à *Broſſette*, ſon Commentateur, *Bourſault eſt, à mon ſens, celui qui a le plus de mérite.* Les deux *Corneille*, *Racine*, *Quinault*, *Peliſſon*, *Ménage*, le penſoient auſſi, & faiſoient autant de cas de l'amitié de *Bourſault*, que de ſes talens.

Ses *Fables* ſeront toujours lues avec plaiſir, & eſtimées de ceux qui aiment une verſification douce, naturelle & facile. Si elles ne ſont pas, à la vérité, comparables à celles de *la Fontaine*, c'eſt que rien en ce genre ne leur eſt comparable. On peut avoir du mérite, ſans égaler les Auteurs originaux.

Les Pieces de Théatre de *Bourſault* n'ont pas eu toutes du ſuccès ; pluſieurs même ne ſont pas ſupportables ; mais le *Mercure Galant*, ou la *Comédie ſans titre*, & *Eſope à la Cour*, ſe ſont conſtamment ſoutenues, & le Public ne ſe laſſe pas de les voir repréſenter. Combien de Poëtes ont fait plus de Comédies que *Bourſault* ? & parmi toutes leurs Comédies, peut-on en nommer deux qui ſe ſoient ſauvées du naufrage, pour jouir d'un ſuccès durable ?

BOURSIER, [*Laurent-François*] Docteur de

la Maiſon & Société de Sorbonne, né dans le Diocèſe de Paris en 1679, mort en 1749.

Il s'eſt fait une ſorte de réputation par ſon Ouvrage de *l'Action de Dieu ſur les Créatures*. Cet Auteur employa la métaphyſique la plus profonde en faveur de la prémotion phyſique, c'eſt-à-dire, qu'il travailla beaucoup pour établir un ſyſtême donc le moindre défaut eſt d'être incertain, & dont les conſéquences, de l'aveu des meilleurs Théologiens, ſont de porter atteinte à la liberté de l'homme. Ces ſortes de queſtions, nous le remarquons ici, ne ſauroient être agitées qu'avec de grands inconvéniens. On inſtruira beaucoup plus utilement les hommes, & on remplira plus certainement les vues de la Religion, en leur apprenant à réprimer l'eſprit de diſpute, à reſpecter les dogmes, à pratiquer la morale évangélique, qu'en employant toutes les reſſources de la Logique à établir des ſyſtêmes qui peuvent bien rendre les hommes pointilleux, mais rarement meilleurs.

Sans prononcer ſur le fond du Livre de M. *Bourſier*, nous pouvons aſſûrer qu'il nous a paru inintelligible en bien des endroits, & que trop de ſubtilité y fait perdre le fil du raiſonnement. A cela près, l'Auteur a ſu en rendre la lecture intéreſſante; ce qui n'eſt pas un petit mérite dans un Ouvrage de pure Métaphyſique.

BOURZEIS, [*Amable* DE] Abbé de Saint Martin, de l'Académie Françoiſe, né près de Riom en Auvergne en 1606, mort à Paris en 1672.

Il n'eſt pas l'Auteur du Teſtament politique du Cardinal de *Richelieu*, quoi qu'en diſe l'Hiſtorien du *Siecle de Louis XIV*: il a fait ſeulement quelques bons Ouvrages de controverſe, qui n'étoient pas des titres pour être reçu de l'Académie. Il y fut ſans doute admis en qualité de Légiſlateur; car on dit que le Fondateur de ce célebre établiſſement le chargea d'en compoſer les Statuts.

BOUTARD, [*François*] Abbé de Bois-Groland, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Troyes, mort à Paris en 1729, âgé de 75 ans.

On a de lui des Poéſies Françoiſes & Latines, dont celles-ci ſont les plus ſupportables. Son Ode intitulée, *Deſcription de Trianon*, eſt une de ſes meilleures Pieces. Mlle. *Cheron* l'a traduite en vers François d'une maniere aſſez heureuſe.

1. BOYER, [*Claude*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Alby en 1618, mort à Paris en 1698.

De vingt-deux Pieces de Théatre qu'il a compoſées, on ne ſe ſouvient plus que de *Judith* &

de *Jephté*, deux Tragédies qui eurent du ſuccès; mais qu'on ne joua plus, dès que celles de *Corneille* & de *Racine* eurent paru. Ce Poëte n'étoit cependant pas ſans talens; mais il n'eſt que les talens perfectionnés par le goût, qui puiſſent garantir de l'oubli. On nous a conſervé une anecdote ſur ſon compte, qui prouve combien la prévention eſt capable d'égarer le jugement. L'Abbé *Boyer*, pour éprouver ſi la chûte de ſes Pieces ne devoit pas être imputée à la mauvaiſe humeur du Parterre, fit afficher la Tragédie de *Judith* ſous le nom de *Pader d'Affezan*, jeune Gaſcon nouvellement arrivé à Paris. La Piece fut généralement applaudie; *Racine* même, qui n'eſtimoit pas *Boyer*, ſe déclara en ſa faveur. *En voilà donc une qui réuſſit en depit de M. Racine!* s'écria du fond du Parterre le véritable Auteur.

Cet exemple nous rappelle que pluſieurs bonnes Pieces ont dû leur chûte à la même cauſe, comme beaucoup de mauvaiſes lui ont dû leur ſuccès paſſager.

2. BOYER, [*Abel*] né à Caſtres en 1664, mort en Angleterre en 1729.

Les Littérateurs paſſionnés pour la langue Angloiſe lui ont de grandes obligations. Sa *Grammaire* & ſon *Dictionnaire Anglois-François*, *François-Anglois*, ſont très-utiles & très-eſtimés.

Si ces deux Ouvrages n'avoient ſervi qu'à faire paſſer dans notre langue les ſages maximes & les beautés des Ecrivains Anglois, *Abel Boyer* auroit de plus grands droits aux éloges du Public reconnoiſſant; mais la connoiſſance de la langue Angloiſe nous a attiré le débordement de tant d'extravagances, que les Eſprits ſages ſont peu tentés d'applaudir à ſes travaux, ou, pour mieux dire, il y eût vraiſemblablement renoncé, pour peu qu'il eût prévu les mauvais ſervices qu'il alloit rendre à ſa Patrie. En effet, la lecture des productions Angloiſes n'a guere ſervi qu'à introduire parmi nous des bizarreries & des maximes qui, n'étant analogues ni au caractere, ni au Gouvernement de la Nation, n'ont produit que de très-pitoyables effets, comme l'expérience le prouve tous les jours.

L'Anglomanie a paſſé de nos Livres dans nos mœurs, & y a cauſé les mêmes ravages; en ſorte qu'on peut dire, que ceux qui ont cru nous enrichir par des productions étrangeres, ne nous ont procuré que des maux étrangers. *Timeo Danaos & dona ferentes.*

Les autres Ouvrages d'*Abel Boyer* concernent l'Hiſtoire, & ſont plus eſtimables par les pieces curieuſes qu'il a recueillies, que par le mérite littéraire, qui eſt très-médiocre.

3. BOYER DE PREBRANDIER, [*Pierre*] Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, né à Montplaisant en Périgord, Traducteur infatigable de plusieurs Ouvrages Anglois sur la Médecine & sur l'Histoire, parmi lesquels on trouve une *Histoire des Etats Barbaresques qui exercent la Piraterie*, qu'on peut lire avec fruit sur nos Côtes.

BOZE, [*Claude* GROS DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, de l'Académie Françoise, né à Lyon en 1680, mort à Paris en 1754.

Comme Savant & comme Littérateur, il honora également les deux Académies dont il étoit Membre. On doit à ses soins les quinze premiers volumes des *Mémoires* de celle des Inscriptions. Les Eloges historiques qu'on y trouve, sont de lui. Les premiers ne sont pas aussi intéressans que les derniers : ceux-ci sont écrits avec autant d'élégance que de bon sens. Le Secrétaire y est Panégyriste sans fadeur, sans sécheresse, sans prétention. Quand on loue les autres, il faut s'oublier soi-même : on ne prouve que mieux par-là qu'on est digne d'être loué soi-même.

Outre ces Eloges, M. de *Boze* a composé plusieurs savantes *Dissertations* & une *Histoire* de

l'Empereur *Tétricus*, établie ſur une ſuite de Médailles. Il eſt le même dans tous ces Ouvrages : de l'eſprit, de l'érudition, du ſtyle, de la raiſon ; en voilà plus qu'il n'en faut pour être un eſtimable Académicien.

BRANTOME, [*Pierre* DE BOURDEILLES, plus connu ſous le nom de] Gentilhomme de la Chambre des Rois *Charles IX* & *Henri III*, mort en 1614, âgé de 87 ans.

Un ſtyle naïf & plein de liberté répand un intérêt piquant dans ſes *Hiſtoires*. Les détails qu'elles contiennent, ſont très-propres à contenter la curioſité des Lecteurs jaloux de connoître la vie privée des Princes & des hommes célebres de ſon temps. Cet Auteur a une maniere de narrer qui lui eſt particuliere. Les faits les plus indifférens s'animent ſous ſa plume, & prennent un ton de vivacité qui leur donne du prix, & fixe l'attention. Cette plume n'eſt pas à l'abri du reproche d'une très-grande licence, & le jugement de l'Hiſtorien a été ſouvent le jouet d'une imagination portée à inventer des anecdotes, ou à en adopter un grand nombre, deſtituées de tout fondement. On a reconnu la fauſſeté de la plupart de celles qu'il a haſardées ſur *Charles IX*, *Henri III* & *Henri IV*. *Brantome* eſt néanmoins un des Hiſtoriens qui ont le plus contribué à

mettre au jour les intrigues ſecretes de ceux qui ont joué un rôle à la Cour de ces Princes. Son Hiſtoire de *Marie de Médicis* donne des lumieres ſur le caractere de cette Princeſſe, & ſur les événemens dont elle a été la cauſe; mais elle exige également de la défiance de la part de tout Lecteur qui ne voudra pas être trompé. Nous en dirons autant de ſes Hiſtoires des grands Capitaines François, des grands Capitaines Etrangers, des Dames illuſtres & des Dames galantes de ſon ſiecle. Trop de goût pour les petites particularités, eſt un moyen ſûr d'être ſouvent un foible Hiſtorien, & rarement Hiſtorien véridique.

BREBEUF, [*Guillaume* DE] né à Rouen en 1618, mort en 1661.

Quoiqu'il ait fait pluſieurs Ouvrages eſtimables, on ne connoît à préſent que ſa *Pharſale*, dont on a dit, dans tous les temps, beaucoup de bien & beaucoup de mal, & qui fournit également matiere à la louange & à la critique. *Boileau* a cenſuré trop ſévérement cette Traduction, & en cela il a eu tort; d'autres s'en ſont déclarés les Apologiſtes outrés, & ils ont eu tort auſſi. Les Gens de Lettres ne ſauroient-ils donc jamais employer une juſte meſure, dans les jugemens qu'ils portent ſur certains ouvrages? Ne peut-

on pas éviter une extrémité de blâme comme une extrémité de louanges ? C'eſt cependant ce qu'il falloit obſerver à l'égard de la Pharſale de *Brebeuf*. On ne peut ſe diſſimuler qu'il n'y ait dans un grand nombre de morceaux, une enflure & une affectation qui tient plus du Phébus, que du vrai beau, auquel on ne peut rien ſubſtituer quand on ne l'a pas ſaiſi. Les métaphores en ſont très-ſouvent outrées, les penſées quelquefois giganteſques, & la chaleur qui y domine eſt plutôt une frénéſie, qu'un véritable enthouſiaſme. Mais ces défauts n'appartiennent-ils pas plus à l'original qu'à la traduction ? Et ſi la traduction péche à ces égards, ne doit-on pas en faire remonter la cauſe aux défauts de l'Auteur primitif ? *Lucain* eſt en effet difficile à traduire d'une maniere intéreſſante, parce qu'il n'a pas pris ſoin de ſe rendre intéreſſant lui-même. Son Poëme eſt plutôt une hiſtoire décharnée, pârſemée de quelques traits de Morale & de Philoſophie, qu'un véritable Poëme. Voilà pourquoi les traductions qu'on en a faites en proſe, ſans en excepter celle de M. *Marmontel*, n'ont pas réuſſi.

On doit donc ſavoir gré à M. de *Brebeuf*, d'avoir ſemé dans la ſienne des vers heureux, des penſées ſublimes, des morceaux d'une élégance & d'une préciſion que nos meilleurs Poëtes ne déſavoueroient pas, & qu'ils ont même imités.

S'il eſt défectueux en beaucoup d'endroits, ce n'eſt que pour s'être trop aſſervi au devoir rigoureux du Traducteur ; on ne connoiſſoit pas de ſon temps les Traductions libres, miſes depuis ſi utilement en uſage.

Nous avons de *Brebeuf* d'autres Poéſies qui ne ſont point à dédaigner, tels que ſes *Entretiens ſolitaires*, où la piété, la morale profonde, la poéſie, les penſées énergiques, font éprouver au Lecteur des ſentimens auſſi favorables à l'eſprit du Poëte, qu'à ſes bonnes mœurs & à ſa Religion.

BREGY, [*Charlotte* SAUMAISE DE CHAZAN, Comteſſe DE] Dame d'honneur de la Reine *Anne d'Autriche*, morte à Paris en 1693, âgée de 74 ans : niece du ſavant *Claude Saumaiſe*, elle avoit hérité d'une partie du ſavoir de ſon oncle, en laiſſant toutefois à d'autres légataires ſon pédantiſme, & en y ſubſtituant l'agrément. Ses *Lettres* forment un Recueil qui fut eſtimé de ſon temps. Le galant *Benſerade* étoit un des principaux admirateurs de ſa beauté & de ſon eſprit. Il diſoit que, pour ſe garantir de ſes charmes, il ne falloit ni la voir ni l'entendre.

BRET, [*Antoine*] né à Dijon en 1717.

Son *Commentaire* ſur les Œuvres de *Moliere* ne ſe borne point à des Remarques grammaticales ; il

il offre encore des obſervations pleines de goût, de fineſſe & de ſolidité ſur les mœurs, les uſages, les modes; des anecdotes relatives à chaque Comédie, & des réflexions critiques, très-propres à ramener les eſprits aux vrais principes d'un art qui ſe dénature tous les jours. M. *Bret* étoit d'autant plus digne de commenter le premier des Poëtes comiques, qu'il a lui-même compoſé des Comédies qui annoncent une grande connoiſſance du Théatre, l'art du Dialogue, le talent d'enchaîner les ſcenes, & principalement le bon genre comique. On deſireroit ſeulement que, dans *le Faux Généreux*, il eût un peu moins ſacrifié au goût du ſiecle pour le ſérieux & le pathétique : un Auteur qui a tant de reſſources par lui-même, n'a pas beſoin de ſe prêter aux travers du moment pour ſe procurer des applaudiſſemens.

BRETONNEAU, [*François*] Jéſuite, né à Tours en 1660, mort à Paris en 1741.

Il s'eſt rendu plus utile à l'éloquence de la Chaire, en ſe faiſant l'Editeur des Sermons de *Bourdaloue*, de *Cheminais*, de *la Rue*, &c. que par ſes propres *Sermons*, qui néanmoins ſont eſtimables à beaucoup d'égards. On doit rendre juſtice à chacune des Préfaces qu'il a miſes à la tête de ces éditions. Les analyſes qu'il a faites des Diſcours dont il eſt l'Editeur, ſont exactes,

claires, préciſes, & très-propres à donner aux jeunes Orateurs Chrétiens, l'idée d'un plan bien concerté & bien rempli par l'enchaînement des preuves. Nous ſommes tentés de croire qu'on ne les lit pas aujourd'hui. Le déſordre, & ſouvent l'oubli total du ſujet, ſont les défauts ordinaires d'un grand nombre de nos Prédicateurs modernes. On ne peut cependant éclairer, inſtruire, intéreſſer, que par l'arrangement des matieres, la juſteſſe des penſées & l'application des preuves. Des phraſes étincelantes, des détails à prétentions, des ſentimens poſtiches, peuvent être le délaſſement de l'ennui, mais ne vont jamais juſqu'au cœur.

Le P. *Bretonneau* étoit très-éloigné de ces petites reſſources. Ses Sermons peu éloquens, à la vérité, ſont du moins ſolides; & ſes ſentimens trouvent un nouveau ſujet d'éloge, dans le zele qu'il a eu de contribuer au ſuccès des Prédicateurs d'un talent ſupérieur au ſien.

BREUL, [*Jacques* DU] Bénédictin, né à Paris en 1528, mort en 1614.

Les Curieux, jaloux de connoître l'origine de la plupart des établiſſemens & des fondations de la ville de Paris, trouvent de quoi ſe ſatisfaire dans ſon *Théatre des Antiquités* de cette ville, ainſi que dans le ſupplément qu'il y a ajouté.

Après cela, il ne faut chercher dans cet Ouvrage, ainſi que dans la *Vie du Cardinal Charles de Bourbon*, du même Auteur, d'autres objets d'utilité, qu'un amas aſſez indigeſte d'époques & de recherches. Les Compilateurs de cette trempe ont moins travaillé pour le Public, que pour les Ecrivains deſtinés à les ſuivre, & à refondre, dans des Hiſtoires plus élégantes & plus polies, les matériaux qu'ils ont péniblement recueillis. C'eſt ce qu'a fait l'élégant Auteur des *Eſſais ſur Paris*, qui a ſu écarter les épines de l'érudition du Pere du *Breul*, ſans en altérer les fruits.

BRIDAULT, [*Jean-Pierre*] Maître de Penſion de Paris, mort en 1761, Auteur utile pour les jeunes gens, & même pour ceux qui ne le ſont plus. Son Ouvrage qui a pour titre, *Mœurs & Coutumes des Romains*, offre un tableau général des uſages les plus curieux & les plus ſinguliers de l'ancienne Rome. Ce n'eſt ni un abrégé ni une répétition des grandes Hiſtoires Romaines; c'eſt préciſément un Recueil de tout ce qu'on n'y trouve pas.

1. BRIENNE, [*Henri-Auguſte* DE LOMENIE, Comte DE] Secrétaire d'Etat, né à Paris en 1595, mort en 1666. Les *Mémoires* que nous avons de lui peuvent être plus utiles aux Miniſtres qu'aux

Littérateurs. L'Homme d'Etat qui écrit pour ſes ſemblables, eſt diſpenſé de la régularité du ſtyle.

2. BRIENNE, [*Henri-Louis* DE LOMENIE, Comte DE] fils du précédent, mort en 1698, cultiva les Lettres avec des talens propres à le diſtinguer, ſi les fréquens voyages, ſes aventures & la tournure de ſon eſprit un peu romaneſque, n'euſſent trop favoriſé les écarts de ſon imagination. A l'âge de 23 ans, il ſuccéda à ſon pere dans la charge de Secrétaire d'Etat; on ſait qu'il fut diſgracié dans la ſuite. Ce fut pendant ſa retraite, qu'il ſe conſacra entiérement à la Littérature. Les Poéſies qui nous reſtent de lui ſont peu eſtimées; mais ſes *Remarques ſur la Poéſie Françoiſe* le ſont beaucoup, & méritent de l'être. Elles ſe trouvent dans pluſieurs Recueils & à la ſuite de preſque toutes les éditions de la *Nouvelle Méthode Latine* de *Lancelot*, plus connue ſous le nom de Port-Royal. M. de *Chalons* les a inſérées preſque en entier, dans ſon Traité des Regles de la Poéſie Françoiſe, ſans en faire hommage à M. de *Lomenie*, procédé très-ordinaire, quoique peu honnête.

M. de *Brienne*, Archevêque de Toulouſe, de la même famille, ajoute plus à la gloire littéraire de ſes ancêtres, qu'il n'en a reçu d'eux à cet égard. Ses talens pour l'éloquence, reconnus

dans l'*Eloge funèbre de M. le Dauphin*, ſes *Mandemens* qu'il ſait lui-même, ſes *Lettres Paſtorales* qui reſpirent le patriotiſme, & quelques autres Ouvrages où il n'a pas mis ſon nom, prouvent que l'Académie Françoiſe a moins recherché dans lui l'éclat de la naiſſance, que les qualités d'un Littérateur éclairé. Il ſeroit capable de l'honorer par ſes travaux, ſi ſes importantes occupations lui en laiſſoient le temps, comme il en a le goût.

BRILLON, [*Pierre-Jacques*,] Conſeiller au Conſeil de Dombes, né à Paris en 1671, mort dans la même ville en 1736.

Il n'a pas tenu à lui qu'on ne le prît pour un autre *la Bruyere*. *Le Théophraſte moderne*, les *Portraits ſérieux, galans & critiques*, ont ſans doute été faits dans cette louable intention; mais il ne ſuffit pas de traiter les mêmes ſujets pour mériter les mêmes honneurs. Celui-ci eſt à ſon modele, ce qu'un Peintre d'enſeignes eſt à *Rubens*.

BROSSARD, [*Sebaſtien* DE] Chanoine & Maître de Muſique de la Cathédrale de Meaux, mort dans cette ville en 1730, âgé de 70 ans.

Il ſavoit la Muſique & les Mathématiques, qu'il fit toujours marcher de pair, & expliquoit

le premier art par les principes du ſecond. Nous ne parlons de lui que pour faire remarquer que bien des Auteurs, aujourd'hui oubliés, ont été lus par des hommes célebres qui ne s'en ſont pas vantés. *Rameau* lui doit preſque toutes ſes idées ſur l'harmonie; & *J. J. Rouſſeau* un grand nombre d'articles de ſon *Dictionnaire de Muſique.*

BROSSETTE, [*Claude*] de l'Académie de Lyon, ſa Patrie, né en 1671, mort en 1746.

Adorateur & Commentateur de *Boileau*, il auroit affoibli la gloire de ce Poëte par des détails minutieux & puériles, ſi le Lutrin, l'Art Poétique & la plus grande partie de ſes Ouvrages n'étoient de nature à réſiſter à la fadeur de l'encens. Un culte ſuperſtitieux déshonore une Divinité quelconque; par la même raiſon, un enthouſiaſme à petites reſſources eſt-il indigne d'un grand homme qui en eſt l'objet. Il faut cependant convenir, à la louange de M. *Broſſette*, que la plus grande partie de ſes notes ſont utiles, inſtructives & d'un homme de goût. On auroit pu ſe diſpenſer de mettre au jour ſon commerce de Lettres avec *Boileau*, où l'on ne trouve qu'une répétition ennuyeuſe d'excuſes d'une part, & d'indulgence de l'autre.

BROTIER, [*Gabriel*] Abbé, ci-devant Jéſuite, né dans le Nivernois en 1723.

L'édition qu'il a donnée de *Tacite*, eſt la meilleure réfutation du ſentiment de ceux qui prétendent qu'on ne ſauroit bien écrire dans une langue morte ; non-ſeulement elle offre la connoiſſance la plus profonde de la langue latine, mais encore l'imitation la plus heureuſe du meilleur Hiſtorien qu'aient eu les Romains. L'accueil unanime qu'elle a reçu de tous les Savans de l'Europe, ſera tout à la fois un anathême prononcé contre les Auteurs du paradoxe, & le triomphe de l'érudition parmi nous. Les excellentes notes qui accompagnent cette édition, ne ſeront jamais confondues avec le verbiage des Commentateurs ; elles ſeront regardées, au contraire, comme des modeles de ſagacité, de diſcernement, de goût & de bonne latinité..

BRUEYS, [*David-Auguſtin*] né à Narbonne, où ſon pere, natif de Montpellier, étoit Directeur de la Monnoie, mort à Montpellier en 1723, âgé de 84 ans, plus connu par ſes Pieces de Théatre, que par ſon *Hiſtoire du Fanatiſme*, & par ſes Ouvrages de controverſe, qui ne ſont pourtant pas mal écrits.

Il ſut rajeunir & embellir l'ancienne Comédie de l'*Avocat Patelin*, qu'on jouoit dès le temps de *Charles VIII*, & dont *François Corbueil* eſt le premier Auteur. Il a fait encore le *Gran-*

deur & le Muet, Pieces qui n'appartiennent qu'à lui ſeul, quoi qu'en diſe l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*. *Palaprat* fut ſon ami & ſon diſciple, & non ſon coopérateur.

Le caractere du *Grondeur* eſt d'une vérité, d'un comique, les nuances en ſont développées avec une fineſſe & un génie qui placent cette Comédie immédiatement après les meilleures que *Moliere* ait faites ; elle pourroit même prétendre à l'égalité, ſi le dénouement répondoit au reſte.

Cette Piece avoit d'abord été compoſée en cinq actes : les Comédiens preſſerent vivement l'Auteur de la réduire à trois ; ce qu'il fit avec beaucoup de peine. Il auroit dû réſiſter à leurs ſollicitations & à celles de *Palaprat*, qui ſe joignit à eux ; car nous oſons aſſûrer que la Piece que nous avons lue en manuſcrit, a beaucoup perdu par ces retranchemens, quoique le Public l'ait toujours goûtée, ſans s'appercevoir de ce qui y manque. Les Ouvrages des hommes de génie, & l'on peut appeller de ce nom l'Auteur du *Grondeur*, devroient être ſacrés pour ceux qui n'en ſont que les organes, & qui n'ont de mérite qu'à proportion qu'ils ſavent en rendre les beautés dans toute leur valeur. Ce ſeroit ici le cas de dire, pour arrêter une pareille licence, *Ne ſutor ultrà crepidam.*

Le ſujet de la Comédie du *Muet* eſt tiré de

Térence ; l'intrigue en eſt bien conduite, le comique ſaillant & plein de fineſſe, le dialogue naturel, le ſtyle agréable & léger.

Brueys répandoit dans ſes Pieces le même caractere qu'il avoit dans la ſociété. Il avoit l'imagination vive, les mœurs ſimples, & une certaine naïveté qui intéreſſoit. Après avoir profeſſé & défendu par ſes Ecrits le Calviniſme, il embraſſa la Religion Catholique, d'après pluſieurs conférences qu'il eut avec le grand *Boſſuet*, entra enſuite dans l'état eccléſiaſtique, écrivit platement contre les Proteſtans, & fut penſionné juſqu'à ſa mort par *Louis XIV* & par le Clergé.

BRUMOY, [*Pierre*] Jéſuite, né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742.

Pluſieurs Auteurs ſe ſont empreſſés de ſuivre la carriere qu'il avoit tracée. Son *Théatre des Grecs* nous a procuré pluſieurs autres Théatres étrangers, mais très-éloignés du mérite du ſien. Le P. *Brumoy* poſſédoit trop ſupérieurement l'eſprit d'analyſe, le génie de la traduction, les fineſſes du goût, pour pouvoir être facilement égalé par des Littérateurs qui n'ont eu ni autant d'application que lui, ni autant d'avantage du côté du ſujet.

Ce qu'on peut lui reprocher, n'eſt pas ſon admiration pour les Tragédies Grecques, mais

trop de penchant à détruire les nôtres. *Corneille* & *Racine* ont ſans doute puiſé dans *Sophocle* & dans *Euripide* le goût des vraies beautés théatrales ; mais, quoique Diſciples des Tragiques d'Athenes, ils ont néanmoins très-ſouvent égalé, & quelquefois ſurpaſſé leurs modeles, & le ſont devenus à leur tour. C'eſt parce qu'on s'éloigne trop de cette noble ſimplicité, qui fut toujours l'objet de leur émulation, qu'on donne à préſent dans l'extraordinaire, dans le bizarre, ou dans le foible. Peut-être auſſi le manque de talent eſt-il la vraie ſource de cette diſette de bonnes Tragédies. Il n'appartient qu'au génie d'égaler le génie; & la médiocrité ou le monſtrueux, ſont ordinairement le partage de ceux qui, ſans miſſion, veulent figurer ſur la Scene, qui n'admet que les grands Maîtres.

Les beautés de la langue latine étoient auſſi familieres au P. *Brumoy* que celles de la langue des Grecs. Il eſt vrai que ſon *Poëme des Paſſions* n'eſt pas tout-à-fait dans le goût des Poéſies du beau ſiecle d'*Auguſte*. Il a préféré l'abondance des images, la vivacité des deſcriptions, & ſur-tout la multiplicité des détails, à cette ſage ſobriété, à ce ſtyle moëlleux & facile que le goût inſpiroit lui-même aux *Virgile* & aux *Horace*. Cela n'empêche pas qu'on ne liſe cet Ouvrage avec autant d'utilité que de plaiſir.

Le P. *Brumoy* s'eſt exercé auſſi dans l'Hiſtoire, & nous croyons pouvoir aſſûrer, d'après la lecture du onzieme & douzieme volume de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane* & de quelques autres morceaux hiſtoriques de ſa façon, que ce n'étoit pas là ſon talent le plus décidé.

1. BRUN, [*Laurent* LE] Jéſuite, né à Nantes en 1607, mort à Paris en 1663; Poëte latin qui a prétendu égaler les plus grands modeles, en n'imitant que les titres de leurs Ouvrages. Son *Virgile Chrétien* conſiſte, comme le *Virgile Payen*, en Eglogues, en Géorgiques & en un Poëme épique en douze Livres, avec cette différence, que les ſujets de dévotion ſont ſubſtitués aux ſujets de la Fable. Son *Ovide Chrétien* eſt dans le même goût; tout y change de face: les *Héroïques* ſont des Lettres pieuſes; les *Faſtes*, les ſix jours de la création; les *Triſtes*, les Lamentations de *Jérémie*; un Poëme ſur l'amour de Dieu, remplace celui de l'*Art d'aimer*; l'Hiſtoire de quelques Converſions tient lieu des *Métamorphoſes*. On ne peut diſconvenir qu'un pareil projet, ſoutenu par de grands talens, ne fût très-louable, & ne pût avoir d'heureux ſuccès pour l'éducation de la jeuneſſe. C'eſt ce que le P. *le Brun* s'étoit propoſé; mais ce n'eſt point en imitant les titres des Ouvrages de *Virgile* & d'*Ovide*,

qu'il pouvoit remplir ſon objet ; c'eſt en tâchant d'égaler le mérite des Ouvrages mêmes, ce dont il eſt bien éloigné, malgré ſa bonne volonté.

2. BRUN, [*Pierre* LE] Oratorien, né à Brignolles, mort en 1629, a écrit contre les Sorciers, & croyoit aux Sorciers : cependant ſon *Hiſtoire critique des pratiques ſuperſtitieuſes* eſt pleine d'érudition, & aſſez pourvue de jugement, excepté quand il en eſt à l'article des ſortiléges, dont il combat le ridicule, en admettant ſouvent des faits que la raiſon auroit dû rejeter. Telle eſt l'hiſtoire de *Marie Bucaille*, Sorciere, qui, étant en priſon à Valogne, parut à quelques lieues de là, dans le même inſtant que le Juge de Valogne l'interrogeoit. Telle eſt auſſi celle des Bergers de Brie, condamnés par le Parlement de Paris, en 1691, à être pendus & brûlés, où il aſſûre qu'il *y avoit beaucoup de ſurnaturel dans leur fait*. Toutes ces mépriſes ne ſont pas capables de faire oublier que l'Ouvrage du P. *le Brun* eſt eſtimable à bien des égards.

Les *Lettres* pour prouver l'illuſion des Phyſiciens ſur la baguette devinatoire de *Jacques Aymard*, ne ſont pas non plus ſans mérite. Il y a apparence que ſi elles euſſent été connues avant les deux volumes qu'on a faits pour enſeigner la maniere de ſe ſervir de cette baguette, elles

auroient épargné au Public un ridicule Ouvrage, & à certains Lecteurs, le ridicule d'y ajouter foi.

3. BRUN DESMARETS, [*Jean-Baptiſte* LE] fils d'un Libraire de Rouen, mort à Orléans en 1731.

Ce n'eſt pas pour avoir fait les Bréviaires de Nevers & d'Orléans, que nous le plaçons ici, mais pour avoir compoſé un Ouvrage aſſez ſingulier, pendant les cinq années de Baſtille, où ſon attachement à MM. de Port-Royal l'avoit conduit. Cet Ouvrage eſt intitulé *Voyages Lithurgiques*, & fut publié ſous le nom de *Moléon*. Il paroît que M. de *Voltaire* en a tiré parti dans ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, où il raiſonne ſur toutes les matieres à ſa façon, c'eſt à-dire, plus pour ſatisfaire ſa démangeaiſon d'écrire, que pour dire des choſes vraies, bonnes & neuves.

4. BRUN, [*Guillaume* LE] Jéſuite, né en 1674, mort en 1758, a plus que le précédent des droits à la reconnoiſſance publique, pour avoir compoſé un Dictionnaire François-Latin qui eſt devenu claſſique dans tous les Colléges de France.

5. BRUN DE GRANVILLE, [*Jean-Etienne* LE] né à Paris, mort en 1765, âgé de 27 ans.

Ses Ouvrages, ſoit en Proſe, ſoit en Vers, étoient morts avant lui. Ils conſiſtent tous, à une *Epître* près, *ſur les progrès & la décadence de la Poéſie*, (où ce dernier période eſt prouvé par ſon exemple) dans des ſatyres & des libelles contre pluſieurs Auteurs, & ſur-tout contre celui de l'*Année Littéraire*. Il y a apparence que ce M. le *Brun de Granville* fut, pendant ſa vie, un des aboyeurs ſecondaires de la Philoſophie. Il eſt malheureux pour lui & pour elle, qu'on n'ait conſervé que le titre de ſes productions, qui ſont *la Renommée Littéraire*, *la Waſprie*, *l'Ane Littéraire*, & d'autres alluſions de ce goût, devenues des cris de guerre dans le plaiſant Monde philoſophique.

Si l'on en croit cependant pluſieurs Littérateurs qui l'ont connu, il avoit beaucoup d'eſprit, une érudition vaſte, & de la facilité pour écrire. On voit en effet, par quelques extraits de ſa *Renommée littéraire*, qu'il ne tenoit qu'à lui de mériter une place plus honnête dans la République des Lettres. Cette eſpece de Journal offre quelques Analyſes faites avec beaucoup de goût & de préciſion : telle eſt celle où il rend compte de la Poétique de M. *Marmontel*, dont il releve aſſez ingénieuſement les inepties. Qu'avoit-il beſoin, après cela, de tenir toujours la lance en arrêt contre MM. *Fréron*, d'*Arnaud*,

Colardau, &c. & de ſe livrer à des ſarcaſmes, qu'une trop grande affectation rend inſipides & fatigans. La plaiſanterie doit naître de la critique, mais la critique ne doit jamais paroître faite dans l'intention d'amener la plaiſanterie.

6. BRUN, [*Denis* LE] Secrétaire des Commandemens du Prince de *Conty*, de l'Académie de la Rochelle, frere du précédent, né à Paris en 17..

Il a beaucoup plus de mérite que ſon frere. On trouve dans ſes *Odes*, de la force, de l'enthouſiaſme, & de la poéſie. Il ne faut donc pas juger de ce Poëte par les * Satyres que M. de *Voltaire* a ſubſtituées aux éloges qu'il lui avoit d'abord accordés. Ce Diſpenſateur des réputations ne l'a maltraité peut-être ſi fort, que parce que M. *le Brun* eſt l'ami de M. *Clément*, Cenſeur de M. de *Saint-Lambert*, adorateur de M. de *Voltaire ;* car tout a ſa généalogie dans le Cercle philoſophique, & le péché originel y a lieu par excellence. Il ne faut pas non plus le juger d'après les louanges un peu outrées de M. *Clément*, qui a trop fait ſentir qu'il étoit ſon ami : il eſt cependant vrai que les morceaux qu'il cite de M. *le*

* Voyez les *notes* ſur l'*Epître de M. de Voltaire à M. d'Alembert*.

Brun, dans ſa Critique des Géorgiques de M. l'Abbé *Delille*, ſont réellement beaux, quoi qu'en ait dit un Journaliſte célebre, mais pas toujours préférables à ceux de l'Auteur critiqué.

Au reſte, M. de *Voltaire* auroit dû ſavoir plus de gré à M. *le Brun*; il lui a adreſſé une belle Ode, & lui a procuré la gloire d'une belle action, en l'engageant à prendre ſoin de la niece du grand *Corneille*. M. le *Brun* n'a ſuivi en cela que les mouvemens d'une ame honnête; il ne prévoyoit pas les *Commentaires*.

Il y a encore un autre Auteur de ce nom, à qui le Public doit la meilleure Traduction qui ait paru juſqu'à préſent dans notre langue, de l'*Iliade d'Homere* & de *la Jéruſalem délivrée* du *Taſſe*.

BRUYERE, [*Jean* DE LA] de l'Académie Françoiſe, né dans un village de l'Iſle de France, en 1639, mort en 1696.

Les efforts qu'on a faits pour imiter ſes *Caracteres*, n'ont ſervi qu'à prouver combien ils ſont inimitables. Avant de s'attacher au même genre, il eût fallu être doué, comme lui, de ce coup-d'œil perçant, qui pénétroit dans les plus profonds replis du cœur, de cette vigoureuſe ſubtilité qui en ſaiſiſſoit les mouvemens dans leur ſource, de cette énergie ſupérieure qui les a ſi

profondément tracés, de ce génie enfin qui ne ſauroit être que le réſultat de la force des idées, & de la chaleur du ſentiment.

Le ſtyle de *la Bruyere* ſera toujours un ſtyle original. Cet Ecrivain exprime les choſes comme il les concevoit, & il les concevoit en entirant, pour ainſi dire, toute la ſubſtance, & les rendoit enſuite dans toute leur vigueur.

Bien différent de ces eſprits qui errent au haſard, voltigent ſur tous les objets, l'imagination n'a jamais égaré ſa plume. Il ne s'attachoit qu'à la nature, la peignoit ſans effort ; & les caracteres, en s'offrant à lui, tels qu'ils étoient en effet, acquéroient ſous ſon pinceau une nouvelle vie, qui en faiſoit reſſortir toute la vérité. C'eſt à des Obſervateurs de cette trempe qu'il appartient de peindre les mœurs. Point de précipitation, point d'enthouſiaſme, point de prévention, point de ces déclamations ſeches & ſtériles, qui ne ſont que les vapeurs de la miſanthropie. L'Auteur des *Caracteres* ſe borne à ſaiſir les objets, à les préſenter, & les objets parlent d'eux-mêmes.

On a ſouvent eſſayé de tranſporter dans les Ouvrages de Morale ou de Philoſophie, ſa maniere de peindre & de s'exprimer. On a cru que des idées ſerrées, des phraſes ſubſtantielles, des réticences factices rapprocheroient de ce

Modele, & l'on n'a pas ſenti qu'en prenant un ton qui n'appartient véritablement qu'à lui, on tomboit dans la ſéchereſſe, dans la froideur, dans l'obſcurité. Pour paroître penſer profondément, ce n'eſt pas aſſez de prétendre dire beaucoup de choſes en peu de mots ; la briéveté de l'expreſſion doit s'allier à la clarté des idées ; & c'eſt pour ne l'avoir pas fait, que pluſieurs de nos Ecrivains célèbres ſont quelquefois ſi obſcurs & ſi entortillés. D'ailleurs la perfection du diſcours exige de la liaiſon dans les idées, de la variété dans les tours, de l'harmonie dans le ſtyle ; & ſi on eût été convaincu de cette vérité, nous n'aurions pas tant de Penſeurs, dont les plus longs Ouvrages peuvent ſe réduire en morceaux détachés, qu'il eſt facile de tranſpoſer à ſon gré, ſans rien déranger de l'économie du diſcours, préciſément parce qu'il n'y a aucune économie.

Que prouve cette difficulté d'imiter les bons modeles ? ſinon que les talens dégénerent parmi nous, ou qu'on ne les cultive & ne les nourrit pas aſſez, avant de les appliquer à des ſujets qui les ſurpaſſent.

BRUYS, [*François*] né à Serrieres dans le Mâconnois, en 1708, mort à Dijon en 1738, Auteur qui a beaucoup écrit, mais qui, pour avoir

écrit avant de former ſon eſprit & ſon ſtyle, n'a rien laiſſé que de médiocre. De France, il paſſa à Genève, où il embraſſa le Calviniſme. Il ſe rendit enſuite en Hollande, & y compoſa pluſieurs Ouvrages, qui paroiſſent plus inſpirés par l'indigence, que par le talent néceſſaire pour écrire. Telle eſt une *Hiſtoire des Papes, depuis S. Pierre juſqu'à Benoît XIII incluſivement*, compilation auſſi odieuſe par les menſonges, les calomnies & les déclamations qui y fourmillent, que révoltante par la baſſeſſe & l'inexactitude de l'expreſſion. Cette Hiſtoire ſouleva également les Catholiques & les Proteſtans contre ſon Auteur, qui ſe brouilla bientôt avec le Clergé Proteſtant, pour avoir publié des Ouvrages contraires à la Morale & aux principes généraux du Chriſtianiſme. Il eſt donc de la nature de l'eſprit humain de ne garder aucune meſure, quand il a commencé à s'écarter du vrai ! La pente qui conduit à l'erreur, eſt rapide ; on ne s'arrête guere qu'après s'être porté aux derniers excès. *Bruys* ouvrit enfin les yeux, & *Boſſuet* eut beaucoup de part à ſa converſion.

Le meilleur Ouvrage, ou, pour parler plus exactement, le moins mauvais qu'on ait de cet Auteur, eſt celui qui a pour titre : *Tacite, avec des Notes hiſtoriques & politiques, pour ſervir de continuation à ce que M. Amelot de la Houſſaye*

avoit traduit de cet Hiſtorien. Cette Traduction & ces Notes, qui forment 6 vol. in-12, ſont bien éloignées d'être les meilleures qu'on ait faites, mais elles ont ſervi à perfectionner les Traductions qu'on a données, depuis, de l'Annaliſte Romain.

BUDÉ, [*Guillaume*] né à Paris en 1467, mort dans la même ville en 1540.

Dans ſon temps, on l'appelloit le *Prodige de la France.* Il ne falloit alors que de l'érudition pour mériter des magnifiques ſurnoms. Il eſt certain que celle de *Budé* étoit des plus étendues. Le Recueil de ſes Ouvrages renferme des Traductions, des Traités, des Diſſertations, des Commentaires, & par-tout ce Savant répand avec profuſion les connoiſſances qu'il avoit puiſées chez les Anciens. Il a traduit pluſieurs Livres de *Plutarque*, qui prouvent tout à la fois combien il étoit verſé dans la Langue Grecque, & combien la nôtre étoit éloignée de la perfection où elle eſt parvenue depuis. Son Ouvrage de *l'Inſtitution d'un Prince*, adreſſé à *François I*, n'a, à la vérité, que le mérite d'expoſer des maximes aſſez communes; mais c'eſt toujours beaucoup de ſavoir s'attacher à celles qui ſont avouées de tout le monde, & de ſe garantir de la démangeaiſon d'en haſarder de nouvelles, dont ſouvent le premier

effet eſt d'étonner par la hardieſſe, & le ſecond d'abuſer par l'erreur.

Nous avons encore de *Budé* des Commentaires ſur les Langues Grecque & Latine, un Dictionnaire Grec, eſtimé encore aujourd'hui des Savans, & un Traité *de Aſſe*, où il rappelle preſque toutes les monnoies des Anciens. Ces trois Ouvrages lui firent une très-grande réputation parmi ſes contemporains, parce qu'ils annoncent, chacun en particulier, au plus haut degré, & les tréſors de la mémoire & les fruits d'une étude opiniâtre.

Cet Auteur étoit donc très-digne de l'eſtime & de la confiance de *François I*, qui lui donna le ſoin de ſa Bibliotheque. Ce Prince joignit au titre de Bibliothécaire, une Charge de Maître des Requêtes, & le nomma, peu de temps après, Ambaſſadeur auprès de *Léon X.* Les Lexicographes prétendent que les ſollicitations de *Budé* contribuerent beaucoup à la fondation du Collége Royal.

BUFFIER, [*Claude* DE] Jéſuite, né en 1661, mort à Paris en 1737, plus connu par ſa *Mémoire artificielle*, ſa *Géographie* & ſa *Grammaire*, que par ſes Ouvrages de Morale & de Philoſophie, bien plus propres à établir ſa réputation. Il eſt facile d'en juger par pluſieurs articles de l'En-

cyclopédie, copiés mot à mot de ſon *Cours des Sciences*, auxquels la prudence des Compilateurs n'a pas jugé à propos de mettre ſon nom : *Sic vos non vobis*, &c.

M. de *Voltaire* a très-bien remarqué dans ſon *Siecle de Louis XIV*, que le P. *Buffier* avoit rappellé les Vers (il ne dit pas la Poéſie) à leur premiere deſtination, en les faiſant ſervir à imprimer, dans la mémoire des hommes, les événemens principaux de l'Hiſtoire.

BUFFON, [*George-Louis* LE CLERC DE] Intendant du Jardin Royal des Plantes, de l'Académie Françoiſe & de celle des Sciences, dont il eſt Tréſorier perpétuel, né à Montbart, en Bourgogne, en 17..

On ne peut ſans injuſtice lui refuſer le titre d'Interprête de la nature; ſa miſſion eſt trop bien établie. La Nature elle-même ſemble avoir voulu tenir de lui une nouvelle vie; car elle l'a pourvu des plus heureux talens, pour développer ſes ouvrages & les faire admirer. Une imagination brillante, noble, vive; un eſprit lumineux & plein de ſagacité; un pinceau auſſi délicat que nerveux, ou, pour mieux dire, la force du burin réunie à la molleſſe du pinceau, ſont les bienfaits précieux qu'elle lui a prodigués, & dont il a fait un ſi noble uſage. Tous les ſujets, tous

les genres prennent ſous ſa plume éloquente les traits qui leur ſont propres.

Depuis qu'il a conſacré ſes travaux à l'Hiſtoire Naturelle, le goût de la Phyſique s'eſt conſidérablement étendu parmi nous. Sa maniere & ſon ſtyle ont ſu faire goûter aux eſprits les plus frivoles une ſcience d'obſervations, qui n'avoit été négligée, que parce que ſes prédéceſſeurs n'avoient pas eu, comme lui, le talent de la rendre piquante, & de l'embellir. Il n'appartient qu'au génie de rendre intéreſſans les ſujets les plus arides par eux-mêmes. Le preſtige de ſa plume eſt tel, que ſes tableaux deviennent des originaux qui attachent l'eſprit & raviſſent l'imagination, lors même qu'ils ne ſont pas d'accord avec la vérité. Pourroit-on s'étonner, après cela, de voir toute l'Europe s'empreſſer de recueillir ſes Ouvrages, & la gloire de la Langue Françoiſe paſſer chez l'Etranger avec les richeſſes du ſavoir ?

Nous ne prétendons pas garantir la juſteſſe de toutes les obſervations de ce ſublime Hiſtorien; il a reconnu lui-même qu'il s'étoit égaré quelquefois; mais on ne peut diſconvenir de ſa ſupériorité ſur preſque tous nos Ecrivains les plus célèbres, qui ont trop négligé les graces de l'élocution, pour s'attacher à l'appareil du raiſonnement. Les efforts de la raiſon ſe font ſentir dans les Ouvrages de la plupart, par la gêne & les con-

vulſions du ſtyle : dans l'*Hiſtoire Naturelle*, l'écrivain raiſonne & peint tout à la fois.

Si le mauvais goût, qui va toujours en croiſſant, devient aſſez général pour ramener la barbarie parmi nous, ſes Ouvrages ſubſiſteront dans la Poſtérité, pour dépoſer contre ſon Siecle, & on le regardera comme ces monumens rares, élevés dans des temps de décadence, qui néanmoins ſont les reſtes précieux & les images auguſtes des temps de perfection qui les avoient précédés.

BULLET, [*Jean-Baptiſte*] Abbé, Profeſſeur Royal de Théologie, Doyen de l'Univerſité de Beſançon, ſa patrie, de l'Académie de cette ville, & de celle de Lyon, de Dijon, &c. né en 17..

L'érudition & le goût des Lettres ſe trouvent heureuſement aſſociés dans la plupart de ſes Ouvrages. Nous connoiſſons de lui pluſieurs *Diſſertations* très-ſavantes & très-curieuſes, qui ſuppoſent non-ſeulement le travail & le diſcernement, mais encore le talent d'écrire, & principalement celui de préſenter les choſes avec le ton qui leur convient. Telles ſont celles qui ont pour objet *divers ſujets de l'Hiſtoire de France*, & une autre très-piquante ſur les *Cartes à jouer*. On ne trouve pas tout-à-fait l'élégance, la nobleſſe

&

& la vivacité de ſtyle convenables à l'Hiſtoire, dans ſon *Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme*; mais ces qualités, qui ne dépendent peut-être pas de l'Auteur, ſont remplacées par la méthode, la bonne critique & l'érudition. Ses *Mémoires ſur la langue Celtique*, ſont pleins de recherches, & font augurer avantageuſement de la bonté du *Dictionnaire Celtique*, auquel il travaille depuis pluſieurs années, Ouvrage néceſſaire pour débrouiller l'origine de notre Langue, & pour en faire connoître les développemens ſucceſſifs.

BUNEL, [*Pierre*] né à Toulouſe, & mort à Turin en 1546, à l'âge de 47 ans, eſt le premier des Modernes, ſans en excepter les Italiens, qui ait écrit en latin avec autant d'élégance que de pureté, raiſon qui lui donne droit de paroître dans notre Collection. Il ſervit de modele à *Paul Manuce*, qui l'avoue lui-même.

Bunel n'eſt pas moins recommandable par la pureté de ſes mœurs, que par celle de ſon ſtyle. C'étoit un Philoſophe à la maniere des Anciens; c'eſt-à-dire, un homme détaché des biens de la fortune, ennemi de tout ſoin, iſolé au milieu de la ſociété, d'un caractere doux & aimable. Les Magiſtrats de la ville de Toulouſe lui ont donné une place dans la Galerie des *Illuſtres*, où l'on voit ſa ſtatue.

Il ne nous reſte de cet Ecrivain qu'un Recueil de Lettres Latines ſur divers ſujets, dont la meilleure édition eſt celle de *Henri Etienne*, en 1581.

BURI, [*N.* DE] Avocat, né à Paris en 17.. Auteur de pluſieurs Ouvrages de Biographie très-peu eſtimés, tels que ſes Hiſtoires de *Jules-Céſar*, de *Louis XIII* & de quelques *Philoſophes anciens & modernes*. On eſt étonné qu'il ait entrepris d'écrire auſſi la vie d'*Henri IV*, après celle que nous avons de *Péréfixe*. Il a cru ſans doute l'emporter par le volume, ſur ſon prédéceſſeur; triſte avantage qui ne fait pas oublier les défauts de critique & de ſtyle, qui, au contraire, les fait mieux ſentir & moins pardonner.

BURIGNY, [*N.* L'EVEQUE DE] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Rheims au commencement de ce ſiecle.

Celui-ci s'eſt également exercé dans le genre biographique, & avec tout auſſi peu de ſuccès que le précédent. La *Vie de Grotius*, celle d'*Eraſme*, celle de *Boſſuet*, ſont le fruit de ſes travaux, c'eſt-à-dire, qu'il a pris la peine de recueillir, ſur ces célebres Ecrivains, différentes pieces qui peuvent ſervir de matériaux à ceux qui voudront traiter les mêmes ſujets d'une maniere plus

intéreſſante. L'Auteur a compté pour rien ce qui s'appelle plan & ſtyle, défaut aſſez ordinaire à la plupart des Biographes de nos jours. Il a cru ſans doute pouvoir ſe borner au ſoin d'inſtruire ſon Lecteur; mais pour inſtruire, il faut commencer par ſe faire lire, & c'eſt à quoi n'a pas ſongé ce diffus Compilateur.

Il n'a pas mieux réuſſi dans l'*Hiſtoire de la Philoſophie Payenne*, ni dans celle *des Révolutions de Conſtantinople*, ni dans l'*Hiſtoire générale de Sicile*, Ouvrages qui attendent une plume mieux exercée & plus piquante.

BUSSY, [*Roger* DE RABUTIN, Comte DE] de l'Académie Françoiſe, né à Epiri dans le Nivernois en 1618, mort à Autun en 1693; bel Eſprit de la Cour de *Louis XIV*, & un des plus polis Ecrivains de ſon ſiecle; nous ne diſons pas des meilleurs, parce qu'avec de la vivacité dans l'eſprit, de la facilité pour écrire, il a peu de littérature, trop de penchant à la ſatyre, plus de fineſſe que de juſteſſe dans le raiſonnement, & ſur-tout un ton de prétention qui dépare toutes ſes bonnes qualités.

On ſait que ſon *Hiſtoire amoureuſe des Gaules* fit beaucoup de bruit, & lui attira de grandes diſgraces; on doit ſavoir auſſi que les infamies qu'on y a ajoutées, ne ſont pas de lui. Cet Ou-

vrage parut en Public contre ſon gré, & ne formoit alors qu'un petit volume *in*-16, qui a été conſidérablement augmenté par des Réfugiés. Ce fut Madame la Marquiſe de *Beaume* qui trahit M. *de Buſſy*, en publiant le Manuſcrit qu'il lui avoit confié; ce qu'elle ne fit qu'après s'être brouillée avec lui, à la ſuite d'une liaiſon très-intime. L'auteur fut mis à la Baſtille. Il en ſortit huit mois après, pour cauſe de maladie, & fut exilé dans ſes Terres en Bourgogne, où il paſſa dix-ſept ans à cultiver les Lettres, toujours avec la même ardeur & les mêmes défauts.

Ses *Lettres* ſont une nouvelle preuve du peu de naturel qu'il mettoit dans ſes productions, ou, pour mieux dire, il y eſt toujours Bel-Eſprit, Ecrivain élégant, mais homme trop plein de lui-même, ne craignant pas d'ennuyer ſes amis par la jactance perpétuelle de ſon mérite, ni le Public, qu'il avoit vraiſemblablement en vue, en écrivant à des particuliers.

Le P. *Bouhours* cite ſouvent, avec éloge, quelques morceaux des Placets qu'il adreſſoit au Roi pour obtenir la fin de ſa diſgrace: ces morceaux ſont éloquens, pleins de penſées délicates & bien exprimées, ſans intéreſſer toutefois le ſentiment, quoiqu'ils aient l'appareil du ſentiment.

L'Ouvrage dans lequel il fournit moins à la

critique, eſt l'*Inſtruction pour ſe conduire dans le monde*, Inſtruction qu'il fit pour ſes enfans, & où il annonce l'homme qui connoît le monde, un eſprit qui ſait penſer ſagement, un Philoſophe qui apprécie à leur juſte valeur, les biens & les maux de la vie. La Religion dirigeoit alors ſa plume. Par cette raiſon, il n'en écrivoit que mieux. La vanité, l'envie de briller, l'amour de ſoi-même, ſont de mauvais guides pour le bonheur de nos jours & l'honneur des talens. Il rétracta, long-temps avant ſa mort, les égaremens de ſa jeuneſſe, & ſur-tout ces productions malignes & licencieuſes, *où l'eſprit ſe pare des vices du cœur*, comme dit M. le Duc de *Nivernois*. L'*Hiſtoire amoureuſe des Gaules*, & cette *Légende* ſcandaleuſe dont *Boileau* parle * dans ſa huitième Satyre, exciterent en lui des regrets, qui le mettent au-deſſus des Auteurs coupables qui ont ſuivi la même carriere, ſans s'être repentis comme lui.

* J'irai, par ma conſtance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a célébrés *Buſſy*.

C

CAHUSAC, [*Louis* DE] Secrétaire des Commandemens de M. le Prince de *Clermont*, de l'Académie de Montauban, ſa patrie, & de celle de Berlin, mort à Paris en 1759.

Le ſuccès de ſa Tragédie de *Pharamond*, & de ſa Comédie de *Zénéide*, ne prouve autre choſe, qu'un de ces momens de ſéduction, où le Public approuve ce qu'il eſt forcé de condamner enſuite, quand la réflexion vient l'éclairer.

Il n'en eſt pas de même de ſes talens lyriques. Le Théatre de l'Opéra, où il ſe fraya une route nouvelle, lui procura des applaudiſſemens mérités. Il eut l'art de rappeller les grandes machines, ſi négligées depuis *Quinault*. Les Pieces qu'il a compoſées en ce genre, annoncent une adreſſe heureuſe pour ajuſter le merveilleux au fond du ſujet, & le faire naître des circonſtances amenées ſans effort. Il ſut varier les divertiſſemens, les lier à l'action, les animer, & ſe former une verſification un peu froide à la vérité, mais naturelle, & propre à développer les talens du célebre *Rameau*, qui ſe chargea de la muſique de ſes Poëmes. On peut, par cette raiſon, le placer entre *Quinault* & *la Mothe*, en diſtinguant les diffé-

rentes nuances qui les caractériſent tous trois. Ce n'eſt pas une petite gloire pour M. de *Cahuſac*, d'avoir réuſſi dans un genre de poéſie où tant de Poëtes célebres, & M. de *Voltaire* lui-même, ont échoué.

On ne ſauroit trop répéter à ceux qui s'engagent dans cette carriere, que la Scene lyrique eſt moins jalouſe de la régularité, que de la pompe; de la vraiſemblance, que du merveilleux; de la morale, que du ſentiment. Pourvu qu'on choiſiſſe bien ſon ſujet, qu'on en regle ingénieuſement l'économie, qu'on diſtribue ſes perſonnages avec choix, que les ſituations forment des tableaux, pourvu que la fable ſoit ſuſceptible d'incidens extraordinaires, de divertiſſemens délicatement variés & tirés du fond même de l'intrigue, de décorations pompeuſes ou agréables, on ſera toujours ſûr de remplir l'objet de cette partie de nos ſpectacles, & de la ſauver des dégoûts d'une ennuyeuſe monotonie.

En donnant ces préceptes, nous ne prétendons pas les appliquer à l'affectation trop commune de ne choiſir jamais que l'amour pour reſſort d'intérêt. Cette paſſion paraſite devient, ſous le pinceau des Poëtes lyriques, auſſi fade que dangereuſe; & ſa domination perpétuelle ſur ce genre de ſpectacle, énerve le goût & les ames, & en éloigne les perſonnes ſages. Des Héros efféminés,

des images licencieuſes, des madrigaux emmiellés ne ſont propres ni à former ni à divertir une Nation jalouſe de la véritable gloire. N'eſt-il pas facile de trouver mille moyens d'intéreſſer les Spectateurs avec fruit ? Des ſentimens nobles & fermes, l'amour de la Patrie, le triomphe des Arts, le danger du vice, le tableau des vertus, la terreur du crime, l'amour de l'humanité, &c. ne ſont-ils pas des ſujets capables d'occuper, comme d'embellir la Scene ? Malheur au goût & aux mœurs d'un Peuple qui les rejetteroit, ſurtout s'ils étoient traités par des talens auſſi ſupérieurs, qu'ennemis de la corruption.

CAILHAVA, [*Jean-François*] né à Toulouſe en 17... Sans parler des Canevas & des Opéra-Comiques qu'il a donnés aux Italiens, où ces bagatelles ont été accueillies du Public, trois de ſes Comédies, *le Tuteur dupé*, *le Mariage interrompu* & *les Etrennes de l'Amour*, ont eu des ſuccès ſur le Théatre de la Nation. La derniere n'eſt qu'un joli divertiſſement ; mais les deux autres reſpirent le goût de la bonne Comédie ; & quoiqu'elles ne ſoient pas exemptes de défauts, elles n'en offrent pas moins une infinité de traits qui annoncent de vrais talens. Il y regne de la gaieté, du comique de ſituation, du naturel & de la vivacité dans le dialogue ; l'intrigue

en eſt bien conduite, & le ſtyle éloigné de toute affectation. Il y a, ſur-tout dans la premiere, un Valet intriguant qui fait le plus grand plaiſir. Ce perſonnage eſt le principal mobile de l'action; & ſans agir pour lui-même, ſans affoiblir l'intérêt qui roule ſur les Amans, ni emprunter aucun ſecours étranger, il parvient à faire ſortir le dénouement du fond du ſujet; ce qui eſt très-rare dans un Valet intriguant, & peut-être même ſans exemple chez nos meilleurs Comiques anciens & modernes. *Dave*, il eſt vrai, fait tout dans l'*Andrienne de Térence*, il eſt l'ame de la Piece juſqu'au cinquieme acte : mais n'eſt-on pas forcé de convenir que ſes démarches & ſes ruſes ne ſervent à rien, puiſqu'il faut faire venir à grands frais d'Andros, un nouvel Acteur pour dénouer l'intrigue ?

Le Mariage interrompu n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi bien terminé; il y a trop de précipitation dans le dénouement. D'ailleurs, il eſt amené par un perſonnage qui n'a eu aucune part à l'action. A ce défaut près, qui eſt pourtant eſſentiel, cette Piece fait honneur à M. *Cailhava*, & donne de lui les plus grandes eſpérances : les ſcenes y ſont filées avec art, la verſification en eſt ſimple & facile; l'on y remarque, comme dans le *Tuteur dupé*, le ton de la bonne Comédie. Quand l'Auteur n'auroit eu que le courage de réſiſter au goût

dominant du ſiecle pour le langoureux ou philoſophique, ce qui eſt la même choſe; d'avoir ſu mépriſer ce genre bâtard, quoique plus facile & plus applaudi par la multitude, & de s'être uniquement attaché aux bons modeles; cette preuve de jugement ſuffiroit ſeule pour lui mériter des applaudiſſemens capables de l'encourager. On deſire ſeulement qu'il s'attache, à l'avenir, à mettre des caracteres dans ſes Pieces, s'il veut atteindre à la véritable gloire. C'eſt un mérite de faire rire c'en eſt un bien plus grand d'inſtruire & de corriger en amuſant. Sa Comédie de l'*Egoïſte*, en cinq actes & en vers, prouve qu'il a les talens néceſſaires pour réuſſir dans les Pieces de caractere. Si celle-ci n'a pas eu un grand ſuccès, elle ne laiſſe pas d'être ſupérieure à la plupart des Comédies de nos jours que le Public a accueillies.

Au reſte, le ſujet du *Tuteur dupé* eſt tiré du *Fanfaron de Plaute*, & la meilleure ſcene du *Mariage interrompu* eſt une imitation des *Bacchides* du même Poëte Latin. Eſt-ce un reproche qu'on prétend faire à M. *Cailhava*? Non, ſans doute: il vaut beaucoup mieux marcher d'après les bons modeles, que de s'obſtiner à créer des monſtres bizarres qui ne ſauroient jamais plaire qu'à des eſprits frivoles, triſte jouet du premier Auteur médiocre qui veut les ſéduire.

Il a publié depuis une eſpece de Poétique de

la Comédie, dont les principes ſont juſtes, les obſervations fines; mais où les citations ſont trop multipliées, trop abondantes, & le ſtyle trop négligé.

CAILLIERES, [*François* DE] né à Torigni en 1645, mort en 1717.

Les Lecteurs bénévoles, qu'un ſtyle rampant & diffus ne ſeroit pas capable de décourager, pourront trouver des réflexions utiles & quelquefois profondes dans ceux de ſes Ouvrages qui ſont intitulés, *la Science du monde*; *de la maniere de parler à la Cour*, *du Bel-Eſprit*, *de la maniere de négocier avec les Souverains*. Cet Auteur prouve combien l'élocution eſt néceſſaire quand on veut ſe faire lire & intéreſſer; chez lui, la forme fait toujours tort au fond, parce que ſa maniere de s'exprimer eſt infiniment au-deſſous de ſes penſées. Il étoit pourtant de l'Académie Françoiſe.

CAILLY, [*Jacques*, Chevalier DE] né à Orléans. Son nom ſeroit auſſi inconnu que le temps de ſa naiſſance & celui de ſa mort, que nous n'avons pu découvrir, ſi on n'avoit de lui un petit Recueil d'Epigrammes, parmi leſquelles il y en a de très-heureuſes. Le caractere de ſon eſprit étoit peu propre pour les pieces de longue

haleine ; la plus étendue des siennes n'a pas vingt vers.

Il faut remarquer que ses Epigrammes ne sont que des saillies sans fiel, sans aigreur, sans satyre, &, par cette raison, plus dignes d'amuser, que toutes celles que la haine, la jalousie ou la causticité ont produites.

Il changea, on ne sait pourquoi, son nom *de Cailly* en celui d'*Aceilly*, qui en est l'anagramme.

CALMET, [*Augustin*] Bénédictin, né en 1672, mort à Senones en 1757.

Les immenses Productions qu'on a de lui, prouvent d'abord son amour pour l'étude & son opiniâtreté pour le travail, & c'est déjà beaucoup en faveur de cet Ecrivain ; mais son style toujours diffus & incorrect, la marche de son esprit plus méthodique que subtile, son érudition plus étendue que choisie, sa critique plus minutieuse que profonde, dérobent à ses Ecrits la plus grande partie de la gloire qu'il auroit pu en retirer.

Le plus utile de ses Ouvrages est le *Dictionnaire historique, critique & chronologique de la Bible*, en quatre volumes in-folio. Ce Dictionnaire n'est qu'une répétition de son *Histoire de l'ancien & du nouveau Testament* & de son *Com-*

mentaire littéral. Dans ces trois Ouvrages, Dom *Calmet* s'attache moins aux réflexions qu'aux faits, en quoi il faut rendre juſtice à ſon jugement; car tout ce qu'il tire de lui-même eſt ſouvent lourd & peu intéreſſant. On peut néanmoins le regarder comme un Savant, dont les travaux ont leur mérite, par les connoiſſances qu'ils ſuppoſent & par celles qu'ils ſont capables de procurer aux autres. Les productions érudites exigent plus d'indulgence que les productions frivoles, qui ſouvent n'ont pas même l'avantage d'être bien écrites.

Dom *Calmet* eſt moins excuſable de n'avoir pas aſſez ſenti les différentes nuances des qualifications, en prodiguant le nom de *célebre*, d'*illuſtre*, &c. à des Ecrivains ignorés juſques dans leur propre patrie. Il eût dû ſe borner, dans ſa *Bibliotheque des Ecrivains de Lorraine*, à donner une notice de leurs ouvrages, & ne pas ſe croire autoriſé à diſpenſer des couronnes qui, par malheur pour ſon diſcernement, tombent preſque toutes ſur des talens médiocres & ſouvent ſur l'oppoſé des talens.

Sa *Diſſertation ſur les Revenans & les Vampires* fit beaucoup de bruit dans ſa nouveauté, & eſt aujourd'hui oubliée pour ſon honneur.

CALPRENEDE, [*Gautier* DE COSTEL, Sieur

DE LA] né dans le Périgord, mort au grand Andely en 1663.

Le ſeul nom de *Cléopatre*, *de Caſſandre*, de *Pharamond*, ſuffiſent aujourd'hui pour faire peur à nos Lecteurs délicats, & pour mettre en jeu les plaiſanteries des pétits Auteurs. Il s'en faut cependant beaucoup que ces trois Romans ſoient ſans mérite ; on peut dire même qu'ils ſont très-ſupérieurs à la plupart de ceux qu'on accueille à préſent. On pourroit ajouter encore que nos Romanciers, en les décriant, les ont ſouvent mis à contribution. Les Anglois les regardent comme des ſources abondantes, capables de féconder la ſéchereſſe naturelle de leur imagination ; & leurs Auteurs, dit-on, ne manquent jamais de les lire, quand ils veulent travailler dans le même genre. Malgré tout le mépris qu'on affecte pour la *Calprenede*, on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'ait été, parmi nous, comme le reſtaurateur du genre romaneſque. Avant lui nos Romans n'étoient qu'un amas d'événemens bizarres, de prodiges incroyables, en un mot, des Archives de féeries. Il les a rendus raiſonnables, intéreſſans, les a ſoumis aux regles de l'intrigue, de l'unité ; s'il ne les eût pas fait ſi longs, le commun des Lecteurs pourroit s'en accommoder encore, à l'exemple de quelques Poëtes qui y ont puiſé tant de fois les ſituations, les ſujets même de leurs Opéra & de leurs Tragédies.

Il eſt étonnant que l'Auteur qui a fourni matiere à tant d'Ouvrages dramatiques, ait fait des Pieces ſi déteſtables. Le Cardinal de *Richelieu*, quoique admirateur indulgent, ne put s'empêcher de dire d'une des Tragédies de *la Calprenede*, que le moindre de ſes défauts étoit d'écrire en vers lâches. *Comment lâches* ! répondit l'Auteur ; *Cadédis, il n'y a rien de lâche dans la famille de la Calprenede.*

Ce trait ſeul ſuffit pour faire connoître le caractere de ce Romancier, à qui l'on reproche avec raiſon d'avoir communiqué ſon gaſconiſme à la plupart de ſes Héros.

Tout a l'humeur gaſconne en un Auteur Gaſcon,
Calprenede & *Juba* parlent du même ton. *Boil.*

CAMPIGNEULES, [*Charles-Claude-Florent* THOREL DE] Tréſorier de France, des Académies d'Angers, de Ville-France, de Lyon, de Caen & des Arcades de Rome, né à Montreuil ſur mer en 1737 ; Auteur qui a débuté par un Roman intitulé *le Temps perdu*, titre des plus convenables au temps qu'il a employé à le compoſer, & à celui que le Lecteur emploieroit à le lire. Ses autres Productions mériteroient auſſi un pareil titre ; pour être moins mauvaiſes, elles n'en ſont pas plus dignes d'être lues. Ce jugement regarde ſur-tout ſes Poéſies, qui conſiſtent dans des Déclarations d'amour à *Iris*,

des Bouquets, des Epîtres, des Chanſons licencieuſes auſſi mépriſables par la verſification que par le ſujet. C'eſt un crime d'attaquer les mœurs quand on a des talens ; & c'eſt une infamie quand on en manque.

CAMPISTRON, [*Jean-Galbert* DE] Secrétaire des Commandemens de M. le Duc de Vendôme, de l'Académie Françoiſe & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouſe en 1656, mort dans la même ville en 1723 ; Poëte tragique, inférieur à ceux qui tiennent le premier rang parmi nous, mais ſupérieur à beaucoup d'autres qui prétendent en occuper un ſur notre Théatre. Ses Tragédies ne valent pas l'*Alzire*, la *Mérope*, &c. de M. de *Voltaire* ; il n'en a aucune de comparable à la *Didon* de M. *le Franc* ; mais elles ſont préférables à celle des *Marmontel*, des *Lemiere*, des *la Harpe*, & de tous les Auteurs vivans. *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade*, *Tiridate* ſont reſtées au Théatre, & ont toujours été repriſes avec ſuccès.

Le plus grand défaut qu'on puiſſe reprocher à la premiere, eſt de n'offrir pas des caracteres aſſez bien ſoutenus.

La ſeconde eſt foible de verſification ; mais l'intérêt en eſt ſi touchant, qu'on l'a toujours revue avec plaiſir. Le ſuccès qu'elle eut dans ſa nou-

beauté fut si prodigieux, que les Comédiens firent payer le double aux vingt premieres représentations, & que l'ayant remise au simple, l'affluence des Spectateurs devint si grande, qu'ils furent obligés de la remettre au double.

La Tragédie d'*Alcibiade* ne fut pas moins accueillie. L'Auteur dit dans sa Préface, que la quarantieme représentation fut aussi suivie que la premiere.

Celle de *Tiridate* en eut vingt-cinq de suite; & s'est toujours soutenue.

Tant de succès dans un temps où le goût subsistoit dans toute sa pureté, ne font que mettre plus en évidence le tort des Comédiens qui s'obstinent à répéter jusqu'à la satiété certaines Pieces, sans songer à faire paroître celles-ci? Si c'est leur proposer un nouveau travail, ils ne doivent pas ignorer que le Public est en droit d'en exiger de leur part; que c'est leur fournir un moyen d'augmenter le nombre des Spectateurs, & de cultiver leur talent dans un genre plus propre à toucher le cœur, que les maximes philosophiques qu'ils se tuent de débiter avec emphase.

Au reste, si la versification de Campistron est foible, elle est du moins pure, naturelle & d'une douceur qui tient de celle de *Racine*, qu'il avoit pris pour modele, & à l'exemple duquel il a fait une Comédie en Vers. Cette Piece, restée au

Théatre & intitulée le *Jaloux déſabuſé*, eſt bien conduite & d'un comique agréable.

1. CAMUS, [*Jean-Pierre*] Evêque de Belley, ami intime de *St. François de Sales*, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1652.

On a de lui une grande quantité de *Sermons* qui édifierent peut-être de ſon temps, mais qui feroient rire aujourd'hui, par le ton burleſque qui les caractériſe, & par les citations fréquentes & déplacées des Poëtes & des Auteurs profanes. Il s'y permet des traits contre les Moines, qui n'eurent jamais de plus grand ennemi. *Guillaume de St. Amour* fut ſon modele à cet égard, & l'on ſait combien il l'a ſurpaſſé.

Il a fait beaucoup de Romans qui ſemblent n'avoir pour objet que l'amuſement du cœur & de l'eſprit, mais dont le but eſt réellement l'inſtruction & la piété. Son zele lui inſpira cet artifice pour dégoûter des lectures dangereuſes, exemple ſuivi de nos jours par un Pere *Marin*, Minime, à qui on eût ſouhaité, pour le ſuccès de la bonne œuvre, plus de connoiſſance du monde & moins de prolixité, quoiqu'on doive lui ſavoir un très-grand gré de ſes bonnes intentions. Les Romans ſpirituels de l'Evêque de Belley eurent un ſuccès qui tenoit de la fureur. Les Moi-

nes ſeuls s'en plaignirent. Ils avoient raiſon, car on ne pouvoit les traiter plus durement. Sur leur plainte, le Cardinal de *Richelieu* en fit des reproches à l'Auteur. « Je ne trouve d'autre défaut en » vous, lui dit-il, que cet horrible acharnement » contre les Moines, ſans cela je vous canoniſe- » rois. « *Plût à Dieu que cela fût poſſible*, lui répondit l'Evêque, *nous aurions l'un & l'autre ce que nous ſouhaitons ; vous la Papauté, & moi la Sainteté.*

Ce n'étoit pas répondre à ce reproche ; auſſi le jugement & la juſteſſe d'eſprit n'étoient pas le partage du Critique. Il en convient lui-même, dans ſon Livre intitulé l'*Eſprit de St. François de Sales*, Ouvrage où la Philoſophie eſt aimable, autant que la Religion s'y fait reſpecter. *St. François de Sales* diſoit, à ce ſujet, qu'il n'avoit trouvé perſonne aſſez ſincere pour faire un pareil aveu ; *le jugement*, ajouta-t-il, *eſt une piece de laquelle ceux qui en manquent davantage penſent en être mieux fournis.*

2. CAMUS, [*Antoine* LE] Médecin, Aſſocié des Académies d'Amiens, de la Rochelle, & de Châlons, né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772 ; Auteur de pluſieurs Ouvrages qui annoncent également l'homme d'eſprit & l'Ecrivain élégant. Sa *Médecine de l'Eſprit*

fait honneur à ſon imagination, à ſes lumieres & à ſon zèle pour l'humanité. Le ſtyle en eſt facile & aſſez correct. On y deſireroit ſeulement plus de choix dans les idées, plus de ſolidité dans les raiſonnemens, plus de juſteſſe dans les conſéquences. Son *Abdeker* ou *l'Art de conſerver la beauté*, eſt un petit Roman, ou, pour mieux dire, une ingénieuſe bagatelle. Il a fait encore beaucoup d'autres Ouvrages, ſans parler de ceux de Médecine qui ne ſont pas de notre objet.

CAMUSAT, [*Denis-François*] né à Beſançon en 1697, mort à Amſterdam en 1732.

En changeant ſouvent le titre de ſes *Journaux*, il ne put parvenir à les rendre meilleurs. Les premiers qu'il fit paroître étoient intitulés, *Bibliotheque des Livres nouveaux*; ils prirent enſuite le nom de *Bibliotheque Françoiſe* ou *Hiſtoire Littéraire de la France*. Toutes ces petites ruſes furent inutiles, parce qu'il importe peu qu'un Livre ait un frontiſpice impoſant, quand il ne remplit pas l'idée qu'on en a conçue.

Le meilleur ou le moins mauvais des Ouvrages de *Camuſat*, eſt une *Hiſtoire critique des Journaux*, où l'on trouve auſſi celle de tous les Journaliſtes que la France & la Hollande ont produits. Cette Hiſtoire, qu'une plume habile pourroit rendre ſi piquante & ſi inſtructive, n'eſt guere qu'une

compilation érudite, dont le ſtyle lâche & plat dégoûte quiconque n'eſt pas aſſez dévoré de la manie des Anecdotes Littéraires & des dates, pour les acheter par beaucoup d'ennui.

Cet Auteur étoit petit neveu de *Nicolas-Camuſat*, Chanoine de Troyes, mort en 1655, à qui nous devons des Mêlanges Hiſtoriques, ſous le titre de *Recueil de pluſieurs actes, traités, & lettres miſſives, depuis* 1390, *juſqu'en* 1580. Ceux qui aiment l'Hiſtoire font beaucoup de cas de ce Recueil, devenu très-rare, & ceux qui l'écrivent pourront en tirer un grand parti.

CAPPERONNIER, [*Jean*] Profeſſeur de Langue Grecque au Collége Royal, Garde de la Bibliotheque du Roi, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Montdidier en Picardie, mort à Paris en 1774; un des Savans de nos jours qui joignent le mérite des connoiſſances profondes au talent de les faire valoir. Il a donné une Edition des Poéſies d'*Anacréon*, des Comédies de *Plaute* & des Commentaires de *Céſar*, Ouvrages qui lui aſſûrent l'eſtime des Amateurs de la Littérature ancienne. Ce ne ſont pas les ſeuls ſervices qu'il a rendus aux Lettres. La maniere obligeante avec laquelle il communiquoit ſes lumieres à ceux qui le conſultoient, & ſon honnêteté lorſqu'il s'agiſſoit de procurer le ſe-

cours des Livres aux Gens de Lettres qui en avoient beſoin, ſont des titres aſſûrés pour mériter la reconnoiſſance de ſon ſiecle, & les louanges de la poſtérité.

C'eſt à un de ſes parens [*Claude Capperonnier*, mort en 1744] qu'il ſuccéda dans la Chaire de Profeſſeur en Grec au Collége Royal ; ce qui prouve que l'érudition eſt en quelque ſorte héréditaire dans cette famille. On doit à ce dernier, outre pluſieurs bons Ouvrages, une Edition de *Quintilien*, avec des corrections & des notes, qu'il ne faut pas confondre avec le verbiage des Commentateurs vulgaires.

CARACCIOLI, [*N.* Marquis DE] Colonel au ſervice de Pologne, né à Paris en 17..

La plupart de ſes Ouvrages, qui ſont en grand nombre, ont été accueillis du Public ; mais peu loués des Gens de Lettres : ils ont ſans doute trouvé mauvais qu'un Militaire choiſît des objets de Religion pour exercer ſa plume. Tout ce qu'il a écrit néanmoins, quand il a ſu ſe borner à la Morale ſans toucher aux dogmes, marque un Auteur judicieux, plein de ſentimens d'honneur & de religion ; un Littérateur inſtruit, qui ne ſe ſert des connoiſſances que pour orner la vertu & en inſpirer l'amour ; un Ecrivain eſtimable qui, ſans avoir un ſtyle élégant, correct ni

précis, a dans ſa maniere de s'exprimer un ton de chaleur & d'intérêt, qui fait goûter ſes Ouvrages. On peut même dire qu'il a rendu ſervice à la Chaire, ou plutôt aux Orateurs médiocres, qui ne ſe font pas ſcrupule de débiter des morceaux entiers de *la Jouiſſance de ſoi-même*, de l'*Univers énigmatique*, du *Tableau de la Mort* & de quelques autres de ſes Ecrits.

M. de *Caraccioli* a encore publié un *Dictionnaire critique, pittoreſque & ſentencieux*, où l'on eſt fâché de trouver un langage qui ne reſſemble en rien à celui auquel il s'étoit d'abord attaché. On ne peut lire rien de plus frivole, ſoit pour le ſtyle, ſoit pour les ſujets.

On ſait que M. de *Caraccioli* a publié ſous le nom de Pape *Clément XIV*, trois volumes de Lettres familieres; mais les doutes ſur l'authenticité de ces Lettres ne ſont pas diſſipés.

CARLIER, [*Claude*] Prieur de N. D. Dandreſy, né à Verberi en 1725.

Perſonne peut-être n'a réuni plus de couronnes académiques, & cependant il eſt peu connu, preuve que les palmes du Lycée ne ſont pas le gage de l'immortalité. Il a été couronné quatre fois par l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, deux fois par l'Académie de Soiſſons, trois fois par celle d'Amiens, &c. Les ſujets qu'il

a traités méritoient cependant plus d'accueil & de célébrité. Il ne s'eſt pas borné à une éloquence oiſeuſe, au mérite des phraſes, à l'appareil des ſentences, au jargon philoſophique; ſes Ouvrages couronnés & non couronnés ſont pour la plupart des Diſſertations ſavantes qui prouvent autant de ſagacité que d'érudition. Celle ſur-tout qui a pour titre, *l'Etat des Sciences en France pendant les regnes de Charles VIII & de Louis XII*, eſt très-intéreſſante, par les recherches qu'elle ſuppoſe & la méthode avec laquelle elles ſont digérées.

L'Hiſtoire, le Commerce, les Manufactures ont ſucceſſivement exercé la plume de M. l'Abbé *Carlier*; & c'en eſt aſſez pour mériter une réputation, ſinon brillante, du moins ſolide. Dans un ſiecle, auſſi frivole que le nôtre, on ne ſauroit trop accueillir les Ecrivains utiles qui contribuent à ſes vrais avantages, malgré ſes injuſtices & ſes dégoûts.

CARMONTELLE, [*N.*] Lecteur de M. le Duc d'*Orléans*, né en 17.. Auteur d'une infinité de petits Drames très-intéreſſans & très-moraux, recueillis les uns ſous le nom de *Proverbes dramatiques*, les autres ſous le titre de *Théatre de campagne*. Ces Pieces, dont la lecture eſt très-amuſante, décelent de la facilité dans le ſtyle, le

le talent du Dialogue, une imagination féconde pour intriguer & varier les ſujets, & ſur-tout une ame auſſi honnête que zélée pour corriger les vices & les ridicules. Quelques-uns avoient paru ſucceſſivement dans le *Mercure*. Cette apparition avoit d'abord prévenu contre leur réunion en corps de volumes. Le grand nombre d'inepties qui ſe produiſent tous les mois dans ce Journal, étoit un préjugé contre le mérite de ces Drames; mais il eſt auſſi difficile aux Rédacteurs du Mercure de décréditer un bon Ouvrage, que d'en faire valoir un mauvais.

CASAUBON, [*Iſaac*] Profeſſeur de Belles-Lettres à Geneve, ſa patrie, né en 1559, mort à Londres en 1614.

Il a fait des Commentaires ſur *Théophraſte*, *Athénée*, *Strabon*, *Polybe*, &c. qui méritent toute l'eſtime dont ils jouiſſent. Ses bonnes mœurs, ſa modeſtie, ſa candeur, ne le rendirent pas moins recommandable. *Henri IV* l'honora d'une eſtime particuliere, & le fit garde de ſa Bibliotheque. Il ne faut pas s'imaginer que la Bibliotheque du Roi fût alors ce qu'elle eſt aujourd'hui.

CASSAGNES, [*Jacques*] Docteur en Théologie, né à Nîmes en 1615, mort à Paris en 1679.

Quoiqu'il ait été de l'Académie Françoiſe, on ne ſe ſouvient plus ni de ſes Poéſies, ni de ſes Traductions, ni de ſes Hiſtoires : ſon nom auroit vraiſemblablement ſubi le même ſort, ſans ces deux vers de *Boileau*.

Si l'on eſt plus au large, aſſis en un feſtin,
Qu'aux Sermons de *Caſſagne* ou de l'Abbé *Cotin*.

Ce trait de ſatyre, devenu Proverbe en naiſſant, fit une telle impreſſion ſur l'Abbé *Caſſagnes*, qu'il en perdit la tête, & fut enfermé à Saint Lazare, où il mourut âgé de 64 ans. Une plaiſanterie, qui eût des ſuites ſi fâcheuſes, feroit la matiere d'un juſte reproche à *Boileau*, s'il eût pu en prévoir l'effet. Aujourd'hui on peut plaiſanter avec plus d'aſſurance. Nos Auteurs ont la tête plus forte. Quelques-uns méritent bien mieux la ſatyre que l'Abbé *Caſſagnes*, & la ſavent ſupporter plus philoſophiquement.

CASSANDRE, [*François*] mort en 1695, ſavant *Littérateur*, qui a achevé la Traduction de l'Hiſtoire de M. *de Thou*, commencée par *du Ryer*, & laiſſé une excellente Traduction de la Rhétorique d'*Ariſtote*. Ces deux Ouvrages, ſi utiles au Public, n'enrichiſſent pas leur Auteur ; car il vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. On peut attribuer les diſgraces de ſa vie à ſon humeur farouche & cauſtique, qui le rendoit

insupportable à tout ce qui l'environnoit. Il détestoit les hommes ; par cette raison, il s'en vit abandonné. Il eut même beaucoup de peine, au lit de la mort, à comprendre qu'il devoit aimer Dieu ; aussi répondit-il à ceux qui l'y exhortoient : *Ah, oui ! je lui ai de grandes obligations ; il m'a fait jouer ici un joli personnage ! Vous savez comme il m'a fait vivre, voyez*, ajouta-t-il, en montrant son grabat, *comme il me fait mourir.*

Boileau en a fait le Héros de sa premiere satyre.

CASTEL, [*Louis-Bernard*] Jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757.

Le caractere original de tous ses Ouvrages est l'image de celui qu'il portoit dans la société. Il avoit autant de vivacité dans l'esprit, & de feu dans l'imagination, que de candeur & de simplicité dans l'ame. Il auroit poussé plus loin le génie de l'invention, si sa pétulence naturelle lui eût laissé le temps de combiner & de perfectionner ses découvertes. Son *Clavessin oculaire* lui fit la plus grande réputation chez tous les Savans de l'Europe, moins sans doute par son utilité réelle, que par la singularité ingénieuse de l'invention. Ses Ouvrages de Géométrie sont estimés. Ses autres Ecrits se font lire par la bizarrerie des idées, & sur-tout par celle du style, qui intéresse

plus qu'une maniere plus exacte ne pourroit faire. Il a travaillé long-temps au Journal de Trévoux.

M. de *Monteſquieu* fut toujours de ſes amis; ce qui ſuppoſe dans le P. *Caſtel* un mérite que ſes Ouvrages n'ont pas tout développé.

CASTELLAN, [*Pierre*] Evêque de Tulle, & grand Aumônier de France, mort à Paris en 1552, étoit l'homme le plus ſavant & le plus éloquent de ſon temps; ce qui ne prouve pas qu'il dût l'être beaucoup.

François I le fit ſon Lecteur, & lui donna enſuite l'Evêché de Tulle. La dignité paſtorale ne fut pas pour lui une occaſion de molleſſe & de repos; il aima & cultiva les Belles-Lettres avec tant de paſſion, qu'il n'accordoit que trois heures au ſommeil. Ce fut ſans doute par cette étude ſoutenue, qu'il acquit ces connoiſſances qui faiſoient dire à *François I*, que de tous les ſavans avec leſquels il avoit vécu, *Caſtellan* étoit le ſeul dont il eût trouvé la ſcience inépuiſable. Ceci n'eſt pas encore un grand éloge: le Monarque pouvoit ſe contenter à peu de frais, & le ſavant paroître merveilleux avec une érudition fort ordinaire. Ce qui le diſtingue véritablement, c'eſt la facilité qu'il avoit pour parler en Public, & ſon talent rare pour toucher ſes Auditeurs.

Caſtellan ſe ſervit, ſous *Henri II*, du crédit

que lui donnoit ſa place de grand Aumônier, pour aſſurer des fonds qui fourniſſent à la ſubſiſtance des Filles-Repenties, qui, avant ce temps, alloient mendier le jour, & ne revenoient que le ſoir dans leur retraite; genre de vie qui pouvoit les expoſer à de nouveaux repentirs.

CASTELNAU, [*Henriette-Julie* DE] Comteſſe de *Murat*, morte en 1716, âgée de 45 ans.

La réputation brillante qu'elle a eue d'abord, ne s'eſt point ſoutenue, malgré les traits d'eſprit qui pétillent dans ſes Romans, ſes Contes de Fée & ſes petites Poéſies. C'eſt aſſez le ſort des Auteurs qui s'attachent à des productions frivoles, & qui n'ont que les reſſources de l'eſprit pour ſe garantir de l'oubli.

CAT, [*Claude-Nicolas* LE] Docteur en Médecine, Profeſſeur & Démonſtrateur royal d'Anatomie & de Chirurgie, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, Membre de la Société Royale de Londres, & de pluſieurs autres Académies, né à Blerancourt en Picardie en 1700, mort à Rouen en 1768.

Quoiqu'il ait plus cultivé les Sciences que les Lettres, ſes Ouvrages de Métaphyſique, de Morale & d'Hiſtoire Naturelle, lui donnent une

place parmi les Littérateurs. Son *Traité des Sens*, ſur-tout, eſt plein d'idées neuves, profondes & propres à faire ſentir qu'il eût pu s'illuſtrer dans les Lettres, s'il s'y fût uniquement dévoué. Il a ſu faire un meilleur uſage de ſes talens, en les conſacrant à donner des vues pour le ſoulagement des maux qui affligent l'humanité. Les gens de l'Art font cas des Mémoires, des Traités, des Diſſertations & des Ouvrages qu'il a compoſés pour leur inſtruction. Ils le regardent comme un des plus habiles Phyſiologiſtes qu'ait produits notre Nation, malgré ſon penchant aux idées paradoxales, malgré ſes ſatyres & ſes injuſtices contre le célebre Frere *Côme*, qui ne lui a répondu qu'avec honnêteté, & par de nouveaux ſuccès.

CATROU, [*François*] Jéſuite, né à Paris en 1659, mort dans la même ville en 1737.

Sa Traduction de *Virgile*, aſſez bonne dans ſon temps, a été ſurpaſſée par la plupart de celles qui l'ont ſuivie. Son *Hiſtoire de l'Empire du Mogol*, & celle *du Fanatiſme des Religions Proteſtantes*, trouvent encore des Lecteurs, quoiqu'elles ſoient diffuſes & chargées de trop de détails inutiles. On blâme, avec raiſon, les mêmes défauts dans l'*Hiſtoire Romaine*, qu'il compoſa avec le P. *Rouillé*, ſon confrere. Les Notes & les Diſſertations qui accompagnent cette derniere, jettent

un grand jour ſur pluſieurs objets concernant les uſages & les révolutions arrivées chez les Romains. Si cette Hiſtoire n'eſt pas la meilleure que nous ayons, elle a contribué du moins à la perfection de celles qui valent mieux aujourd'hui.

CAVEIRAC, [*Jean* NOVI DE.], Abbé, né à Nîmes en 1713, une des victimes de la calomnie des Philoſophes. Ils ſont venus à bout de perſuader aux Lecteurs, comme à ceux qui ne liſent pas, qu'il avoit fait dans ſes Ouvrages l'apologie de *la St. Barthelemi*, tandis qu'il n'y a pas un mot dans tous ſes Ecrits qui puiſſe même donner lieu à cette accuſation. Son abſence (car il eſt, dit-on, à Rome] les a enhardis à le pourſuivre par leurs Libelles, ce qui n'eſt guere honnête, mais très-conforme à leurs procédés ordinaires. Ils ont malicieuſement confondu ce qu'il dit en politique dans ſon *Apologie de Louis XIV & de ſon Conſeil*, avec ſes ſentimens en qualité de Citoyen ou de Théologien. M. de *Voltaire*, le premier qui l'a accuſé d'être l'Apologiſte de *la St. Barthelemi*, auroit dû citer l'Ouvrage, l'édition, le chapitre, la page, les expreſſions de M. l'Abbé de *Caveirac*, & ne pas ſe contenter d'une imputation vague, qui n'a d'autre fondement que ſon imagination, trop prompte

à lui créer des fantômes, quand il en a beſoin pour effrayer le Public. Ce Poëte, ſi jaloux de la vérité, a conſacré dans ſes *Mêlanges* un chapitre pour réfuter les *Menſonges imprimés*, & n'a pas penſé qu'il fourniſſoit la matiere d'un volume, quand on voudroit recueillir ſes propres menſonges. Voici ce qu'on dit de M. l'Abbé de *Caveirac*, dans la *Réponſe aux Docteurs modernes* *, Ouvrage où l'éloquence ſe fait ſentir, autant que le courage & la raiſon.

» Un cri univerſel s'eſt élevé, il y a quelques » années, contre ce malheureux Abbé de *Ca-* » *veirac*. Toute la Baſſe-cour philoſophique l'a » hué avec indignité. On a dit, on a écrit, on a » imprimé qu'*il avoit fait tout exprès une apo-* » *logie de la St. Barthelemi*. Vous verrez dans le » monde des milliers de perſonnes qui en ſont » perſuadés de bonne foi, & qui regarderoient » comme le plus téméraire de tous les hommes, » celui qui oſeroit en douter. Cependant prenez » la peine de chercher le Livre de cet Auteur ſi » indignement & ſi injuſtement avili.

» Vous vous convaincrez d'abord que *la St.* » *Barthelemi* n'étoit pas ſon principal objet. Il a » fait un Ouvrage plein de force, de lumieres » & de vérités ſur l'expulſion des Proteſtans au

* Par M. *Linguet*.

» ſiecle dernier, & ſur les motifs qui y ont pu » déterminer *Louis XIV* & ſon Conſeil. Ce » n'eſt qu'à la fin qu'il a joint une Diſſertation » de ſoixante-trois pages, ſous le ſimple titre de » *Diſſertation ſur la Journée de la St. Barthelemi*, à laquelle je ne vois pas trop qu'on ait » répondu.

» Enſuite, ſi vous liſez ce petit Ouvrage, » vous ſerez étonné de n'y trouver qu'un homme » raiſonnable, humain, philoſophe même, qui » combat un préjugé, qui pourroit avoir tort » dans le fond, ſans qu'il fût poſſible de lui faire » le moindre reproche dans la forme, enfin, qui » n'a point cherché à juſtifier cette abominable » cataſtrophe dont on le ſuppoſe le panégyriſte, » qui a tenu, à ce ſujet, le langage d'un cœur » compatiſſant & d'un eſprit éclairé.

» *On peut répandre*, dit-il en commençant, » *des clartés & des motifs ſur les effets de cet* » *événement tragique, ſans être l'Approbateur* » *tacite des uns, ou le Contemplateur des autres.* » *Quand on enleveroit à la Journée de la Saint-* » *Barthelemi les trois quarts des horribles excès* » *qui l'ont accompagnée, elle ſeroit encore aſſez* » *affreuſe pour être déteſtée de tous ceux en qui* » *tout ſentiment d'humanité n'eſt pas entiérement* » *éteint.* Et c'eſt l'homme qui parle ainſi, que » l'on déclare l'Apologiſte de *la St. Barthelemi*,

» que l'on flétrit ſous ce prétexte, dont le nom » peut-être ne ſera tranſmis à la poſtérité qu'a- » vec les qualifications affreuſes & plus iniques » encore dont on l'a accablé !

» Je ne connois point l'Abbé de *Caveirac*, » ajoute M. *Linguet* dans une note ; je ne l'ai » jamais vu ; je n'ai jamais eu avec lui de liaiſon » d'aucune eſpece, & n'en aurai jamais vraiſem- » blablement ; mais j'avoue que, ſur la dénon- » ciation authentique qui a été faite à l'*Europe* » de ſes opinions & de ſon Livre, j'ai été long- » temps, comme beaucoup de ſes ennemis ſans » doute, à le croire, ſans l'avoir lu, un homme » & un Ecrivain déteſtable. Le haſard a fait tom- » ber il y a quelque temps ſon Ouvrage entre » mes mains. J'ai frémi de mon injuſtice, & je » ſaiſis avec ardeur l'occaſion de la réparer. «

Nous ajouterons que M. l'Abbé de *Caveirac* nous eſt auſſi inconnu qu'à M. *Linguet* ; mais nous nous flattons de connoître les devoirs de la juſtice & de la vérité ; & c'eſt pour y ſatisfaire que nous nous empreſſons de confondre ceux qui n'ont connu ni l'une ni l'autre.

CAURES, [*Jean* DES] Principal du Collége d'Amiens, né à Montreuil en Picardie, mort en 1586.

On trouve dans les Œuvres de cet Auteur, une

Ode fanatique, à la louange du maſſacre de *la St. Barthelemi.* L'Ouvrage eſt auſſi déteſtable que le ſujet qui a échauffé ſa verve. Avant *Malherbe* on ne connoiſſoit pas les bonnes Odes; & depuis lui perſonne ne s'eſt aviſé de chanter ſur la lyre cet horrible événement.

Il y a des choſes curieuſes dans les *Œuvres Morales* de cet Auteur fanatique : entre autres choſes, on y apprend un uſage ſingulier parmi les femmes de ſon temps, la coutume de porter des miroirs attachés à leur ceinture. On ne ſera peut-être pas fâché de voir la maniere dont l'Orateur s'éleve contre cet abus, & la tournure de ſtyle qu'il emploie pour le combattre. « * Sur ce » propos, Meſdames, avons à vous demander, » s'il vous eſt poſſible de complaire à Dieu & » d'être ſauvées à faire ce qu'il vous prohibe & » défend ! Non véritablement : & faut, veuillez » ou non, que vous destortillonniez, deschauve- » ſouriſſiez, déretez, c'eſt-à-dire, que ne portiez » plus en aisles de chauveſouris ou en façon de » retz, vos cheveux par leſquels ſoulez prendre » diaboliquement & enfiler les hommes pour

* *Œuvres morales & diverſifiées en Hiſtoires pleines de beaux exemples, enrichies d'enſeignemens, vertueux, & embellies de pluſieurs Sentences & Diſcours, &c.* Liv. VI. Chap. XI.

» raſſaſier votre déſordonné appétit, ou bien que
» vous ſoyez perdues & damnées.... par cette
» mondanité qui vous abuſe, voire qui vous rend
» ſi laides & abominables à regarder; que ſi vous
» ſaviez comme cela vous meſſied, vous y met-
» triez plutôt le feu que de les montrer par la
» mauvaiſe grace qu'ils vous donnent; & pleuſt
» à la bonté de Dieu qu'il fuſt permis à toutes
» perſonnes d'appeller celles qui les portent,
» Paillardes & Putains, afin de les en corriger!
» O Dieu! Hélas! en quel malheureux regne
» ſommes-nous tombés, de voir une telle dé-
» pravité ſur la terre que nous voyons, juſques à
» porter en l'Egliſe les miroirs du macule pendans
» ſur le ventre! Qu'on liſe toutes les Hiſtoires
» divines, humaines & profanes, il ne ſe trou-
» vera point que les impudiques & les mérétrices
» les aient jamais portés en public, juſques à
» cejourd'hui que le Diable eſt déchaîné par la
» France, ce qui eſt encore plus déteſtable devant
» Dieu & devant les hommes, que toutes les
» autres abominations; & bien qu'il n'y ait que
» les Courtiſannes (*ou Dames de Cour*) & De-
» moiſelles qui en uſent, ſi eſt-ce qu'avec le temps
» n'y trouvera Bourgeoiſe ni Chambriere, qui
» par accoutumance n'en veuille porter. »

CAUSSIN, [*Nicolas*] Jéſuite, né à Troyes en

Champagne en 1580, mort à Paris en 1651, se conduisit dans la place de Confesseur de *Louis XIII*, avec des sentimens & une probité qui donnerent de l'ombrage au Cardinal de *Richelieu*. Ce Ministre, plus jaloux du maintien de sa faveur, que du salut de son Maître, éloigna le P. *Caussin* de la Cour, & le fit exiler dans une ville de Bretagne. Ce Jésuite n'obtint qu'après la mort du Cardinal la permission de revenir à Paris. Sa *Cour Sainte* ne mérite pas les railleries qu'en a faites le Marquis d'*Argens* : cet Ouvrage respire la piété, la douceur, une morale pure, & est écrit d'un style supérieur à celui de bien des Ecrivains de son temps. La preuve de son mérite, c'est qu'il a été traduit en Latin, en Italien, en Espagnol, en Portugais, en Allemand, & même en Anglois. Nous nous garderions bien de donner une pareille preuve en faveur de certains Ouvrages de notre siecle, qui, sans être bons, ont eu le même sort; mais, du temps du Pere *Caussin*, les Auteurs n'avoient pas l'adresse d'envoyer leurs Productions aux Princes étrangers : l'utilité seule en faisoit la vogue.

CAUX, [*Gilles* DE] né à Ligneris, dans la Généralité d'Alençon, mort à Bayeux en 1733, âgé de 51 ans; moins connu à présent par sa Tragédie de *Marius*, qu'on n'a pas jugé à propos

de remettre au Théatre, que par une Pièce d'environ cent vers, qui a pour titre l'*Horloge de Sable*, ou *Figure du Monde*; Pièce qui peut figurer à côté des meilleurs Vers moraux qui aient été faits dans ce ſiecle, d'autant plus que la morale n'en eſt pas amphigourique, & qu'au contraire elle eſt tirée avec beaucoup de juſteſſe du ſujet, & énoncé ſans prétention.

Cette Pièce a donné lieu de nos jours à une petite ſupercherie qui n'a peut-être pas été la ſeule en ce genre. Un jeune homme qui l'avoit manuſcrite, s'imagina qu'elle n'étoit point imprimée, & l'envoya à une Académie de Province, où elle eût remporté le prix, de l'aveu des Académiciens, ſans un ſeul qui découvrit le plagiat, & en avertit ſes confreres. Quand on eſt établi Juge en Littérature, on doit au moins ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans le Monde Littéraire; s'il eſt permis d'ignorer les regles de la République des Lettres, on eſt inexcuſable d'en ignorer les faits.

CAYLUS, [*Philippe-Claude-Anne* DE TUBIERES, Comte DE] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765.

Ce ne ſont pas ſes Romans, ſes Hiſtoriettes & ſes Comtes de Fée qui ont contribué à étendre ſa

réputation littéraire. Tous ces petits Ouvrages ſont oubliés ; mais on eſtimera toujours ſes ſavantes Diſſertations ſur pluſieurs points d'Hiſtoire naturelle & ſur les antiquités.

La recherche & la connoiſſance des anciens monumens étoit, dans M. de *Caylus*, plutôt une paſſion, qu'un ſimple goût. Adorateur de tout ce qui avoit l'air antique, il ſemble qu'il ait voulu perpétuer ce ſentiment juſques après ſa mort : le tombeau qu'on lui a élevé dans l'Egliſe de Saint Germain l'Auxerrois, d'après le plan qu'il en avoit tracé lui-même, eſt vraiment celui d'un Antiquaire enthouſiaſte. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'eût pas été ſi exact à exécuter ſes intentions : on auroit dû ſe ſouvenir que M. de *Caylus* étoit Chrétien, & rendre ce monument plus conforme à la dignité du lieu & de la Religion. Quoi qu'il en ſoit de ce goût pouſſé trop loin, l'*Hiſtoire d'Hercule* le Thébain, & ſon *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, prouveront toujours l'étendue de ſes connoiſſances, & contribueront à éclairer, autant qu'à flatter les Erudits & les Curieux. Ce dernier Ouvrage eſt en ſept volumes *in*-4°., dont le ſeptieme contient un Eloge hiſtorique de l'Auteur, par M. *le Beau*. On peut conſulter cet Eloge, ſi l'on veut acquérir

une plus grande idée du mérite littéraire de M. le Comte de *Caylus*.

CEILLIER, [*Remi*] Bénédictin, né à Bar-le-Duc en 1688, mort en 1761; Compilateur laborieux qui ne ſoignoit pas aſſez ſon ſtyle, comme la plupart des Savans de ſon Ordre. Nous lui devons une *Hiſtoire générale des Auteurs Sacrés & Eccléſiaſtiques*. Cette Hiſtoire contient leurs Vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyſe & le dénombrement des différentes Editions de leurs Ouvrages. Les Savans penſent que Dom *Ceillier* eſt plus exact que *du Pin*, mais qu'il n'a pas le talent d'analyſer & de s'exprimer comme lui, ce que nous croyons ſans peine : il faudroit trop de temps pour vérifier les fondemens de cette aſſertion ; car ſon Ouvrage n'a pas moins de 23 vol. *in*-4°.

CERCEAU, [*Jean-Antoine* DU] Jéſuite, né à Paris, mort à Veret en Touraine en 1730, âgé de 60 ans.

Ses Poéſies marotiques ſont agréables, quoique fort au deſſous de leur modele. Quelques-unes de ſes petites Pièces reſpirent un enjouement & une gaieté bien plus analogues au génie & au goût de la Nation, que tant de dolentes Jéré-

miades ou de vaporeuſes Epîtres philoſophiques, dépourvues même du mérite de la verſification. Nous ne parlons pas de ſes *Tragédies*, qui ſont de véritables Drames de Collége. Il n'en eſt pas ainſi de ſa Comédie de *Grégoire*, où l'eſprit eſt égayé par de très-bonnes plaiſanteries, & qui a été imitée dans la ſuite par pluſieurs Poëtes dramatiques.

Le P. *du Cerceau* eſt encore Auteur de deux Hiſtoires, l'une *de la derniere Révolution de Corſe*, l'autre *de la Conjuration de Rienzi*. Ces deux Ouvrages ſont écrits d'une maniere intéreſſante; on y eſtime ſur-tout une marche ſage, lumineuſe, un ſtyle noble & naturel, qu'il ſeroit à ſouhaiter de retrouver dans un grand nombre de nos Hiſtoriens, qui ont plus de réputation que lui.

CÉRUTTI, [*Jean-Antoine*] de l'Académie de Nancy, né en 1738.

Les Ouvrages de celui-ci ſont pleins d'eſprit & de légéreté, mais de cet eſprit recherché, qui, bien loin de donner du prix aux bonnes choſes, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans ſon Diſcours ſur *l'Intérêt d'un Ouvrage*; mais elles ſont défigurées par un ſtyle affecté, plein d'antithèſes & de pointes; ce qui porteroit preſque à croire que

l'*Apologie des Jéſuites*, qu'on lui a attribuée, n'eſt pas de lui. L'eſprit ne plaît qu'autant qu'il aſſaiſonne la raiſon, ſans chercher à ſe montrer. Ce défaut ſe fait moins ſentir dans ſa *Lettre ſur les avantages & l'origine de la gaieté Françoiſe*, & dans ſon *Diſcours ſur l'origine du deſir général de tranſmettre ſon nom à la poſtérité.*

CHABANON, [*N.*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en 17..

C'eſt encore un des Auteurs qu'on nous a reproché d'avoir omis dans *les Trois Siecles.* Il avoit, ſans doute, des droits à un Article, comme tant d'Ecrivains médiocres qu'on nous a fait, d'autre part, un crime d'avoir ramenés ſur la ſcene. A quoi ſert donc de faire des Préfaces, ſi les Critiques s'obſtinent à ſuſciter des griefs auxquels on avoit répondu d'avance. Nous avons parlé, il eſt vrai, de pluſieurs Ecrivains qui n'euſſent mérité que notre ſilence, ſi d'autres raiſons ne nous euſſent pas fait un devoir d'en parler. Ne falloit-il pas les produire au grand jour pour s'élever contre leurs travers, & en préſerver ceux qui auroient été tenté de les imiter ? Quelques-uns avoient fait du bruit ; d'autres jouiſſoient encore d'une réputation uſurpée & nuiſible au ſoutien du bon goût : pouvoit-on ſe diſpenſer de les réduire à leur juſte valeur ? Il en

étoit enfin dont les Articles fourniſſoient matiere à des réflexions intéreſſantes, à des critiques utiles, à des réfutations indiſpenſables. Voilà pourquoi nous avons cru devoir les placer dans notre Collection.

On ſaura donc que M. *Chabanon* a donné au Théatre la Tragédie d'*Eponime*, qui n'eſt connue que par ſa chûte, juſtement méritée ; qu'il eſt Auteur d'une autre Tragédie, à qui le défaut de repréſentation a épargné la même diſgrace, & d'une Traduction des Odes Pythiques de *Pindare*, où le plus animé de tous les Poëtes Lyriques, paroît d'une froideur plus qu'Hyperboréenne.

Cet Académicien peut d'ailleurs mériter, par ſon érudition, l'eſtime de ſes Confreres ; il peut avoir obtenu les éloges du Mercure : l'équité ne nous oblige pas moins d'avouer que ſes Titres littéraires ſont de la derniere foibleſſe, en rendant juſtice d'ailleurs à toutes ſes bonnes qualités.

1. CHAMBRE, [*Marin* CUREAU DE LA] Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie Françoiſe, mort à Paris en 1669, âgé de 75 ans.

Tous ſes Ouvrages de Phyſique, de Morale & de Belles-Lettres, fourniroient à peine la matiere d'un très-petit extrait à quiconque ſe

borneroit à en tirer les choſes paſſables, qu'on peut y trouver par intervalle ; tout y eſt diffus, plat & commun. Il ne fut pas ſans doute de l'Académie, que comme les ruſtiques habitans du Latium ſervirent à fonder la République Romaine.

2. CHAMBRE, [*François* ILLHARRART DE LA] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, mort dans la même ville en 1753.

Il n'a guère plus de mérite que le précédent, comme Littérateur ; mais on fait grand cas de ſes Ouvrages de Controverſe & de Théologie, dont le plus connu eſt le *Traité de la vérité de la Religion*, un des meilleurs qui aient été compoſés depuis celui d'*Abadie*. L'Auteur y joint le mérite du ſtyle à la juſteſſe & à la ſolidité des raiſonnemens. Ses différens Ecrits contre les Janſéniſtes, ſont ce qu'on a publié de plus impartial & de plus judicieux ſur ces matieres.

CHAMFORT, [*Sebaſtien-Roch-Nicolas* DE] né à Clermont en Auvergne, en 17..

Son *Eloge de la Fontaine* offre un grand nombre d'obſervations littéraires & morales qui annoncent un eſprit plein de goût & de ſagacité, & eſt écrit avec cette noble ſimplicité qui n'exclut ni la force, ni l'élégance, & qu'on rencontre ſi

rarement dans les Ouvrages Académiques. Il y a des détails heureux & des Scenes aſſez bien dialoguées dans *la Jeune Indienne* & dans *le Marchand de Smyrne*, deux Comédies en un Acte, la premiere en vers, & l'autre en proſe ; mais ce n'eſt pas ſuffiſant pour figurer avec avantage parmi les Eleves de *Thalie*. La République des Lettres fourmille aujourd'hui d'Écrivains de cette trempe. Il ſemble qu'on préfere l'éclat pétillant & paſſager d'un feu d'artifice, à cette chaleur vive, mâle & ſoutenue, qui doit être l'ame des Ecrits, & dont la privation les fait mourir preſque en naiſſant.

CHANGEUX, [*Pierre Jacques*] né à Orléans en 1740.

Il eût acquis plus de gloire, ſi, au lieu de faire deux volumes, il eût réduit à un ſeul ſon *Traité des Extrêmes*. Cet Ouvrage, qui n'a fait aucune impreſſion dans le Public, méritoit d'être mieux accueilli, l'idée en eſt neuve, le plan bien ſuivi ; les penſées & les vues ſont pleines de Philoſophie. Quand nous diſons *pleines de Philoſophie*, nous ne prétendons pas parler de cette Philoſophie bizarre, qui eût peut-être accrédité cet Ouvrage chez les eſprits frivoles, & en eût fait pardonner les défauts en faveur de la hardieſſe des ſentimens & de l'enflure du ſtyle ; nous parlons de cette Phi-

loſophie qui tend à éclairer les hommes, & à les garantir de l'illuſion. Malgré le défaut de préciſion dans les matieres, on peut conſeiller la lecture de ce Livre à ceux qui veulent avoir une idée nette des vices, des défauts, des vertus qui ſont le partage de l'humanité.

M. *Changeux* a publié depuis une *Bibliotheque Grammaticale abrégée*, ou *Nouveaux Mémoires ſur la parole & l'écriture*, Ouvrage écrit avec méthode, où l'on trouve des obſervations neuves, fines, délicates, & une érudition auſſi vaſte que bien digérée.

1. CHAPELAIN, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1595, mort dans la même ville en 1674, Poëte juſtement eſtimé tant qu'il ſe borna au genre qui lui convenoit. Son Ode au Cardinal de *Richelieu*, louée par *Boileau* lui-même, laquelle a près de trois cents vers; ſes autres Pièces lyriques, ſes Sonnets, ſes Madrigaux, [petites Pièces préférables à beaucoup d'autres de la même eſpèce, qui figurent dans nos Recueils] ne ſont pas les Ouvrages qui l'ont rendu ridicule; ils ſuffiroient, au contraire, pour établir la réputation d'un homme qui n'auroit pas fait *la Pucelle*. C'eſt cette Pucelle ſi magnifiquement annoncée, ſi long-temps attendue, ſi imprudemment miſe au jour, qui a pré-

cipité *Chapelain* du haut du Trône poétique, où ſes amis l'avoient placé, dans la derniere claſſe des mauvais Ecrivains. Jamais Ouvrage n'a plus prêté à la Satyre, parce que jamais Ouvrage n'a été plus oppoſé au génie d'un Auteur. L'Epopée exige de la fécondité dans l'invention, de l'élévation dans les ſentimens, de l'agrément dans les détails, de la vivacité dans les images, de la chaleur, & ſur-tout de l'harmonie dans le ſtyle. On chercheroit en vain dans le Poëme de *Chapelain*, le moindre germe de ces qualités. Un eſprit froid, une ame ſymmétrique, une imagination ſeche & ſtérile, un ton monotone, plein d'âpreté & de rudeſſe, ſont des titres aſſûrés pour être l'anathême des Muſes épiques. Ce n'eſt pas que les vers de *la Pucelle* ne contiennent quelquefois des penſées juſtes, ne renferment des ſentimens raiſonnables; mais tout y eſt mort, tout y annonce le pénible travail qui les a enfantés; ils ont l'air d'avoir été arrachés par violence à la nature. Le moyen après cela de plaire & d'intéreſſer? *Boileau* a donc eu raiſon de ridiculiſer cet Ouvrage, en donnant de ſon ſtyle une imitation très-propre à la décrier.

Maudit ſoit l'Auteur dur dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et de ſon lourd marteau martelant le bon ſens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

Mais ce Critique lui a-t-il rendu juſtice ſur ſes autres Productions ?

2. CHAPELAIN, [*Jean-Baptiſte*] Jéſuite, Prédicateur de Leurs Majeſtés Impériales, né à Rouen en 1710.

Des idées grandes, juſtes & bien préſentées, ſervent aſſez communément de baſe à tous les plans de ſes *Sermons*. Il s'eſt attaché, dans le ſtyle, à la maniere de *Bourdaloue ;* & ſans avoir, comme ſon Modele, cette profondeur & cette plénitude de raiſonnemens qui le rendent original, il a quelquefois plus de chaleur & des traits d'élévation propres à ranimer l'attention de l'Auditeur ou du Lecteur. Ses Péroraiſons ſurtout ſont vives, fortes & pathétiques, ſelon les différentes matieres qu'il traite. On doit diſtinguer, parmi ſes Diſcours, celui qu'il compoſa pour la priſe d'habit de Madame d'*Egmont*, Diſcours unique par l'à-propos & l'énergie des diviſions. C'eſt dans ces ſortes de circonſtances que le talent ſe développe ; celui du Pere *Chapelain* obtiendra toujours l'eſtime de quiconque aimera la Religion, & le ton qui convient à la Chaire.

1. CHAPELLE, [*Claude-Emmanuel* LUILLIER, ſurnommé] né dans le village de la Chapelle,

pelle, près de St. Denis, en 1624, mort à Paris en 1689, étoit fils naturel de *François Luillier*, Maître des Comptes, qui le légitima en 1642.

Son *Voyage de Montpellier*, auquel *Bachaumont* n'eut qu'une légere part, eſt un petit chef-d'œuvre d'enjoûment, de fineſſe & de plaiſanterie. Ses autres Poéſies ſont dans le même goût, mais n'ont pas toujours le même agrément.

La trempe de l'eſprit & du caractere de *Chapelle*, le portoit naturellement à la Poéſie légere, & ne lui permettoit pas d'autre genre de travail. Il eſt étonnant néanmoins qu'avec les ſecours qu'il trouva pour ſon éducation, il ne ſoit pas devenu un Auteur grave. Eleve de *Gaſſendi*, les Poëtes & les Hiſtoriens Grecs & Latins, les Philoſophes & Moraliſtes modernes furent la matiere de ſes études; mais la nature l'emporta. Cette nature étoit dans *Chapelle* une gaieté aſſez continue, accompagnée d'une pareſſe qui le rendoit ennemi de la contrainte & du moindre travail. De-là, la plus grande liberté dans ſes goûts, comme dans ſes idées: de-là, plus de naturel que de politeſſe, moins de délicateſſe que de licence & de débauche. Jamais Auteur ne s'eſt mieux peint dans ſes Ouvrages. Ils ſont tels que la premiere inſpiration les a produits. Les beautés en ſont vives & originales, mais preſque toujours accompagnées de quelques négligences, moins

fréquentes, à la vérité, que dans l'Abbé de *Chaulieu*, ſon diſciple. Il excelloit ſur-tout dans les Vers à rimes redoublées. On conviendra, avec M. de *Voltaire*, qu'il n'en fut point l'inventeur; cependant la raiſon que cet Ecrivain en apporte, n'eſt pas ce qui le prouve. D'*Aſſouci*, qui, ſelon l'Hiſtorien du *ſiecle de Louis XIV*, en avoit donné l'exemple, étoit contemporain de *Chapelle*, & par conſéquent il eſt difficile de décider lequel de ces deux Poëtes en a fait uſage le premier. Il falloit remonter plus haut dans les époques de notre Poéſie. On auroit trouvé que *François Habert*, contemporain de *Marot*, eſt le premier de nos Poëtes qui ait employé les rimes redoublées, comme on peut en juger par le morceau que nous avons cité à ſon article.

Chapelle aimoit la bonne chere encore plus que la Poéſie, & joignoit à ces deux goûts celui des bons mots. Un jour qu'il ſortoit d'une table, où la chere avoit été mince, il dit à l'oreille d'un de ſes amis, de façon pourtant que le maître de la maiſon pût l'entendre : *Où irons-nous dîner en ſortant d'ici ?*

2. CHAPELLE, [*Jean* DE LA] Receveur Général des Finances de l'Académie Françoiſe, mort à Paris en 1723, n'étoit point parent du

précédent, & ne lui reſſembloit en rien du côté de l'eſprit. Sa manie étoit de tenir une table excellente pour les Gens de Lettres, qui ne manquoient pas d'applaudir à ſes vers autant qu'à ſa proſe. L'*Amphitrion* mourut; ſa proſe & ſes vers perdirent tout leur mérite, & les Approbateurs ſe rangerent du côté du Public qui n'avoit pas dîné chez lui.

3. CHAPELLE, [*N.* DE LA] Abbé, des Académies de Lyon, de Rouen & de Londres, né 17..

Celui-ci a plus cultivé les Sciences que les Belles-Lettres. Dans ſes Ouvrages de Mathématiques, preſque tous devenus claſſiques, il joint au mérite de la méthode celui du ſtyle trop négligé dans ces ſortes de Livres élémentaires, dont l'apanage ſemble être la ſéchereſſe. L'homme de Lettres ſe fait ſentir dans tout ce qu'il a compoſé; c'eſt pourquoi nous le plaçons ici. D'ailleurs ſon *Art de communiquer ſes idées*, ſon *Eſſai ſur la ſanté*, & ſon *Ventriloque* peuvent être regardés comme des Productions qui ne ſont point étrangeres à la Littérature.

CHARDIN, [*Jean*] né à Paris en 1643, mort à Londres en 1713.

De tous les Voyageurs qui ont écrit ſur les

pays qu'ils ont parcourus, il n'en eſt pas dont les *Mémoires* ſoient plus curieux. Les ſiens contiennent des vues d'un bon Obſervateur, dirigées par un eſprit ſage, qui n'écoute point ſon imagination. On les lit avec intérêt, & l'on eſt porté d'autant plus à croire l'Auteur, qu'il ne fait nul effort pour être cru.

CHARLEVAL, [*Jean-Louis* FAUCON DE RIS, ſieur DE] né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1693 ; bel eſprit de ſon tems, qui cultiva les Lettres, & fit des Vers pour ſon plaiſir, dont il ne nous eſt parvenu que quelques Pieces, qui font connoître qu'il avoit du talent pour la Poéſie légere.

Il étoit fort lié avec *Voiture*, *Scarron*, *Sarraſin*, avec la fameuſe *Ninon*, & quelques autres, d'une ſociété pleine de gaieté & d'agrémens, ce qui ne contribue pas peu à animer un eſprit naturellement agréable & facile. On ſe ſouvient du Couplet qu'il adreſſa à Madame *Scarron*, depuis Madame de *Maintenon*.

Bien ſouvent l'amitié s'enflamme,
Et je ſens qu'il eſt mal aiſé
Que l'Ami d'une belle Dame
Ne ſoit un Amant déguiſé.

Il ne faut pas ignorer qu'il eſt l'Auteur de la fameuſe Converſation du P. *Canaye* avec M. le

Maréchal d'*Hocquincourt*, inſéré dans les ouvrages de *St. Evremont*, qui n'a fait que la gâter en y ajoutant.

Une anecdote qui fait honneur aux ſentimens de *Charleval*, c'eſt la généroſité avec laquelle il offrit dix mille francs à M. & à Madame *Dacier*, croyant que le dérangement de leurs affaires étoit la principale raiſon qui les déterminoit à abandonner Paris pour ſe retirer en Province.

Scarron, pour peindre la délicateſſe de l'eſprit & du goût de *Charleval*, diſoit que *les Muſes ne le nourriſſoient que de blanc-manger & d'eau de poulet.* Quoique d'une complexion foible, il vécut quatre-vingts ans, & conſerva juſqu'à la fin de ſa vie *tous les charmes de la jeuneſſe & cette bonté de cœur ſi deſirable dans l'amitié*; c'eſt l'éloge qu'en fait Mademoiſelle de *Lenclos*, dans une Lettre qu'elle écrit à *St. Evremont*, en lui apprenant la mort de cet ami commun. *C'eſt plus que mourir ſoi-même*, lui dit-elle, *que faire une pareille perte.*

CHARLEVOIX, [*Pierre-François-Xavier* DE] Jéſuite, né à Saint-Quentin, en 1682, mort en 1761.

On lui a l'obligation de pluſieurs Hiſtoires aſſez bien écrites, mais diffuſes. Elles ont pour objet les mœurs, la Religion, & la deſcription

des pays de pluſieurs peuples, ſoit de l'Aſie, ſoit de l'Amérique.

L'*Hiſtoire du Japon* eſt pleine de tableaux intéreſſans & animés. Celle *du Paraguay* eſt également curieuſe & inſtructive : on ne peut reprocher à l'Auteur, que des détails trop longs, & peut-être néceſſaires, parce que ce dernier Ouvrage eſt en quelque ſorte la réfutation de pluſieurs griefs imputés à ſa ſociété au ſujet des célèbres miſſions qu'elle a établies dans ce pays. Les Pieces juſtificatives, qui forment elles ſeules un volume peu intéreſſant pour le Lecteur, doivent être d'un grand poids en faveur de l'Hiſtorien. Il fut ſoutenu dans cette entrepriſe par feu M. le Duc d'*Orléans*, pere de celui d'aujourd'hui ; & ce fut par la protection de ce Prince qu'il obtint de la Cour de Madrid tous les Mémoires dont il avoit beſoin. En général le ſtyle du P. *Charlevoix* eſt celui d'un homme de Lettres plutôt que celui d'un Religieux ; auſſi travailla-t-il pendant vingt-deux ans avec ſuccès au Journal de Trévoux.

CHARPENTIER, [*François*] Doyen de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1702.

Ses Poéſies ne valent pas la peine qu'on en

parle. Ses Traductions ont été utiles dans leur tems, mais ſont infiniment ſurpaſſées par celles qui les ont ſuivies. Tout ce qu'on peut en eſtimer, ce ſont les notes vraiment inſtructives, genre de travail toujours à la portée des Ecrivains laborieux, & que les Traducteurs modernes ſavent ſi bien s'approprier, ce qui leur donne un air d'érudition, préciſément autant qu'il en faut pour paroître des Littérateurs un peu renforcés. Une choſe qui doit étonner, c'eſt que *Charpentier*, occupé toute ſa vie à traduire les Auteurs Grecs & Latins, ſe ſoit rangé au nombre de leurs détracteurs. On a oublié les Ouvrages qu'il fit pour ſoutenir cette mauvaiſe cauſe, mais on ſe ſouvient de l'Epigramme de *Boileau*.

Ne blâmez pas *Perrault* de condamner *Homere*,
Virgile, *Ariſtote*, *Platon*;
Il a pour lui Monſieur ſon frere
G . . . N. Lavau, *Galigula*, *Néron*,
Et le gros *Charpentier*, dit-on.

Par un principe de juſtice, nous devons rappeller ici que les Recueils de l'Académie Françoiſe offrent un grand nombre de Diſcours de *Charpentier*, dont quelques-uns ſont écrits avec autant de naturel que de force & de bon ſens.

CHARRON, [*Pierre*] Théologal de la Cathédrale de Condom, né à Paris en 1541, mort ſubitement dans une rue de la même ville, en

1603 ; génie profond & facile, qui tenoit de celui de *Montagne*, ſon ami. Il avoit, outre cela, un eſprit naïf & judicieux, un ſtyle ſimple, quelquefois énergique, & ſur-tout une maniere de concevoir & de préſenter les choſes, qui en fait un Auteur original.

C'eſt l'idée qu'on ſe forme de *Charron* à la lecture de ſes Ouvrages. Son *Traité de la Sageſſe* l'a fait ranger, par le Jéſuite *Garaſſe*, au nombre des Incrédules ; & les Philoſophes de nos jours, ſur ce beau témoignage, ſe ſont empreſſés de ſe l'aſſocier ; tant il eſt vrai qu'ils ſavent tirer parti de tout. On a vu l'Auteur d'*Emile* s'appuyer de quelques-uns de ſes paſſages, pour étayer ſes opinions contre le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que la maniere de procéder de *Charron* peut préſenter d'abord l'idée de Scepticiſme aux eſprits ſuperficiels ou intéreſſés ; mais il eſt aiſé de prouver qu'il n'a jamais douté de la Religion qu'il profeſſoit ; qu'au contraire ſon intention a toujours été de la défendre.

Si l'on fait attention au caractere de cet Auteur, développé dans ſes propres Ouvrages, on verra qu'il n'écrivit ſon Livre *de la Sageſſe* que pour réfuter les doutes de quelques Beaux-Eſprits de ſon temps, au nombre deſquels étoit ſon ami *Montagne*. Le Théologal de Condom avoit l'ame naturellement paiſible, & ennemie de ces diſ-

putes où les Eſprits impétueux & durs ont preſque toujours l'avantage. Il prit le parti de répondre, la plume à la main, aux objections qu'on lui faiſoit dans la Société, & ce fut dans cette intention qu'il compoſa ſon Traité *de la Sageſſe*, dans lequel il expoſe, avec bonne foi & ſans déguiſement, les ſentimens de tous les Sceptiques qu'il vouloit réfuter. On y voit un Philoſophe Chrétien, aſſez ferme pour ne pas craindre de mettre dans toute leur force les argumens de ſes Adverſaires. Il les étend peut-être avec trop d'indulgence, mais il ne faut que lire attentivement ſon Livre, pour connoître combien il étoit éloigné de ces ruſes ſi rebattues aujourd'hui, où l'on préſente les difficultés avec plus de complaiſance que les ſolutions. Auſſi fait-on le cas qu'on doit faire de ces Docteurs méthodiques, toujours déterminés à ne rien croire, quoiqu'ils diſent faire profeſſion de chercher la vérité.

Un autre Ouvrage de *Charron*, qui ne laiſſe aucun doute ſur la ſincérité de ſa foi, c'eſt ſon Livre des *trois Vérités*, publié en 1594. La premiere de ces Vérités eſt, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'une vraie Religion; la ſeconde, que de toutes les Religions la Chrétienne eſt la ſeule qui ſoit divine; la troiſieme, que de toutes les Communions du Chriſtianiſme il n'y a que la Catholique Romaine qui ſoit la véritable Egliſe. Par la

qualités qui ne lui ſont pas ordinaires, l'amour de l'étude & la profondeur des Sciences. Ses *Commentaires ſur Newton*, la placent parmi nos meilleurs Phyſiciens, & les vers que M. de *Voltaire* a faits à ſa gloire, la placent parmi les Femmes les plus aimables & les mieux célébrées.

CHASTRE, [*Edme*, Marquis DE LA] Colonel-Général des Suiſſes & Griſons, mort en 1645.

Il a laiſſé des *Mémoires*, qui ont eu le ſort commun à bien des Ouvrages de cette nature. Ces récits particuliers ſe perdent dans la foule, quand ils ne nous apprennent que ce qu'on trouve dans les Hiſtoires générales.

CHATEAUBRUN, [*Jean-Baptiſte* VIVIEN DE] Sous-Gouverneur de M. le Duc de *Chartres*, de l'Académie Françoiſe, né à Angoulême en 1686, mort à Paris en 1775.

Quoiqu'il ſoit fort ſupérieur dans la Tragédie aux *Lemiere*, aux *Marmontel*, aux *Delaharpe*, &c, on ne peut pas dire qu'il ſoit un de nos bons Poëtes Tragiques. *Mahomet II*, qu'il donna en 1714, eut des ſuccès dans ſa nouveauté, & eſt reſté depuis dans le plus profond oubli : la foibleſſe du cinquieme Acte eſt la principale cauſe qui a empêché cette Pièce de paroître.

M. de *Châteaubrun* donna, quarante ans après, trois autres Tragédies, dont deux ſont reſtées au Théatre, *les Troyennes* & *Philoctète*, quoiqu'elles ne ſoient pas exemptes de défauts. Il eſt vraiſemblable qu'avec plus de travail & de correction ce Poëte eût enrichi la Scene de Pieces excellentes. Il a le ton tragique, de l'élévation, de la chaleur & du jeu dans la verſification. Par malheur pour ſes Ouvrages, les beautés ne s'y rencontrent que par intervalles, & n'en rachetent point les défauts, raiſon déciſive pour n'occuper qu'un rang médiocre.

CHAULIEU, [*Guillaume* ANFRIE DE] Abbé d'Aumale, né au Château de Fontenai, dans le Vexin-Normand, en 1639, mort à Paris en 1720.

La caducité de l'âge n'eut pas le pouvoir d'amortir les ſaillies de ſa Muſe, ni d'altérer ſes goûts; il aima toujours les plaiſirs, & les chanta juſqu'à la fin de ſa vie. *Chapelle*, ſon ami, avoit décidé ſes talens par ſon exemple, & les dirigea par ſes leçons. L'Abbé de *Chaulieu* ſurpaſſa ſon Maître à beaucoup d'égards. Doué, comme lui, d'une imagination vive, d'un eſprit naturel & facile, il a plus de grace, plus de brillant dans la penſée & dans l'expreſſion; ſupériorité qui vient ſans doute d'une ſenſibilité impétueuſe qui

l'entraînoit avec rapidité vers tous les objets agréables ; il les ſavouroit avec réflexion. De-là cette multitude de Poéſies pleines de délicateſſe, d'aménité, de ſentiment, & d'une hardieſſe plus que philoſophique. Son cœur, toujours ému par la volupté, lui fourniſſoit ſans effort ces tournures naïves & délicates propres à peindre les ſentimens qu'il éprouvoit. Ses négligences mêmes ſont une nouvelle ſource d'agrément, par l'intérêt ſéduiſant qu'elles portent avec elles.

Il eſt fâcheux, pour la gloire de ce Poëte ingénieux, que la jeuneſſe ne puiſſe lire ſes Ouvrages ſans danger, & les gens ſages ſans indignation. Tout ce qu'il penſe, tout ce qu'il dit ne tend qu'à accréditer une Philoſophie Epicurienne d'autant plus dangereuſe, qu'il a ſu la réduire en ſentiment. Point de moyen plus sûr de s'attirer des lecteurs, des admirateurs, des proſélytes ; & cependant rien de plus révoltant aux yeux d'une raiſon, nous ne diſons pas auſtere, mais éclairée, que ce penchant à faire conſiſter tout le bonheur dans la jouiſſance actuelle des plaiſirs des ſens. La Philoſophie qui ſe vante ſi hautement d'être la dépoſitaire des vraies lumieres, auroit dû rejeter un ſyſtême ſi faux en lui-même, & ſi propre à dégrader l'humanité. Au contraire, elle l'étend, la préconiſe, & ne craint pas de ſacrifier ainſi ſa gloire à l'envie de ſe procurer des

partiſans, qui oublient ce qui leur en coûte pour figurer dans la ſociété des ames foibles & des eſprits forts.

CHAUMEIX, [*Abraham-Joſeph* DE] né à Chanteau, près d'Orléans, en 17..

Nous ignorons ſi cet Auteur a été convulſionnaire, ainſi que les Philoſophes l'en ont accuſé : ce n'eſt pas là-deſſus que nous devons le juger : ce que nous ſavons, c'eſt qu'il eſt un de ceux qui ont le plus écrit contre l'Encyclopédie. Qu'il s'y ſoit mal pris, on peut en convenir, il n'en ſera pas moins vrai qu'il a relevé un nombre infini de bévues & de traits d'ignorance dans les cinq premiers volumes de cette énorme compilation. Ces volumes ſont cependant les mieux faits. Que penſera donc la Poſtérité de cet Ouvrage ſi vanté ? N'y trouvera-t-elle pas plutôt le monument de la préſomption, de l'orgueil & de l'ignorance de notre ſiecle, que celui de ſes lumieres, de ſes vertus & de ſes talens ?

CHAUSSÉE, [*Pierre-Claude* NIVELLE DE LA] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1691, mort dans la même ville en 1754.

Quoiqu'on puiſſe faire remonter juſqu'à lui la vogue du comique larmoyant parmi nous, on

auroit tort de l'en regarder comme l'inventeur. Ce genre de gloire, quand même il lui appartiendroit réellement, ſeroit des plus médiocres. Mais ſans parler de *Térence*, où nous trouverions des ſcènes auſſi touchantes & auſſi pathétiques que dans les Pieces de M. de *la Chauſſée*, on ne peut pas nier que les Poëtes qui ont précédé *Corneille* & *Moliere* n'aient compoſé une infinité de Drames de cette eſpèce, qui ont toujours trouvé des contradictions parmi les gens de goût. Leurs Tragi-Comédies, leurs Comédies héroïques ne ſont autre choſe que les modeles qui ont dirigé M. de *la Chauſſée* dans ſes compoſitions. Toute la différence ſe réduit à un peu plus de dignité dans les perſonnages : là ce ſont des Rois, des Princes ou des Héros ; ici des hommes d'un rang inférieur.

Cette différence ne ſauroit donc être regardée comme une création. Tout ce qu'on peut dire avec les Panégyriſtes de M. de *la Chauſſée*, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait préſenté avec ſuccès ce genre bâtard ſur notre Théatre. L'accueil fait au *Préjugé à la Mode*, où le comique partage la ſcène avec le pathétique, l'encouragea dans cette carriere, & depuis il n'eſt plus ſorti de cette bigarrure monſtrueuſe qu'on auroit dû proſcrire dès ſa naiſſance. *Moliere* s'étoit bien gardé de donner dans un pareil travers ; ſon génie créateur

capable d'inventer ou de réhabiliter ce genre ; s'il eût été dans l'ordre, rejeta toujours ce caractere de langueur qui dénature la Comédie.

Qu'on ne diſe pas que c'eſt un nouveau préſent qu'on a fait à notre Scène. Toute production qui n'eſt pas d'accord avec la nature, eſt vicieuſe par elle-même : eh ! quoi de plus éloigné de la nature, que des Pieces où les larmes & les ris ſemblent ſe diſputer la préférence ? Quelque habile que ſoit un Auteur, il paroîtra toujours abſurde de prétendre réunir dans un même ſujet la triſteſſe & la joie. On peut bien nous préſenter un Acteur ayant un pied dans le Cothurne, & l'autre dans le Brodequin ; mais tandis qu'on s'applaudira de cet accord bizarre, ce perſonnage n'en ſera que plus ridicule aux yeux du goût & de la raiſon. N'eſt-ce pas ſe jouer en quelque maniere de la ſenſibilité de notre ame, que de vouloir lui faire éprouver les contrariétés les plus choquantes, que de la tourmenter par des mouvemens forcés & pénibles, auxquels elle ne cede que malgré elle, & toujours pour un moment, parce qu'elle tend d'elle-même à l'ordre & à la liberté ?

Ne peut-on pas du moins admettre les Comédies purement attendriſſantes, telles que *Mélanide*, qui n'offre point le monſtrueux mêlange de l'attendriſſement & de la gaieté ? Tout

y eſt intéreſſant d'un bout à l'autre, & pourvu qu'on attache le Spectateur, peu importe, dira-t-on, par quel moyen on parvient à cet heureux effet.

Nous répondrons que la corruption du goût, le renverſement des idées, l'amour de la nouveauté, ne feront jamais capables de juſtifier ce qui répugne à toutes les regles. On a vu *Cénie* & d'autres Pieces de ce caractere très-accueillies; mais on n'en peut rien conclure en faveur du genre. L'homme éclairé, l'homme de goût, le ſage Littérateur ne ſe laiſſe point entraîner aux applaudiſſemens de la multitude. Il ſait juger des choſes par les principes, & non par les ſuccès; il ſe rappelle, dans ces momens de délire général, que les alimens les plus contraires ſont quelquefois agréables aux eſtomacs dépravés, que la diſette ou l'amour de la nouveauté donne du prix à la médiocrité, au vice même; & connoiſſant tout à la fois les ſources de la bizarrerie dominante, la nature des objets qui l'entretiennent, le génie de la Nation qui l'encenſe, il attend, & pourroit prédire avec certitude le moment de la révolution qui doit guérir de cette phrénéſie.

C'eſt en vain qu'on abuſe; les regles développées par le goût ſont appuyées ſur des principes invariables. La nature n'eſt point contraire

à elle-même, & ce qui a été deſtiné de tout temps à exercer la Muſe comique, ne ſera jamais impunément le partage d'une Muſe triſte & larmoyante. On en revient toujours à l'origine des choſes. Depuis *Ariſtophane* juſqu'à nous, le pinceau de *Thalie* n'a jamais été que le fléau du ridicule ; & quiconque voudra lui donner un autre caractere, ſera également proſcrit & par *Thalie* & par ſes vrais partiſans.

Les Anciens ont toujours reſpecté les limites qui ſéparent la Comédie de la Tragédie. C'eſt pour cette raiſon que *Ceſar*, auſſi bon juge en fait de talens, qu'il étoit bon connoiſſeur en hommes, reprochoit à *Térence* de manquer de ce qui s'appelloit *vis comica*, c'eſt-à-dire, de cette vivacité de plaiſanterie, de cette vigueur de ridicule, de ce ton pittoreſque qui fait l'eſſence de la Comédie. *Moliere*, le *Céſar* du Théatre, n'a jamais regardé comme bonne aucune de ſes Pieces, quand elle n'étoit pas marquée à ce coin. Etoit-ce parce qu'il ignoroit que le Comique larmoyant exiſtât? Non : mais la richeſſe de ſon génie ne pouvoit que dédaigner ce qui eſt tout au plus la reſſource du faux talent ou du talent médiocre.

M. de *Chaſſiron* s'eſt élevé avec force contre cette innovation théatrale, & a eu pour lui M. de *Voltaire*, qui ſe trouvoit même intéreſſé à la

défendre, parce qu'il s'étoit laiſſé aller au torrent comme les autres. « L'Académicien de la Ro-
» chelle condamne avec raiſon, dit-il, tout ce
» qui auroit l'air d'une Tragédie Bourgeoiſe. En
» effet, que ſeroit-ce qu'une intrigue entre des
» hommes du commun? Ce ſeroit avilir le Co-
» thurne, ce ſeroit manquer à la fois l'objet de
» la Tragédie & de la Comédie; ce ſeroit une
» eſpece bâtarde, un monſtre né de l'impuiſ-
» ſance de faire une Comédie & une Tragédie
» véritable. » Quoique M. de *Voltaire* ne faſſe pas loi dans le genre comique, par le peu de ſuccès de toutes ſes Comédies, il groſſit donc la foule de tous nos bons Littérateurs qui ſe ſont élevés contre ces eſprits médiocres, qui s'efforcent de rembrunir la Scene, ne pouvant l'égayer. Les deux *Corneille*, *Moliere*, *Racine*, *Deſpréaux*, *Rapin*, *Regnard*, *Deſtouches*, *Boiſſi*, l'Abbé *Desfontaines*, *Piron*, *Paliſſot* & mille autres, n'ont reconnu qu'un ſeul genre de Comédie, qui conſiſte dans l'expoſition des vices & des ridicules à deſſein de les corriger, & ces noms reſpectables, en fait de légiſlation littéraire, valent bien ceux des *Diderot*, des *Marmontel*, des *Beaumarchais*, des *Mercier* & des *Sedaine*.

Que peut-on faire après cela en faveur de M. de *la Chauſſée*? Rendre juſtice à ſes talens, re-

garder *le Préjugé à la Mode*, *Mélanide*, *l'Ecole des Meres*, *la Gouvernante*, comme des Pieces qui méritent de l'indulgence, parce qu'elles ſont en vers, & en très-beaux vers; les préférer à tout ce qu'on a fait de plus ſupportable en ce genre depuis lui, en ſoutenant toujours que ce genre eſt condamnable, & que les Proſateurs qui ont voulu marcher ſur ſes traces, n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes talens, pour eſpérer les mêmes égards.

CHEMINAIS, [*Timoléon*] Jéſuite, né à Paris en 1652, mort en 1689.

De l'onction, du ſentiment, l'heureux talent de la perſuaſion, l'ont fait placer parmi les Prédicateurs, au même rang que *Racine* occupe parmi les Poëtes tragiques. La route du cœur eſt, ſans contredit, la premiere qu'un Orateur chrétien doive chercher. La grande maxime qui doit lui ſervir de regle, & celle qui honore les talens du P. *Cheminais*, ſera toujours celle-ci : *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſe tibi.* La plupart des Prédicateurs modernes ne s'occupent point aſſez à ſentir & à ſe pénétrer de leur ſujet. C'eſt par-là qu'on peut expliquer la raiſon de leur peu de ſuccès, & faire tourner à leur déſavantage les éloges qu'ils obtiennent du caprice & de la mode.

CHERON, [*Eliſabeth-Sophie*] de l'Académie des Ricovrati, née à Paris en 1648, morte dans la même ville en 1711.

Les belles gravures qui ornent ſon *Recueil de Poéſies* n'ont pu le garantir du naufrage, fort commun à beaucoup de nos ouvrages modernes, où l'on en trouve de plus belles : *Nil pictis timidus novita pupibus fidit.* Sa Traduction en Vers de l'Ode Latine de l'Abbé *Boutard*, qui a pour titre *Deſcription de Trianon*, conſerve encore quelques ſuffrages. Celle qu'elle a faite du Cantique d'*Habacuc*, & qu'on trouve à la fin des Poéſies de *Rouſſeau*, eſt la plus eſtimée de ſes productions. Elle eſt écrite avec une force de ſtyle peu ordinaire dans les perſonnes de ſon ſexe, dont l'eſprit eſt naturellement plus ſenſible & délicat que robuſte & vigoureux.

CHEVREAU, [*Urbain*] né à Londres en 1613, mort dans la même ville en 1701.

A peine ſon nom eſt-il aujourd'hui connu du commun des Littérateurs ; on a oublié du moins qu'il a été un des beaux eſprits du ſiecle dernier ; cependant ſes Ouvrages offrent plus de talent, une littérature plus étendue que les Productions d'un grand nombre d'Ecrivains qui brillent dans celui-ci, & ſont deſtinés au même ſort. Son Roman intitulé, *les Tableaux de la*

Fortune, eſt d'un bon Obſervateur ; ſon *Hiſtoire au Monde*, ſouvent réimprimée, & écrite d'après les Auteurs originaux, donne une idée avantageuſe de ſon érudition : perſonne n'avoit traité, avant lui, d'une maniere plus vraie & plus inſtructive, ce qui concerne les Orientaux, & en particulier les Muſulmans. Ses *Œuvres mêlées* forment deux volumes, & renferment pluſieurs Lettres aſſez agréables, parſemées de petites Pieces de Vers, quelquefois ingénieuſes, plus ſouvent foibles, toujours exemptes d'enflure & de prétention. Il paroît, par ſes Lettres, que *Chevreau* étoit en commerce avec les Poëtes & les Erudits de ſon temps, ſur-tout avec Madame la Comteſſe de *la Suze*, dont il ſe montre Adorateur paſſionné.

CHEVRIER, [*François-Antoine*] né à Nancy, mort en Hollande en 1762, le plus inépuiſable de tous les Faiſeurs de Brochures. Perſonne n'a peut-être plus écrit que lui, & plus inutilement. Ses Poëmes, ſes Comédies, ſes Poéſies diverſes, ſes Obſervations, ſes Mémoires, ſes Hiſtoires, ſes Teſtamens politiques, ſes Dialogues, ſes Lettres, ſes Romans, ſes Nouvelles, ſes Contes, ſes Calendriers, Ouvrages preſque tous infectés de l'eſprit de ſatyre & du poiſon de la haine, peuvent être comparés à ces nuées d'inſectes

éphémeres, qui piquent un moment & ne vivent qu'un jour.

CHOISI, [*François-Timoléon* DE] Doyen de la Cathédrale de Bayeux, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1724.

Ses ouvrages de Biographie ſont aujourd'hui fort négligés, indifférence que cet Auteur n'eût pas dû éprouver. Les *Vies* qu'on a de lui, & principalement celle de *S. Louis*, de *Philippe de Valois*, de *Charles V*, de *Charles VI*, ſont préférables à tout ce que nous ont donné depuis les *Buri*, les *Goujet*, les *Formey*, les *Burigny*, & pluſieurs autres Biographes de nos jours. Ces Hiſtoires particulieres ſont intéreſſantes par le plan, la méthode, les agrémens & la pureté du ſtyle; l'Hiſtorien n'eſt blâmable que d'y avoir haſardé quelques anecdotes dont on a reconnu la fauſſeté. Sa *Rélation du Voyage de Siam*, eſt encore moins à l'abri du même reproche. Il s'étoit ſans doute trop familiariſé avec le ſtyle romaneſque, en écrivant ſa propre Hiſtoire, ſous le nom de la Comteſſe *des Barres*, pour éviter ce défaut dans des occaſions plus importantes. Le ſtyle de ſon *Hiſtoire de l'Egliſe* eſt fort au deſſous de la gravité du ſujet; les récits qu'il y fait entrer la déparent entiérement. L'Hiſtoire Eccléſ-

ſiaſtique ne ſauroit admettre les anecdotes galantes, le détail des intrigues de la Cour de nos Rois, & mille autres frivolités qu'il y étale avec une complaiſance qui fait tort à ſon jugement.

On eſtime ſa Traduction de l'*Imitation de J. C.* qui n'eſt pourtant pas la meilleure de celles que nous avons, & ſes quatre *Dialogues ſur l'Immortalité de l'ame*, qu'il compoſa, dit-on, en ſociété avec M. de *Dangeau*, ſon ami intime.

CHOMPRÉ, [*Pierre*] Licencié en Droit, Maître de Penſion à Paris, né dans le Dioceſe de Châlons-ſur-Marne, en 1698, mort à Paris en 1760; Auteur utile pour la Jeuneſſe, que nous plaçons ici avec reconnoiſſance. On ſentira toujours le prix de ſes *Modeles de Latinité*, extraits avec choix des meilleurs Ouvrages, & également propres à former le goût & les mœurs. Son petit *Dictionnaire de la Fable*, celui *de la Bible*, le *Vocabulaire univerſel*, l'*Introduction à la Langue Latine & à la Langue Grecque*, ſont autant de productions de M. *Chompré*, qui prouvent que ceux qu'on appelle Pédans de Collége, ſont quelquefois plus dignes de l'eſtime du Public, que tant d'Auteurs frivoles, qui ne l'inſtruiſent pas & l'amuſent encore moins.

CHORIER, [*Nicolas*] Avocat au Parlement de

de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné en 1609, mort en....

L'incorrection du ſtyle empêche qu'on ne liſe ſes Ouvrages hiſtoriques; & les inexactitudes dont ils fourmillent, doivent empêcher de les conſulter: ils conſiſtent dans un *Nobiliaire du Dauphiné*, une *Hiſtoire généalogique de la Maiſon de Saſſenage*, & une *Hiſtoire du Duc de Leſdiguieres.*

On lui attribue une Production infâme, connue ſous le nom d'*Aloiſia Toletana*; mais s'il eſt aſſez vraiſemblable qu'il ait pu ramaſſer les ordures qui font la baſe de cet horrible Ouvrage, [le plus dangereux pour les mœurs qu'il ait paru en aucune langue], il n'eſt guere croyable qu'un homme qui écrivoit ſi mal en François, ait été capable d'orner de toutes les graces de la belle Latinité ces Dialogues orduriers. De pareils Livres ne devroient jamais trouver des Lecteurs & encore moins des Traducteurs, & cependant, à la honte des Lettres & des mœurs, celui-ci a trouvé les uns & les autres.

CIZIRON-RIVAL, [*François-Louis*] né à Lyon en 1726.

La réputation de ſes Ouvrages n'a point paſſé les bornes de ſa Province, où l'on peut les lire faute de meilleurs; ils conſiſtent dans des Vers

proſaïques & dans quelques Mêlanges littéraires, écrits en mauvaiſe proſe.

Il n'a pas été plus heureux dans l'édition qu'il a donnée de trois petits volumes de *Lettres* entre *Broſſette* & *Deſpréaux*. On auroit pu ſe paſſer de ce Recueil qui n'offre rien de piquant, & le Réformateur de notre Parnaſſe n'avoit aſſurément pas l'intention qu'on rendît publiques ſes Réponſes au Commentateur de ſes Œuvres. Cette affectation de recueillir tout ce qui eſt parti de la plume des Grands hommes, nuit ſouvent plus à leur gloire qu'elle n'y contribue. Le ſoleil n'eſt pas toujours à ſon midi, & ce ne ſont pas les rêves d'*Homere* qu'on doit s'empreſſer d'offrir aux yeux du Lecteur.

CLAUDE, [*Jean*] Miniſtre Proteſtant, né à Sauverat en Agenois en 1619, mort à la Haye en 1687, fut une des meilleures plumes du parti Proteſtant. Ses Ouvrages de Controverſe, preſque tous écrits d'un ſtyle éloquent, furent réfutés par *Boſſuet*, *Arnaud* & *Nicole* [Adverſaires, dont le nom célebre eſt un préjugé pour le mérite du Prédicant], & donnerent lieu à l'excellent Livre de *la Perpétuité de la Foi touchant l'Euchariſtie*, compoſé par ces deux derniers.

Claude eut un fils qui fut auſſi Miniſtre, dont il nous reſte quelques Sermons qui prouvent qu'il n'avoit pas les talens de ſon pere.

1. CLÉMENT, [*Denis-Xavier*] Prédicateur du Roi, Abbé de Marcheroux, né à Dijon en 1706, mort à Paris en 1771, eſt un des Orateurs Chrétiens de nos jours qui a le moins ſacrifié au goût du ſiecle, & dont l'éloquence mâle & vigoureuſe ſeroit plus propre à faire impreſſion, ſi la plupart de ſes Diſcours étoient moins diffus & moins négligés. Bien différent d'un grand nombre de ſes Confreres, plus occupés à former leur ſtyle ſur les froides Productions du jour, & à en tranſporter le ton dans la Chaire, qu'à ſe former ſur les grands Maîtres, il s'étoit nourri de la lecture des Saints Peres, & ſur-tout de celle de St. *Chryſoſtome*, dont il paroît avoir ſaiſi l'eſprit, le feu & les mouvemens. Son élocution en général eſt ſimple, noble, pure & vigoureuſe; ſi elle étoit moins inégale; ſi ſes penſées étoient plus juſtes & plus profondes; ſi ſon coloris répondoit toujours à la vivacité de ſes ſentimens, on pourroit le propoſer aux Orateurs Chrétiens comme un modele; mais il n'a ni l'éloquence convaincante de *Bourdaloue*, ni l'éloquence perſuaſive de *Maſſillon*, ni l'éloquence tendre & onctueuſe de *Cheminais*, ni l'éloquence brillante & animée du P. *Neuville*. La ſienne tient par intervalles de celle de chacun de ces Prédicateurs, ſans atteindre à leur maniere.

M. l'Abbé *Clément* a été moins heureux dans

les Ouvrages de piété qu'il a compoſés ; le ſtyle en eſt froid & commun, quoiqu'on puiſſe y trouver également de quoi s'inſtruire & s'édifier.

2. CLÉMENT, [*Pierre*] né à Geneve en 1707, mort en 1767.

Ses cinq *Années Littéraires* ont fait oublier ſa Tragédie de *Mérope* & ſa Comédie des *Francs-Maçons*. Le premier Ouvrage a eu une vogue étonnante, & cette vogue ſe ſoutient encore dans les Provinces & les Pays étrangers. On ne ſauroit diſconvenir qu'il ne mérite, à beaucoup d'égards, ce ſuccès : il contient des critiques excellentes, des obſervations pleines de goût, mille traits d'un eſprit piquant ; mais il faut avouer auſſi qu'avec un ſtyle agréable, l'Auteur fatigue ſouvent ſon Lecteur, par une profuſion & une monotonie de gentilleſſes qui ne s'accordent pas avec le ton convenable à un Journaliſte. Il paroît plus s'occuper de la maniere de dire les choſes, que du ſoin de les faire comprendre, de leur donner de la netteté, de la ſuite, du poids. Un jargon trop cavalier, une liberté pouſſée juſqu'à l'indécence, des étincelles de lumiere qui permettent à peine d'entrevoir les objets toujours légérement effleurés, ne ſont point les attributs qui doivent caractériſer un Interprete des Muſes ; ils ne peuvent, au contraire, qu'affoiblir ſes déciſions.

3. CLÉMENT, [*Jean-Marie-Bernard*] ancien Profeſſeur au Collége de Dijon, ſa Patrie, parent du Prédicateur, né en 1742.

Non-ſeulement il a ſu, quoique jeune, ſe garantir de la contagion des travers littéraires de notre ſiecle, mais encore il a eu le courage de ſe déclarer pour le bon goût; & les différentes critiques qu'il a publiées, prouvent qu'il en connoît les principes, & qu'il eſt capable de les rappeller avec ſuccès. L'étude des Anciens & des bons Modeles, dont il paroît nourri, ſera toujours la ſource de cette averſion que tout eſprit vraiment éclairé a pour le faux ou le médiocre, & un préſervatif contre les innovations des minces Littérateurs.

M. *Clément* a peut-être excédé les bornes de la critique, non pas en s'écartant, comme on a voulu le faire croire, de la modération & de l'honnêteté, mais en mettant trop de ſévérité dans ſes déciſions, en s'attachant à des détails quelquefois minutieux, & ſur-tout en négligeant d'analyſer les beautés, après avoir diſcuté les défauts. Ce dernier devoir eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'on ne ſauroit acquérir le droit de blâmer ce qui eſt mal, que par une égale indiſpoſition à louer ce qui eſt bien. D'ailleurs, l'expoſition des beaux morceaux ne contribue pas moins aux progrès de l'Art, que la critique des endroits défectueux.

Cette eſpece d'injuſtice a paru principalement dans ſes *Obſervations*, à l'égard de la *Traduction en vers des Géorgiques de Virgile*, par M. l'Abbé *Delille*. On conviendra, ſans peine, qu'on y rencontre des endroits foibles & mal traduits. Ces défauts doivent-ils empêcher de rendre juſtice aux vraies beautés qui y brillent ſouvent, & auxquelles le Critique ſemble n'avoir pas aſſez fait d'attention ?

Nous ne ſaurions trop le répéter ; il eſt avantageux, & même néceſſaire au maintien de la République des Lettres, qu'il s'éleve de temps en temps des eſprits aſſez éclairés pour connoître les regles du bon goût, aſſez habiles pour démêler les uſurpations du mauvais, & aſſez fermes pour en arrêter les progrès. La Littérature eſt une eſpece d'arene, où les combattans ſont ſoumis au jugement de chaque Spectateur, qui a droit d'aller y combattre à ſon tour, & perſonne ne doit s'y engager, s'il refuſe de s'aſſujettir aux loix établies, dont la premiere eſt la liberté.

Ce ſera toujours en vain qu'un Auteur médiocre prétendra ſe mettre à l'abri de la critique. Les petites intrigues de ſociété, les éloges mendiés des Journaliſtes, la gauche admiration de quelques zélateurs, l'aveugle protection de quelques *Mécenes*, l'autorité même, ſont de foibles remparts contre les traits du goût & de la raiſon

offenſés. *Denis* a beau s'armer des terreurs de la tyrannie, ſes Ouvrages n'en deviennent pas meilleurs ; & *Philoxene*, après les avoir lus, dira, plutôt que de les approuver, *qu'on me remene aux Carrieres.* Le Public, qu'on ne peut y envoyer avec lui, ſera du parti de *Philoxene*, & le Tyran n'aura pour partage que le ridicule de ſes Ecrits & la honte de l'oppreſſion.

Il eût donc été plus utile à ceux qui ont éprouvé la critique de M. *Clément*, de faire tourner ſes leçons au profit de leurs talens, s'ils en étoient ſuſceptibles, que d'employer leur crédit à le perſécuter.

Ne ſera-t-il donc pas permis de dire que des vers, prétendus philoſophiques, ſont froids & rampans ; de rélever des défauts de poéſie, de verſification, de ſtyle & de goût ; de ſe plaindre d'une langueur & d'une monotonie aſſommantes dans un Ouvrage [le Poëme des *Saiſons*] dont l'agrément, la chaleur & la variété devoient faire tout le prix, ſans avoir à craindre une détention ignominieuſe, quand on n'offenſe, ni la Religion, ni le Gouvernement, ni les mœurs ? Les Lettres ne rougiront-elles pas un jour d'avoir vu ſubſiſter, parmi elles, une Inquiſition plus redoutable & plus odieuſe que celle que la Philoſophie reproche ſi amérement à certains pays qu'elle appelle barbares ; une Inquiſition que les Philoſophes eux-

mêmes exercent envers les Littérateurs qui ont assez de bons sens pour ne pas adopter leurs opinions, assez de droiture & de vigueur pour les réfuter? Quelle contradiction entre leurs maximes & leur conduite! On voit d'un côté ces Apôtres de la tolérance ne prêcher dans leurs Ouvrages que la modération & la paix: de l'autre, on les voit, oubliant leurs préceptes, s'intriguer dans les sociétés, se rendre les ministres d'une persécution injuste, & devenir les Familiers du St. Office, toute les fois qu'il s'agit d'accabler le Citoyen éclairé qui brave leur délire, & qui devroit, par cette raison même, être plus à l'abri de leurs manœuvres.

Graces au Gouvernement éclairé par d'autres lumieres que par les lumieres philosophiques, les sages Littérateurs ne seront plus exposés à de pareilles insultes. On connoît à présent tout le danger de cet esprit systématique, qui, d'une main, renversoit les Autels consacrés, & de l'autre, s'en élevoit à lui-même; on a dévoilé les mysteres de cet orgueil plus qu'hypocrite, qui s'immoloit tous les jours de nouvelles victimes, & ne décoroit que les humbles Satellites destinés à embellir son triomphe. La fausse ostentation de l'amour de la Patrie n'en imposera plus dans des bouches mensongeres; & l'Ecrivain utile qui respectera les Loix, vengera la Religion, rappellera les mœurs,

défendra le goût, ſera aſſuré de voir protéger ſes travaux, & de n'avoir pas à gémir des triſtes effets de ſon zele.

Au mérite de bien analyſer un Ouvrage, d'en faire connoître les défauts, de donner d'excellens préceptes de goût, tous fondés ſur la nature & la raiſon, M. *Clément* joint le talent de la verſification. Nous connoiſſons de lui pluſieurs Satyres, qui, ſans annoncer un ſucceſſeur à *Boileau*, prouvent que perſonne, juſqu'à préſent, n'a plus approché de la maniere de ce Satyrique, ſoit pour le fond des choſes, ſoit pour la tournure des vers. Les bonnes plaiſanteries, les tours heureux, les penſées courageuſes, les expreſſions énergiques qu'on trouve ſur-tout dans celle qu'il a intitulée *Mon dernier mot*, prouvent qu'il a un talent marqué pour ce genre de Poéſie, & nous l'invitons à le cultiver. Peu de nos Poëtes actuels connoiſſent auſſi bien que lui l'art de la verſification. La plupart n'ont pas la force de ſoutenir leurs vers au delà de deux ou de quatre; leur Muſe eſt eſſoufflée, & a beſoin de reprendre haleine par intervalles égaux. Celle de M. *Clément* eſt moins gênée, plus flexible, plus variée, elle ſait enchaîner ſes périodes d'une maniere différente, rouler ſon ſtyle avec autant de nobleſſe que de ſimplicité, & ſe ménager des repos qui contribuent à l'harmonie. Par cet art, aujourd'hui

ſi négligé, on attache le Lecteur, & on le dédommage de l'ennui cruel, fruit inévitable de la monotonie de nos Poéſies modernes.

M. *Clément* a publié depuis les premieres Editions de notre Ouvrage, pluſieurs volumes de *Lettres à M. de Voltaire*, qui confirment de plus en plus le témoignage que nous avons rendu à la ſagacité de ſon jugement & à la ſûreté de ſon goût. Ceux qui s'intéreſſent au ſuccès de ſes travaux, autant qu'à l'avantage du Public, ſont portés, par ces deux motifs, à deſirer qu'au talent de l'analyſe, il pût réunir un ſtyle plus flexible, plus agréable, plus varié. Cet heureux accord lui procureroit le ſuffrage d'un plus grand nombre de Lecteurs, & contribueroit plus efficacement au triomphe du goût & à l'amour des vrais principes. C'eſt beaucoup, ſans doute, de dire de bonnes choſes; pourquoi ne pas s'attacher à les dire d'une maniere piquante, qui leur donneroit un nouveau prix?

1. CLERC, [*Daniel* LE] Médecin & Conſeiller d'Etat de la ville de Geneve, ſa patrie, mort en 1728, âgé de 76 ans.

Ses Ouvrages de Médecine ne ſont pas de notre reſſort; mais l'*Hiſtoire* qu'il a compoſée de cet Art, lui donne une place parmi les Gens de Lettres les plus éclairés. La ſagacité, l'éru-

dition, la juſteſſe de la critique, la ſolidité des réflexions, la netteté du ſtyle, rendront toujours cet Ouvrage précieux à ceux qui voudront avoir une juſte idée de l'origine & des progrès d'une Science qui intéreſſe toute l'humanité. L'Auteur y diſcute avec clarté pluſieurs points de l'Hiſtoire ancienne, auſſi curieux qu'intéreſſans. C'eſt dans les premiers Chapitres de cet Ouvrage que M. de *Voltaire*, qui lit rarement les Auteurs originaux, ſur-tout les Grecs, a puiſé ce qu'il a dit de vrai ſur *Hermès*, ſur *Zoroaſtre* & ſur les Egyptiens.

2. CLERC, [*Jean* LE] frere du précédent; né à Geneve en 1657, mort à Amſterdam en 1736, où il enſeigna long-temps les Langues & les Belles-Lettres.

Il étoit beaucoup plus ſavant que ſon frere; ſans qu'aucun de ſes Ouvrages, qui ſont en très-grand nombre, vaille en particulier l'*Hiſtoire de la Médecine.* Le plus connu & le plus eſtimé eſt ſon Journal littéraire, qui parut d'abord ſous le titre de *Bibliotheque univerſelle*, puis ſous celui de *Bibliotheque choiſie*, enfin ſous le nom de *Bibliotheque ancienne & moderne*, & qui forme en tout 82 volumes. Il offre, par intervalles, des jugemens ſains & des analyſes bien faites. Le *Clerc* s'étoit propoſé pour modele la *République des Lettres* de *Bayle*, & il a ſouvent égalé ce

celebre Critique. On pourroit former un très-bon Recueil de ſon Journal, ſous le titre d'*Eſprit de le Clerc ;* il faudroit pour cela qu'un homme de goût ſe chargeât de ce travail.

CLERC DE MONTMERCY, [*Claude Germain* LE] Avocat au Parlement, & Docteur en Droit, de la Faculté de Paris; né à Auxerre en 1716, Poëte qui a la gloire d'avoir fait les plus longues Epîtres qui aient jamais exiſté. Quelques-unes ont juſqu'à deux mille trois cents vers, & ce ne ſont pas les plus longues. Il eſt aiſé de préſumer que ceux mêmes à qui elles ont été adreſſées, n'ont pas eu le courage de les lire en entier. Cette exceſſive prolixité n'eſt pas le ſeul défaut qu'on puiſſe leur reprocher : il regne dans la plupart un ton de ſingularité qui fait diſparoître le mérite des traits d'eſprit qui s'y montrent de temps en temps. Celle qui a pour titre *les Ecarts de l'imagination*, eſt un délire perpétuel. L'Auteur s'y écarte preſque toujours de la vérité, de la nature, du bon goût, & ſur-tout de la raiſon. Elle eſt adreſſée à M. d'*Alembert*, dont la modeſtie n'a pas été ſans doute éblouie par ces vers où on lui prodigue des louanges qu'il doit avoir jugé lui-même très-outrées :

Le Philoſophe *Diogene*,
A la honte du genre humain,

Marchant, la lanterne à la main,
Cherchoit un homme dans Athene.
Il veut trouver un ſage, & ne voit que des fous;
Déjà ſon front ſe ride, & ſon cœur ſe conſterne.
D'*Alembert*, ſi le Ciel l'eût créé parmi nous,
Soudain, pour t'embraſſer, jettant là ſa lanterne,
Plus content qu'*Archimede*, & d'un ton élevé,
Cent fois il rediroit: Enfin, *je l'ai trouvé.*

Un pareil enthouſiaſme devoit néceſſairement conduire à des bévues: c'eſt pourquoi le Louangeur épiſtolaire, après avoir comparé ſon Héros à trois anciens Géometres, dont les connoiſſances ont été infiniment ſurpaſſées par leurs ſucceſſeurs,

Songe que tu rends à la France
Diophante, Hipparque & Proclus.

continue ainſi ſon Panégyrique:

Quand les Chanſons d'*Horace* amuſoient ton enfance,
Tu joignis, dans ſon Art, la force à l'élégance,
Et défiois *Lucrece*, *Empédocle*, *Aratus.*

Qui ſe ſeroit attendu que l'Auteur des *Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie*, l'adverſaire déclaré des graces de la Poéſie, dût jamais être oppoſé comme un rival redoutable dans l'art des vers, à *Lucrece*, qui les faiſoit ſi bien? Ce n'eſt certainement pas pour avoir fait celui qui termine un Quatrain à la louange du Maréchal *de Saxe*, où le Poëte Géometre, après avoir mis en pieces deux Héros de l'antiquité,

Céſar & *Scipion*, dit que *Maurice* eut pour ſa part,

La tête du premier, & le bras du ſecond.

M. de *Montmercy* n'a pas plutôt loué le génie poétique de M. d'*Alembert*, qu'il paſſe à la deſcription du Temple de l'imagination. C'eſt dans ce Temple qu'il faut voir les choſes & les hommes traveſtis d'une maniere tout-à-fait étrange. Le Seau du *Taſſoni* y ſert de bénitier; *la Boucle de cheveux que Pope a célébrée*, de goupillon; l'Eloge de la Déeſſe eſt prononcé, *dans les jours de ſolemnités*, par *Eraſme*, devant la *Lampe de l'enthouſiaſme, qui ſe tient en l'air ſans être ſuſpendue; Quinault* eſt un *Opérateur herboriſant dans les bois d'Idalie*. On y trouve mille autres métamorphoſes de ce goût.

L'*Epître à M. Petit*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, eſt d'un autre genre de décoration. Tous les Médecins célebres y ſont loués d'un ſtyle de Faculté qui n'eſt pas celui des Muſes. L'Anatomie, l'Oſtéologie, la Phyſiologie, la Pathologie, la Chirurgie, les Médicamens, ſont les principaux objets de cette Epître, objets qui forment, comme on s'y attend bien, une nomenclature pénible, capable d'intéreſſer, tout au plus, les Médecins.

M. de *Voltaire* a eu auſſi part aux Eloges de

cette Muſe infatigable. M. de *Montmercy* a compoſé en ſon honneur un Poëme, qui ne le cede pas pour la longueur à ceux dont nous venons de parler. Le zele du *Mécene* pour la Poéſie, n'a pas dû le rendre indulgent ſur celle de ſon *Homere*, quoiqu'il n'ait jamais dédaigné aucune eſpece de louange.

Après avoir fait ſentir les travers où le défaut de goût a jetté M. *le Clerc de Montmercy*, nous conviendrons qu'il auroit pu rendre ſes Productions plus eſtimables, ſi, au lieu de peindre les écarts de l'imagination, il ſe fût attaché à réprimer la ſienne; ſi ſon exceſſive fécondité eût été reſſerrée dans les bornes d'une juſte modération, & s'il ſe fût toujours ſouvenu que la quantité des vers ajoute au ridicule, parce qu'il n'y a que ceux qui ſont bons, fuſſent-ils en petit nombre, qui puiſſent faire une bonne réputation. Il a d'ailleurs d'heureux germes de talent pour la poéſie & la verſification. Son pinceau ſait ennoblir, par intervalles, les choſes les plus communes, & peindre d'une maniere intéreſſante les objets les plus arides. On trouve dans ſes énormes *Epîtres* des morceaux pleins de force, d'élégance, de vivacité; en ſorte qu'en corrigeant ſes Productions, & les réduiſant à une juſte étendue, il pourroit peut-être les relever du diſcrédit où elles ſont tombées. A quoi bon ſe conſumer en louanges

froides & paraſites, tandis qu'il eut pû s'exercer plus utilement ſur d'autres ſujets ? Meſſieurs de *Voltaire*, *Diderot*, *Duclos*, d'*Alembert*, qu'il a infatigablement célébrés, ont été des Divinités, ſinon ſourdes, du moins ingrates, qui n'ont pas daigné ſeulement le nommer parmi les Demi-Dieux de leur nouvel Olympe. Auſſi dit-on que M. de *Montmercy* n'eſt pas plus tenté de reporter ſon encens ſur leurs Autels, que de célébrer la reconnoiſſance philoſophique.

COCHIN, [*Henri*] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, mort en 1747, âgé de 60 ans.

Il effaça la réputation des *Patru* & des *le Maître*, qui n'avoient eu de célébrité que pour s'être écartés du mauvais goût qui régnoit de leur temps dans la Plaidoirie. C'eſt à lui ſeul qu'il étoit réſervé d'être le plus grand Orateur, & le modele le plus accompli de l'éloquence du Barreau.

Si, comme l'a dit *Ciceron*, le parfait Orateur eſt un homme de probité, qui ſait bien parler, *Vir bonus dicendi peritus*, on peut aſſurer que cette définition ne convint jamais mieux qu'au célebre M. *Cochin*. Ses vertus égaloient ſes talens, & il ſe vit en poſſeſſion de l'eſtime & de la confiance publique, dans un âge où les autres commencent à peine à en ſentir le prix.

Dans ſes Plaidoyers, qui forment la partie principale de ſes Œuvres, on trouve tantôt une éloquence mâle & vigoureuſe, qui rejette les vains ornemens; tantôt une éloquence touchante & perſuaſive, où les fleurs ſont répandues avec choix, ſelon que les matieres en ſont ſuſceptibles. Perſonne n'a plus que lui réuni l'abondance des idées & des raiſonnemens, la plénitude du ſavoir & de la raiſon, aux richeſſes de l'expreſſion, à la variété des tours, & ſur-tout à ce ſentiment intime qui ſait mettre la juſtice & la vérité dans tout leur jour, les faire aimer même de ceux qu'il combat. Par-tout le naturel, la force, l'érudition, la ſolidité, s'adaptent & ſe fondent, pour ainſi dire, dans les ſujets qu'il traite. On croit y voir la probité s'exprimer par la bouche de *Ciceron*, & combattre l'injuſtice avec les armes de *Démoſthene*. Les évenemens les plus compliqués, les incidens les plus accumulés, les difficultés les plus épineuſes, ſe ſimplifient ſous ſa plume, & offrent un plan net & précis, qui met à portée de ſuivre l'Orateur ſans fatigue & ſans contention. De l'affaire la plus embrouillée, il ſait tirer une propoſition unique qu'il développe avec une ſupériorité qui intéreſſe par la maniere, autant qu'elle inſtruit par le fonds.

Il eſt ſur-tout admirable dans ſa marche. Un

ton noble & meſuré dans l'exorde, des gradations bien amenées dans le cours du diſcours, une chaleur qui naît de la force des raiſons, des réflexions vives & pénétrantes, un pathétique qui acheve, dans la péroraiſon, de ſubjuguer le cœur, après avoir captivé l'eſprit, ſont les reſſorts qu'il manie toujours avec un ſuccès, fruit du génie, de l'art de le modérer & de lui donner l'eſſor à propos.

Veut-on ſavoir comment il parvint à ſe rendre maître de ſes talens & à les perfectionner? Il eſt aiſé de ſentir qu'à l'exemple des Grands Hommes qui ſe ſont diſtingués, chacun dans leur genre, ce fut par une étude conſtante & réfléchie des Anciens. S'appliquer de bonne heure à la lecture des Hiſtoriens & des Philoſophes, pour apprendre des premiers l'origine & l'uſage des loix, des ſeconds, la maniere de penſer & de raiſonner; tels furent les moyens qu'il jugea propres à le mettre en état de fournir une carriere où l'eſprit ne ſauroit ſe ſoutenir lui ſeul.

Ce n'eſt, en effet, que par le ſecours de ces Auteurs conſacrés par l'admiration conſtante de tous les ſiecles, qu'un Ecrivain, quelque génie naturel qu'il ait d'ailleurs, peut ſe former le goût & développer ſa raiſon.

D'après cela, que penſer de cette éloquence prétendue légere, qui ſemble être l'unique but de

nos Orateurs modernes, & principalement de ceux du Barreau ? L'eſprit frivole de notre ſiecle y regne comme par-tout ailleurs. Après avoir étouffé le goût des beautés vraïes & ſolides, il ouvre une libre carriere aux prétentions les plus bizarres. De-là naiſſent ces réputations acquiſes à ſi bon marché, qui dégradent la dignité de cette partie des Belles-Lettres. Eſt-ce par des phraſes philoſophiques, par des ironies indécentes, par un ſtyle épigrammatique, par un ton & par des manieres conformes aux mœurs énervées de notre temps, qu'on prétendroit nous retracer, dans la plus noble des fonctions, cette élévation, cette force, cette vive ſenſibilité, & ſur-tout cette décence qui caractériſoit chez les Romains les Défenſeurs des Loix, & les fléaux de l'iniquité ?

Les Œuvres de M. *Cochin* ſont le meilleur préſervatif qu'on puiſſe oppoſer à ces abus ; & en faiſant ſa gloire, elles ſeront la condamnation de quiconque s'écartera des routes qu'il a ſuivies. Auſſi doit-on regarder l'eſtime & l'admiration de ſes Contemporains, comme un gage des ſentimens de la poſtérité. M. *Rollin* diſoit, que cette maxime qui ne donne des bornes à la ſcience de l'Orateur que celles de l'Univers, lui avoit ſemblé faſtueuſe, juſqu'à ce qu'il eût connu *le grand Cochin.*

Cet Orateur méritoit cet éloge, autant par

ſa modeſtie, que par ſes talens. Les louanges qu'on lui donnoit, étoient toujours payées par des réponſes qui annonçoient que l'orgueil n'affoibliſſoit point en lui les ſentimens de ſa Religion.

Un de ſes confreres, M. *le Normand*, lui dit, après ſa premiere cauſe, qu'il n'avoit jamais rien entendu de ſi éloquent. *On voit bien*, lui répondit M. *Cochin*, *que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent.*

Vous êtes, *Monſieur*, *ſi ſupérieur aux autres hommes*, lui dit une autre fois une Femme de qualité, pour qui il venoit de plaider, *que ſi étoit le temps du Paganiſme, je vous adorerois comme le Dieu de l'éloquence.* — *Dans la vérité du Chriſtianiſme, Madame*, lui répondit le ſage Orateur, *l'homme n'a rien dont il puiſſe s'approprier la gloire.* Ce n'eſt pas certainement ainſi qu'auroient répondu nos petits eſprits ſi pleins d'eux-mêmes, eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, & qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions.

Les Magiſtrats partageoient à l'égard de M. *Cochin* l'eſtime publique, ou, pour mieux dire, ils en étoient encore plus profondément pénétrés, parce qu'ils ſavoient mieux apprécier ſon mérite. M. le premier Préſident *Portail*, s'appercevant qu'il commençoit un Plaidoyer d'une

voix presque éteinte, l'interrompit pour lui demander ce qu'il avoit. *Rien, Monsieur*, répondit l'Orateur, *ce n'est qu'un rhume qui ne m'empêchera pas d'avoir l'honneur de plaider.* Alors le premier Président, du consentement de la Compagnie, ajouta : *La Cour a trop d'intérêt à vous ménager, pour souffrir que vous plaidiez dans l'état où vous êtes.*

On rappelle avec complaisance ces anecdotes, parce qu'il est doux de pouvoir joindre à l'admiration pour les grands talens, l'hommage qu'on doit aux grandes vertus.

COCQUARD, [*François Bernard*] Avocat au Parlement de Dijon, sa patrie, né en 1700.

Ses Poésies recueillies bordent aujourd'hui les Quais, après avoir occupé quelques pages dans le Mercure, & avoir fait dire à M. l'Abbé *le Blanc*, qui étoit sans doute son ami :

Quand je lis ces Ecrits où ta plume s'exerce
A peindre avec tant d'art les amoureuses loix,
Je croirois lire *Ovide*, ou *Tibulle*, ou *Properce*,
Si l'un des trois, jadis, eût fait des vers françois.

Tant il est vrai que les éloges de l'amitié, ou de la flatterie, ne sauroient défendre la médiocrité de la destinée qui l'attend !

COEFFETEAU, [*Nicolas*] Jacobin, né dans le Maine en 1574, mort en 1623.

On fait à préſent peu de cas de ſa Traduction de *Florus*, & on a raiſon. Ses ouvrages polémiques ſur la morale, la politique, la controverſe, ont été eſtimés dans leur temps; mais leur mérite a diſparu avec les cauſes qui les ont produits. Pour ſauver ces ſortes de Productions du naufrage des temps, il faut un ſtyle châtié, une critique exacte, des raiſonnemens ſolides; & voilà juſtement ce que *Coeffeteau* n'avoit pas.

COFFIN, [*Charles*] Principal du Collége de Beauvais, & ancien Recteur de l'Univerſité, né à Buzanci, dans le Dioceſe de Reims, en 1676, mort en 1749.

Une Latinité ſimple & pure lui a fait un nom parmi les Poëtes Latins modernes, & ſur-tout parmi ceux de l'Univerſité. Il s'eſt attaché au genre Lyrique ſacré, & pluſieurs Bréviaires ont adopté des Hymnes de ſa façon. Ce n'eſt pas l'enthouſiaſme, la nobleſſe, ni l'élégance qui caractériſent le génie de ſa Muſe: *Santeuil*, ſon devancier, lui eſt infiniment ſupérieur à tous ces égards: mais le Recteur de l'Univerſité a pour partage le nombre, la douceur, & quelquefois le ſentiment. La ſeule Piece où il annonce vraiment de la verve & de l'enthouſiaſme, eſt une Ode ſur le vin de Champagne, où il paroît inſpiré par le ſujet lui-même, dont il rend

très-poétiquement tout le feu & toute la vivacité.

GOGER, [*François-Marie*] Professeur émérite d'Eloquence au Collége Mazarin, Licencié en Théologie, & ancien Recteur de l'Université, né à Paris en 1723, connu & estimé dans la République des Lettres par deux Critiques honnêtes & judicieuses, l'une de l'*Eloge de M. le Dauphin* par M. *Thomas*, l'autre du *Bélisaire* de M. *Marmontel*. Le dernier de ces Ouvrages lui a attiré un torrent d'injures de la part de M. de *Voltaire*. Le Professeur n'y a opposé que la modération & le mépris, & s'est contenté, pour l'utilité publique, de proposer pour le prix de l'Université, cette vérité si aisée à démontrer, que *la Philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie des Rois que de la Religion*.

Après avoir long-temps donné des leçons d'Eloquence, M. l'Abbé *Coger* a fini par en offrir un vrai modele dans l'*Oraison funebre de Louis XV*, qu'il prononça au Collége Mazarin, avec un succès que l'impression n'a fait que confirmer.

On a aussi de cet Auteur beaucoup de vers latins, qui prouvent qu'il étoit en état d'instruire la Jeunesse dans le goût de la bonne Latinité, ce qui étoit de sa fonction ; fonction plus utile que celle des prétendus Précepteurs du genre humain,

qui gâtent notre langue, & s'efforcent de renverſer toutes nos idées.

COGOLIN, [*Joſeph* DE CUERS DE] des Académies de Nancy, de Berlin & de Rome, né à Toulon en 1702, mort à Lyon en 1760.

Le petit volume de ſes Poéſies contient la Traduction en vers françois de pluſieurs morceaux de *Virgile* & d'*Ovide*, qui font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un Ouvrage d'un de ces deux Poëtes. Sa Traduction de la Fable d'*Ariſtée* eſt fort ſupérieure à celle de *Ségrais*, qu'on ne lit plus, & eſt quelquefois égale à celle de M. l'Abbé *Dedille* qu'on lira long-temps, malgré la bonne Critique qu'on en a faite.

1. COLARDEAU, [*Julien*] Procureur du Roi à Fontenai-le-Comte en Poitou, mort en 1641 ; Poëte qui ne mérite point aſſûrément l'obſcurité où il eſt aujourd'hui. Le premier devoir de l'équité eſt de rendre juſtice à ces Auteurs injuſtement confondus dans la foule, qui n'ont d'autre tort aux yeux de la poſtérité, que d'être remplacés par des gens qui ne les valent pas. On a de celui-ci un Poëme de huit cents vers, dédié à Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon*, où la force de la poéſie & l'aiſance de la verſification annoncent le vrai talent de l'Epopée, dans laquelle il

eût

eût réuſſi mieux que bien d'autres qui ont oſé courir cette carriere. Le ſujet du Poëme n'eſt autre choſe que la *Deſcription du Château de Richelieu ;* mais dans cette Deſcription, l'Auteur a l'art de déployer d'une maniere auſſi féconde que naturelle toutes les richeſſes de la Poéſie. Ses vers paroiſſent au deſſus de ſon ſiecle, par l'énergie & la pureté du langage qui s'y ſont remarquer. Nous en citerons des morceaux qui ne dépareroient pas le ſtyle du *Siecle de Louis XIV.* Il peint ainſi deux Captifs de marbre qui portent un balcon :

On voit roidir leurs nerfs, on voit groſſir leurs veines,
Vois ce col dérourné, ce pied droit ſuſpendu,
Ce coude replié, ce bras gauche étendu ;
La cruauté de l'Art fait plaindre la Nature
De tenir ſi long-temps leurs corps à la torture....
Leurs yeux ſont gros de pleurs, & leur viſage exprime
La grandeur de leur peine & l'horreur de leur crime,

Voici comme il décrit le Coloſſe de Rhodes :

Que l'Iſle où le ſoleil chaque jour ſe récrée,
Ne vante plus l'image à ce Dieu conſacrée,
Ce ſuperbe Coloſſe en qui l'art des humains
Conſomma tant de jours, & laſſa tant de mains ;
Dont la tête élevée au delà du tonnerre,
Et les pieds embraſſant & la mer & la terre,
Sembloient, en leur ſtature épouvantable aux yeux,
Joindre enſemble la mer, & la terre & les cieux.

Qui ne ſentira la beauté de ce morceau, où

le Poëte ; d'après un des tableaux de l'anti-chambre du Cardinal de *Richelieu*, peint *la Vérité que le Temps découvre ?*

D'un abyme ſans fond & plein d'obſcurité,
Le Temps pete des Dieux, tire la Vérité.
Dans les bras de ce Dieu, cette Déeſſe nue,
Diſſipe l'épaiſſeur d'une profonde nue,
Et paroît, à nos yeux, telle que le ſoleil,
Sur les bords d'Orient, au point de ſon réveil:
Son teint blanc & vermeil montre ſon innocence ;
Les Princes & les Dieux redoutent ſa puiſſance :
C'eſt elle qui confond l'artifice & l'erreur,
Qui tend aux bons l'amour, aux méchans la terreur.

Il entre enſuite dans la galerie, où il ſuppoſe conſacrées ſur la toile toutes les actions mémorables du regne de *Louis XIII*, dont il rapporte la gloire au Cardinal. Ici, c'eſt la priſe de la Rochelle ; là le ſiege de Caſal. Tout eſt peint avec un feu, un génie & une fraîcheur d'expreſſion qui étonnent. Ce qui ſurprend encore plus, eſt le courage avec lequel il loue le Duc de *Montmorency* dans la Deſcription du combat de Caſtelnaudary, qui lui fut ſi funeſte. Après avoir fait voir les deux armées aux priſes, & avoir peint d'une maniere énergique la défaite du Duc, il lui adreſſe ainſi la parole :

Grand Héros, qu'un excès d'amour & de valeur
Engage aveuglément dans le dernier malheur,

Tous tes autres exploits ont mérité de vivre ;
Ils vivront à jamais ſur le marbre & le cuivre :
Tes ſublimes vertus, dignes d'un meilleur ſort,
Effacent, à nos yeux, la honte de ta mort ;
Et les ſiecles futurs, francs de haine & d'envie,
Ne doivent pas juger de l'état de ta vie,
Par l'inſtant malheureux qui ſurprit tes beaux jours
D'une éclipſe fatale au milieu de leur cours.

Julien Colardeau a fait encore un autre Poëme intitulé, *les Victoires de Louis XIII*, que nous n'avons pu nous procurer. S'il eſt de la même force que celui dont nous venons de parler, on ne peut trop répéter que ce Poëte a droit de ſe plaindre de l'oubli général où ſes Ouvrages ſont enſevelis.

2. COLARDEAU, [*N.*] né à Janville dans l'Orléanois, mort à Paris en 1776.

Depuis ſon *Epître d'Héloïſe à Abailard*, il n'a rien paru de lui qui fût propre à ſoutenir l'idée avantageuſe que cette Piece avoit donnée de ſes talens. C'eſt un malheur pour ſa Muſe de n'avoir pas toujours trouvé des modeles comme *Pope*. Avec un tel ſecours, M. *Colardeau* auroit continué ſans doute de joindre au mérite d'une verſification heureuſe, la chaleur du ſentiment, l'énergie des penſées, & la beauté des images. Malgré l'envie que nous aurions de les louer, ſes Tragédies d'*Aſtarbé* & de *Caliſte*, ſon Hé-

roïde d'*Armide à Renaud*, ſa Traduction ou ſon Imitation en vers de quelques Nuits d'*Young* & du *Temple de Gnide*, ſemblent être d'un autre Auteur, par la froideur & la foibleſſe du ſtyle, dont les acceſſoires font preſque toujours perdre de vue l'objet principal. Ces divers Ouvrages offrent cependant des traits qui laiſſent entrevoir que ce Poëte auroit pu beaucoup mieux faire, s'il ſe fût moins livré à ſa facilité. Ses vers les plus médiocres conſervent toujours le coloris de cette verſification heureuſe dont nous avons parlé; mais la verſification, comme on ſait, n'eſt qu'une partie inſuffiſante du Génie poétique.

COLLÉ, [*Charles*] Secrétaire ordinaire & Lecteur de M. le Duc d'*Orléans*, premier Prince du Sang, né à Paris en 1709.

Nous voudrions bien que *Dupuis & Deſronnais* & *la Chaſſe d'Henri IV* n'appartinſſent point à ce comique attendriſſant, contre lequel le bon goût ſe récriera toujours. Mais s'il n'eſt pas poſſible de tirer ces deux Pieces, d'ailleurs excellentes, d'une claſſe proſcrite, il eſt du moins très-facile d'adoucir la rigueur de leur condamnation. D'abord M. *Collé* ne les avoit point compoſées pour le Public, mais pour la récréation de ſes amis, ou plutôt pour celle du Prince auquel il eſt attaché; & quand on ne travaille que pour

un Théatre de Société, il eſt très-permis de céder aux idées d'autrui, quoique peu conformes aux principes. En ſecond lieu, il s'eſt expliqué ſi ſouvent lui-même en faveur de la bonne & vraie Comédie, contre celle à laquelle il a ſacrifié, qu'un jugement ſi déſintéreſſé n'eſt propre qu'à lui procurer une double gloire, l'une d'avoir fait les deux meilleures Pieces d'un genre qu'il condamne lui-même, l'autre de ſavoir rendre hommage aux regles & au goût.

Ce ne fut point l'ambition de paroître qui l'engagea à donner ces deux Pieces au Public. Quoique connu dans les meilleures Sociétés, par des Chanſons, des Vaudevilles, des Parodies, des Ampligouris, & d'autres Productions marquées au coin de l'agrément & de la gaieté; néanmoins une grande modeſtie, beaucoup de défiance de lui-même, une juſte idée des difficultés de l'Art, l'empêchoient de ſe produire ſur le Théatre de la Nation. Il fallut que des Littérateurs éclairés, M. le Duc d'*Orléans* lui-même, encourageaſſent ſa timidité, & le fiſſent conſentir à ne plus ſouſtraire au Public ce qu'on avoit ſi fort goûté dans le particulier.

Dupuis & Deſronnais parurent donc, en 1763, avec les changemens qu'exigeoit le Théatre François. Cette Piece fut reçue avec les plus grands applaudiſſemens, & les Connoiſſeurs

n'improuveront ſon ſuccès, que parce qu'elle excite les larmes, & qu'elle étoit annoncée ſous le titre de *Comédie.* Malgré cela, ſi l'on fait attention à la vérité, à l'intérêt, à la nobleſſe des caracteres, on ſera plus indulgent à l'égard de l'Auteur on lui fera même grace en faveur des ſentimens qu'il déploie & du coloris qu'il leur donne.

La *Chaſſe d'Henri IV* auroit été accueillie avec enthouſiaſme, quand elle n'auroit eu d'autre effet que de rappeler un trait intéreſſant de la vie d'un Monarque, dont le nom ſeul ſuffit pour attendrir les cœurs; mais M. *Collé* y a joint tout l'art dont le ſujet étoit ſuſceptible, celui de bien amener les incidens, de mettre du jeu & de la variété dans ſes perſonnages, de développer l'ame de ſon Héros, de faire reſſortir, pour ainſi dire, de chaque Scene un intérêt qui lui eſt particulier & contribue à l'effet général, de joindre enfin à l'énergie du ſentiment, l'aiſance & le bon ton du dialogue, en conſervant la naïveté & le coſtume des mœurs du ſiecle d'*Henri IV.*

Quoique ces deux Pieces ſoient bien éloignées de reſſembler à nos Drames langoureux & romaneſques, les ſentimens particuliers que ce Poëte a fait connoître en pluſieurs occaſions, doivent le rendre ſenſible au reproche d'avoir contribué,

par ſes talens, à accréditer un genre que ſes lumieres réprouvent. On peut même penſer, que c'eſt pour rendre hommage au goût & réparer ſes propres écarts, qu'il s'eſt occupé à rajeunir pluſieurs Pieces de notre ancienne & vraie Comédie. L'Andrienne de *Baron*, l'Eſprit follet d'*Auteroche*, le Menteur de P. *Corneille*, doivent à ſa plume une touche qui les a réparés & modernés, ſi on peut ſe ſervir de ce terme. Il a encore touché la Mere coquette de *Quinault*, ſans y changer autre choſe que le caractere du Marquis, perſonnage paraſite & hors de nature, qu'il a ſu ajuſter au reſte de la Piece. On ne peut être qu'étonné, après cela, de l'indifférence des Comédiens pour ces quatre Pieces. Ils en font reparoître tous les jours tant de médiocres, telles que *les Amazonnes modernes*, *le faux Savant*, &c. qu'il eſt aiſé de voir qu'ils s'occupent moins à contenter le Public qu'à le dominer, en le repaiſſant des Pieces qu'eux ſeuls ſont capables d'adopter. Nous ne doutons pas que les quatre dont nous venons de parler, n'euſſent le plus grand ſuccès, avec les corrections que M. *Collé* y a faites, puiſqu'elles ont été ſi fort applaudies avec leurs imperfections.

COLLET, [*Pierre*] Docteur en Théologie,

né à Ternay, dans le Vendomois, mort à Paris en 1770.

Ses Ouvrages de Biographie, ſes Sermons, ſes Panégyriques, écrits d'une maniere diffuſe & dépourvus de goût, ne lui laiſſent qu'une place médiocre parmi les Littérateurs. Ses *Inſtitutions Théologiques*, *Scholaſtiques & Morales*, lui donnent un rang plus diſtingué parmi les Théologiens. Ce Livre eſt devenu claſſique, dans la plupart de nos Ecoles & dans les Séminaires, où l'on préfere l'orthodoxie aux ſentimens particuliers de quelques Théologiens entêtés. M. l'Abbé *Collet* n'a pas le mérite d'écrire élégamment, ni en Latin, ni en François; mais il a dans l'une & l'autre langue celui de la clarté, de la netteté, de la méthode, qui convient parfaitement aux Ouvrages d'inſtruction.

COLLETTET, [*Guillaume*] Avocat au Conſeil & au Parlement, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1598, mort dans la même ville en 1659; Poëte ſans imagination, ſans goût, ſans élocution, & cependant un de ceux que le Cardinal de *Richelieu* faiſoit travailler pour le Théatre.

Ce Miniſtre, qui ſavoit mieux récompenſer que juger les talens, lui fit un jour préſent de

ſix cents livres pour ſix mauvais vers qu'il lui avoit lus ; libéralité que *Colletet* paya par ce Diſtique auſſi naturel qu'ingénieux.

Armand, qui, pour ſix vers, m'as donné ſix cens livres,
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes Livres !

Un pareil marché lui eût été auſſi avantageux que néceſſaire ; car il mourut ſi pauvre, qu'il ne laiſſa pas de quoi ſe faire enterrer. Il ſe maria trois fois, & ſa ſervante *Claudine* fut ſa derniere épouſe. Pour juſtifier un pareil choix, il entreprit de la faire paſſer pour une Muſe, en publiant quelques vers ſous ſon nom. Malgré cette précaution, la Muſe ceſſa d'être inſpirée dès qu'elle eut perdu ſon *Apollon*, c'eſt-à-dire, qu'après la mort de *Colletet*, *Claudine* ne publia que les Vers ſuivans, pour ſe diſpenſer d'en produire d'autres.

Le cœur gros de ſoupirs, les yeux noyés de larmes
Plus triſte que la mort dont je ſens les alarmes,
Juſques dans le tombeau je vous ſuis, cher époux ;
Comme je vous aimai d'une ardeur ſans ſeconde,
Comme je vous louai d'un langage aſſez doux,
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
J'enſevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Le Public ne fut point la dupe de ce petit manége. On ſut que *Colletet*, avant de mourir, avoit compoſé les adieux de *Claudine* au Parnaſſe : auſſi *La Fontaine*, qu'on dit avoir été

amoureux de cette femme, qui l'avoit même célébrée par quelques vers, s'égaya-t-il à ſes dépens par ceux-ci :

Les Oracles ont ceſſé :
Colleret eſt trepaſſé.
Dès qu'il eut la bouche clauſe ;
Sa femme ne dit plus rien :
Elle enterra vers & proſe
Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains ſon zele,
Et ne ſais au pardeſſus,
Si les Graces ſont chez elle,
Mais les Muſes n'y ſont plus.

Sans gloſer ſur le myſtere
Des Madrigaux qu'elle a faits ;
Ne lui parlons déſormais
Qu'en la langue de ſa mere.
Les Oracles ont ceſſé :
Colleret eſt trépaſſé.

Claudine n'eſt pas la ſeule femme dont la mort d'un mari ou d'un ami ait entiérement déſſéché le génie. Nous avons vu beaucoup de femmes ceſſer d'écrire après un pareil accident, & beaucoup d'autres ſont à la veille de ne plus écrire, par la même raiſon.

Colleret laiſſa un fils, [*François*, né en 1628,] qu'il ne faut confondre avec ſon pere que du côté de la Poéſie & de la pauvreté. C'eſt

du fils que *Deſpréaux* a dit dans ſa premiere Satyre :

Tandis que *Colletet*, crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine,
Savant en ce métier ſi cher aux Beaux-Eſprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

Un Rat de cave, diſoit *Richelet* dans ſon Dictionnaire, *gagne tous les ans ſept ou huit cents francs, tandis que le pauvre* François Colletet, *qui ne vit que de ſa plume, fait Poëme ſur Poëme, & ne gagne pas le quart de cette ſomme.*

COLLIN, [*N.*] Abbé, mort en 174. . . . L'exactitude & l'élégance ſemblent avoir préſidé à ſa Traduction du Traité de l'*Orateur* de *Cicéron*. Il ne ſuffit pas de poſſéder la langue de l'Auteur qu'on veut traduire, il faut encore connoître & ſavoir appliquer les fineſſes de la ſienne. M. l'Abbé *Collin* paroît doué de ce double mérite. Il y joint encore celui d'avoir enrichi ſa Traduction, non pas, comme certains Traducteurs, d'une Préface paraſite & déclamatoire, mais d'un Diſcours plein de réflexions, de critique, de goût, & auſſi propre à donner une juſte idée des anciens Orateurs, qu'à former les Orateurs modernes.

COLOMBIERE, *Claude* DE LA] Jéſuite,

né à St. Simphorien, dans le Dioceſe de Lyon, en 1641, mort en 1682.

L'Abbé *Trublet* a dit de ſes *Sermons*, qu'ils ſont pétris de la même onction que ceux du P. *Cheminais*, mais avec plus de chaleur. « L'amour de Dieu l'embraſoit, pourſuit ce Littérateur moraliſte; tout dans ſes Diſcours reſpire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connois point même qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui ſoit plus dévot ſans petiteſſe. Le célèbre *Patru*, ſon ami, en parloit comme d'un des hommes qui de ſon temps pénétroit mieux les fineſſes de notre Langue. » Nous ne contredirons ni l'Abbé *Trublet*, ni *Patru*. Il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur les ſermons du P. de *la Colombiere*, imprimés en 6 vol. *in*-8°., pour y reconnoître en effet une piété lumineuſe, attendriſſante, & un langage au deſſus de ſon ſiecle.

COMBEFIS, [*François* DE] Dominicain, né à Marmande, dans le Dioceſe d'Agen, en 1605, mort à Paris en 1679; Compilateur laborieux & intelligent, à qui l'on doit une nouvelle *Bibliotheque des Peres à l'uſage des Prédicateurs*, & des Traductions de pluſieurs Ouvrages de Religion. Il n'y faut pas chercher une ſtyle poli & correct; mais les Eccléſiaſtiques peuvent y trou-

ver des ſecours, qu'il ne s'agit que de ſavoir bien employer.

COMMIRE, [*Jean*] Jéſuite, né à Amboiſe, petite ville de Touraine, en 1625, mort à Paris en 1702; Poëte latin qu'on peut placer parmi les Modernes, entre *Santeuil* & *la Rue*. Son talent principal eſt d'enrichir les petits ſujets: dans les grands, il n'eſt guere qu'élégant & fleuri. Ce n'eſt pas qu'il manque d'invention; mais ſes *Odes*, ſes *Hymnes* n'ont point cette élévation, cet enthouſiaſme qui eſt l'ame de la Poéſie lyrique. Son vol n'eſt pas celui de l'aigle; c'eſt celui de la colombe, dont il a toute la douceur. Son ſtyle eſt facile, gracieux, & toujours ſoutenu. Si ce qu'il appelle ſes *Idylles*, renfermoit autant de ſentiment qu'on y remarque d'eſprit & de délicateſſe, on pourroit regarder ces petits Poëmes comme des chef-d'œuvres. Rien de plus achevé que ſa Métamorphoſe de *Luſcinius* en Roſſignol. Ses *Fables* ſont d'une élégance qui égale celles de *Phédre*, à qui il eſt ſupérieur pour l'invention. Les images les plus riantes y ſont répandues avec choix. Dans la Fable du Papillon & de l'Abeille, il dit en parlant du vol du Papillon.

Florem putares nare per liquidum æthera.
On croit voir dans les airs voltiger une fleur.

On ne peut reprocher au P. *Commire* que trop de longueur dans ſes *Paraphraſes des Pſeaumes*, qui ſont bien loin d'atteindre le ſublime de celles de *Rouſſeau*, quoique dans une langue plus énergique. Ses autres Poéſies conſiſtent dans les Epigrammes, dans les vers à la louange de quelques hommes illuſtres de ſon temps, où l'on apperçoit toujours l'ame honnête, l'homme d'eſprit & le Poëte agréable.

COMTE, [*Louis* LE] Jéſuite, né à Bordeaux, où il eſt mort en 1729.

A ſon retour de la Chine, il publia des *Mémoires* ſur l'état de cet Empire. Ces Mémoires furent accueillis avec avidité, autant pour la nouveauté du ſujet, que pour l'agrément & la vivacité du ſtyle. Ils éprouverent enſuite des contradictions : la Sorbonne y trouva des propoſitions haſardées ; mais le Public ne fut touché que des détails agréables qu'ils contiennent. L'*Hiſtoire de la Chine*, publiée depuis par le Pere *du Halde*, ſon confrere, ne les a point fait oublier.

CONDAMINE, [*Charles-Marie* DE LA] Chevalier de St. Lazare, de l'Académie Françoiſe, de l'Académie des Sciences, de celles de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Nancy, de Lyon, de Toulouſe, de Montpellier,

&c., né à Paris en 1701, mort dans la même ville en 1774.

Ce courageux Académicien a fait tout le contraire de *Pythagore*. Le Philoſophe de Samos ſemble n'avoir voyagé que pour rapporter des erreurs, & M. de *la Condamine* a été nous chercher des vérités juſqu'aux extrémités de la terre, qui ont enſuite enrichi les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Le Monde ſavant ne pourra donc qu'adopter avec reconnoiſſance l'Eloge ſublime qu'en a fait M. de *Buffon*, dans ſa Réponſe à ſon Diſcours de réception à l'Académie Françoiſe. Nous ne citerons point ce morceau d'Eloquence, que tout le monde connoît ou doit connoître ; nous ajouterons ſeulement que M. de *la Condamine* ne s'eſt pas moins fait eſtimer par ſes qualités ſociales, que par ſes lumieres & ſes travaux. C'étoit un Philoſophe dans le ſens qu'on attachoit à ce mot, avant que nos prétendus Eſprits forts l'euſſent uſurpé. Des mœurs ſimples & pleines d'honnêteté, un cœur ſans ceſſe ouvert à la bienfaiſance, des procédés pleins de droiture & de candeur, une converſation animée par la franchiſe & la vivacité, formoient les principaux traits de ſon caractere, & rendront ſa mémoire toujours chere à ceux qui ſavent apprécier l'homme honnête, le vrai Citoyen, le Savant modeſte & le ſage Littérateur.

CONDILLAC, [*Etienne* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie Françoiſe & de celle de Berlin, né à Grenoble en 17..

S'il eſt vrai que la Métaphyſique ſoit une eſpece d'anatomie du cœur & de l'eſprit humain, cet Académicien peut être regardé comme le Phyſiologiſte le plus profond & le plus lumineux. Dans ſon *Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, dans ſon *Traité des Senſations*, &c. les idées les plus abſtraites, les principes les plus ſubtils, les nuances les plus délicates ſont miſes à la portée de tous les eſprits. A la faveur des lumieres qu'il préſente, le Lecteur attentif voit s'étendre devant lui la ſphere de ſes connoiſſances, ſent éclore ſes propres réflexions, & ſuit ſans peine ce raiſonneur élégant & facile dans le labyrinthe, où il le conduit ſans effort. C'eſt ainſi qu'il faudroit ſavoir penſer & écrire, quand on entreprend de développer les myſteres de l'eſprit humain. Quel cas peut-on faire de ces Diſcoureurs énigmatiques, qui, ſemblables à *Eole*, n'aſſemblent que des nuages ſur des objets qui auroient beſoin de tous les rayons du ſoleil ? Appellera-t-on profondeur un galimatias inintelligible ? Et M. *Diderot*, qu'on n'a eſtimé quelque temps que parce qu'on ne le comprenoit pas, peut-il ſe flatter de figurer un jour à côté de M. l'Abbé de *Condillac*, ſi la Poſtérité eſt aſſez ſage

pour vouloir être éclairée autrement que par des énigmes.

CONDORCET, [*Marie-Jean-Antoine Nicolas* DE CARITAT, Marquis DE] Secrétaire de l'Académie des Sciences, Membre de la Société Royale de Turin, né à Ribemont, dans la Picardie, en 1743.

Le Parti Philoſophique, dont il eſt un des Sous-Chefs, a mis ſes *Eloges* de pluſieurs Membres de l'Académie des Sciences bien au-deſſus des *Eloges* de *Fontenelle*, parce qu'il eſt d'uſage parmi les Philoſophes de ne louer que par comparaiſon & par reconnoiſſance : mais les Littérateurs, que l'eſprit de parti n'aveugle point, trouvent que les Eloges du Secrétaire actuel ne ſont propres qu'à faire mieux ſentir le mérite de ceux de ſon prédéceſſeur. Et véritablement celui-ci a ſu dominer, par la ſupériorité de ſon eſprit, les matieres les plus ingrates, & répandre ſur les plus abſtraites la clarté & les agrémens du ſtyle ; tandis que M. de *Condorcet* n'offre, dans les ſujets les plus faciles, qu'un ſtyle aride, ſententieux, plein de morgue, & dépourvu de toute eſpece d'intérêt. Dans les Eloges de *Fontenelle*, tous les genres de ſavoir ſe réuniſſent, & ſont traités d'une maniere conforme à leur objet : on ne trouve dans ceux du Copiſte rien qui annonce l'homme vraiment

inſtruit, encore moins l'homme en état d'inſtruire les autres, malgré le ton tranchant qui y regne, ou plutôt à cauſe de ce ton que les vrais Savans ne prennent point. Pour louer *Claude Perault*, l'Auteur ſe déchaîne contre *Boileau*, appelle le talent de la Satyre un *métier facile & mépriſable*; & quoique M. de *Voltaire* ait fait plus de Satyres que l'Auteur du *Lutrin*, & ſe ſoit montré mille fois plus âcre, plus injuſte que ce Poëte, il ne laiſſe pas de le ranger parmi *les Génies bienfaiſans de l'humanité.*

Les Ouvrages polémiques de M. de *Condorcet* font encore moins d'honneur à ſes lumieres & à ſes ſentimens; ils ont tous été dictés par l'eſprit de parti, & ſont écrit d'un ſtyle plein de virulence & de fiel. Telles ſont ſes trois *Lettres* contre l'excellent Ouvrage de M. *Necker*, ſur la légiſlation des grains; telle eſt ſur-tout celle qu'il nous a adreſſée, ſous le titre de *Lettre d'un Théologien à l'Auteur du Dictionnaire des trois Siecles*, dans laquelle l'abſurdité marche toujours de pair avec l'injure & la calomnie. Quoique nous ayons droit plus que perſonne de nous plaindre de lui; quoique ce Libelle porte à chaque page ſon cachet; nous aurions cependant l'honnêteté de ne le point mettre ſur ſon compte, s'il ne lui eût été généralement attribué; s'il n'eût été débité publiquement ſous ſon nom chez *Merlin*; s'il ne l'eût

lui-même colporté dans les Sociétés Philoſophiques, en ſe glorifiant d'en être l'Auteur. Nous ſerions donc autoriſés à lui reprocher ici tous les menſonges calomnieux qu'il s'eſt permis contre nous dans cette Diatribe; mais nous nous bornerons à tranſcrire ce que nous en avons dit dans une Lettre à M. *L. M. D. P.*, où il eſt queſtion des principaux Libelles dont les Philoſophes nous ont honorés depuis la publication des *Trois Siecles.*

» Un Sous-Chef de la Secte Philoſophique, qui » s'eſt fait Auteur ſans talens, & Théologien ſans » doctrine, s'eſt également mis ſur les rangs pour » m'injurier; & c'eſt dans une *Lettre* théologique » de près de cent pages d'impreſſion, qu'il m'a lâ- » ché ſa bordée. Peu content de reproduire les ca- » lomnies de M. de *Voltaire*, il en ajoute de ſa » façon qui ſont tout-à-fait divertiſſantes. Vous » pourrez en juger par cet échantillon. *On ſait*, » me dit-il en parlant de M. *Helvétius*, *que vous* » *avez long-temps vécu de ſes bienfaits; qu'en re-* » *connoiſſance vous avez fait pour lui plaire un Li-* » *vre d'athéiſme, qu'il n'a pu lire, & enſuite rimé* » *des ordures que vous lui diſiez être votre véri-* » *table genre; qu'après cela vous écrivîtes des* » *Libelles contre des gens qu'il eſtimoit, qu'il vous* » *chaſſa de chez lui, en continuant cependant de* » *vous faire l'aumône.* Quand on s'exprime avec » cette élégance & cette politeſſe, n'eſt-on pas

» bien autorisé à dire que les *Trois Siecles sont* » *écrits d'un style de laquais ?* Mais où le soi-» disant Théologien a-t-il appris que j'aie été » chassé de chez M. *Helvétius*, dont la mort » seule a pu rompre les liens qui nous unis-» soient ? S'il eût interrogé sur ce point le Philo-» sophe Géometre, dont il est le très-humble ser-» viteur, il lui auroit appris qu'il me rencontra » chez M. *Helvétius* l'avant-veille du funeste » accès de goûte qui l'enleva aux Lettres & à la » Société ; il auroit pu lui apprendre encore » que. . . . . Admirez, je vous prie, Mon-» sieur, l'adresse avec laquelle le Libelliste tâche » de répandre un air de vérité sur la double im-» putation qui m'a été faite par M. de *Voltaire*, » & à laquelle j'ai déjà répondu. A l'en croire, » c'est pour *complaire* à M. *Helvétius*, c'est pour » *reconnoître* ses bienfaits que j'ai composé *un* » *Livre d'athéisme & rimé des ordures.* Convenez » qu'il fait beaucoup d'honneur à la mémoire » de ce Philosophe ; il ne le taxe pas seulement » d'avoir été athée & libertin, il le défere en-» core en public comme un Apôtre d'athéisme » & de libertinage ; il veut qu'il ait fait com-» merce de ses bienfaits, & qu'il y ait attaché » un prix doublement déshonorant.

» Ne soyez point étonné, Monsieur, de voir » ensuite ces *bienfaits* qualifiés d'*aumône* : l'esprit

» de la Philoſophie eſt d'ennoblir tout ce qui la
» concerne, & de dégrader tout ce qui a rapport
» à ſes adverſaires. . . . . Le *ſoi-diſant* ne ſe
» borne point à des injures calomnieuſes : il me
» donne des avis admirables ; il m'apprend des
» anecdotes impies ſur quelques Auteurs ; il fait
» des ſorties tout-à-fait touchantes contre les gens
» d'Egliſe ; il paſſe en revue pluſieurs articles des
» *Trois Siecles*, pour avoir occaſion de ſe dé-
» chaîner contre les bons Ecrivains qui ne ſont
» pas Philoſophes, & d'élever à la ſublimité
» du génie ceux qui ſont reconnus pour tels. Par
» exemple, après avoir avancé hardiment qu'*on*
» *ne ſe ſouviendra de M. le Franc de Pompignan*
» *que par les vers que M. de Voltaire a attachés*
» *à ſon nom*, il me reproche, mais très-ſérieuſe-
» ment, d'avoir refuſé le génie de l'invention à
» M. d'*Alembert ;* de n'avoir pas mis ce Philo-
» ſophe au-deſſus de *Deſcartes* & de *Newton ;*
» de n'avoir pas parlé des *Problêmes* qu'il a ré-
» ſolus, des *principes* qu'il a trouvés, des *calculs*
» qu'il a imaginés, ce qu'il appelle autant de
» *découvertes*, *& les plus grandes qui aient été*
» *faites dans ce ſiecle.* Si d'un côté il trouve que
» je n'ai pas aſſez ménagé MM. *Thomas*, *Mar-*
» *montel*, *Saint-Lambert*, & pluſieurs autres il-
» luſtres dont la Philoſophie s'honore ; il prétend,
» de l'autre, que j'ai beaucoup trop loué *Jacques*

»*Abadie*, qu'il traite de *déclamateur qu'on ne peut* »*lire ;* M. l'Abbé de *la Bletterie*, dont il trouve »le ſtyle *ridicule ;* M. *Pluche*, qui, ſelon lui, »*n'étoit pas en état de comprendre une page de* »*Locke ;* M. l'Abbé *Bergier*, qu'il appelle un »*calomniateur*, &c. : le tout parce que ceux-ci »ont reſpecté ou défendu la Religion.

»Le *ſoi-diſant* eſt auſſi érudit qu'il ſe montre »bon Juge. Il nous donne pour *très-conſtant que* »*le Pape Gregoire VII*, qui vivoit cinq cents ans »avant l'Amiral de *Coligni*, *a approuvé la mort* »*de Coligni ;* il nous aſſûre que cent mille Fran- »çois périrent au maſſacre de la St. *Barthélemi*, »tandis qu'il eſt prouvé qu'il n'en périt pas dix »mille, & que le Martyrologe des Calviniſtes »n'en compte que quinze mille. C'eſt ſans doute »pour mieux honorer notre Nation, qu'il ſe plaît »à groſſir ainſi le nombre des victimes de cette »affreuſe journée. Pour prouver qu'il ſe plaît à »rendre hommage aux hommes de génie, il dit »beaucoup de mal de preſque tous les hommes »de génie, & prétend que *le plus grand honneur* »*qu'ait pu recevoir Corneille, c'eſt que M. de* »*Voltaire ait daigné le commenter.* Pour mon- »trer combien il reſpecte la Magiſtrature, il »dit du Parlement de Paris, que c'eſt un Corps »d'*aſſaſſins*, & cite en toutes lettres deux de ſes »Membres les plus reſpectables & les plus véné-

»rés du Public, comme les auteurs d'un juge-
»ment, qu'il appelle *atroce*. Il porte la démence
»jusqu'à soutenir que *le Fanatisme du Parle-*
»*ment avoit soulevé contre lui tous les honnêtes*
»*gens qui avoient applaudi à sa destruction*....
»Voilà pourtant, Monsieur, les Libellistes aux-
»quels vous prétendez que je dois répondre :
»voilà pourtant les hommes qui recommandent
»la tolérance, qui s'indignent contre la Criti-
»que, & qu'une certaine portion du Public ne
»rougit pas d'honorer comme les vengeurs de la
»raison & les bienfaiteurs de l'humanité.

»Arrêtons-nous ici, Monsieur, & réfléchissons
»pour ces penseurs qui pensent si peu ; raison-
»nons pour ces Philosophes qui raisonnent si mal;
»c'est le but que je me suis proposé, en mettant
»sous vos yeux les principaux traits de leurs
»Brochures. Qu'ont-ils espéré en formant avec
» tant de fiel & de mal-adresse un tas de Libelles
»qui décelent bien davantage leur esprit d'intri-
»gue & d'orgueil, qu'ils n'ont fait de tort à mes
»sentimens ? Quels fruits se sont-ils promis de
»ces personnalités odieuses qui appuient bien
»plus mon mépris pour leur Secte, qu'elles ne
»vengent le mérite des Sectaires que j'ai atta-
»qués ? N'est-ce pas trop présumer de la crédu-
»lité & de l'indulgence publique, que de recou-
»rir à de si indignes ressources pour se venger

»d'un blâme qui ne paroît, par ces reſſources »mêmes, que trop mérité ? Telle eſt la marche »de la Philoſophie : c'eſt par des récriminations »qu'elle croit ſe ſauver de l'opprobre répandu ſur »ſes travers & ſes délires. Un homme ſage qui »lira les Libelles enfantés par ſes défenſeurs, »verra toujours la perſonnalité ſubſtituée à la »raiſon directe, l'injure miſe à la place de la juſ»tification, un faux air de dédain oppoſé à la »honte & au ridicule dont on les couvre, &c.»

CONRART, [*Valentin*] né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1675; un des premiers qui fut reçu à l'Académie Françoiſe.

Quoique le peu de Proſe & de Vers que nous avons de lui ſoient totalement oubliés, il ne faut pas croire que cet Auteur fût ſans mérite. La Société des Hommes de Lettres avec leſquels il vivoit, & qui ſe faiſoient un plaiſir de le conſulter, ſuppoſe en lui du zele pour la Littérature; & les hommages littéraires qu'il a reçus, prouvent au moins qu'il avoit des connoiſſances. *Coſtar* lui dédia ſes Entretiens : *Ménage*, ſes Origines de la Langue Françoiſe; *Borel*, ſon Tréſor des Recherches; *Caſſagne*, ſa Rhétorique de *Cicéron*; d'*Ablancourt*, ſa Traduction de *Minucius Félix* & celle de *Lucien*; *Giri*, ſa Traduction du

du Dialogue des cauſes de la corruption de l'Eloquence, &c. Après le mérite de faire de bons Ouvrages, le plus grand eſt celui d'encourager ceux qui travaillent avec ſuccès, & de s'attirer leur eſtime.

CORDEMOI, [*Geraud* DE] de l'Académie Françoiſe, né à Paris, mort en 1684.

Cet Auteur eſt peu connu, & cependant mériteroit de l'être, par la bonté de ſes Ouvrages. Ce n'eſt pas exagérer ſon mérite, que de dire qu'il étoit un des Ecrivains les plus polis & les plus éclairés du ſiecle dernier. *Boſſuet*, qui ſe connoiſſoit en Littérateurs eſtimables, le plaça auprès de M. le Dauphin, en qualité de Lecteur, & l'Académie Françoiſe le choiſit, peu de temps après, pour un de ſes Membres.

Nous avons de lui *divers Traités de Métaphyſique*, d'*Hiſtoire & de Politique*, recueillis en un volume ſouvent réimprimé. Ce Recueil contient un grand nombre d'obſervations intéreſſantes, inſtructives, lumineuſes, dont pluſieurs étoient certainement neuves lorſqu'elles parurent. Au fond des penſées, l'Auteur joint les agrémens d'un ſtyle pur, net & facile. Rien de plus judicieux que le Chapitre qui concerne *Hérodote* celui qui eſt intitulé, *de la néceſſité de l'Hiſtoire, de ſon uſage, de la maniere dont il faut y mêler*

les ſciences, en la faiſant lire à un Prince, eſt rempli de préceptes ſages, de réflexions ſaines, de critiques juſtes & bien préſentées. Le Traité *de la Réformation d'un Etat* eſt un des meilleurs morceaux de politique que nous connoiſſons.

Le plus connu des Ouvrages de cet Ecrivain preſque oublié, eſt l'*Hiſtoire générale de la France, durant les deux premieres Races de nos Rois*, en deux vol. *in-folio*. On a avancé qu'il avoit preſque achevée, ſans ſavoir que *Grégoire de Tours* étoit un de nos premiers Hiſtoriens. Quoi qu'il en ſoit, le P. *Daniel* l'a trop déprimée, & ce Jéſuite a eu d'autant plus de tort de la décrier, qu'il y a puiſé lui-même de quoi répandre un grand jour ſur les premiers temps de notre Monarchie, débrouillés par *Cordemoi* avec beaucoup de diſcernement. C'eſt d'après les difficultés vaincues, qu'on doit juger du travail des hommes, & non d'après le réſultat. Il en coûte plus pour faire les premiers pas dans une carriere qu'il faut ſe frayer, que d'y courir avec rapidité, lorſque les obſtacles ſont levés.

Cordemoi annonce par-tout des idées ſaines ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire, & celle de France en particulier, on peut en juger par quelques-unes de ſes réflexions.

« Il faut, dit-il, marquer, autant qu'on le » peut, les temps & les lieux, la maniere dont on

» vivoit dans chacun des pays qu'on parcourt » dans le récit; ne raconter que les grands événemens, & n'écrire en détail que les cauſes » des grands changemens.

» N'oublier ni les femmes, ni les enfans des » Rois; mais ne parler des Rois mêmes, qu'à » propos des affaires, & ne relever aucune circonſtance de leur vie, qu'autant que cette » circonſtance aura contribué aux grands changemens.

» Songez bien que les Rois ſont, à la vérité, » les plus remarquables perſonnes de l'Hiſtoire, » mais que les grands changemens en ſont le véritable ſujet; que, comme ſouvent un Miniſtre, » & quelquefois une femme, y a plus de part » que les Rois, on eſt obligé, en pluſieurs endroits, de donner plus de place & de relief à » ce qu'a fait ce Miniſtre, ou cette femme, » qu'à ce que le Roi de leur temps a fait.

» Quand les affaires publiques ſont le fil de » l'Hiſtoire, il eſt toujours ſuivi: quand les Rois » n'y ſont conſidérés qu'autant qu'ils ont ſervi à » les faire changer, on les y fait entrer avec bien » plus d'agrément, que lorſqu'on ſe met en tête » de ne parler des affaires que ſelon qu'elles » ſervent à relever ou à diminuer la gloire des » Rois.

» Il n'eſt permis de ſuivre toutes les années

» d'un Prince, & toutes ſes actions en détail, » que quand on entreprend d'écrire ſa Vie en » particulier : alors on peut ne parler des affaires, » que pour le faire paroître tel qu'il a été : mais » en écrivant l'Hiſtoire d'une Nation, il ne faut » parler des Princes que pour faire paroître quels » ont été les différens reſſorts de l'Etat.

» Quand on rapporte tout à une perſonne, » les Lecteurs n'y prennent jamais tant d'intérêt » que quand on rapporte tout au Public.

» Il faut inſinuer dans l'Hiſtoire un amour de » vertu, & de quoi donner un honnête deſir de » gloire ; & ſur-tout faire connoître avec adreſſe, » en quoi conſiſte la véritable gloire. On ne le » peut mieux faire, qu'en réglant le prix des » actions, par la conformité qu'elles ont au de- » voir, & en faiſant penſer qu'il eſt bien plus » louable de faire pour le bien public quelque » choſe qui paroiſſe ordinaire ou médiocre, que » de faire quelque choſe de fort éclatant, qui » ne lui ſerve de rien, ou qui lui coûte trop.

» Si la matiere principale de l'Hiſtoire n'eſt pas » la Vie des Princes, le but principal qu'on doit » ſe propoſer en l'écrivant, c'eſt de les inſtruire : » & c'eſt une raiſon de rapporter tout aux affaires » publiques, & de leur faire connoître qu'il n'y » a rien de beau ou de bon à exécuter, que ce » qui tend à détourner un mal ou à procurer un » bien public. »

Les Littérateurs cultivés reconnoîtront d'abord dans ces maximes bien des principes qui nous ont été débités récemment comme des découvertes ; & ſi l'on jugeoit d'après elles certains Hiſtoriens qui s'en ſont fait honneur, pourroient-ils ſeulement mériter ce titre ?

1. CORNEILLE, [*Pierre*] de l'Académie Françoiſe, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684.

Ce nom rappellera toujours le ſouvenir du Pere de nos Tragédies, & du plus étonnant de nos Poëtes.

Avant lui, la barbarie régnoit ſur le Théatre; car les Pieces de *Hardi*, de *Jodelle*, de *Boiſrobert* & de *Mairet* n'étoient dignes que des Tréteaux. La *Sophonisbe* de ce dernier fut ſupérieure, il eſt vrai, aux Pieces qui l'avoient précédée ; mais les foibles lueurs qu'on y appercevoit n'étoient que les premiers rayons du grand jour que *Corneille* devoit répandre ſur la Scene Tragique. On ne ſait pourquoi pluſieurs Ecrivains lui ont donné *Rotrou* * pour maître. Il eſt certain qu'i

* *Corneille* étoit plus âgé que *Rotrou*, dont la premiere Piece (*l'Hypocondriaque*) ne fut jouée qu'après la *Mélite* de *Corneille* ; ce qui donne à celui ci la même antériorité qu'il avoit par rapport à l'âge. En parcourant l'Hiſtoire du Théatre, on voit le *Cid*, les *Horaces*,

n'eut jamais d'autre guide que ſon propre génie, qui, créé pour le ſublime, entraîné par cette vigueur, cette énergie & cette fécondité qui lui étoient ſi naturelles, le portoient de lui-même vers les plus grands objets, & la Tragédie ſeule pouvoit développer ſes richeſſes, en lui préſentant des ſujets dignes de ſon activité.

Toutes ces Pieces ne ſont pas égales, à la vérité; mais on trouve dans ſes défauts mêmes, ſelon l'expreſſion d'*Horace*, la touche du grand Poëte qui rend reſpectables juſqu'à ſes écarts : *Invenias etiam disjecti membra Poëtæ.*

Le Cid eſt la premiere Tragédie où il parut tout ce qu'il étoit & ce qu'il pouvoit devenir. Les fautes échappées à ſon génie, dans cette Piece, prouvent combien ce même génie étoit en état de les proſcrire; & *Cinna*, *les Horaces*, *Polieucte*, *Rodogune*, devoient dans la ſuite en déployer toute la profondeur & toute l'étendue. Ce ſont ces Chef-d'œuvres qui ont fixé parmi nous

---

Cinna, *la Mort de Pompée*, occuper la Scene avant *Venceſlas*, la ſeule des Pieces de *Rotrou*, qui ne ſe reſſente pas de l'ignorance & du mauvais goût de ſon temps. Si ce Poëte a été le Maître de *Corneille*, ce n'a donc pu être que par ſes conſeils. Il étoit en effet ſon ami, &, connoiſſant en lui des talens décidés pour le Théatre, il dut l'exciter ſans doute à s'élancer dans une carriere où il devoit figurer avec tant d'éclat.

les regles & les beautés de l'Art de *Melpomene*. Tel eſt le privilége des grands Hommes : les momens d'imperfections ſont pour eux des momens de courte durée, & leur goût ſe développant par une impulſion naturelle, ils marchent à pas de géant dans la carriere, devancent bientôt ceux qui les avoient précédés, & ſe rendent inimitables à ceux qui doivent les ſuivre. De tels prodiges ſont rares ſans doute, dans le Monde Littéraire, par la raiſon qu'ils ſont des prodiges, & la nature ne doit ni ne peut les répéter ſouvent.

Jamais perſonne n'a porté plus loin que *Corneille* les reſſources de l'imagination & l'énergie du ſentiment. Aucun Tragique ne l'a égalé dans l'art unique d'imaginer des plans hardis, de les ſubjuguer, de les varier ſelon le choix du ſujet, de donner à ſes perſonnages une ame, une dignité, une chaleur, un caractere toujours conforme à leur ſiecle, à leur nation, à leurs mœurs, à leur ſituation. Il poſſédoit ſur-tout ces reſſorts puiſſans qui attachent le cœur & l'eſprit par de grands intérêts. Placer ſes Héros dans des circonſtances embarraſſantes, les en tirer ſans effort ; étonner le ſpectateur par des ſentimens, des réponſes, des raiſonnemens imprévus ; réunir à la fois l'élévation des penſées, la grandeur des images, la variété & l'énergie du ſtyle ;

tout cela n'étoit qu'un jeu pour un Génie devant qui les difficultés s'applaniſſoient d'elles-mêmes.

Les Grecs, quoique les premiers modeles de *Corneille*, n'ont jamais développé avec autant de force & de hardieſſe les grands mouvemens dont l'ame humaine eſt ſuſceptible. On diroit qu'il crée les ſentimens & les expreſſions. On pourroit ſeulement lui reprocher d'avoir trop dirigé les efforts de ſa Muſe vers l'admiration; mais s'il ſubjugue trop deſpotiquement l'eſprit, il a tant de reſſort dans l'action, une marche ſi aiſée, ſi impoſante, ſi ferme, ſi rapide; ſes intrigues ſont ſi habilement ménagées, conduites avec tant de dextérité, terminées par une exploſion (qu'on nous paſſe ce terme) ſi lumineuſe, ſi frappante, que la terreur & la pitié qui naiſſent au gré du Poëte, & ſaiſiſſent le Spectateur, ne ſont jamais affoiblies par le ſentiment de l'admiration.

Il eſt inutile de s'étendre davantage ſur cet étonnant Génie; ce n'eſt qu'à la repréſentation ou à la lecture qu'un homme de goût peut en ſaiſir les nuances & en découvrir les riches beautés. Quand nous renvoyons à la lecture de ſes Pieces, on ſent bien que nous ne prétendons pas indiquer l'Edition commentée par M. de *Voltaire*: ce ſeroit renvoyer aux cendres de *Corneille*, & n'offrir de ce grand Homme qu'un ſque-

lette décharné par le ſcalpel de la malignité. Ce n'eſt pas par des Remarques plus ſubtiles que juſtes, par des Réflexions plus fauſſes que conformes au goût, par des Analyſes infidelles & inſidieuſement préſentées, par des Critiques minutieuſes & ſouvent puériles, par des Notes grammaticales auxquelles on attache une importance d'autant plus ridicule, que les fautes de langue qu'on y releve appartiennent moins au Poëte qu'au temps où il vivoit; qu'on pourroit ſe former une idée sûre du Héros de la Tragédie.

Quels motifs ont pu porter un Ecrivain dont la réputation n'a rien de commun avec ce grand Poëte Tragique, à s'acharner contre les hommages rendus de tout temps à ſa ſupériorité? M. de *Voltaire* a fait des Tragédies, il eſt vrai; mais ſa touche eſt ſi foible auprès de celle de l'Auteur de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Rodogune*, des *Horaces*, qu'il auroit dû ſe borner au genre de ſuffrages qu'il mérite, ſans chercher à détruire une eſpece de culte dont la France & l'Europe Littéraire ne ſe départiront jamais en ſa faveur. Si la jalouſie étoit la ſource de cet acharnement, elle ceſſeroit d'être odieuſe pour devenir ridicule. Il y aura toujours une extrême diſtance entre les Chef-d'œuvres de *Corneille* & les meilleures Pieces de M. de *Voltaire*. Nous ne craignons même pas de dire que dans *Othon*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Œdipe*,

Surena, on trouve des Scenes qui ſuppoſent plus d'élévation & de vigueur dans l'ame, qu'*Alzire*, ou *Mérope*, ou *Mahomet*. Cette aſſertion, qui trouvera ſans doute des contradicteurs, n'en eſt pas moins fondée, & ne ſauroit être démentie que par des Eſprits étroits, plus jaloux des petites convenances, que propres à s'élever à la hauteur des grandes idées, & par cette raiſon incapables d'apprécier les grands traits. Une eſquiſſe ſeule de *Rubens* eſt préférable aux tableaux les plus achevés d'un Peintre dont tout l'art ſe borneroit au coloris, & même quelquefois au vernis ſeul.

Corneille ne ceſſera donc jamais d'être LE GRAND CORNEILLE, malgré les efforts de ceux qui n'ayant pu l'imiter, cherchent à miner le Coloſſe de ſa réputation. De petits Auteurs froids & compoſés auront beau diſſerter, raiſonner, ſubtiliſer, reſſaſſer ces mots impoſans de *vues juſtes & fines*, de *diſcernement sûr*, de *ſentiment*, de *convenances*, de *ſenſibilité*, le Héros de notre Tragédie ſera toujours en droit de dire, au ſujet de ſes ſentimens & de ſa poéſie.

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Ses Ouvrages conſerveront ſans altération la vive expreſſion de ſon génie & du caractere de ſon ame, c'eſt-à-dire, qu'ils retraceront le tableau de

ces Edifices antiques, majeſtueux, ſolides, qui, malgré quelques irrégularités, n'en font pas moins ſentir la petiteſſe de cette Architecture moderne, où l'ornement & la ſymmétrie s'efforcent en vain de ſuppléer à la nobleſſe & à la magnificence.

2. CORNEILLE, [*Thomas*] Frere de *Pierre* de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Rouen en 1625, mort à Andely en 1709.

Quand il n'auroit fait qu'*Ariane* & *le Comte d'Eſſex*, *le Baron d'Albicrack* & *le Feſtin de Pierre*, Pieces qu'on joue encore avec beaucoup de ſuccès, il ſeroit ſupérieur à preſque tous les Tragiques & Comiques de nos jours. On a dit que le nom de ſon frere étoit un honneur dangereux pour lui : on doit en convenir ; mais, malgré cela, ſon frere ne pouvoit être mieux remplacé à l'Académie Françoiſe. D'ailleurs il eſt tant d'Auteurs qui n'ont un nom que parce qu'ils n'ont pas de frere, qu'il y auroit de l'injuſtice à lui refuſer la gloire qu'il mérite, parce qu'il en a eu un plus célebre que lui.

On ignore aſſez communément qu'on lui doit d'excellentes Obſervations ſur *Vaugelas*, un *Dictionnaire des Arts*, pour ſervir de ſupplément au Dictionnaire de l'Académie, & un *Diction-*

naire univerſel, géographique & hiſtorique, en trois vol. *in-folio*, le meilleur & le plus étendu de ceux qui l'avoient précédé. M. de la *Martiniere*, M. *Clauſtre*, les Continuateurs de *Moreri*, M. l'Abbé d'*Expilly*, y ont puiſé une infinité d'articles qu'ils auroient cherchés vainement ailleurs.

Tant de titres pour figurer dans la République des Lettres, ne ſont-ils pas propres à prouver que *Thomas Corneille* peut exiſter par lui-même, & ne rien perdre par la célébrité de ſon frere ? Une vanité mal éclairée a donc pu ſeule le porter à changer ſon nom en celui de *Deliſle*, & *Moliere* a eu raiſon de tourner en ridicule cette foibleſſe.

CORROZET, [*Gilles*] Imprimeur-Libraire, né à Paris en 1510, mort dans la même ville en 1558.

A force d'imprimer & de vendre des Vers, il prit du goût pour la Poéſie, & devint un ſectateur ſi opiniâtre des Muſes, qu'il fit des Vers juſqu'à ſa mort. Ils eurent du débit, & ne contribuerent pas peu à augmenter ſa fortune. Il faut convenir qu'on trouve, dans le Recueil de ſes Poéſies, des Pieces que *Marot*, ſon contemporain, n'auroit pas déſavouées. Tel eſt, entre autres, le *Conte du Roſſignol*, qu'on a rajeuni

depuis, ſans y rien changer que les expreſſions.

Corrozet a recueilli auſſi les meilleurs Vers de trente-deux Poëtes de ſon temps, ſous le titre de *Parnaſſe François*. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que ces trente-deux Poëtes ſont aujourd'hui preſque tous inconnus. Ce que cet Auteur a fait de plus utile eſt un Ouvrage ſur les Antiquités de Paris; on eſtime les lumieres qu'il y donne ſur pluſieurs monumens de cette capitale.

COSSART, [*Gabriel*] Jéſuite, né à Pontoiſe en 1615, mort à Paris en 1674, Orateur Latin, dont les Diſcours prouvent tout à la fois que la belle Eloquence peut être le partage d'un homme de College, & la belle Latinité celui d'un Auteur moderne.

COSSON, [*Pierre-Charles*] Profeſſeur au Collége des Quatre-Nations, né à Mezieres-ſur-Meuſe en 17..

Ses Diſcours Latins, couronnés par l'univerſité de Paris, prouvent qu'il eſt très-verſé dans la Langue que ſon état l'oblige d'enſeigner; deux autres Diſcours François prouvent encore qu'il ſait écrire dans la ſienne. Le premier eſt un *Eloge de Bayard*, où l'on trouve des traits d'une éloquence patriotique, dont l'expreſſion eſt auſſi heureuſe, que les motifs en ſont eſtimables. Le

ſecond eſt ſur un ſujet propoſé par l'Académie de Beſançon, & on peut dire qu'il n'eſt pas indigne du Prix qu'il a remporté. Il s'agiſſoit de prouver cette Propoſition, *les progrès des Modernes ne diſpenſent pas de l'étude des Anciens*. l'Orateur ſaiſit avec beaucoup de juſteſſe cette aſſertion, il en développe les preuves avec goût, avec aiſance, avec ſolidité, & d'un ton toujours convenable au ſujet. Sa marche eſt ſimple, mais ſes expreſſions s'élevent quand les circonſtances l'exigent; ſes raiſonnemens ſont toujours d'accord avec la ſaine Logique & avec les vrais principes de la Littérature. Les Académies ſe rendroient vraiment reſpectables & utiles, ſi elles étoient attentives à ne propoſer que de pareilles diſcuſſions, & à ne couronner que de pareils Ouvrages.

Cet Auteur a encore entrepris une Traduction de *Tite-Live*, dont il a déjà donné quatre volumes. L'élégance & la fidélité paroiſſent caractériſer cet Ouvrage, & font conjecturer que la ſuite ne ſera pas indigne de ce commencement. On ne ſauroit trop avertir les Auteurs de ſe prémunir contre le dégoût du travail, qui fait languir ſur la fin les productions littéraires entrepriſes d'abord avec le plus d'ardeur, & accueillies avec eſtime.

M. *Coſſon* a une ſœur qui s'eſt exercée avec quelques ſuccès dans la Poéſie légere & ana-

créontique. Le caractere de ſa Muſe eſt l'enjouement & la ſimplicité. Pluſieurs de ſes Couplets ont été accueillis dans les Sociétés, parce qu'ils ſont faciles, ingénieux & ſans prétention. Cette Muſe a voulu porter ſon vol juſqu'à l'Ode. Nous ne dirons pas que dans celle qu'elle a compoſée ſur l'incendie de l'Hôtel-Dieu, elle ait atteint le ſublime & l'énergie de ce genre de Poéſie ; mais on ne peut méconnoître dans cette petite Production pluſieurs traits de vivacité & de ſentiment, préférables au jargon philoſophique de la *Voix du Peuple*, Epître compoſée par un Académicien ſur le même ſujet.

COSTAR, [*Pierre*] Bachelier de Sorbonne, né à Paris en 1603, mort en 1660 ; grand défenſeur des Ouvrages de *Voiture* contre *Girac*, auſſi zélé défenſeur des Ouvrages de *Balzac*. Ainſi, le Monde Littéraire a toujours été partagé en différentes factions, ſans ceſſe occupées à ſe faire la guerre, ſans laiſſer aucun réſultat qui pût fixer les idées du Public. Ces deux Athletes étoient trop enthouſiaſtes pour avoir raiſon. *Coſtar* ſurtout rendoit ſes raiſons ridicules par la maniere de les énoncer. Madame *Deſloges* diſoit de lui, *que c'étoit le pédant le plus galant, & le galant le plus pédant qu'on pût jamais trouver*. Outre ſa *Défenſe de Voiture*, on a de *Coſtar* deux volumes

de Lettres écrites d'un ſtyle guindé, qui juſtifie le mot de Madame *Deſloges*.

Il y a aujourd'hui un Libraire du même nom qui s'eſt exercé dans la Poéſie légere, mais qui ne paroît pas doué du talent néceſſaire pour y réuſſir.

COSTE, [*Pierre*] né à Uzès, mort à Paris en 1747; Traducteur de l'*Eſſai de Loke ſur l'entendement humain*, & Commentateur de *Montagne* & de *la Fontaine*, dont les remarques ſont utiles pour l'intelligence de ces deux Auteurs. On peut comparer ces ſortes de Commentateurs aux Gardes des Cabinets de curioſités, qui ne ſeroient pas capables de faire des choſes curieuſes, mais qui ſont en état de les montrer.

COTIN, [*Charles*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Paris, mort dans la même ville en 1682.

Combien de *Cotins* aujourd'hui ſont les premiers à applaudir au ridicule lancé contre lui ! Ce ne furent pas ſes mauvais Vers qui lui attirerent les traits ſatyriques de *Moliere* & de *Deſpréaux*; la médiocrité n'excite jamais l'indignation du Génie, quand elle eſt modeſte, ſans prétention, ſans intrigue. Ce fut donc parce que *Cotin* ſe prévaloit un peu trop d'une réputation uſurpée,

qu'il cabaloit dans les petites Sociétés de ſon temps, qu'il s'étoit érigé en Préſident de quelques Bureaux d'eſprit, qu'au milieu de ces Sénats ridicules où il étoit écouté comme un Oracle, il inſultoit au vrai mérite, en faveur du ſien & de celui de ſes amis; ce fut enfin l'admiration indiſcrete de l'Hôtel de Rambouillet, qui fit pleuvoir ſur lui les anathêmes de l'Auteur du *Lutrin*, & de celui des *Femmes Savantes*.

Il en arrivera toujours de même à ces petits Oppreſſeurs du vrai mérite, & en même temps les Corrupteurs du goût de ceux qui les écoutent. *Cotin* aura même pardeſſus eux l'avantage d'avoir laiſſé quelques Productions, que l'impartialité ſauvera toujours du mépris général, répandu ſur ſes autres Ouvrages. On a de lui des Madrigaux & d'autres petites Pieces très ingénieuſes, qu'on peut mettre au-deſſus de tant d'Ouvrages à prétention, ſource de la célébrité chancelante d'un grand nombre de nos Auteurs. Un autre avantage qu'il a encore, c'eſt d'avoir ſoutenu d'aſſez bonne grace les traits de ſatyre lancés contre lui. Il ne ſongea jamais à repouſſer la plaiſanterie que par la plaiſanterie. Il eſt vrai qu'il ne fut point heureux dans ce genre d'eſcrime: la partie étoit trop inégale: le goût & la raiſon aſſaiſonnés du ſel de l'Epigramme, ſeront toujours les fléaux du médiocre talent; mais enfin il ne

lui vint pas dans l'esprit d'employer le crédit de ses *Mécenes*, puissans & en grand nombre, pour opprimer ses Censeurs. Quand il l'eût fait, qu'en seroit-il arrivé? Il étoit déjà un *Cotin* ridicule, il seroit devenu un *Cotin* odieux.

COTTEREAU DU COUDRAY, [*Jean-Baptiste-Armand*] Curé de Donnemarie, de l'Académie de Ville-Franche, né à Tours en 1697.

Cet Auteur, que nous avions comparé à l'Abbé *Cotin*, dans les précédentes Editions de notre Ouvrage, & qui, comme l'Abbé *Cotin*, a composé des Epigrammes, des Madrigaux, des Odes, des Elégies, des Sonnets, des Lettres, des Complimens & des Sermons, ne s'est point offensé de la comparaison; il s'en trouve même honoré dans des observations qu'il nous a adressées, & qu'il auroit dû ne pas rendre publiques, s'il craint le ridicule. » Je ne suis pas fâché, dit-il très-sérieu-» sement, que l'Auteur des *Trois Siecles* m'ait » comparé à l'Abbé *Cotin*. Cet Abbé avoit beau-» coup d'esprit, de talent & d'érudition. Il étoit » Aumônier & Prédicateur du Roi, Chanoine de » Bayeux, de l'Académie Françoise, & pourvu » d'une riche Abbaye. Il a composé en prose & » en vers plusieurs Pieces qui lui ont attiré de » l'estime & de la considération de la part des

» perſonnes équitables & judicieuſes. Il étoit ché-
» ri & reſpecté des Savans. Il avoit des correſ-
» pondances avec les plus beaux Génies de l'Eu-
» rope, & malgré les critiques de *Boileau*, ſon
» nom ſera honoré dans les ſiecles futurs. « Voilà comme l'amour-propre des Auteurs médiocres ſait tirer parti de tout pour ſe conſoler de leurs diſgraces.

1. COULANGES, [*Philippe-Emmanuel* DE] Maître des Requêtes, né à Paris en 1631, mort dans la même ville en 1716; l'*Anacréon* du ſiecle dernier, & l'agrément des Sociétés de ſon temps, par la vivacité de ſon eſprit & la gaieté de ſon caractere.

Ses *Chanſons*, que nos fades Ariettes ne ſont pas capables de faire oublier, ont amuſé long-temps la Cour & la Ville. Tout y reſpire le génie François & le vrai ton de ce genre, dans lequel il n'eſt donné qu'à notre Nation d'exceller. M. du *Tillet* s'exprime ainſi à ſon ſujet, avec plus de vérité que de grace : » Il avoit une facilité
» merveilleuſe à compoſer des Chanſons preſque
» dans l'inſtant, ſur tout ce qui ſe préſentoit d'a-
» gréable ou d'intéreſſant, & perſonne n'a mieux
» réuſſi que lui dans ce genre d'écrire. Le natu-
» rel & le tour aiſé qu'il donnoit aux paroles
» de ſes Chanſons, qu'il mettoit ſur les airs les

» plus connus & les plus faciles, a fait que » pluſieurs perſonnes les ont retenues, & qu'on » a été en état d'en donner un Recueil au Public. » L'auteur ne parut pas ſatisfait de cette Edition; » ſon deſſein n'ayant pas été qu'on imprimât des » Vers qu'il avoit faits ſeulement pour s'amuſer, » & les perſonnes avec leſquelles il étoit en » ſociété. «

Les Chanſons de M. de *Coulanges* ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuſes ſur les évenemens de ſon temps: c'eſt par-là que ce genre frivole peut encore être utile.

Ce Poëte conſerva ſa gaieté juſques dans l'âge le plus avancé. A quatre-vingts ans il compoſa encore des Chanſons qui feroient honneur à beaucoup de nos jeunes Poëtes.

2. COULANGES. [*N.* DE] Ce Poëte, qui vit encore, n'eſt point parent du Chanſonnier, & ſes Vers le prouvent bien. On a de lui des *Poéſies variées*, qui lui ont coûté, dit-il, vingt ans pour les produire, & vingt autres pour les retoucher. Elles n'en ſont pas meilleures, & l'on devoit s'y attendre. Les faveurs des Muſes ſont rarement le fruit d'une perſévérance opiniâtre; on ſe morfond à leur faire ſi long-temps la cour, & tout Auteur doit bien ſe garder de publier ce qu'il en obtient par importunité.

L'ingénu M. de *Coulanges* nous apprend encore qu'il a fait plus de dix mille Vers en ſa vie, & qu'à l'exception de quatre mille, qui compoſent ſon *Recueil*, tous les autres ont été la proïe des flammes, » ſacrifice affreux, ſans doute, pour » un pere, s'écrie t-il, de livrer ainſi au feu des » enfans conçus avec tant de peine, & ſi tendrement aimés. Que ſeroit-ce donc ſi le Public » alloit juger leurs freres dignes d'un pareil » ſort ? «

Il falloit que toute la progéniture de cet Auteur fût invinciblement dévouée à l'anathême ; car le Public a porté le jugement terrible qu'il redoutoit. Il eût fallu cependant excepter de cette Sentence de mort une piece du *Recueil*, qui a pour titre, *le Tombeau de Gregoire*, dont les Vers ſont aſſez naturels & aſſez gais, & qui, par cette raiſon, ont dû moins coûter à ce tendre pere. Si ce petit Poëme a été ſi durement traité, il ne faut peut-être s'en prendre qu'à la mauvaiſe compagnie où il ſe trouve.

COURTILS, [*Gratien* SANDRAS DE] né à Montargis en 1644, mort à Paris en 1712, eſt connu par pluſieurs Ouvrages hiſtoriques, où l'on remarque beaucoup de facilités, mais peu d'exactitude. Tel eſt le défaut ordinaire de ces Ecrivains féconds, plus jaloux de multiplier les

volumes, que d'acquérir la ſolide gloire de ſe rendre utiles aux Lecteurs, en mettant des bornes à leur malheureuſe fécondité. Auſſi tous les Ouvrages de *Courtils* parurent ſans nom d'Auteur, ou ſous des noms ſuppoſés. Ses *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la fin du regne de Louis XIII, & du commencement de celui de Louis XIV*, ſont remplis d'événemens romaneſques, de fauſſes anecdotes, d'erreurs de chronologie & de citations infidelles. Il en eſt de même du *Teſtament politique de M. Colbert*, & de tout ce qu'il a écrit. Son eſprit ne pouvoit s'aſſujettir à aucune regle dans ſes compoſitions. Il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il travailloit de mémoire, & ſa mémoire a été ſouvent infidelle, plus ſouvent encore ſéduite par la manie de l'extraordinaire. Ses Ecrits ſont de nature à n'être jamais conſultés par des Ecrivains peu verſés dans la connoiſſance de l'Hiſtoire. Trop de confiance dans ces ſortes d'Ouvrages, eſt le vrai moyen de perpétuer les erreurs, & nous n'en avons déjà que trop en matiere hiſtorique.

COUSIN, [*Louis*] Préſident à la Cour des Monnoies, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1627, mort dans la même ville en 1707.

Les Lettres lui ont de grandes obligations ;

quoiqu'il ne jouiſſe pas d'une réputation brillante. Il travailla quatorze ans au *Journal des Savans*, qui tomboit en diſcrédit, & qu'il rétablit dans ſa premiere vigueur dès qu'il lui eut conſacré ſes travaux. Un grand nombre de Traductions l'avoit déjà fait connoître. Les pricipales ſont celles de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique d'Euſebe*, de *Socrate*, de *Sozomene*, de *Théodoret*, & de celle de l'*Hiſtoire Biſantine* qui forme ſeule neuf volumes in-4°. Qu'on ne cherche point dans ces Traductions une exactitude littérale ; elles ſont plus libres que fidelles ; mais elles prouvent que le Traducteur entendoit auſſi bien le Grec & le Latin que ſa propre Langue.

Le trait qui honore davantage la mémoire du Préſident *Couſin*, & le don qu'il fit de ſa Bibliotheque à celle de *St. Victor*, devenue, comme on ſait, une des Bibliotheques publiques. Il joignit à ce premier bienfait une ſomme de vingt mille francs, dont le revenu doit être employé, chaque année, à l'acquiſition des meilleurs Livres. Par-là il s'eſt aſſûré des droits ſur la reconnoiſſance des Littérateurs, auxquels il a ſu ſe rendre utile, même après ſa mort.

COUTEL, [*Antoine*] né à Paris en 1622, mort à Blois, où il avoit paſſé la plus grande

partie de ſa vie ; Poëte oublié, dont le Recueil de Poéſies a pour titre : *Promenades de Meſſire Antoine Coutel.* Il y a apparence que Madame *Deshoulieres* les avoit parcourues, car ſon Idylle des *Moutons* eſt tirée preſque mot à mot de ce Recueil. La ſeule différence qui ſe trouve entre l'Ouvrage de *Coutel* & le ſien, eſt que l'un eſt en grands vers, rangés par quatrains, & l'autre en vers libres : à cela près, les penſées, les expreſſions, les tours, les rimes ſont abſolument les mêmes. On a voulu juſtifier Madame *Deshoulieres* ſur ce larcin, en accuſant l'Auteur des *Promenades* d'être le vrai Plagiaire ; mais on oublioit que l'Edition des Poéſies de *Coutel* a précédé de pluſieurs années l'impreſſion des premiers Ouvrages de Madame *Deshoulieres.* D'ailleurs il ſuffit d'être un peu connoiſſeur, pour juger que l'Idille de *Coutel* a un caractere original. La voici, afin qu'on puiſſe la comparer avec celle de Madame *Deshoulieres*, dont les Œuvres ſont entre les mains de tout le monde.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paiſſez dans nos champs ſans ſouci, ſans alarmes ;
Sitôt qu'êtes aimés, vous êtes amoureux ;
Vous ne ſavez que c'eſt de répandre des larmes.

Vous ne formez jamais d'inutiles deſirs ;
Vous ſuivez doucement les loix de la Nature ;
Vous avez, ſans douleur, tous ſes plus grands plaiſirs,
Exempts des paſſions qui cauſent la torture.

Nous

Nous ſommes malheureux, les ayant parmi nous ;
Car quoique nous ayons la raiſon en partage,
Cette même raiſon que vous n'avez point chez vous,
Nous réduit bien ſouvent dans un dur eſclavage.

N'en ſoyez point jaloux, innocens animaux ;
Contre tant d'ennemis ce n'eſt point un remede ;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorſque, dans un beſoin, nous implorons ſon aide.

Elle promet beaucoup, & fait beaucoup de bruit ;
Impuiſſante qu'elle eſt, elle eſt toujours ſévere :
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit,
Et cependant par-tout on la craint & révere.

Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien :
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups, eſtans deſſous l'abboye de votre chien,
Que nous, nos ſens gardés d'une telle chimere.

Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oiſiveté, vivre comme vous faites ?
Et ſans tant d'embarras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes ?

A quoi bon les honneurs ? à quoi bon de l'eſprit ;
Des biens de la fortune & ceux de la naiſſance ?
Ces prétendus tréſors, qui ſont tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.

Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels ;
Par eux, plus d'un remords nous afflige & nous ronge ;
Nous voulons les garder & les rendre éternels
Sans penſer qu'eux & nous paſſeront comme un ſonge

Il n'eſt rien d'aſſûré dans ce vaſte Univers ;
Tout y eſt inconſtant, & rien qui ſoit ſolide ;
La fortune, ſuivant ſes caprices divers,
Fait, défait ici-bas, & tout elle décide.

Notre prudence eſt vaine au moindre de ſes coups.
Petits moutons, paiſſez ſans regle & ſans ſcience :
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous,
Quoi qu'en puiſſe jaſer la trompeuſe apparence.

Les *Promenades* de *Coutel* offrent encore pluſieurs Pieces qui ne ſont pas indignes de figurer à côté de celle-là, témoin ce morceau tiré d'une de ſes Elégies.

Croyez-vous tout de bon que ce Dieu des batailles ;
Qui ſe fait des remparts de mille funérailles,
Qui donne des combats & ſeme des lauriers,
N'aime que le tonnerre & les travaux guerriers ?

COUTURE, [*Jean-Baptiſte*] Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né dans le Dioceſe de Bayeux en 1651, mort en 1728.

Les *Mémoires* de l'Académie dont il étoit Membre, contiennent pluſieurs de ſes *Diſſertations* ſur divers ſujets qui ont rapport à la vie privée des Romains. Elles ſont pleines d'érudition & de raiſonnemens très-ſolides. Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, c'eſt qu'on remarque, en liſant les *Mémoires* de cette Académie, que plus on s'éloigne des temps de ſa

fondation, plus les Diſſertations deviennent foibles, maigres, ſtériles ; cependant en matiere d'érudition, le progrès du temps doit augmenter les richeſſes ; tout dépend de ſavoir les recueillir, les digérer & les mettre en œuvre.

COYER, [*N.*] Abbé, des Académies de Nancy, de Rome & de Londres, né à Baume-les-Nones, dans la Franche-Comté, en 17..

Ses *Bagatelles Morales* ont eu d'abord le plus grand ſuccès, mais l'examen a bientôt fait connoître que ce n'étoient que des bagatelles. L'unique maniere de M. l'Abbé *Coyer*, pour traiter les ſujets graves, eſt l'ironie, maniere toujours sûre de manquer ſon effet, ſi elle eſt trop continue & trop uniforme, comme dans ſes Ouvrages. Il faut beaucoup de fineſſe & de variété pour ne point nuire à ſon ſujet, quand on veut être toujours plaiſant.

Cet Art veut, ſur tout autre, un ſuprême mérite,

a dit *la Fontaine*. Nous penſons cependant que l'ironie n'eſt pas toujours le vrai moyen de corriger & d'inſtruire, & que ce ſeroit abuſer de cette maxime d'*Horace*, *ridiculum acri*... que de l'appliquer ſans choix aux choſes les plus reſpectables. Il y a bien loin du badinage à ce ridicule vif & tranchant qui corrige ſans énerver la morale. Il paroît du moins que M. l'Abbé *Coyer*

a le mérite de la bonne intention. S'il n'a pas en partage la force & la ſolidité, il a du moins cette légéreté, cet agrément, qui le diſtinguent des Moraliſtes ennuyeux, ſans le placer parmi les grands Moraliſtes.

Ce qu'on peut lui reprocher, à plus juſte titre, c'eſt d'avoir écrit la Vie du *grand Sobieski*, à-peu-près comme il a écrit ſes *Bagatelles*. Ce n'eſt pas que cet Ouvrage ait le même ton de plaiſanterie; mais il n'a pas non plus celui qui convient à l'Hiſtoire; c'eſt-à-dire, l'ordre, la netteté, la dignité & la critique. Dans ſon Livre, qui a pour titre, *De la Prédication*, il eſt encore, & plus hors de propos qu'ailleurs, l'homme aux bagatelles. Il n'a changé ni de ſtyle ni de caractere dans ſes *Voyages d'Italie & de Hollande*, celui de ſes Ouvrages qui a eu le moins de ſuccès, quoique ce ſoit le plus amuſant.

1. CRÉBILLON, [*Proſper* JOLYOT DE] de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762.

Avant lui, notre Scene tragique retraçoit *Sophocle* & *Euripide*: il nous manquoit *Eſchyle*, & M. de *Crébillon* ne nous a rien laiſſé envier à la Grèce. *Corneille* avoit élevé le cœur de l'homme, *Racine* l'avoit attendri, *Crébillon* y a

répandu cette erreur, un des plus grands & peut-être le premier reſſort de l'art de *Melpomene*. Son pinceau vraiment tragique l'éleve au-deſſus de tous ceux qui ont cultivé, après lui, & même de ſon temps, ce genre de Poéſie où il eſt ſi difficile de réuſſir. Sans être ſublime comme l'Auteur de *Cinna*, ſans être naturel & tendre comme celui de *Phédre*, il s'eſt fait un genre particulier qu'il ne doit qu'à lui-même, & il excelle dans ce genre.

En vain chercheroit-on dans ſes Tragédies une verſification brillante, une harmonie flatteuſe, une diction toujours pure; emporté par ſon génie, il s'eſt peu occupé des acceſſoires. L'inſpiration qui l'animoit étoit ſupérieure à ces reſſources. Il n'a voulu qu'effrayer, ébranler, terraſſer, & il a admirablement réuſſi. Ses peintures ſont peu gracieuſes, mais elles ſont hardies; ſes images ſont lugubres, mais elles ſaiſiſſent l'ame & la ſubjuguent; ſes penſées ne ſont pas philoſophiques, mais elles ſont vives & pleines d'énergie; ſa verſification eſt quelquefois rude, mais elle eſt toujours mâle & vigoureuſe.

La Tragédie d'*Idomenée* fut ſon début, & annonça les premiers traits de cette touche ſombre qui devoit ſe développer dans la ſuite avec encore plus de vigueur & de génie, dans *Atrée & Tieſte*, *Radamiſte & Zénobie*. Ces Pieces mirent

le comble à ſa gloire, & firent connoître que *Corneille & Racine* avoient trouvé un ſucceſſeur.

Nous ne parlons pas de ſes autres Tragédies : on y voit conſtamment briller le grand Maître, au milieu même des défauts qui lui échappent & qu'on a un peu trop exagérés. N'y a-t-il pas de l'injuſtice à chercher à obſcurcir la gloire des Hommes de génie, en relevant, avec affectation & avec amertume, de légeres imperfections, preſqu'inévitables dans le genre tragique, celui de tous qui offre le plus à une critique même raiſonnable ? Si l'Auteur de *Zaïre* eût eu, à l'égard de ce Poëte, la même indulgence qu'il eſt dans le cas de réclamer pour ſes Pieces, quelque bonnes qu'elles ſoient, il ſe ſeroit épargné le blâme d'une cenſure injuſte, à l'égard d'un homme qu'il avoit ſi fort loué de ſon vivant. Cet Ecrivain eût donc mieux fait de ne jamais mettre au jour un prétendu *Eloge de M. de Crébillon*, où ſes mœurs ne ſont pas plus ménagées que ſes talens. Que pouvoit-il ſe propoſer dans un pareil Libelle d'autant plus odieux, qu'il parut au moment que la Nation étoit occupée à élever un Monument à la gloire de ce célèbre Tragique ? A-t-il cru en impoſer au Public par une tournure artificieuſe qui n'en devenoit que plus révoltante, & ôtoit tout crédit à ſon jugement ? N'eût-il pas mieux fait de ſe rappeler que, dans la carriere du Théa-

tre, il avoit ſuivi la route que ſon génie lui permettoit de ſuivre, & que M. de *Crébillon*, en ſe livrant au ſien, étoit digne d'un genre de gloire auquel il ne pouvoit prétendre lui-même, malgré ſes efforts ? C'eſt renverſer les notions du goût, que de vouloir dégrader les genres pour leſquels on n'a nulle diſpoſition ; & c'eſt outrager la raiſon, que d'exhaler contre ſes Rivaux les vapeurs de l'envie, qui retournent bientôt ſur celui qui les a ſoufflées.

2. CRÉBILLON, [*Claude-Proſper* JOLYOT DE] fils du précédent, né à Paris en 1707, mort dans la même ville en 1777.

La plupart de ſes Ouvrages ne ſont guere lus aujourd'hui que par de jeunes Officiers dans les garniſons, & n'ont dû leur célébrité qu'à la licence & à la malignité qui en ſont le principal caractere. Avec de l'eſprit, de l'imagination, une fineſſe de tact & la connoiſſance du monde, qui percent dans ſes Romans les plus médiocres, M. de *Crébillon* auroit pu enrichir la République des Lettres par des travaux eſtimables. Il n'eût pas, à la vérité, acquis autant de gloire que ſon pere, dont les talens étoient ſupérieurs aux ſiens ; mais il ſe fût garanti du blâme d'avoir préféré le coupable plaiſir d'amuſer le libertinage & la frivolité, au mérite ſolide de donner des

Productions décentes & utiles. Il n'avoit qu'à mieux choisir ses sujets. Quel peut-être le fruit de ces Romans, dont le ton cavalier & cynique fait le principal ornement ? On les achete d'abord par curiosité, on les lit avec empressement ; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, & chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent.

Il faut encore remarquer que la Littérature perd autant que les mœurs dans ces sortes de Productions. Est-il facile de bien écrire quand on fait parler le vice ? Non : les Ouvrages de M. de *Crébillon* en sont la preuve : *Tanzaï*, *le Sopha*, *Alcibiade*, &c. n'ont pas le même mérite du style. Il n'est jamais meilleur Ecrivain que lorsque l'honnêteté guide sa plume. Aussi ses *Lettres de la Marquise de****, *les Egaremens du cœur & de l'esprit*, sont-ils mieux écrits & plus agréables que ses autres Romans. L'Auteur y développe avec art les plus secrets ressorts des passions ; tous les mouvemens d'un cœur entraîné par la tendresse y sont peints avec naturel, intérêt & variété. C'est à ce ton, c'est à ce style que M. de *Crébillon* auroit dû s'attacher par préférence. Le Public eût joui alors sans danger du fruit de ses talens, & ses tableaux ne ressembleroient pas à ceux des Peintres de nudités qu'il faut dérober à tous les yeux.

CREVIER, [*Jean-Baptiſte-Louis*] ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765, Continuateur de l'Hiſtoire Romaine de M. *Rollin*, & très-inférieur à ſon Maître.

M. *le Beau* lui eſt également très-ſupérieur dans l'*Hiſtoire du Bas-Empire*, qu'on peut regarder comme la continuation de ſon Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'il manque d'ordre dans la diſtribution des faits ; qu'on ne trouve des penſées juſtes, des réflexions utiles, des ſentimens vertueux dans le cours de ſa narration ; mais ſon ſtyle eſt peſant, diffus, preſque toujours négligé, vicieux, & rampant. Après avoir enſeigné, pendant plus de vingt ans, la Rhétorique, il eſt étonnant que cet Ecrivain paroiſſe avoir perdu totalement de vue cette réflexion de *Longuin* ; » Rien n'avi-
» lit autant le Diſcours que les termes bas & vi-
» cieux ; ce ſont comme autant de taches & de
» marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion.»

CRILLON, [*Louis-Athanaſe* BALBE BERTON DE] Abbé Commendataire, ancien Agent général du Clergé de France, né à Avignon en 17.. L'*Homme moral*, & ſur-tout les *Mémoires philoſophiques du Baron de* **, dont il vient d'enrichir notre Littérature, prouvent que l'eſprit &

les talens ne ſont pas moins héréditaires dans ſa famille, que les vertus patriotiques qui l'ont depuis long-tems illuſtrée. Il ſeroit difficile de préſenter ſous un jour plus frappant le charlataniſme, les intrigues, les manéges & tous les travers de la Philoſophie moderne, qu'ils ne le ſont dans ces *Mémoires*, Production vraiment originale, où la critique eſt miſe en action de la maniere la plus piquante & la plus capable de faire impreſſion ſur les eſprits même prévenu. C'eſt le fruit d'une raiſon lumineuſe qui ſait ſe revêtir de toutes les richeſſes de l'imagination, & employer, quand il le faut, les armes de la plaiſanterie & du ridicule. Préférable aux *Provinciales* de *Paſcal*, par ſon objet, cet Ouvrage n'eſt pas moins digne d'admiration par ſon plan & par la maniere dont il eſt exécuté. Énergie & vérité dans les tableaux, juſteſſe & nouveauté dans les cadres, agrément & vivacité dans les entretiens des perſonnages que l'Auteur met en ſcene, ſtyle correct, harmonieux, ſemé de traits hardis & heureux; il réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le Lecteur, & lui inſpirer du mépris pour la ſecte dangereuſe dont on y dévoile les menées. Encore une attaque de cette force, & la Philoſophie pourra dire: *Quis numen Junonis adoret?* Le ſuccès ſoutenu de l'Ouvrage de M. l'Abbé de *Crillon*, les vains efforts des Philoſophes pour le décrier,

les heureux effets qu'il a déjà produits ſur l'opinion publique, ſemblent autoriſer notre prédiction. Le Public peut être dupe quelque temps du charlataniſme, mais enfin il ouvre les yeux dès que la vérité ſe montre; ſes erreurs ne ſont qu'un ſommeil, & le réveil de la raiſon eſt une juſte condamnation du preſtige qui l'avoit ſéduite.

CROIX DUMAINE [*François* GRUDÉ DE LA] né dans le Maine en 1552, mort à Toulouſe en 1592.

Sa *Bibliotheque Françoiſe* eſt le premier Ouvrage qui ait paru en ce genre; il ſuppoſe beaucoup de travail, beaucoup de recherches, mais les inexactitudes en affoibliſſent le mérite. On lui doit cependant de l'indulgence, parce qu'il a ouvert une carriere, & c'eſt beaucoup. On ſait que M. *Rigoley de Juvigny* en a donné une nouvelle édition avec des notes, à la tête de laquelle eſt un Diſcours préliminaire dont nous aurons occaſion de parler à l'article de cet Editeur.

CUJAS, [*Jacques*] Profeſſeur en Droit, né à Toulouſe en 1520, mort à Bourges en 1590, peut être regardé comme le Reſtaurateur de la Juriſprudence parmi nous.

Il avoit un eſprit pénétrant & fécond, une facilité étonnante pour tout apprendre & tout retenir, l'art de développer & de communiquer ſes

idées ; ce qui l'a rendu, à juſte titre, un des plus célebres Profeſſeurs en Droit que la France ait eus. On remarque dans ſes Ouvrages le même caractere d'eſprit qui préſidoit à ſes leçons ; même profondeur dans les idées, même clarté dans les expreſſions, même ordre dans les matieres, même érudition dans les diſcuſſions.

Outre cela, *Cujas* avoit une trempe d'ame qui le rendoit encore plus eſtimable que ſes talens ; non ſeulement il aidoit de ſes lumieres ſes Ecoliers, il ſoutenoit de plus, par ſes dons, l'émulation de ceux qui, nés avec de l'eſprit, trouvoient, dans leur peu de fortune, des obſtacles à la perfection de leurs études, généroſité qui le fit nommer *le Pere des Etudians*. Son nom eſt ſi révéré en Allemagne, que les Profeſſeurs ſe découvrent, lorſqu'ils le citent dans leurs leçons.

Cet homme reſpectable eut une fille dont la conduite ne répondit pas à la gravité des mœurs de ſon pere. Il arrivoit même ſouvent que les Ecoliers quittoient aſſez volontiers les leçons du Profeſſeur, pour ſe rendre auprès de la Belle, qui ne s'inquiétoit rien moins que des formalités. Ils appeloient cela *commenter les Œuvres de Cujas*, plaiſanterie indécente qui ne faiſoit pas honneur à leur reconnoiſſance.

Fin du premier Volume.

647145

LISTE
DES ECRIVAINS
Dont on a parlé dans ce Volume.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

A

1. ABADIE. [*Jean*] Page 1
2. ABADIE ou ABBADIE. [*Jacques*] 2
* ABANCOUR. [*François-Jean* VILLEMAIN D'] 3
ABAUZIT. [*Firmin*] *ibid.*
ABEILLE. [*Gaſpard*] 5
ABELLI. [*Louis*] 6
ABLANCOURT. [*Nicolas* PERROT ſieur D'] 7
ABRAM. [*Nicolas*] *ibid.*
* AÇARQ. [*N.* D'] 8
ACHERI, [*Dom Luc*] Bénédictin. 9
ADAM, [*Maître*] ſurnommé BILLAUT. 10
* ADANSON. [*Michel*] 11
AIGUEBERE. [*Jean* DUMAS D'] *ibid.*
* ALEMBERT. [*Jean* LE ROND D'] 13

ALEXANDRE. [*Noël*] 22
ALLAINVAL. [*Léonor-Jean-Chriſtine* SOULAS D'] *ibid.*
* ALLETZ, [*Pons-Auguſtin*] Avocat. 23
* AMBROISE DE LOMBEZ, Capucin. 24
AMELOT DE LA HOUSSAYE. [*Abraham-Nicolas*] *ibid.*
AMY, [*N.*] Avocat. 26
AMYOT. [*Jacques*] *ibid.*
AMYRAULT. [*Moyſe*] 27
ANDRÉ, [*Yves-Marie*] Jéſuite. *ibid.*
ANNEIX DE SOUVENEL. [*Alexis-François-Jacques*] 28
* ANQUETIL, [*Louis-Pierre*] Chanoine de Ste. Genevieve. 30
* ANSEAUME. [*N.*] *ibid.*
1. ANSELME. [*N.*] 31
2. ANSELME. [*Antoine*] 32
* ARCQ. [*Philippe-Auguſte* DE SAINTE FOI, Chevalier D'] 33
ARGENS. [*Jean-Baptiſte* DE BOYER, Marquis D'] 34
ARGENVILLE. [*Antoine-Joſeph* DEZALLIER D'] 36
ARGONNE, [*Dom Bonaventure* D'] Chartreux. *ibid.*
1. ARNAUD. [*Antoine*] 37
2. ARNAUD D'ANDILLY. [*Robert*] 38

3. ARNAUD. [*Antoine*] 39
4. ARNAUD. [*Henri*] 42
5.* ARNAUD. [*François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'] 43
6.* ARNAUD, [*N.*] Abbé. 45
ARNOULT, [*Jean-Baptiſte*] Abbé. 46
* ARTAUD. [*Jean-Baptiſte*] *ibid.*
ARTIGNY, [*N.* D'] Abbé. 47
ASSELIN. [*Gilles-Thomas*] 48
ASSOUCY. [*Charles* COYPEAU, ſieur D'] *ibid.*
ASTRUC. [*Jean*] 49
* AUBAIS. [*Charles* DE BASCHI, Marquis D'] *ibid.*
* AUBENTON. [*N.* D'] 50
1. AUBERT, [*Pierre*] Avocat. 51
2.* AUBERT, [*Jean-Louis*] Abbé. 52
AUBERY, [*Antoine*] Avocat. 54
AUBIGNAC. [*François* HEDELIN, Abbé D'] *ibid.*
AUBIGNÉ. [*Théodore-Agrippa* D'.] 58
AUBRI, [*Jacques-Charles*] Avocat. *ibid.*
AUGER, [*N.*] Abbé. 59
AUNOY. [*Marie-Catherine* JUMEL DE BERNEVILLE, Comteſſe D'] 60
AVRIGNY, [*Hyacinthe* ROBILLARD D'] Jéſuite. *ibid.*
AUTELS, [*Guillaume* DES] 61

AUTREAU. [*Jacques*] 62
AUVIGNY. [*N.* CASTRES D'] *ibid.*

B

BACHAUMONT. [*François* LE COIGNEUX DE] 64
BAÏF. [*Jean-Antoine* DE] 65
BAILLET. [*Adrien*] *ibid.*
BAILLY. [*Jacques*] 66
BALTUS, [*Jean-François*] Jéſuite. *ibid.*
BALUZE. [*Etienne*] 68
BALZAC. [*Jean-Louis* GUEZ, Seigneur DE] *ibid.*
BANIER. [*Antoine*] 70
BARBEIRAC. [*Jean*] 71
1. BARBIER D'AUCOURT, [*Jean*] Avocat. 72
2. BARBIER. [*Marie-Anne*] 73
BARCLAY. [*Jean*] 74
* BARET. [*Paul*] *ibid.*
BARO. [*Balthaſar*] 75
BARON. [*Michel*] *ibid.*
BARRAL, [*Pierre*] Abbé. 76
BARRE. [*Joſeph*] 77
BARTAS. [*Guillaume* DU] 78
* BARTHE [*N.*] 80
* BARTHELEMY, [*Jean-Jacques*] Abbé. 81
1. BASNAGE DE BEAUVAL. [*Henri*] 82

2. BASNAGE. [*Jacques*] 83
3. BASNAGE [*Samuel*] 84
BASSOMPIERRE. [*François* DE] *ibid.*
* BASTIDE. [*Jean-François*] *ibid.*
* BATTEUX, [*Charles*] Abbé. 85
* BAUDEAU. [*Nicolas*] 87
BAUDELOT DE DAIRVAL. [*Charles-Céſar*] 88
BAUDIER. [*Michel*] 89
BAUDORI, [*Joſeph*] Jéſuite. *ibid.*
BAUDOT DE JUILLI. [*Nicolas*] 90
BAUDRANT, [*Michel-Antoine*] Abbé. 91
BAYLE. [*Pierre*] *ibid.*
BEAU. [*Charles* LE] 94
BEAUCHATEAU. 95
BEAUMARCHAIS. [CARON DE] 96
BEAUME DESDOSSAT. [*Jacques-François* DE LA] 99
BEAUMELLE. [*Laurent* ANGLIVIEL DE LA] *ibid.*
* BEAURIEU. [*Gaſpard* GUILLARD DE] 101
BEAUSOBRE. [*Iſaac* DE] 102
BEAUVAIS, [*N.* DE] Evêque. 104
* BEAUZÉE. [*Nicolas*] 107
BELIDOR. [*Bernard* FORESTE DE] 108
1. BELLAY. [*Jean* DU] *ibid.*
2. BELLAY. [*Joachim* DU] 109
BELLEAU. [*Remy*] *ibid.*

BELLEFOREST. [*François* DE] 110
BELLEGARDE, [*Jean-Baptiſte* MORVAN DE] Abbé. *ibid.*
BELLENGER. [*François*] 111
* BELLOT. [*N.*] 112
BELLOY. [*N.* DE] *ibid.*
BELSUNCE DE CASTELMORON. [*Henri-François-Xavier* DE] 114
* BENOIT. [*François-Albine* DE LA MARTINIERE] 115
BENSERADE. [*Iſaac* DE] *ibid.*
* BERARDIER DE BATAUT. [*François-Joſeph*] 117
BERGERAC. [CYRANO DE] 119
1. BERGIER. [*Nicolas*] 120
2.* BERGIER. [*Nicolas-Sylveſtre*] *ibid.*
1. BERNARD [*Jacques*] 122
2. BERNARD. [*Catherine*] *ibid.*
3. BERNARD. [*Pierre-Joſeph*] 123
BERNIER. [*François*] 124
* BERNIS, [*François-Joachim* DE] Cardinal. 125
BEROALD ou BEROALDE DE VERVILLE. [*François*] 126
* BERQUIN. [*N.*] 127
BERRUYER. [*Iſaac-Joſeph*] *ibid.*
BERTAUD. [*Jean*] 130
* BERTHIER. [*Guillaume-François*] 131

BERVILLE. [GUYARD DE] 132
BEZE. [*Théodore* DE] 133
BIGNICOURT. [*Simon* DE] 134
BIGNON, [*Jérôme*] Avocat. 136
BIGOT. [*Guillaume*] *ibid.*
* BITAUBÉ. [*Paul-Jérémie*] 137
1.* BLANC. [*Jean-Bernard* LE] 139
2.* BLANC. [*N.* GUILLET LE] *ibid.*
BLETERIE, [*Jean-Philippe-René* DE LA] Abbé. 141
* BLIN DE SAINMORE. [*Adrien-Michel-Hiacinthe*] 143
1. BLONDEL. [*David*] 144
2. BLONDEL. [*François*] *ibid.*
* BOCAGE. [*Marie-Anne* LE PAGE DU] 145
BOCHARD. [*Samuel*] 146
BODIN. [*Jean*] *ibid.*
1. BOILEAU. [*Gilles*] *ibid.*
2. BOILEAU. [*Jacques*] 149
3. BOILEAU. [*Nicolas*] Voyez DESPRÉAUX.
BOINDIN. [*Nicolas*] 150
1. BOIS. [*Philippe* GOIBAUD, ſieur DU] 152
2. BOIS. [*Gérard* DU] *ibid.*
* BOISMONT. [*N.* DE] *ibid.*
BOISROBERT. [*François* LE METEL, ſieur DE] 153
BOISSARD. [*Jean-Jacques*] 154

BOISSI. [*Louis* DE] 154
* BOISTEL D'WELLES. [*Jean-Baptiſte-Robert*] 156
BOIVIN. [*Jean*] *ibid.*
* BOLOGNE. [*Pierre* DE] 157
BONGARS. [*Jacques*] *ibid.*
BONTEMPS. [*N.* Madame] 158
BOREL. [*Pierre*] *ibid.*
BOSC. [*Jacques* DU] *ibid.*
BOSSU. [*René* LE] 159
BOSSUET. [*Jacques-Bénigne*] *ibid.*
BOUCHENU DE VALBONNAI. [*Jean-Pierre*] 165
BOUCHER. [*Jean*] *ibid.*
* BOUCHER D'ARGIS. [*Antoine-Gaſpard*] 166
* BOUCQ [*N.* LE] *ibid.*
BOUDIER DE LA JOUSSELINIERE. [*René*] 167
* BOUDIER DE VILLEMERT. [*Pierre-Joſeph*] *ibid.*
* BOUFFLERS. [*N.* Chevalier DE] 168
* BOUGAINVILLE. [*Jean-Pierre* DE] 169
BOUGEANT, [*Guillaume-Hiacinthe*] Jéſuite. 170
BOUHIER. [*Jean*] 172
BOUHOURS, [*Dominique*] Jéſuite. 173
BOUILLAUD. [*Iſmaël*] 174
BOULAINVILLIERS. [*Henri*] *ibid.*

BOULANGER. [*Nicolas-Antoine*] 176
BOULAI. [*Céſar* EGASSE DU] 177
BOURBON. [*Nicolas*] *ibid.*
BOURDALOUE, [*Louis*] Jéſuite. 178
* BOURETTE. [*Charlotte* REYNIER] 181
* BOURGELAT, [*N.*] *ibid.*
BOURSAULT. [*Edme*] 182
BOURSIER. [*Laurent-François*] 183
BOURZEIS, [*Amable* DE] Abbé. 185
BOUTARD, [*François*] Abbé. *ibid.*
1. BOYER, [*Claude*] Abbé. *ibid.*
2. BOYER. [*Abel.*] 186
2. * BOYER DE PREBANDIER. [*Pierre*] 188
BOZE. [*Claude* GROS DE] *ibid.*
BRANTOME. [*Pierre* DE BOURDEILLES] 189
BREBEUF. [*Guillaume* DE] 190
BREGY. [*Charlotte* SAUNAISE DE CHAZAN, Comteſſe DE] 192
* BRET. [*Antoine*] *ibid.*
BRETONNEAU, [*François*] Jéſuite. 193
BREUL. [*Jacques* DU] 194
BRIDAULT. [*Jean-Pierre*] 195
1. BRIENNE. [*Henri-Auguſte* DE LOMENIE, Comte DE] *ibid.*
2. BRIENNE. [*Henri-Louis* DE LOMENIE, Comte DE] 196
BRILLON. [*Pierre-Jacques*] 197
BROSSARD. [*Sébaſtien* DE] *ibid.*

BROSSETTE. [*Claude*] 198
* BROTIER, [*Gabriel*] Abbé. *ibid.*
BRUEYS. [*David-Auguſtin*] 199
BRUMOY, [*Pierre*] Jéſuite. 201
1. BRUN. [*Laurent* LE] 203
2. BRUN, [*Pierre* LE] Oratorien. 204
3. BRUN DESMARETS. [*Jean-Baptiſte* LE] 205
4. BRUN, [*Guillaume* LE] Jéſuite. *ibid.*
5. BRUN DE GRANVILLE. [*Jean-Etienne*] *ibid.*
6.* BRUN [*Denis* LE] 207
BRUYERE. [*Jean* DE LA] 208
BRUYS. [*François*] 210
BUDÉ. [*Guillaume*] 212
BUFFIER. [*Claude* DE] 213
* BUFFON. [*Georges-Louis* LE CLERC DE] 214
* BULLET, [*Jean-Baptiſte*] Abbé. 216
BUNEL. [*Pierre*] 217
* BURI, [*N.* DE] Avocat. 218
* BURIGNY. [*N* LEVEQUE DE] *ibid.*
BUSSY. [*Roger* DE RABUTIN, Comte DE] 219

C

CAHUSAC. [*Louis* DE] 222
* CAILHAVA. [*Jean-François*] 224
CAILLIERES. [*François* DE] 227
CAILLY [*Jacques*, Chevalier DE] *ibid.*
CALMET [*Auguſtin*] Bénédictin. 228

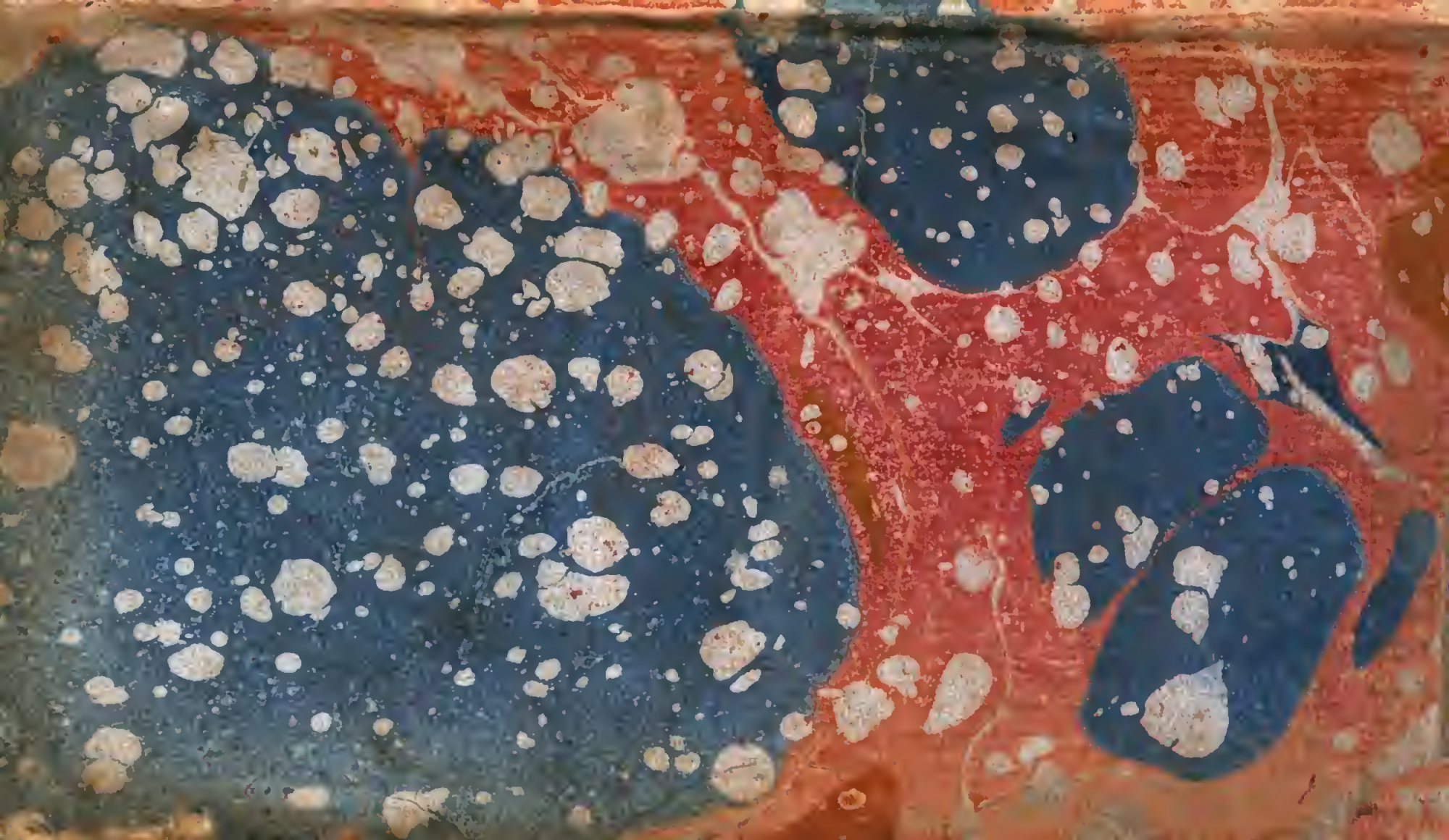
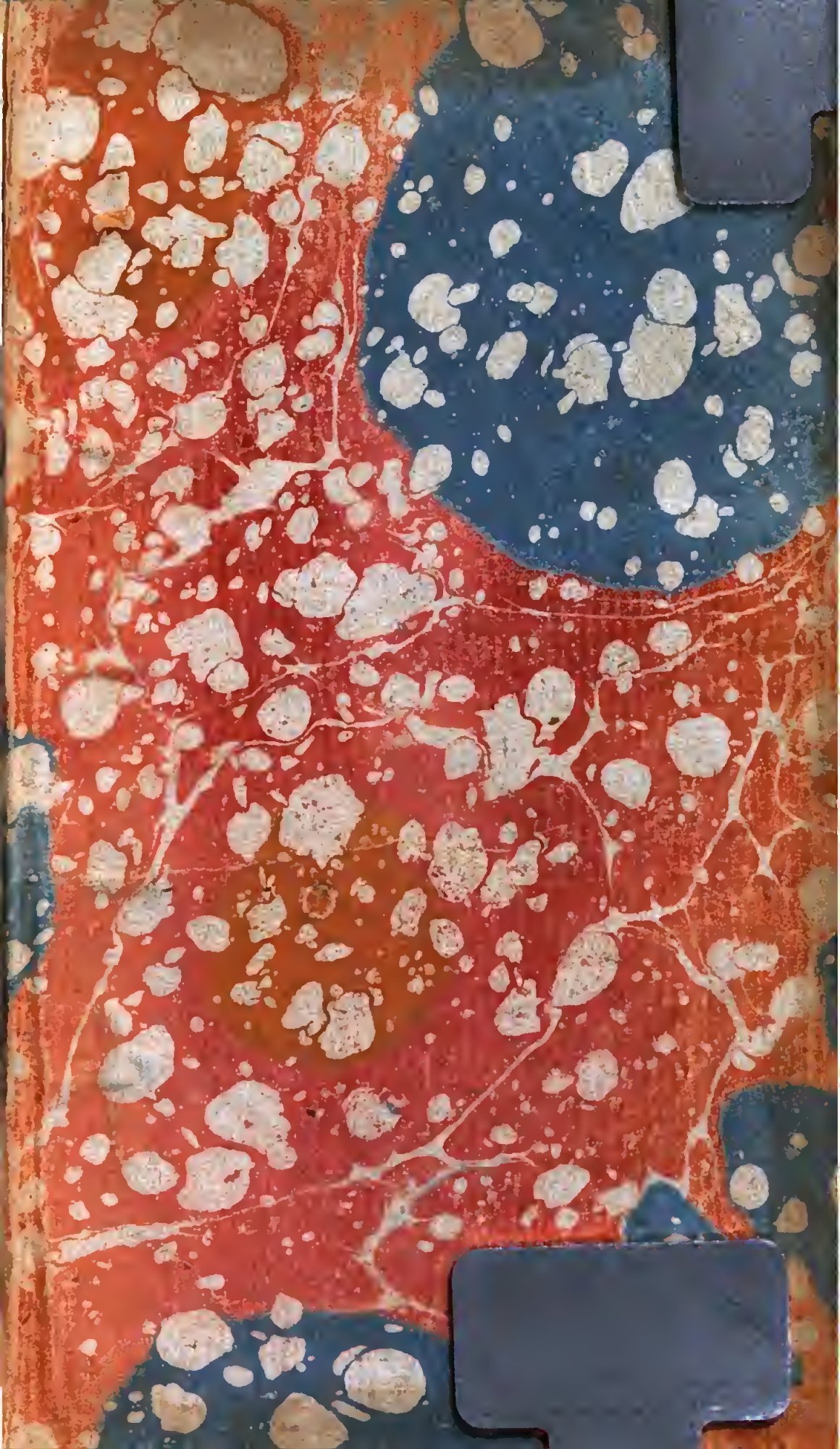
CALPRENEDE. [*Gautier* DE COSTES, ſieur DE LA] 229
* CAMPIGNEULES, [*Charles-Claude-Florent-*THOREL DE] 231
CAMPISTRON. [*Jean-Gualbert* DE] 232
1. CAMUS. [*Jean-Pierre*] 234
2. CAMUS. [*Antoine* LE] Médecin. 235
CAMUSAT. [*Denis-François*] 236
CAPPERONIER. [*Jean*] 237
* CARACCIOLI. [*N.* Marquis DE] 238
* CARLIER. [*Claude*] 239
* CARMONTELLE. [*N.*] 240
CASAUBON. [*Iſaac*] 241
CASSAGNES. [*Jacques*] *ibid.*
CASSANDRE. [*François*] 242
CASTEL, [*Louis-Bertrand*] Jéſuite. 243
CASTELLAN. [*Pierre*] 244
CASTELNAU. [*Henriette-Julie* DE] Voyez auſſi l'article MURAT. 245
CAT. [*Claude-Nicolas* LE] *ibid.*
CATROU, [*François*] Jéſuite. 246
* CAVEIRAC, [*Jean* NOVI DE] Abbé. 247
CAURES. [*Jean* DES] 250
CAUSSIN, [*Nicolas*] Jéſuite. 252
CAUX. [*Gilles* DE] 253
CAYLUS. [*Philippe-Claude-Anne* DE ZUBIERES, Comte DE] 254

CELLIER, [*Remi*] Bénédictin. 256
CERCEAU, [*Jean-Antoine* DU] Jéſuite. *ibid.*
* CERUTI. [*Jean-Antoine*] 257
* CHABANON. [*N.*] 258
1. CHAMBRE. [*Marin* CUREAU DE LA] 259
2. CHAMBRE. [*François* ILLHARRART DE LA] 260
* CHAMFORT. [*Sebaſtien-Roch-Nicolas* DE] *ibid.*
* CHANGEUX. [*Pierre-Jacques*] 261
1. CHAPELAIN. [*Jean*] 262
2. * CHAPELAIN. [*Jean-Baptiſte*] 264
1. CHAPELLE. [*Claude-Emmanuel* LULLIER, ſurnommé] *ibid.*
2. CHAPELLE [*Jean* DE LA] 266
3. * CHAPELLE, [*N.* DE LA] Abbé. 267
CHARDIN. [*Jean*] *ibid.*
CHARLEVAL. [*Jean-Louis* FAUCON DE RIS, SIEUR DE] 268
CHARLEVOIX, [*Pierre-François-Xavier* DE] Jéſuite. 269
CHARPENTIER. [*François*] 270
CHARRON. [*Pierre*] 271
CHASSIRON. [*Pierre-Mathieu* MARTIN DE] 274
CHASTELET. [*Gabriel-Emilie* DE BRETEUIL, Marquiſe DU] *ibid.*
CHASTRE. [*Edme*, Marquiſe DE LA] 275

CHATEAUBRUN. [*Jean-Baptiſte* VIVIEN DE] 275
CHAULIEU, [*Guillaume* ANFRIE DE] Abbé. 276
* CHAUMEIX. [*Abraham-Joſeph* DE] 278
CHAUSSÉE. [*Pierre-Claude* NIVELLE DE LA] *ibid.*
CHEMINAIS, [*Timoléon*] Jéſuite. 284
CHERON. [*Eliſabeth-Sophie*] 285
CHEVREAU. [*Urbain*] *ibid.*
CHEVRIER. [*François-Antoine*] 286
CHOISI. [*François-Timoléon* DE] 287
CHOMPRÉ. [*Pierre*] 288
CHORIER, [*Nicolas*] Avocat. *ibid.*
* CIZERON-RIVAL. [*François-Louis*] 289
CLAUDE. [*Jean*] 290
1. CLÉMENT. [*Denis-Xavier*] 291
2. CLÉMENT. [*Pierre*] 292
3. * CLÉMENT. [*Jean-Marie-Bernard*] 293
1. CLERC, [*Daniel* LE] Médecin. 298
2. CLERC. [*Jean* LE] 299
3. * CLERC DE MONTMERCY. [*Claude-Germain* LE] 300
COCHIN, [*Henri*] Avocat. 304
COCQUART, [*François-Bernard*] Avocat. 309
COEFFETEAU, [*Nicolas*] Jacobin. *ibid.*
COFFIN. [*Charles*] 310

* COGER. [*François-Marie*] 311
COGOLIN. [*Joſeph* DE CUERS DE] 312
1. COLARDEAU. [*Julien*] *ibid.*
2. COLARDEAU. [*N.*] 315
* COLLÉ. [*Charles*] 316
COLLET. [*Pierre*] 319
COLLERET, [*Guillaume*] Avocat. 320
COLLIN, [*N.*] Avocat. 323
COLOMBIERE, [*Claude* DE LA] Jéſuite. *ibid.*
COMBEFIS, [*François* DE] Dominicain. 324
COMMIRE, [*Jean*] Jéſuite. 325
COMTE, [*Louis* LE] Jéſuite. 326
CONDAMINE, [*Charles-Marie* DE LA] *ibid.*
* CONDILLAC, [*Etienne* BONNOT DE] Abbé.
* CONDORCET. [*Marie-Jean-Antoine*] 328
CARITAT. [*Nicolas* DE] 329
CONRART. [*Valentin*] 336
CORDEMOI. [*Géraud* DE] 337
1. CORNEILLE. [*Pierre*] 341
2. CORNEILLE. [*Thomas*] 347
CORROZET. [*Gilles*] 348
COSSART, [*Gabriel*] Jéſuite. 349
* COSSON. [*Pierre-Charles*] *ibid.*
COSTART. [*Pierre*] 351
COSTE. [*Pierre*] 352
COTTIN, [*Charles*] Abbé. *ibid.*
COTTEREAU DU COUDRAY, [*Jean-Baptiſte-Armand*] Abbé. 354

1. COULANGES. [*Philippe-Emmanuel* DE] 355
2. * COULANGES. [*N.* DE] 356
COURTILS. [*Gratien* SANDRAS DE] 357
COUSIN. [*Louis*] 358
COUTEL. [*Antoine*] 360
COUTURE. [*Jean-Baptiſte*] 362
* COYER, [*N.*] Abbé. 363
1. CRÉBILLON. [*Proſper* JOLYOT DE] 364
2. CRÉBILLON. [*Claude-Proſper* JOLYOT DE] 367
CREVIER. [*Jean-Baptiſte-Louis*] 369
CRILLON, [*Louis-Athanaſe* BALBE BERTON DE] Abbé. *ibid.*
CROIX-DU-MAINE. [*François* GRUDÉ DE LA] 371
CUJAS. [*Jacques*] *ibid.*

Fin de la Table du premier Volume.

647145